

ETHNOZOOTECHNIE N° 89

Hommage à Raymond LAURANS

Journée du 18 novembre à la Bergerie de Rambouillet

Mélanges d'Ethnozootechnie offerts à Raymond LAURANS

Bois de cervidés, corne, os, ivoire... 27 mai 2010,

Quatrième journée de rencontres du GEC 14 octobre 2010

Varia

2010

© Société d'Ethnozootechnie
ISSN: 0397-6572 - ISBN: 2-901081-79-7

Les opinions librement émises dans Ethnozootechnie n'engagent que leurs auteurs.

Société d'Ethnozootechnie – 5 Avenue Foch, 54200 TOUL

La reproduction d'un certain nombre de photographies en couleurs a été rendue possible grâce au Professeur Raymond Pujol, vice-président de la Société d'Ethnozootechnie, à qui nous adressons nos très vifs remerciements.

TABLE DES MATIÈRES

Bernard Denis Introduction	5
JOURNEE DU 18 NOVEMBRE - BERGERIE DE RAMBOUILLET - RAYMOND LAURANS: L'HOMME, SON ŒUVRE	
Louis Reveleau, J.-J. Lauvergne Raymond Laurans (1908-1998), une courte biographie	9
Louis Reveleau M. Laurans, le CEZ, son enseignement	15
Raymond Pujol Hommage à Raymond Laurans: Ethnozoologie, Ethnozootechnie. – Quelques souvenirs	17
Bernard Denis Les conceptions de Raymond Laurans sur l'Ethnozootechnie	19
Jean-Jacques Lauvergne Survola de l'œuvre écrite de Raymond Laurans (1939-1998)	25
François Spindler <i>La Lettre de la Société d'Ethnozootechnie</i> du temps de R. Laurans (1981- 1996)	33
Maurice Molénat Raymond Laurans éditeur d' <i>Ethnozootechnie</i> (1962-1996)	35
J.-J. Lauvergne L'œuvre muséographique de Raymond Laurans, de Caroline Ducros-Laurans et de quelques autres	37
René Fredet Vingt ans de voyages de la SEZ avec Raymond Laurans (1975-1995)	41
J.-J. Lauvergne Raymond Laurans (1908-1998), un portfolio	51
TABLE RONDE: L'ETHNOZOOTECHNIE AUJOURD'HUI	
Jean-Pierre Digard Propositions pour un avenir de l'ethnozootechnie	63
Pierre Quéméré, Bernard Denis Zootechnie et Ethnozootechnie. Dilemmes et paradoxes.	71
Jean-Maurice Duplan Gens du troupeau Rencontres - Observations – Enseignements	77
François Sigaut Des gentils petits chiens aux grands mÉchants taureaux. Anecdotes illustrant l'intérêt de l'histoire pour l'ethnozootechnie	85
BOIS DE CERVIDES, CORNE, OS, IVOIRE... 27 MAI 2010	
Stéphanie C. Lefrère Utilisation des bois et os de rennes en Laponie finlandaise	97
Jacques Goldberg La corne de bélier dans la tradition hébraïque	117
Henri Bertrand De l'utilisation de l'os dans la construction	119
Jean Goulaze (†) Quelques généralités sur l'os en charcuterie et en boucherie	131

Kim Akerman The use animal and human teeth in the material culture of Aboriginal Australians	133
--	-----

QUATRIEME JOURNEE DE RENCONTRES DU GEC 14 OCTOBRE 2010

Pierre Morand-Fehr, Jean-Claude Le Jaouen Avant-propos aux articles présentés à la 4 ^{ème} réunion du GEC	145
--	-----

Pierre Quéméré Races caprines locales et valorisation économique	147
--	-----

Coralie Danchin-Burge La chèvre du massif central	153
---	-----

Philippe Montazeau, Frantz Jénot La fermière poitevine et la fromagerie à l'ancienne en Poitou entre 1850 et 1960.	159
--	-----

Frantz Jénot, Philippe Montazeau, Philippe Desmaison L'éponymie et les étiquettes des fromages de chèvre, des marqueurs du territoire de Poitou-Charentes	163
---	-----

S.-Y. Landau, A. Abu-Rabia, D. Evlagon, S. Abu-Siam Les obstacles au pâturage des troupeaux Bédouins dans les forêts du Centre d'Israël	175
---	-----

Mariane Monod L'élevage caprin biologique: atouts et contraintes de la réglementation	183
---	-----

VARIA

Dr. Marcel Matiuti Les bovins de montagne des Carpates	189
--	-----

André Darras Le Cordeau et la voix... La conduite des chevaux de trait en Picardie	195
--	-----

COMPTES-RENDUS ET ANALYSES

<i>In memoriam</i> : Louis Blajan	205
-----------------------------------	-----

Michel Meuret– <i>Un savoir-faire de bergers</i> ; Editions Quae	205
--	-----

Collectif (R. Bourrigaud, J. Cl. Demaure, R. Fresneau, S. Guyard...) – <i>La Nantaise, histoire et renaissance</i> - Co-édition Pas bête la fête, Ed. Castor et Pollux.	206
---	-----

Philippe J. Dubois – <i>À nos vaches. Inventaire des races bovines disparues et menacées de France</i> ; Delachaux et Niestlé SA	207
--	-----

Patrick Fabre et Guillaume Lebaudy (sous la dir. de -) – <i>Le Mérinos d'Arles. Passion de bergers</i> ; Images en Manœuvres Ed., Marseille et Maison de la Transhumance, St Martin de Crau	209
---	-----

Note de lecture: Anonyme, " <i>Petites lectures illustrées</i> ", 1895	210
--	-----

INTRODUCTION

Le numéro 89 d'*Ethnozootecnie* revêt un caractère exceptionnel. Il est tout entier dédié à notre président-fondateur, Raymond LAURANS, lequel nous a quittés en 1998, et il paraît pour le quarantième anniversaire de la Société d'Ethnozootecnie. Celle-ci a été créée en effet le 13 Février 1971 et sa présidence a été assurée pendant un quart de siècle, jusqu'en 1996, par R. LAURANS.

Ce numéro comprend cinq ensembles, qui se ventilent en un total de cinq parties.

Le premier ensemble correspond à la journée du 18 Novembre 2010, qui s'est tenue à la Bergerie Nationale de Rambouillet, et pendant laquelle, à l'initiative de cette dernière, le nom de "**Raymond LAURANS**" a été donné à l'amphithéâtre d'honneur.

La réunion de la matinée a été consacrée à évoquer la personne et l'oeuvre de notre fondateur. Elle a été organisée par J.-J. LAUVERGNE et L. REVELEAU, que je tiens à très vivement remercier. Plusieurs sociétaires, adhérents de longue date, engagés à la SEZ et ayant bien connu R. LAURANS, se sont succédé pour parler de lui sous différents angles et présenter les activités de la Société d'Ethnozootecnie pendant sa présidence. Si Caroline DUCROS-LAURANS, collaboratrice efficace de son mari, à laquelle l'occasion est donnée de rendre hommage ici, n'avait pu faire le déplacement, la famille de M. LAURANS était largement représentée, ce qui a réjoui tous les participants. Cette présence familiale a été particulièrement appréciée au moment du dévoilement de la plaque à l'entrée de l'amphithéâtre d'honneur. Une exposition de photos-souvenir de M. LAURANS à la BN était offerte aux regards pendant l'apéritif qui a suivi.

L'après-midi du 18 Novembre a consisté en une table ronde sur "L'ethnozootecnie aujourd'hui et demain". Il nous avait en effet semblé utile, 40 ans après la création de la SEZ, de revenir sur le concept d'ethnozootecnie et de réfléchir à la manière de concevoir nos activités à l'avenir. Des interventions diversifiées et d'intéressants échanges avec l'auditoire sont rapportés ici, dont il ressort notamment que les idées de M. LAURANS étaient suffisamment ouvertes pour que la SEZ ne se referme pas dans des limites trop précises et, ainsi, autoriser une assez grande variété d'initiatives.

Le second ensemble correspond à une suite de "Mélanges" qui, conformément à une tradition universitaire, sont offerts à R.LAURANS. Ces mélanges qui, en d'autres circonstances, auraient pu faire l'objet d'un nouveau numéro *Varia*, sont représentatifs des activités de la Société d'Ethnozootecnie et sont donc bien adaptés à l'hommage que nous rendons à notre président fondateur. On trouvera ainsi quelques unes des communications qui étaient inscrites au programme de la journée "Bois de cervidés, corne, os, ivoire ...", organisée par R. PUJOL, qui illustrent bien la composante "Ethnologie" de notre association. Plusieurs articles émanent du Groupe d'Ethnozootecnie caprine (GEC). Celui-ci organise une réunion qui lui est propre annuellement, à laquelle sont néanmoins conviés tous les sociétaires. Animé par P. MORAND-FEHR et J.Cl. Le JAOUEN, ce groupe est particulièrement dynamique et sait équilibrer zootechnie et ethnologie. Enfin, trois articles "*Varia*" viennent clore ces "Mélanges", l'un d'entre eux émanant du président d'une toute jeune société roumaine d'Ethnozootecnie. Ils illustrent le thème des races que nous qualifierons de "patrimoniales", qui a beaucoup contribué à faire connaître la SEZ à ses débuts, et celui du cheval de trait.

Ainsi conçu, ce numéro d'*Ethnozootecnie* montre que la SEZ continue de fonctionner sur les bases que lui avait proposées son fondateur. Le nom de ce dernier est maintenant visible à l'entrée du grand amphithéâtre de la Bergerie Nationale, associé aux deux activités dont il a incontestablement été le plus fier: directeur de la Bergerie Nationale et fondateur de la Société d'Ethnozootecnie

Monsieur LAURANS, votre oeuvre se poursuit.

Bernard DENIS.

HOMMAGE A RAYMOND LAURANS

**JOURNÉE DU 18 NOVEMBRE A LA BERGERIE DE
RAMBOUILLET**

Raymond LAURANS: l'homme, son œuvre

Organisateurs de la réunion:

Jean-Jacques LAUVERGNE et Louis REVELEAU

RAYMOND LAURANS (1908-1998), UNE COURTE BIOGRAPHIE

Louis REVELEAU ⁽¹⁾ ET J.-J. LAUVERGNE ⁽²⁾

Résumé. Après son entrée dans la vie professionnelle active la carrière de R. Laurans comprend un période consacrée à l'enseignement agricole dans le Puy-de-Dôme (1934-1939) puis, après l'intermède de la guerre (1939 -1943) la période qui suit (1944- 1947) est partagée entre Rambouillet et Grignon. Il est ensuite pendant longtemps (1948-1970) Directeur de la Bergerie Nationale de Rambouillet avant de passer 3 ans (1971-1973) à Montpellier à l'Inspection Générale d'Agronomie (dépendant de la DGER). La dernière partie de la vie active de Raymond Laurans (1974-1996) sera alors consacrée à la gestion de l'association qu'il avait fondée en 1971, la Société d'Ethnozootechnie.

De lui-même qui fut Directeur de la Bergerie Nationale (BN) puis du CEZ (Centre d'Enseignement Zootechnique) de Rambouillet et enfin Président de la Société d'Ethnozootechnie (SEZ) Raymond Laurans a laissé deux témoignages autobiographiques: l'un précise les circonstances de sa prise de fonction comme directeur de la BN en 1948 (Laurans, 1970), l'autre est un *Curriculum vitae* accompagné d'une liste de travaux (Laurans, 1989).

Pour sa période à la tête de la BN et du CEZ (1948-1970) on a les témoignages écrits de Dalin et Gilbert (1986), de Reveleau (1994) et un court hommage rendu par Dalin (1998).

La rédaction de la présente biographie par des auteurs qui l'ont côtoyé au cours de sa vie professionnelle de 1948 à 1970 (Louis Reveleau) et de sa présidence de la SEZ de 1971 à 1996 (J.-J. Lauvergne) s'appuie aussi sur les souvenirs de R. Négrerie, de sa belle-fille Michèle Laurans et de son épouse Caroline Ducros-Laurans. Cette dernière, après l'avoir assisté dans son travail muséographique de 1962 à 1970, a assuré le secrétariat de la SEZ de 1970 à 1996.

La chronologie sommaire qui figure en Annexe peut être commentée comme suit.

Années de formation: 1907 – 1934

Raymond Laurans est né le 7 janvier 1908 à Etang-sur-Arroux (Sône-et-Loire) aux hasards des affectations de son père qui appartenait à l'Administration des Finances (Contributions indirectes) et qui décèdera le 10 octobre 1914.

Sa mère née Alice Chabroulet était originaire de Gannat (Allier) où elle s'est retirée et où elle est décédée en 1966.

On sait peu de chose des premières années de formation de Raymond Laurans jusqu'à son obtention du diplôme d'ingénieur agricole à l'ENSA (Ecole Nationale d'Agriculture) de Grignon en 1930 (104^{ème} promotion). Il s'oriente alors vers une carrière d'enseignant au Ministère de l'Agriculture en entrant dans la Section d'Application de l'Enseignement Agricole et de la Recherche (SAEAR) d'où il sort diplômé en 1934.

Premiers engagements professionnels: 1934 -1939

Affecté à la Direction des Services Agricoles (DSA) du Puy-de-Dôme comme professeur d'agriculture R. Laurans a alors été chargé de 2 problèmes pratiques: l'hygiène des laits et la culture du pommier. Au cours de cette période il a contribué également à la rédaction d'un ouvrage collectif sur l'agriculture du Puy-de-Dôme, sous la direction de Roche et d'Archer (1945).

Cette période se termine lorsqu'ayant les capacités requises pour diriger une école d'agriculture il postule avec succès à la direction de l'école d'Horticulture et d'arboriculture d'Ecully près de Lyon où il avait d'ailleurs fait un stage. Mais cette affectation est suspendue par la déclaration de la guerre du 3 septembre 1939 qui entraîne sa mobilisation.

Intermède de la guerre: 1939-1943

Aux armées le 7 septembre 1939, Raymond Laurans est fait prisonnier en juin 1940. Il sera libéré le 29 novembre 1942 au titre d'ingénieur agricole, une catégorie professionnelle que l'occupant rapatriait afin d'encadrer l'agriculture française au service de l'économie de guerre

allemande.

Après son congé de retour de captivité, il est détaché à la Direction régionale de la production agricole du Puy-de-Dôme le 10 mai 1943. Il demande alors de

1) 17, rue du Val de Droue, 78125 Orphin

2) 147 C/3 Avenue J.B. Clément, 92 140, Clamart, jean.lauvergne@sfr.fr

retrouver son poste de directeur de l'école d'Ecully mais le poste n'est pas vacant et il accepte en date du 22 octobre le poste d'adjoint au directeur de la Bergerie nationale de

Rambouillet à compter de janvier 1944 devant remplacer le directeur en titre Martial Laplaud devant prendre sa retraite fin 1944.

Premier séjour à Rambouillet puis Grignon: 1944-1947

En janvier 1944 R. Laurans arrive à Rambouillet pour se former aux techniques de l'élevage ovin et de son insémination artificielle, gérer le domaine, enseigner l'agriculture aux élèves.

A cette époque Martial Laplaud en plus de la direction de l'établissement travaillait sur la laine, la parasitologie du mouton et l'insémination artificielle.

A cette époque R. Laurans commença des travaux de parasitologie en liaison avec l'Institut Pasteur.

Il advint alors que cette nomination de directeur promise pour janvier 1945 fut ajournée car les lois sur les retraites des fonctionnaires ayant été modifiées Martial

Laplaud fut autorisé à prolonger son activité de directeur jusqu'au 31 décembre 1947.

La situation de R. Laurans en attente du départ du titulaire devenait alors inconfortable à la BN et il fut nommé le 2 octobre 1945 à titre provisoire Chef de travaux de zootechnie à l'ENA de Grignon à la Chaire de Zootechnie alors dirigée par le professeur Malterre.

Au cours de cette période Raymond Laurans travailla en hygiène et en physiologie de la reproduction des animaux de ferme avec une option marquée pour l'insémination artificielle qui sera plus tard confiée à l'INRA (Institut National de la Recherche Agronomique).

A la tête de la BN puis du CEZ: 1948–1970.

Le premier janvier 1948 Raymond Laurans prend enfin les fonctions de Directeur de la BN où il va résider jusqu'en 1970. Cette période va alors être spécialement féconde dans plusieurs secteurs.

Enseignement zootechnique pratique

En 1955, sous son directorat l'enseignement agricole pratique à la BN fut regroupé sous l'appellation de Centre d'enseignement zootechnique (CEZ) avec, comme l'explique Reveleau (1994 et 2011), en plus de l'option ovine traditionnelle les axes suivants:

- formation d'inséminateurs et de chefs de centre en insémination bovine;
- formation de techniciens avicoles

Pour le développement de toutes ces activités Raymond Laurans se révéla à partir de 1950 un bâtisseur très dynamique comme en témoignent les constructions qui se trouvent en dessous et à l'est de la Cour royale: école d'aviculture, internat, amphithéâtre, salles de cours, réfectoire et cuisine, hangar d'insémination.

Lancement d'une discipline, l'ethnozootechnie

La définition qu'en 1962, Raymond Laurans donne de l'ethnozootechnie comme une "*science ethnique aux côtés de l'ethnobotanique et de l'ethnozoologie*" est issue d'une réflexion menée avec Raymond Pujol créateur de l'ethnozoologie. Ces deux créations furent impulsées par le Professeur Portères du Muséum National d'Histoire Naturelle, lui-même créateur de l'ethnobotanique (Denis, 2011, Pujol, 2011).

Muséographie

Appliquant ses théories sur l'ethnozootechnie R. Laurans fonde alors (en 1962) un groupe informel, le Groupe d'Etudes Ethnozootechniques (GEE), aidé par Jean Blanc et Caroline Ducros (qui, plus tard, deviendra son épouse). Entre 1962 et 1970 le GEE organisera cinq expositions temporaires à la BN et la dernière de ces expositions sera pérennisée sous l'appellation de Musée du mouton (Lauvergne, 2011).

Consultations internationales

A plusieurs reprises R. Laurans a été chargé de missions d'expertise par le Ministère des Affaires étrangères, la FNO (Fédération Nationale Ovine) et l'ITOVIC (Institut Technique Ovin et Caprin), en Yougoslavie, au Nicaragua, au Canada et en Turquie.

Courte affectation à l'IGA de Montpellier: 1971-1973.

Nommé ingénieur général d'agronomie en 1970 Raymond Laurans est alors affecté à l'IGA (Inspection Générale d'Agronomie) du Languedoc-Roussillon à Montpellier, une branche de la DGER (Direction Générale de l'Enseignement et de la Recherche) du Ministère de l'Agriculture où il termine sa carrière avant de faire valoir ses droits à la retraite en 1973.

Il quitte alors Rambouillet et s'installe à Paris où il demeurera le restant de sa vie.

Au début de cette période, en 1971, il avait déposé à la sous-préfecture de Rambouillet les statuts de la Société d'Ethnozootechnie (SEZ) en tant que président fondateur.

Président de la SEZ à plein temps: 1973-1996

A partir de 1973 Raymond Laurans va à Paris se consacrer entièrement à la gestion de l'association qu'il a fondée en 1971, la SEZ: organisation de journées, de voyages d'étude (Fredet, 2011), édition du périodique *Ethnozootechnie* dont le premier numéro était paru en 1962, Molénat (2011) et de la Lettre de la SEZ dont le premier numéro paraît en 1981 (Spindler, 2011).

Tout au long de cet itinéraire il sera secondé par Caroline Ducros-Laurans qu'il épouse en 1974.

La fin: 1996-1998

En 1996 Raymond Laurans est gravement malade. Il doit résilier ses fonctions de président de la SEZ et céder le poste à Bernard Denis.

Il décède peu après à Paris, le 13 juillet 1998.

Remerciements: Caroline Ducros-Laurans et Michèle Verner-Laurans interviewées par J.J. Lauvergne, R. Négrerie interviewé par L. Reveleau.

Bibliographie

- DALIN (G.), 1998, sans titre. *La Lettre d’Ethnozootechnie* N° 1998-3: 1-1.
- DALIN (G.), GILBERT (L.), 1986, L’évolution contemporaine: de la Bergerie Nationale au Centre d’Enseignement Zootechnique. *Association des Ancien Elèves de la Bergerie Nationale et de l’Ecole Nationale d’Elevage Ovin: La Bergerie Nationale de Rambouillet, Histoire du Mérinos et d’une école*: 139-147.
- DENIS (B.), 2011, Raymond Laurans et l’ethnozootechnie. *Ethnozootechnie*, Présent numéro.
- LAURANS (R.), 1970, *Nomination de Laurans à la direction de la Bergerie Nationale*. Ms, pp 3.
- LAURANS (R.), 1989, *Curriculum Vitae et travaux publiés*. Ms, pp 5.
- LAUVERGNE (J.J.), 2011, L’œuvre muséographique de Raymond Laurans, de Caroline Ducros-Laurans et de quelques autres. *Ethnozootechnie*, présent numéro.
- MOLÉNAT (M.), 2011, Raymond Laurans, éditeur d’Ethnozootechnie (1962 – 1996). *Ethnozootechnie*, présent numéro.
- REVELEAU (L.), 1994, L’enseignement agricole et le mouton: la Bergerie Nationale de Rambouillet des années 1950 à nos jours. *Ethnozootechnie*, N° 54: 95-107.
- REVELEAU (L.), 2011, M. Laurans, le CEZ, son enseignement. *Ethnozootechnie*. Présent numéro.
- SPINDLER (F.), 2011, La lettre d’Ethnozootechnie du temps de Raymond Laurans (1981- 1996). *Ethnozootechnie*, présent numéro.

Annexe

Chronologie de la vie et de la carrière de Raymond Laurans (1908-1998)

1908

7 janvier: naissance à Etang-sur-Arroux (Saône et Loire).

1931

Juin: diplômé Ingénieur agricole de l’ENA de Grignon, 104^{ème} promotion.

4 novembre: admis à la Section d’Application de l’Enseignement Agricole et de la Recherche (SAEAR) du Ministère de l’Agriculture.

1933

1^{er} janvier: stage pratique de sortie à l’Ecole d’horticulture et d’arboriculture fruitière d’Écully

Mariage avec Simone Teyssandier, pharmacienne (31/1/1911 – 1959).

1934

Juin: diplômé de l’ENSSAA.

27 février: naissance de son fils Jacques, à Lyon.

1^{er} Août: Nommé professeur d’agriculture et d’arboriculture fruitière de l’arrondissement de Riom (PdD), en résidence à Clermont-Ferrand.

1938

Première publication, sur les laits de consommation dans le Puy-de-Dôme.

Seconde publication, sur la pomoculture en Auvergne.

1939

1^{er} septembre: Admis au concours de directeur d’école d’agriculture et nommé directeur de l’École d’Écully

7 septembre: mobilisé

1940

2 juin: fait prisonnier de guerre et envoyé en Allemagne.

1942

29 novembre: libéré dans le contingent des ingénieurs agricoles

Congé en retour de captivité

1943

10 mai: détaché à la Direction Régionale de la Production Agricole du Puy-de-Dôme sa demande de rejoindre son poste de

Directeur de l'école d'Ecully est rejetée
Nommé Directeur de l'Ecole d'élevage ovin de Rambouillet à titre provisoire avant le départ à la retraite de Martial Laplaud prévu pour fin 1944.

1944

Janvier: arrivée à la BN où il est logé et où on lui confie le cours d'agriculture

1945

2 octobre: nommé à titre provisoire Chef de travaux à la Chaire de Zootechnie de l'ENSA de Grignon dirigée par le Professeur Malterre.

1946

Décembre - mars 1947 chargé par l'INRA de remplacer le professeur Malterre en mission à l'étranger.

1948

1^{er} janvier: entre en fonction comme Directeur de la BN de Rambouillet.

1949

Arrivée de Roger Regaudie qui sera pendant 34 ans directeur-adjoint de la BN.

1951

Début de la construction des ailes de logement et de l'internat en dessous de la Cour royale de la BN.

1953

Adjonction de l'Ecole d'Aviculture.

1955

Création du Centre d'Enseignement Zootechnique (CEZ).

1956

Officialisation de l'école des chefs de centre d'IA.

1959

Mission en Yougoslavie pour le compte de la FNO: croisements entre races ovines françaises et yougoslaves
Décès de son épouse au Cameroun.

1960

1^{er} juillet: Mariage de son fils Jacques avec Michelle Verner, médecin biologiste.
Fait Chevalier de la Légion d'Honneur.

1961

Naissance de son premier petit-fils, Pierre.

1962

Création du Groupe d'Etudes Ethnozootechniques (GEE).
Courant 1962: Première exposition du GEE à la BN de Rambouillet: *L'élevage en Camargue*.
Parution du premier numéro d'*Ethnozootechnie*.
15 décembre: le Général de Gaulle visite la BN en compagnie du Chancelier Adenauer.

1963

Seconde Exposition du GEE à la BN de Rambouillet: *Le porc dans la société médiévale*
Son fils Jacques soutient sa thèse de Docteur en médecine. Il se spécialisera en médecine en milieu carcéral au SMPPR (Service de médecine psychiatrique régional).

1964

Troisième Exposition du GEE à la BN de Rambouillet: *Les débuts de la mérinisation*.

1965

Mission au Nicaragua: Organisation de l'enseignement agricole et de l'élevage
Naissance de Renaud, son second petit-fils.
Septembre: Ouverture de la première classe de Techniciens supérieurs en Productions animales.

1966

Mission au Nicaragua (suite)

1967

Quatrième Exposition du GEE à la BN de Rambouillet: *Les colombiers des provinces de France*
Construction du centre de Formation équestre suite à la création d'une classe de techniciens supérieurs hippiques.
La formation des contrôleurs laitiers est intégrée au CEZ.

1969

Mission au Canada pour le compte du Comité franco-québécois de recherches nordiques: implantation du mouton
Inauguration d'un vaste internat abritant laboratoires, salles de cours et logements pour les élèves de la section des Techniciens Supérieurs.
Mission en Turquie pour l'ITOVIC (Institut technique ovin et caprin): Création d'un centre de formation zootechnique.

1970

Le maître-berger André Moret part en retraite.
Cinquième Exposition du GEE à la BN de Rambouillet: *La BN et l'histoire du mouton*
L'exposition devient permanente sous forme d'un *Musée du mouton* dans une aile de la *Cour impériale*.
Nommé Ingénieur général d'agronomie à Montpellier il quitte la direction du CEZ de Rambouillet. Désormais il résidera à Paris.

1971

Le 13 février: dépôt à la sous-préfecture de Rambouillet des statuts de la Société d'Ethnozootéchnie (SEZ) en tant que président/fondateur de cette association loi de 1901.
Mission au Nicaragua pour le Ministère des Affaires étrangères: Coopération enseignement et vulgarisation agricole.

1973

Départ à la retraite.

1974

24 mars: mission à Rome à la FAO avec J.J. Lauvergne alors chargé d'un rapport sur les races en péril pour la FAO.
27 mars - 6 avril: Mission en Sardaigne avec J.J.L.
21 novembre: première *Journée d'étude de la SEZ*: Les races domestiques en péril.

1975

Parution des comptes rendus de la première Journée d'étude de la SEZ dans un numéro spécial d'Ethnozootéchnie: Ethnozootéchnie NS 1-1975: Les races domestiques en péril.
1^{er} Juin: Organise avec R. Pujol le Premier Colloque d'Ethnoscience à Paris.
Mission en Angleterre avec J.J.L: le RBST (*Rare Breed Survival Trust*).

1976

Epouse Caroline Ducros à la mairie du 5^{ème} arrondissement de Paris
Le N° 15 d'Ethnozootéchnie est le premier compte rendu d'une journée de la SEZ.

1981

Janvier: parution du premier N° de la Lettre de la Société d'Ethnozootéchnie.

1988

Mariage de son petit-fils Pierre Laurans avec Geneviève Ben Bunan: 2 enfants: Marc (1990) et Fanny (1993).

1996

Démissionne de la présidence de la SEZ.

1998

13 juillet décède à Paris, est enterré à Ury.

2005

Son petit fils Renaud épouse Mélanie Sanjuan: 2 enfants: Arthur (2007) et Jean Baptiste (2009).

2010

4 février: décès à Paris de son fils Jacques.

M. LAURANS, LE CEZ, SON ENSEIGNEMENT

LOUIS REVELEAU ⁽¹⁾

Résumé – La Bergerie Nationale a toujours été un lieu d'enseignement mais elle a connu de nouvelles orientations en ce domaine pendant les "Trente Glorieuses". Monsieur LAURANS assura alors la direction de l'établissement, confortant le rôle de l'exploitation agricole et faisant tout son possible pour que chaque formation, y compris celle dispensée en BTSA, laisse une large place à la pratique, afin de répondre aux besoins de la profession. Surnommé "le bâtisseur", il a fait construire un ensemble important de bâtiments d'enseignement. Son action de fédérateur a été par ailleurs maintes fois soulignée.

Depuis sa création comme ferme expérimentale en 1786, la Bergerie Nationale, a toujours été un lieu d'enseignement et, jusqu'à la création du CEZ en 1955, le

mouton en a toujours constitué le "noyau dur", avec des résultats largement reconnus.

Les exigences des "Trente Glorieuses" changent la donne.

Le développement est alors retiré aux DSA (Directions des Services Agricoles) pour être confié aux organisations professionnelles.

La productivité devient la nouvelle ligne directrice pour l'élevage.

Les performances zootechniques sont basses par rapport au modèle européen et de celles de quelques pays européens.

L'INRA (Institut national de la recherche Agronomique) se saisit de ces modèles pour les adapter aux structures existantes dans notre pays, qui sont encore fortement familiales.

Une Direction de l'Elevage est créée au Ministère de l'Agriculture cependant que la DGER (Direction Générale de l'Enseignement et de la Recherche) va être chargée de mettre en place un enseignement agricole pratique qui existe déjà sous forme privée, en majorité des Maisons familiales déjà bien ancrées dans le milieu agricole, mais aussi sous forme de quelques écoles

pratiques ou régionales dépendant du secteur public, avec un enseignement essentiellement technique et pratique.

Le ministre PISANI veut un enseignement agricole calqué sur l'enseignement technique de l'Education Nationale, avec lycées et collèges,

Le principe de cette mise en place est de construire un lycée et un collège par département. Proposition est alors faite à Rambouillet d'ouvrir un lycée mais Monsieur Laurans n'en veut pas. L'Ecole d'Aviculture est alors construite cependant que l'enseignement de l'insémination artificielle bovine mise au point à Rambouillet par Martial Laplaud est poursuivie par Raymond Laurans avec une formation d'inséminateurs en accéléré, suivie par celle de chefs de centre. La structure ne portant pas à ouvrir des formations de scolaires, l'établissement devient centre de formation pour adultes.

La seule classe de scolaires proprement dite est la première promotion du Brevet de Technicien supérieur (Bac + 2) en productions animales.

L'exploitation agricole

Elle a toujours été dans l'histoire un champ d'expérimentation, Tessier y avait fait des essais de marnage dès l'achat du domaine par Louis XVI.

Les productions végétales de ce domaine sont essentiellement tournées vers l'alimentation animale. Les

ateliers ovins sont privilégiés dans leur gestion, ils sont l'histoire de Rambouillet. Les formations autour des autres espèces bénéficieront toujours de l'aura acquise par le Mérinos.

Comment étaient pensées les formations

Jamais une discipline n'a été enseignée sans que les aspects pratiques ne soient envisagés. La seule démonstration est considéré comme insuffisante, les élèves ou stagiaires doivent exécuter les gestes jusqu'à obtenir une réelle maîtrise de ceux-ci. Une évaluation de ceux-ci est toujours réalisée à la fin des différentes formations.

Cette gestuelle a évidemment sa dynamique pédagogique propre mais la finalité a toujours comme objectif la dimension professionnelle. Il nous faut insister

sur le fait que les enseignants, dans la majorité des cas, ont été recrutés sur des critères alliant au mieux les connaissances scientifiques avec leur mise en pratique, autrement dit une pratique raisonnée.

Le travail avec du vivant n'implique pas forcément une dimension affective qui, telle qu'elle est développée actuellement dans certains milieux, touche un aspect quasi-anthropomorphe devenant malsain lorsque le technicien ou l'éleveur veulent s'inscrire dans une véritable dimension professionnelle. La rapidité et l'endurance à l'exécution étaient souvent recherchées, par exemple pour les pesées, les vaccinations, quand le nombre d'individus à traiter était

1) 17, rue du Val de Droue, 78 125, Orphin

important. Il n'en reste pas moins que tout doit être mis en œuvre pour amener à ce que nous appellerons un "respect" de l'animal. Simultanément, l'éleveur doit tout faire pour "économiser" ses forces; ces aspects étaient également pris en compte dans l'enseignement.

On devine, au vu de ce que nous venons de dire, que les troupeaux devaient être importants dans l'exploitation. De plus, il fallait faire le maximum pour que coïncident formations et rythmes d'élevage au sein des troupeaux.

Structure du CEZ

Dans les années 1950-60 on avait tout d'abord l'Ecole d'élevage ovin qui formait en un an des élèves dits "réguliers", et en deux, puis trois mois des stagiaires dits "accélérés". Lors de la création du BTS (Brevet de technicien supérieur) Productions animales les "réguliers" disparaissent et les "accélérés" passent des Brevets professionnels (Reveleau, 1994).

L'Ecole d'Aviculture fonctionne sensiblement de la même manière. En effet, la production avicole "explose" dans les années 1950, surtout en Bretagne, où Ploufragan ne peut subvenir aux besoins de formation.

L'Ecole d'Insémination de Rambouillet a le monopole pour la formation des inséminateurs pour l'espèce bovine, puis porcine, puis ovine et caprine. L'Ecole dispose de vaches "pédagogiques" ainsi que de taureaux dans un atelier séparé de l'exploitation agricole. Bien évidemment, dans cet atelier, l'apprentissage des élèves doit être suivi jusqu'à exécution parfaite. Les diplômés sont immédiatement opérationnels.

Il faut signaler aussi à cette époque des formations

de contrôleurs de performance (viande): pesée des bovins et ovins.

Le passé de M. Laurans en D.S.A. lui a permis de bien cerner les besoins de la profession et le profil des techniciens de terrain nécessaires à une relance de l'élevage. Les jeunes disponibles pour ces formations étaient pour la plupart d'origine rurale et disposaient donc de prérequis notables pour acquérir des compléments de formation répondant aux besoins de la relance des élevages, étant entendu que le travail dans les exploitations doit être accéléré, ce qui est partie intégrante de la sacro-sainte modernisation.

de contrôleurs de performance (viande): pesée des bovins et ovins.

Le contrôle laitier a été l'objet de formations, d'abord en parallèle avec l'insémination, puis avec le contrôle de performances.

Toutes ces formations étaient de courte durée, quelques semaines.

Le profil moyen de ces élèves stagiaires était à peu près le suivant: âge moyen de 18 jusqu'à 40 ou 50 ans, origine rurale (anciens agriculteurs, surnuméraires dans l'exploitation d'origine, ou après un dépôt de bilan). Ils étaient bien évidemment très motivés, ce qui rendait l'enseignement très agréable, à la condition que l'enseignant maîtrise bien sa discipline. Il était inutile de passer par ce que nous pouvons appeler "les bases", comme déjà signalé plus haut dans le texte.

Pour donner une idée du fonctionnement de l'Ecole dans les années 1955-1980, le nombre d'élèves-stagiaires annuel se situait autour de 500 à 800.

Ouverture de la classe de Techniciens supérieurs en Productions animales

Rambouillet en a établi le programme d'enseignement à partir d'une définition et d'un profil réalisés en discussion avec les responsables agricoles, en particulier les responsables de l'élevage, puis en conformité avec les orientations de la Loi sur l'Élevage.

Les ambitions étaient grandes au plan scientifique (nutrition, génétique, reproduction, pathologie animale etc.). Il était toutefois clair que les aspects pratiques devaient prendre une grande place pour former des techniciens de terrain, complets et capables également de prendre des places comme ingénieurs de réalisation dans des structures qui se créaient autour des ateliers de productions animales.

Les aspects pédagogiques ont dû être particulièrement travaillés pour faire passer tous ces messages, jusqu'à et y compris à des étudiants d'origine citadine ou ayant raté des prépas.

Les TP prenaient aussi en compte l'anatomie, ainsi - fait nouveau - que les appareils digestif et reproducteur des mono - et poly-gastriques, dont il était exigé une parfaite connaissance, chaque élève devant obligatoirement manipuler.

Le cheval a rapidement pris une place dans ces formations à Bac + 2. Le profil des recrutés était un peu spécial. Ces étudiants devaient au début de ces formations, insérer celles concernant le cheval, notamment l'équitation, en plus des autres productions animales, avec une épreuve qualificative en fin de cycle.

Pendant les années citées en début de texte, l'exploitation avec ses divers systèmes de production, constituait un merveilleux outil pédagogique, qu'il s'agisse de TP sur l'animal ou bien ceux destinés à l'entraînement à la gestion technico-économique.

Bibliographie

REVELEAU (L.), 1994, L'enseignement agricole et le mouton: la Bergerie nationale de Rambouillet des années 1950 à nos jours. *Ethnozootecnie*, n° 54: 95-107.

HOMMAGE À RAYMOND LAURANS: ETHNOZOOLOGIE, ETHNOZOOTECHE. – QUELQUES SOUVENIRS

Raymond PUJOL ⁽¹⁾

Résumé – L'auteur évoque les débuts de ses activités en Ethnozoologie au Muséum national d'Histoire naturelle et les contacts qu'il a alors établis avec Raymond LAURANS.

En octobre 1966, le Laboratoire d'Entomologie agricole tropicale étant supprimé, je fus transféré au Laboratoire d'Ethnobotanique, créé en 1963, du Professeur Roland PORTÈRES, Directeur de la Chaire, qui me demanda avec insistance de rencontrer Monsieur Raymond LAURANS, Directeur de la Bergerie nationale et du centre d'Enseignement zootechnique de Rambouillet, très intéressé par l'étude des interrelations et interactions entre les groupes humains et les animaux domestiques.

Courant 1967, je fis sa connaissance et j'ai compris que nous étions orientés par les mêmes objectifs, l'ethnozootechnie pour lui et l'ethnozoologie que je créais.

Concernant les courriers de R. PORTÈRES et R. PUJOL adressés à R. LAURANS, Madame Caroline LAURANS n'a rien retrouvé. Au Centre de Rambouillet, les archives de Raymond LAURANS, directeur de 1948 à 1970, sont protégées mais pas encore dépouillées. Celles de Roland PORTÈRES, dans la bibliothèque d'Ethnobiologie, ne sont pas encore classées (années 1948-73). Les miennes, suite à un déménagement, sont en cartons, pour le moment inutilisables.

Quelques rappels historiques de la création de ces vocables. En 1895-96, J.-W. HARSHBERGER crée celui d'"*Ethnobotany*"; en 1914, J. HENDERSON et J.-P. HARRIGTON celui d'"*Ethnozoology*". Un autre américain crée celui d'"*Ethnozootechny*" pour une recherche d'Ethnographie de terrain. J'ai cette référence et je donnerai plus tard l'historique dans la *Lettre d'Ethnozootechnie*.

C'est en 1961 que R. PORTÈRES publie, dans le *Journal d'Agriculture tropicale et Botanique appliquée* (JATBA) sa note sur l'Ethnobotanique: place, objet, méthode, philosophie. Raymond LAURANS rédige en

1962 dans le Bulletin technique d'Information du Ministère de l'Agriculture un texte très complet sur l'Ethnozootechnie. En 1963, R. PORTÈRES fait transformer sa chaire d'Agronomie tropicale en Ethnobotanique par arrêté du Muséum du 3 juillet 1963. Le 18 mars 1976, après le décès de R. PORTÈRES en mars 1974, la chaire d'Ethnobotanique est supprimée. Pour l'Ethnozootechnie, le 13 février 1971, une assemblée générale constitutive décidait la création de la société, déclarée à la sous-préfecture de Rambouillet le 19 avril 1971 (J.O. du 6 mai 1971); elle est toujours active et très performante.

Nous avons œuvré ensemble de très nombreuses années en approche pluridisciplinaire et, en citant un extrait de la préface du premier colloque d'Ethnozoologie du 28 au 30 novembre 1973 à Paris, le professeur PORTÈRES écrit: "C'est la première fois qu'un colloque d'Ethnozoologie se tient en Europe et probablement dans le monde...". Je remercie personnellement les nombreux ethnozootechniciens qui m'ont alors aidé: c'était aussi, avec eux et pour eux, leur premier colloque d'ethnozootechnie, discipline nouvelle en France. Ces mêmes ethnozootechniciens se souviendront des réunions de conseil d'administration dans la salle Auguste Chevalier, au premier étage du bâtiment de CUVIER, dit de "la baleine", au 43 de la même rue.

Pour terminer l'historique des rapports de l'Ethnozoologie et de l'Ethnozootechnie, je dirai que Raymond LAURANS était un homme qui inspirait le respect, la confiance, rigoureux, sévère parfois, mais toujours prêt à bien vous accueillir comme un père accueille son enfant, érudit, homme de synthèse, il était mon "berger", il était notre "berger".

1) Professeur honoraire du Muséum national d'Histoire naturelle, Vice-président de la Société d'Ethnozootechnie;
34 Résidence de Tourvoie, 94 260 FRESNES.

LES CONCEPTIONS DE RAYMOND LAURANS SUR L'ETHNOZOOTECHE

Bernard DENIS ⁽¹⁾

Résumé – M. LAURANS s'est exprimé à plusieurs reprises sur le concept d'ethnozooteche. L'auteur, en s'aidant de nombreuses citations, s'efforce de résumer le contenu de chaque publication, envisagée selon l'ordre chronologique de parution. Il apparaît que M. LAURANS, en insistant régulièrement sur le lien homme-animal-milieu, avait une conception très ouverte de l'ethnozooteche. Par ailleurs, les nombreux thèmes évoqués par lui pouvaient certes concerner tout adhérent susceptible de s'y intéresser et de le travailler mais la pluridisciplinarité devait être privilégiée. A la fois discipline autonome et discipline "carrefour", l'ethnozooteche était donc susceptible de faire progresser les connaissances sur des sujets que la zooteche avait cessé d'étudier.

Monsieur LAURANS a laissé plusieurs textes sur ses conceptions de l'ethnozooteche. Ils sont denses et difficiles à résumer. Nous tenterons de le faire, en nous aidant de larges extraits, selon l'ordre chronologique de leur

parution. Nous nous efforcerons, *in fine*, de faire ressortir de l'ensemble de notre recherche les idées qui nous paraissent essentielles pour caractériser la pensée de M. LAURANS sur l'ethnozooteche.

"ETHNOZOOTECHE"

(Bulletin technique des Ingénieurs des Services agricoles, n° 174, novembre 1962)

Ce premier texte était joint à un article consacré à "Quelques aspects de l'élevage en Camargue". Nous en retenons l'extrait suivant.

"L'ethnozooteche se propose essentiellement d'envisager les relations entre les sociétés humaines et le monde animal qu'elles ont domestiqué ou tenté de domestiquer.

"Au même titre que l'ethnobotanique, elle est une science à la fois biologique et sociologique, elle fait appel à la contribution de nombreuses disciplines: histoire, géographie, agronomie, génétique, ethnologie, linguistique, littérature, arts plastiques, musique, sociologie etc. etc. Elle poursuit ses recherches dans les domaines les plus variés: philosophie, magie, mythologie, religion, symbolisme, arts et folklore etc.

"Considérant l'homme placé entre le milieu naturel et

l'animal, elle étudie son action pour approprier l'un à l'autre: elle recherche ce qu'il a tiré du second au point de vue alimentaire, technologique, religieux, sociologique etc.

"Elle étudie:

- la structure des terroirs et leur adaptation à l'élevage, le pastoralisme et les migrations humaines et animales;*
- les transformations des animaux sous l'influence des besoins des hommes, les succès et insuccès pour y parvenir;*
- le comportement social de l'éleveur, son psychisme, les groupements professionnels qu'il a constitués, leurs buts, leur évolution, leurs rapports avec les sociétés anciennes ou l'Etat moderne."*

On remarque dans ce premier texte l'ampleur du champ qu'était censée couvrir l'ethnozooteche. Il s'enrichira encore par la suite.

Statuts de la Société d'Ethnozooteche (1971)

La Société d'Ethnozooteche a été fondée le 13 Février 1971. L'article 2 de ses statuts concerne son objet. Le mot "écologie" va apparaître, qui sera peu utilisé par la suite.

"Elle a pour objet l'étude de l'écologie des animaux et plus spécialement l'étude:

des relations entre les sociétés humaines et les animaux qu'elles ont domestiqué,

- l'espace rural et son adaptation à l'élevage,*
- les bâtiments et les instruments de l'éleveur,*
- les animaux domestiques, leur histoire, leur*

transformation par l'homme,

- l'évolution des techniques d'élevage et le comportement social de l'éleveur.*

"Elle se propose de développer et diffuser les connaissances ethnozootecques par des publications, expositions, conférences et tous moyens appropriés, ainsi que de réunir et répertorier tous objets et documents se rapportant à son activité."

Tout cela sera précisé et détaillé dans le compte-rendu de la réunion du 12 février 1972.

"Compte-rendu de la réunion du 12 février 1972" (Ethnozooteche, 1972, n° 6, 1-7)

Ce compte-rendu est particulièrement intéressant. Il ne porte pas directement sur l'ethnozooteche en tant

que discipline mais sur le mode de fonctionnement de la Société d'Ethnozooteche. Certains éléments éclairent toutefois notre sujet.

Politique de la Société

Il apparaît que la SEZ doit aider les adhérents à développer et diffuser les connaissances

1 Professeur honoraire de l'Ecole vétérinaire de Nantes, Président de la Société d'Ethnozooteche – 5, Avenue Foch, 54 200 TOUL.

ethnozootechniques. Il est demandé que "chacun fasse périodiquement le point de ses recherches, réalisations et préoccupations" afin de rappeler aux autres sociétaires dans quel domaine il est susceptible de les aider.

Publications de la Société

La rubrique est particulièrement ambitieuse et nous allons donc la reproduire dans une large mesure. Rappelons qu'à l'époque, le bulletin n'existait pas sous sa forme actuelle.

"Chacun doit s'efforcer de réunir et transmettre au secrétariat toutes informations ethnozootechniques.

"Elles peuvent faire l'objet d'une étude de une ou deux pages, ou seulement de quelques lignes ayant pour but d'attirer l'attention des Sociétaires sur des choses peu connues, telles que: description d'un objet, d'une technique ancienne, d'une race etc. en voie de disparition,

- description d'un médicament, d'un traitement, d'un plat ou une recette de cuisine, d'un costume, d'une cérémonie ou coutume locale en liaison avec l'élevage,

- note sur les fouilles et découvertes pouvant apporter des renseignements utiles à l'ethnozootechnie,

- liste des termes d'élevage avec leur signification et synonymes connus,

- recueil d'anecdotes, récits, chansons, poèmes etc.,

- observations et réflexions de voyages (les cartes postales seront les bienvenues),

- comptes rendus d'enquêtes.

"Enfin, une place importante doit être réservée à la bibliographie. Les Sociétaires sont invités à signaler et analyser sommairement les ouvrages ou articles qu'ils ont lus. Il est certain que cette forme d'échange de documentation sera utile à beaucoup d'entre nous.

"Cette bibliographie doit être complétée par un fichier

iconographique où seront répertoriées les reproductions d'œuvres d'art où figurent des animaux, avec leur description rapide et l'époque si possible de création de l'œuvre."

Ajoutons que la question était envisagée d'une véritable revue, dont le volume permette de ne pas se limiter à la publication de courtes notes.

Liaisons avec l'Université

Bien plus,

"Notre Société peut apporter son aide aux chercheurs ou étudiants poursuivant des études dans des domaines où les connaissances ethnozootechniques sont utiles".

Le problème de la conservation des objets et documents

R. LAURANS écrivait "Notre Société ne possède pas encore de local permettant de réunir et conserver des objets et documents" mais n'excluait pas cette éventualité. Il était surtout soucieux de faire connaître l'endroit où des objets et documents étaient conservés et pouvaient être consultés. Il envisageait de tenir un répertoire tenu à la disposition des sociétaires.

"Ce répertoire aura aussi l'énorme avantage d'attirer l'attention de responsables de certains services publics, sur la valeur et l'intérêt des dépôts confiés à leur garde.

Combien de choses irremplaçables ont été détruites à l'occasion d'un déménagement, d'un changement de direction ou de la transformation des structures d'un service?

Notre initiative ne sauvera pas tout, mais grâce au répertoire et aux legs, nous pourrons, cependant, conserver les éléments les plus précieux."

"L'ethnozootechnie aux confins des sciences de l'homme, de l'Ecologie et des techniques de l'élevage" (Ethnozootechnie, 1977, n° 20, 5-12)

Zootchnie et ethnozootechnie

"L'adoption par les spécialistes de l'élevage des animaux domestiques du terme zootchnie pour désigner leur discipline traduit la primauté qu'ils entendaient donner à ses aspects techniques, biochimiques et économiques". La zootchnie est très clairement orientée vers la rentabilité et elle a su faire faire d'énormes progrès aux productions animales. Cela dit, l'animal domestique a "rempli de multiples fonctions, non seulement économiques mais encore culturelles ou écologiques" dans l'histoire des civilisations, qui ont peu intéressé les zootchniciens. C'est le rôle de l'ethnozootechnie que de s'intéresser aux diverses situations où les animaux domestiques sont impliqués à un titre ou à un autre.

"C'est ce que marque le préfixe ethno. Placé devant le nom d'une discipline il indique, dans le langage d'aujourd'hui, que l'on a orienté celle-ci vers l'étude des relations pouvant exister entre elle et les sociétés humaines".

Cette construction se retrouve dans ethnobotanique, ethnozoologie, ethnominéralogie et autres ethnosciences.

"Alors que les objectifs de la zootchnie sont surtout d'ordre matériel, ceux de l'ethnozootechnie sont principalement dirigés vers l'approfondissement de la "connaissance"; ce qui n'implique nullement qu'elle se désintéresse, bien au contraire, d'éventuelles applications pratiques.

Elle est à la fois tournée vers le passé en manifestant le désir de comprendre les phénomènes enregistrés par les historiens, et l'avenir avec celui de distinguer ce qui risque de se produire à plus ou moins long terme.

Elle se situe au carrefour des sciences sociales, de celles de la nature et des techniques de l'élevage.

Son activité s'étend donc à un très vaste domaine dans lequel elle peut agir comme auxiliaire d'autres disciplines ou au contraire en poursuivant des buts qui lui sont propres".

L'ethnozootechnie, science auxiliaire

Compte tenu de la place importante, déjà évoquée, de l'animal dans les sociétés humaines, au plan historique mais encore aujourd'hui, le nombre de spécialités qui, à un moment ou à un autre, touchent à l'animal domestique, est très élevé: l'histoire, la géographie, l'économie, la philosophie, la philologie, le folklore, l'histoire de l'art, la

muséographie, l'étude des arts populaires etc. (1) Les divers spécialistes de ces disciplines ont tout intérêt à intégrer à leurs études sur l'animal une dimension zootchnique qu'ils

1) On remarquera que l'ethnologie et l'anthropologie n'y figurent pas mais c'est sans doute parce que, dans leur cas, l'intérêt pour les animaux domestiques et leurs relations avec l'homme est évident.

n'appréhendent pas forcément bien et que l'ethnozootechnicien peut leur apporter. L'ethnozootechnie devient alors une science auxiliaire de multiples disciplines. *"Inversement, elle ne peut résoudre seule maints problèmes*

nécessitant une formation spéciale et approfondie. C'est donc un échange fécond qui doit et commence à s'instaurer entre les représentants de disciplines diverses concernées par l'animal domestique".

L'ethnozootechnie, discipline autonome

L'ethnozootechnie devient une discipline distincte lorsqu'elle emprunte les données fournies par d'autres sciences pour les appliquer à l'objet de ses travaux.

Travaillant aux confins de multiples disciplines, elle **"ne souhaite pas s'enfermer dans un cadre rigide aux limites bien précises (1). Elle prend son bien où elle le trouve, sans complexe, ayant simplement pour désir l'élargissement de nos connaissances"**.

Sa méthode de travail se caractérise principalement par le souci de toujours "envisager le fonctionnement du complexe indissociable homme, animal, milieu", dont aucune des trois composantes n'est stable. Le processus de changement "a été, selon les époques, superficiel ou profond, lent ou rapide, et a frappé des aires plus ou moins vastes. L'apparente immobilité des périodes

anciennes est seulement due à leur éloignement et à notre ignorance."

On pourrait citer de nombreux exemples de changements rapides ou progressifs: penser par exemple, dans le premier cas, à la mérinisation, puis au déclin des races lainières, à l'introduction des races anglaises au XIX^e siècle etc., dans le second, à la disparition du loup, au contrôle des maladies parasitaires, à l'impact de l'insémination artificielle sur la répartition des races etc. *"Chaque changement entraîne un cortège de conséquences: substitution de systèmes de culture ou d'élevage, d'objectifs de sélection etc. (...) C'est un des enseignements de l'ethnozootechnie que de montrer que rien ne dure longtemps en élevage et qu'il faut continuellement prévoir et préparer le changement"*.

Domaine d'investigation de l'ethnozootechnie

"Il s'étend (...) à toutes les situations où les animaux domestiques sont en rapport avec l'homme et le milieu".

L'animal domestique:

"L'évolution au cours des âges des fonctions des animaux, la formation des races, que contribue à expliquer la génétique, l'histoire, la philologie, etc., constituent une riche matière d'étude et une base de réflexion pour le généticien ou le planificateur chargés d'orienter l'avenir de nos élevages".

L'Homme: à côté de la place que les animaux occupent dans sa vie matérielle, les animaux sont largement mêlés à sa vie culturelle et fournissent sujets à travaux dans de multiples directions:

"la psychologie, le comportement de l'éleveur ou les rapports affectifs entre l'homme et ses animaux familiers;

Quant à sa **méthode de travail**, compte tenu des nombreuses disciplines auxquelles elle emprunte, l'ethnozootechnie a bien entendu vocation à la synthèse et non pas à l'analyse.

"La démarche classique de l'ethnologie semble bien adaptée à l'étude de l'élevage, des milieux et des groupes humains dans lesquels cette activité tient une place importante.

"Après avoir rassemblé les données de base, qu'elles concernent: les animaux (races, aptitudes, méthodes

la mythologie, les croyances, le symbolisme animal, etc.; les arts, qu'il s'agisse de littérature, de sculpture, ou de peinture; la linguistique, la philologie; la cuisine populaire et la gastronomie; la sociologie, la législation, les coutumes, l'économie, etc.; la technologie de l'outillage et des matériels". Ce mince aperçu "donne une idée de l'immensité du domaine pouvant être exploré avec des préoccupations ethnozootechniques."

Le milieu: son influence sur les systèmes d'élevage, l'adaptation des animaux, le rôle des herbivores dans l'entretien de l'espace, l'évolution du paysage rural, l'évolution des conditions du fonctionnement harmonieux des écosystèmes etc. retiennent également l'attention de l'ethnozootechnie.

d'élevage, etc.), le milieu (sol, climat, végétation), les éleveurs et leurs clients (traditions, coutumes, commerce, législation, revenus, groupes sociaux, etc.), il conviendra de mettre ces séries d'éléments en relations. De dégager les liens qui les unissent, de pressentir ceux qui pourraient exister et de pousser des recherches dans ce sens. Toutes ces données sont souvent éparpillées, difficiles à rassembler et à interpréter. Elles relèvent de multiples disciplines, aussi est-il souvent nécessaire de faire appel à des spécialistes de celles-ci".

Conclusion

"La Société d'ethnozootechnie se fixe pour tâche d'enregistrer, de rassembler, sans les trier, faits et observations, de retracer et parfois d'orienter le cheminement des éleveurs vers un équilibre toujours précaire entre l'homme, l'animal et le milieu.

"Même incomplets et provisoires, ses travaux bénéficieront aux multiples disciplines qui se situent à ses frontières et feront progresser nos connaissances dans des domaines encore peu explorés."

"1963-1988: Un quart de siècle d'Ethnozootechnie" (Ethnozootechnie, 1989, n° 44

1) C'est nous qui soulignons.

– Varia n°1, 3-10)

La parution du premier numéro *Varia* offrit à R. LAURANS l'occasion de faire le bilan des activités de la SEZ durant les 25 ans qui venaient de s'écouler. Il écrit:

"Si les objectifs de départ n'ont pas varié, les moyens utilisés pour les réaliser ont évolué en fonction des possibilités matérielles, des opportunités et des difficultés rencontrées."

Il évoque ensuite le genèse de la SEZ:

"Dans les premières années 60, quelques personnes, que leur profession, centrée sur l'élevage des animaux domestiques, amenait à se rencontrer, échangeaient fréquemment leurs idées sur:

- les relations entre le matériel, les techniques, et les systèmes d'élevage,
- les rôles respectifs de l'homme, de l'animal et de l'environnement dans la réussite de l'élevage,
- la place et l'importance des animaux domestiques dans les diverses sociétés humaines."

Sont alors signalées les diverses expositions qui ont été conçues et réalisées à la Bergerie nationale par le groupe de recherches ethnozootechniques, ancêtre de la SEZ, composé de Jean BLANC, Caroline DUCROT, Luc GILBERT et R. LAURANS.

Puis:

"Dès les premières réflexions sur les relations entre l'homme, l'animal domestique et les milieux, les objectifs de la Société d'Ethnozootechnie étaient fixés. Ils ne se sont guère modifiés mais ont été affinés au cours des années et se sont organisés autour de quelques grands thèmes:

- histoire de l'élevage et des transformations des techniques en fonction des besoins économiques,
- évolution de la place des animaux dans la Société et la pensée humaine, que l'on peut étudier dans les arts plastiques, la littérature, les religions ou les philosophies,
- rôle de l'animal pour assurer un développement rural équilibré dans les milieux naturels plus ou moins anthropisés,
- rôle de l'homme pour maintenir et gérer le patrimoine génétique animal."

La suite de l'article montre comment ces idées ont été concrétisées dans les travaux de la SEZ. On remarque notamment la phrase suivante:

"Le domaine de l'ethnozootechnie apparaît donc très vaste. Son exploration nécessite le concours de nombreuses disciplines".

"L'Ethnologie et l'Ethnozootechnie du temps présent" (*Ethnozootechnie*, 1998, n° 61, 3-8)

L'ethnologie, l'ethnographie, l'anthropologie et autres disciplines connexes sont difficiles à définir et, ainsi, il n'en existe pas de définition qui s'impose vraiment. Dans notre pays comme ailleurs, l'ethnologie a connu une évolution: ainsi, peu à peu, la pluridisciplinarité s'est avérée devenir indispensable, les ethnologues étant obligés de souvent faire appel à la botanique, la zoologie, la minéralogie etc. Il en est résulté la création d'interdisciplines qui ont été appelées "*ethnoscience*". L'ethnozootechnie, qui s'est inspiré des idées de R. PORTÈRES, professeur au Muséum national d'Histoire naturelle, s'y rattache.

"L'ethnologie, science de synthèse, rassemble des faits et observations pour les comparer et en tirer des lois générales afin de mieux comprendre l'homme."

L'ethnozootechnie a des objectifs voisins complémentaires mais moins étendus. Son domaine de travail s'étend à toutes les situations et circonstances où les animaux domestiques sont concernés à un titre quelconque. Elle s'intéresse plus spécialement aux relations entre l'homme, l'animal domestique et les milieux où ils vivent; elle essaie de comprendre comment elles se sont établies, ont évolué et quelles ont été ou en seront les conséquences."

Elle explore dans ce but:

- l'histoire des espèces et races domestiques,
- leur élevage et son importance dans les sociétés passées et actuelles,
- l'évolution des modes d'élevage, des techniques, du matériel, des bâtiments et leur conséquence,
- la conservation des races menacées,
- les influences mutuelles environnement-animaux et leurs effets réciproques,

- le rôle des animaux dans la vie sociale et culturelle des différentes civilisations.

C'est d'ailleurs parce que l'élevage est beaucoup plus qu'une technique obéissant à des lois physiologiques et économiques que la Société d'Ethnozootechnie a été créée.

Elle a rassemblé à ses débuts surtout des personnes professionnellement proches de l'élevage. Elles voyaient avec inquiétude celui-ci de plus en plus uniquement influencé par des techniques déshumanisées. Elles souhaitaient réfléchir en commun au rôle socioculturel de l'éleveur et à la place des productions animales aux différentes époques de notre histoire."

L'élevage a subi de grands bouleversements depuis un demi-siècle, comme l'attestent de nombreux exemples. Il serait vivement souhaitable que les membres de la Société d'Ethnozootechnie s'intéressent, dans leur région, aux changements constatés depuis un siècle et à leurs effets et conséquences positifs et négatifs:

1° pour les animaux eux-mêmes: races, adaptation, santé, bien-être, rendements, etc.

2° pour les éleveurs: relations avec les animaux (proximité, attachement réciproque), durée des soins quotidiens, pénibilité, propreté, etc.; indépendance face aux contraintes; mentalité, psychologie, reconnaissance sociale de leur métier, qualité de vie de l'éleveur et de sa famille.

3° pour le milieu agrolologique et écologique: amélioration ou dégradation.

(...) Cette enquête, voisine de l'anthropologie sociale et culturelle, fournirait des éléments importants pour mieux apprécier les répercussions des bouleversements actuels sur l'élevage, la mentalité des éleveurs d'aujourd'hui et leur place dans la Société de demain."

Une rapide synthèse...

Tous ces textes de M. LAURANS sont suffisamment explicites pour se suffire à eux-mêmes. Limitons nous à quelques remarques et récapitulations.

Le mot "ethnozootechnie" était déjà utilisé par M. LAURANS une bonne dizaine d'années avant la création de la Société du même nom. Il est probable que ce sont les contacts établis avec G.H. RIVIÈRE d'une part, R. PORTÈRES d'autre part qui lui ont donné l'idée de créer ou, au moins, d'utiliser cette expression.

Jamais M. LAURANS n'a parlé de la signification d'"ethnozootechnie" d'après l'étymologie, à savoir, littéralement, "zootechnie populaire" ou, plus largement, "zootechnie traditionnelle". Pour lui, le préfixe "ethno" indique que la discipline concernée est orientée vers l'étude des relations qui existent entre elles et les sociétés humaines. Nous n'avons jamais discuté de ce point avec lui et nous le regrettons car, personnellement, nous sommes très attaché à la définition étymologique de "zootechnie traditionnelle".

M. LAURANS a toujours beaucoup insisté sur le lien homme-animal-milieu et il y est revenu souvent sous des formes diverses. L'expression a toujours figuré en tête de la fiche de présentation de la SEZ qui figure à la fin de chaque numéro (voir ci-dessous).

Les thèmes susceptibles de retenir l'attention de la SEZ sont nombreux et diversifiés. Comme il l'a lui-même précisé, M. LAURANS ne souhaitait pas s'enfermer dans des limites précises. Nous nous souvenons fort bien l'avoir un peu "taquiné" sur ce point mais il est resté ferme sur ses

conceptions très larges de l'ethnozootechnie. Toutefois, une liste qui regroupe l'essentiel de ce que nous faisons figure sur la fiche de présentation de la SEZ, évoquée il y a un instant:

La Société d'Ethnozootechnie

"étudie les relations HOMME, ANIMAL, MILIEU dans les sociétés anciennes et actuelles, et leurs transformations déterminées par l'évolution de l'élevage. Elle réunit ainsi des éléments de comparaison, de réflexion et des informations utiles à ceux qui s'intéressent à l'histoire et à l'avenir de l'élevage des animaux domestiques.

Les thèmes suivants retiennent plus particulièrement l'attention: l'origine des animaux domestiques et l'évolution des races, l'histoire de l'élevage, l'évolution des techniques et du langage des éleveurs, leur adaptation aux conditions socio-économiques, la conservation du patrimoine génétique animal, la place de l'élevage dans les sociétés anciennes et actuelles."

M. LAURANS avait clairement une ambition de recherche pour la SEZ. Il souhaitait que les adhérents fassent connaître leurs travaux, que ces derniers résultent d'une modeste étude d'"érudit local" ou qu'ils émanent de chercheurs ou enseignants-chercheurs. Il insistait sur la nécessité du dialogue avec d'autres disciplines et il se réjouissait que celui-ci soit une réalité à l'occasion de nos journées d'étude. M. LAURANS souhaitait enfin que la SEZ joue un rôle dans la conservation de collections et de documents, ce qui ne s'est guère concrétisé. On sait également, bien qu'il n'ait pas écrit sur ce sujet, qu'il rêvait d'un grand musée national du mouton ...

Conclusion

Si l'on considère les activités de la SEZ depuis 40 ans, il est aisé de reconnaître qu'elles sont restées conformes à ce qu'avait souhaité son fondateur. Sans doute la largeur de vue de Raymond LAURANS facilitait-elle cette "fidélité". Il reste que les exemples d'activités qu'il

avait proposés n'ont pas tous encore fait l'objet de journées d'étude ou de communications. Il reste aussi que de nouvelles pistes ou modes de fonctionnement peuvent être également envisagés, comme nous le montrera peut-être la table ronde sur "l'ethnozootechnie aujourd'hui et demain".

SURVOL DE L'ŒUVRE ÉCRITE DE RAYMOND LAURANS (1939-1998)

Jean-Jacques LAUVERGNE ⁽¹⁾

Résumé. L'œuvre écrite de R. Laurans à ce jour recensée comporte 100 entrées et sa parution s'étale sur soixante ans, de 1939 à 1998. Ces travaux ont été réalisés au cours de 4 périodes successives. Chaque période a été caractérisée par un ou plusieurs thèmes dominants: Vulgarisation et agronomie (1934-1939), Elevage ovin, physiologie de la reproduction et insémination artificielle (1944-1959), Muséographie et didactique de l'élevage (1960-1971), Au service de la SEZ (1972-1996). L'analyse en profondeur de l'œuvre n'est qu'à peine ébauchée.

Le premier recensement de l'œuvre écrite de Raymond Laurans a été fait par lui-même, Laurans, (1989). La liste comportait alors 73 entrées auquel en 1998 l'auteur a rajouté de sa main 13 autres références, soit 86 références. Toutefois, selon ses propres dires, certains articles de vulgarisation étaient omis. De fait la liste de l'Annexe 01 comprend 100 entrées dont la parution s'étale sur soixante ans, de 1939 à 1998.

Cette liste comporte quelques imperfections et des lacunes. Tout d'abord la référence de 16 articles est

incomplète. Ces articles n'ont pas pu être consultés (en particulier les 7 rapports de mission à l'étranger que l'auteur a effectué (en Yougoslavie, en 1959, au Nicaragua, en 1965, 66 et 71, au Canada en 1969, et en Turquie, 1970) de même qu'une partie de ceux dont la référence était complète. Cela veut dire que l'analyse de l'œuvre écrite de R. Laurans qui suit n'est qu'un survol. On peut néanmoins en donner déjà une perspective en la divisant en quatre périodes caractérisées chacune par un ou plusieurs thèmes dominants.

Première période: vulgarisation agricole et agronomie.

Cette période va de 1934 et 1939. C'est l'époque pendant laquelle l'auteur était affecté à la DSA (Direction des Services Agricoles) du Puy-de-Dôme à Clermont-Ferrand en tant que professeur d'agriculture. Les travaux ont été publiés entre 1938 et 1945.

L'auteur s'était alors attaqué au problème de la qualité des laits [1] (2) et à la culture du pommier Canada [2]. A ce propos il faut rappeler que l'auteur était diplômé pour la direction des écoles d'agriculture par le Ministère avec une spécialisation bien affirmée en culture du

pommier. Il s'est alors avéré que, déjà ancienne dans le département du Puy-de-Dôme cette spéculation subissait alors une relance économique notable dans les "vallées à pommes" entaillées par de petits affluents de rive gauche de l'Allier sur le plateau granitique et volcanique bordant l'ouest de l'effondrement de la Grande Limagne.

Ayant participé au dépouillement d'une enquête agricole dans le Puy-de-Dôme, il a été co-auteur de l'étude de synthèse qui n'a été publiée qu'en 1945 sous la signature de 5 auteurs [3].

Seconde période: élevage ovin, physiologie de la reproduction et insémination artificielle

Cette période va de 1944 à 1959. L'auteur donne alors des cours à la BN puis est affecté en 1945 comme chef de travaux à titre provisoire à la Chaire de zootechnie du professeur Malterre à l'Ecole Nationale d'agriculture de Grignon avant de devenir directeur de la BN au premier janvier 1948. Les travaux correspondant ont paru entre 1946 et 1958

Cette affectation à la chaire de zootechnie comme chef de travaux avec une connotation insémination artificielle des animaux de ferme se plaçait dans la stratégie d'implanter en France l'insémination artificielle qui remontait à des initiatives de Martial Laplaud à la BN dont il était le directeur avant la guerre.

Cet acquis théorique auprès de chercheurs comme Thibault, Mauléon ou Ortavant qui seront plus tard à la station puis au département de physiologie de la reproduction à l'INRA de Jouy-en-Josas a été des plus utiles à R. Laurans lorsqu'il a été question de créer à la BN devenu CEZ (Centre d'Enseignement Zootechnique) un centre de formation des inséminateurs artificiels et des chefs de centres, principalement pour l'espèce bovine.

Les publications dans les domaines de la physiologie de la reproduction et domaines connexes sont au nombre de 17 et s'étalent de 1946 à 1956, avec un article retardataire en 1964, celles consacrées à l'élevage du mouton sont au nombre de 7.

¹⁾ 147 C/3 Avenue J.-B. Clément, 92140 CLAMART.

²⁾ Les nombres entre crochets renvoient aux articles qui sont listés dans l'annexe 1.

Troisième période: Muséographie et didactique de l'élevage

Cette période débute en 1961 lorsque l'auteur après avoir fondé l'ethnozootechnie (Pujol, 2011) crée le GEE (Groupe d'Études Ethnozootechniques) et se lance avec lui dans une série d'expositions à la BN, dans la Cour royale et dans la Cour impériale. Elle se clôt en 1971.

Les travaux correspondant ont été publiés entre 1962 et 1971.

On dénombre 8 titres concernant la muséographie de l'élevage cataloguant les 5 expositions présentées à la

BN entre 1962 et 1970, dont la dernière, conservée sur place, est devenue le Musée du Mouton (Lauvergne, 2011).

Au cours de cette période la compétence de R Laurans dans le domaine de l'enseignement pratique agricole principalement en zootechnie a eu une reconnaissance internationale ponctuée par une série de missions, en Yougoslavie, au Nicaragua, au Québec et en Turquie dont, malheureusement, on n'a conservé que le titre des rapports de mission [n° 35, 36, 41, 43, 46].

Quatrième période: Au service de la Société d'Ethnozootechnie (SEZ)

Cette période commence en 1971 lorsque l'auteur quitte la direction de la BN pour finir sa carrière à l'IGA de Montpellier et partir en retraite en 1973. Jusqu'à son décès en 1998 il se consacre alors entièrement à la gestion de la Société d'ethnozootechnie qu'il avait fondée en 1971 et à l'édition du périodique Ethnozootechnie.

Les travaux de cette période sont tout d'abord consacrés à la promotion de l'ethnozootechnie, une science qu'il a fondé en 1961: [67] et [68] en 1977, [86] en 1988 puis [100] en 1998, son ultime écrit, sorte de testament scientifique.

Outre l'illustration des thèmes des différents numéros d'Ethnozootechnie on doit noter un intérêt particulier de l'auteur pour les ressources génétiques animales de ferme et leur préservation. Cet intérêt porté

aux ressources génétiques animales de ferme remonte à 1973 [52] et on peut même dire que les efforts qu'il a orchestrés dans sa société ne sont pas étrangers à l'essor de ce mouvement en France.

A noter que R Laurans a effectué à titre personnel en compagnie de J.-J. Lauvergne à Rome en 1974 où ce dernier rédigeait pour le compte de la FAO un rapport sur les races d'animaux de ferme menacées de disparition suivie d'une courte mission en Sardaigne à l'Institut laitier et fromager de la Sardaigne de Salvatore Casu. Il y a eu aussi en Angleterre en 1975 une mission dédiée au RBST (*Rare Breed Survival Trust*).

Dix articles de pure muséographie zootechnique illustrent aussi cette période.

Essai de bilan

L'index matières de l'annexe 2 permet d'avoir une vision thématique de l'œuvre écrite de R. Laurans.

Conclusion

L'œuvre écrite de R Laurans couvre presque par moitié sa vie active au service du Ministère de l'Agriculture et sa vie de retraité au service de la Société

d'Ethnozootechnie. Très polymorphe elle mériterait une analyse plus détaillée.

Remerciements: Jean Blanchon, Luce Cossa, Louis Reveleau.

Bibliographie

LAURANS (R.), 1970, Nomination de Laurans à la direction de la BN. Ms, pp3.

LAURANS (R.), 1989: Curriculum vitae et travaux publiés. Ms, pp 4.

LAUVERGNE (J.-J.), 2011: 8. L'œuvre muséographique de Raymond Laurans, de Caroline Ducros-Laurans et de quelques autres. *Ethnozootechnie*, présent numéro.

ANNEXE I

LISTE DES ECRITS DE RAYMOND LAURANS

n = 100 (1)

1938

Laurans, R., 1938: *Le problème de l'amélioration des laits de consommation dans le Puy-de-Dôme*. Chambre d'Agriculture du Puy-de-Dôme; Imprimerie Montlouis, Clermont Ferrand, pp 48.

1939

Laurans, R., 1939: *La culture du pommier Canada en Auvergne*. Chambre d'agriculture, Clermont-Ferrand, pp 78.

1945

Roche, L., Archer, E., Sélariès, Laurans, R., Désortiaux, 1945: *L'agriculture dans le Puy-de-Dôme*. Imprimerie Montlouis, Clermont-Fd, pp 512.

1946

Laurans, R., 1946 a: L'élevage du mouton de plein air. *Bull. tech. Inf. Min. Agric. Fr.* N° 4: 21-28.

Laurans, R., 1946 b: Note sur l'action toxique du sulfure de polyrocyane à l'égard des aphaniptères. *Bull. Soc. Pathol. Exotique*, 39, N°6-7: 295-299.

Wilczynska, H., Laurans, R., 1946: Protection des spermatozoïdes par le jaune d'œuf. *C.R. Acad. Sci. Paris*, 223 N° 244: 1031-1033.

1947

Laurans, R., 1947: Le déparasitage des volailles et des poulaillers au D.D.T., *C.R. Acad. Agr.*, 33: 68-69.

Laurans, R., Malterre, S., Wilczynska, H., 1947-1948: Observations sur les caractères, la composition et la conservation du sperme de chien. *Ann. Ecole Nat. Agric. Grignon*, série 3, Tome VI: 141-148.

Wilczynska, H., Laurans, R., 1947: La protezione dei nemasperi con il tuorlo d'uovo. *Zootecnia Veterinaria*. N° 2, pp 3.

1948

Laurans R., 1948: Le marché français de la laine brute de 1937 à 1945. *Ann. Ecole Nat. Agric. Grignon*, série 3 tome VI, 1947-48: 149-209.

Laurans, R., Malterre, J., Wilczynska, H., 1948: Observation sur les caractères, la composition et la conservation du sperme de chien. *Ann. Ecole Nat. Agric. Grignon* série 3 Tome VI, 1947-48:141-148.

Laurans, R., Wilczynska, H., 1948a: Le sulfure de polychlorocyclane en solution dans l'alcool terpénique dans la lutte contre la gale sarcoptique du chien. *Bull. Soc. Path. Exotique*, 41, N° 9-10: 601-604.

Laurans, R., Wilczynska, H., 1948b: Destruction de quelques parasites externes des volailles à l'aide de sulfure de polychlorocyclane. *C.R. Acad. Agric. France*, 15 juin 1947

Laurans, R., Wilczynska, H., 1948c: Quelques observations sur le volume, la concentration et la conservation du sperme normal du chien. *Primo Congr. Int. Reproduc. Anim. Milano*, 23-30 guigno 1948: pp 3.

Laurans, R., Wilczynska, H., 1948d: Le développement l'organisation et l'orientation de l'insémination artificielle en France. *Zotecnia Veterinaria* N° spécial, pp 4.

Malterre, J., Wilczynska, H., Laurans, R., 1948: Ovulation provoquée suivie de fécondation chez la chienne. *C.R. Acad. Sci.*, 225: 1923-1925.

Thibault, C., Ortavant, R., Desbois, Y., Laurans, R., 1948: Nouvelle technique pour décaler la saison sexuelle des brebis et réduire les périodes d'insémination artificielle et d'agnelage. *C.R. Acad. Agric.*

Wilczynska, H., Laurans, R., 1948: Ovulation provoquée chez la chienne. *Primo Congr. Int. Repro. Anim. Milano* 23-30 guigno 1948:

1949

Laurans, R., 1949: La Bergerie nationale et l'Ecole de Rambouillet. *Le Mouton*, 4ème année N°12: 109-110.

1950

Laurans R., 1950: Le mouton Mérinos en France et dans le monde. *Le Mouton* N° 11, Novembre 1950: 97-98.

Laurans, R., Clément, P., 1950: Nouvelles électrodes pour l'électro-éjaculation des Ovins et des Bovins. *C.R. Acad. Agric.*, Séance du 4 juin 1950, pp 2.

1) Ecris publiés et écrits notables non publiés

1952

Laurans R., Mauléon P., 1952: L'insémination artificielle dans l'espèce porcine. *Bull. Tech. Inf. Min. Agric. Fr.* N° 71.

Laurans R., Mauléon P., 1952: L'électro éjaculation du taureau. *Bull. Tech. Inf. Min Agric. Fr.* N° 71.

1953

Laurans R., Poly J., 1953: Sélection et croisements en matière d'élevage ovine. *Bull. Tech. Inf. Min. Agric. Fr.* N° 76: 53-64.

1956

Laurans R., 1956a: L'insémination artificielle. *La Revue de l'élevage*, N° spécial: Stérilité ou fertilité des reproducteurs: 15 – 22.

Laurans R., 1956b: L'orientation des spéculations ovines en fonction des ressources fourragères. *Le Mouton*, aout-septembre: 37-39.

1958

Laurans R., 1958: La conduite pratique de la sélection ovine. *Revue de l'Élevage*, N° spécial Mes moutons: 121 – 125.

1959

Laurans R., 1959: *Evaluation des résultats obtenus par croisement entre races française et Yougoslaves*. Rapport d'une mission pur le compte de la FNO (Fédération nationale ovine), Paris.

1962

Laurans R., 1962a: Quelques aspects de la vie du gardian et de l'élevage du taureau de Camargue. *Bull. Tech. Inf. Min. Agric. Fr.* N° 174, nov 1962: 4-11 (livré en encart in *Ethnozootechnie* N° 1 Quelques aspects de la vie du gardian et de l'élevage en Camargue).

Laurans R., 1962b: Ethnozootechnie. *Bull. Tech. Inf. Min. Agric. Fr.* N° 174, nov. 1962: 3-4.

Laurans R., 1962c: Histoire des races ovines. *Pâtre*, N° 97: 16-17.

1963

Anonyme (Laurans R.), 1963: le porc dans la société médiévale. *Ethnozootechnie* N° 2 (Le porc dans la société médiévale).

1964

Laurans R., Négrerie, N., 1964: Observations sur quelques caractéristiques de la semence des taureaux. *Ve Congr. Int. Reprod. Anim.*, Trento, settem. 1964.

JB, RL, (Blanc, J., Laurans, R), 1964: Catalogue de l'exposition: Les débuts de la mérinisation, ouverte au CEZ du 21 au 31 décembre 1964, *Ethnozootechnie* N° 3 (Les débuts de la mérinisation): 1- 4.

1965

Laurans R., 1965: Pratique de la reproduction dans les troupeaux de mouton. *Techniques agricoles Paris* (non retrouvé).

Laurans R., 1965: *Projet d'organisation de l'enseignement de l'agriculture et de l'élevage au Nicaragua*. Rapport de mission pour le compte du Ministère des Affaires étrangères, Service de la Coopération technique, Paris.

1966

Laurans R., 1966: *Projet d'organisation pédagogique et administrative des lycées agricoles au Nicaragua*. Rapport de mission pour le compte du Ministère des Affaires étrangères, Service de la Coopération technique, Paris.

1967

Anonyme, 1967: Catalogue de l'exposition réalisée au CEZ de Rambouillet. *Ethnozootechnie* N°4 (Colombiers des provinces françaises): 1-12.

Laurans R., 1967: Colombiers des provinces françaises. *Les Alpes de lumières*, N° 42 (Sites et Monuments de Haute Provence, les pigeonniers): 3-52.

1968

Laurans R., 1968: Noël et les bergers. *Pâtre* N° 159: 17-24.

1969

- Laurans R., 1969a: L'agneau pascal. *Actualités et Culture vétérinaire* N° 78: 11-14.
 Laurans, R., 1969b: Rapport sur les possibilités d'implanter l'élevage du mouton dans l'Ungawa. Comité Franco-québécois de recherches nordiques.
 Laurans, R., (1969?)c: La Bergerie Nationale, la mérinisation, les exportations. (non retrouvé).
 Laurans, R., 1969d: *Projet de création d'un centre de formation zootechnique en Turquie*. Rapport à l'ITOVIC (Institut technique ovin et caprin), Paris.

1970

- Laurans R., 1970 a: Catalogue de l'exposition "La Bergerie nationale et l'histoire du mouton" inaugurée au CEZ de Rambouillet le 26 septembre 1970. *Ethnozootechnie* N° 5 (La Bergerie nationale et l'Histoire du mouton): 1-24.
 Laurans R., 1970 b: Nomination de Laurans à la direction de la BN. Ms, pp 3.

1971

- Laurans, R., 1966: *La coopération française au Nicaragua dans le domaine de l'enseignement agricole et de la vulgarisation agricole*. Rapport de mission pour le compte du Ministère des Affaires étrangères, Service de la Coopération technique, Paris

1972

- Laurans, R., 1972a: Publications de la société. *Ethnozootechnie* N° 6 (C.R. Séances Soc. Ethnozootechnie), page unique.
 Laurans, R., 1972b: Les ciseaux à tondre les moutons. *Ethnozootechnie* N° 7 (C.R. Séances Soc. Ethnozootechnie): 10-12.
 Laurans, R. 1972c. Classification des sonnailles françaises en tôle d'acier brasée. *Ethnozootechnie* N° 8 (C.R. Séances Soc. Ethnozootechnie): 9-13.
 Laurans, R. 1972d: Les tontes partielles. *Ethnozootechnie* N° 8 (C.R. Séances Soc. Ethnozootechnie): 15-18.

1973

- Laurans, R., 1973a: La sauvegarde des races en périls. *Ethnozootechnie* N° 9 (C.R. Séances Soc. Ethnozootechnie): 19-21
 Laurans, R., 1973b: Les porchers des forêts. *Ethnozootechnie* N° 10 (C.R. Séances Soc. Ethnozootechnie): 6-12.
 Laurans, R., 1973c: Les bâtons de berger. *Ethnozootechnie* N° 10 (C.R. Séances Soc. Ethnozootechnie): 16-19.

1974

- Laurans, R., 1974a: le problème de la conservation du matériel génétique en France. *Premier Congr. Mond. Génét. Appl. Elev.*, Madrid, 7-11 octobre 1974, 2: 75-82.
 Laurans, R., 1974b: Méthode de conservation du matériel génétique: les troupeaux fermés. *Ethnozootechnie* N° 11 (C.R. Séances Soc. Ethnozootechnie): 6-9.

1975

- Laurans, R., 1975a: L'équipement du gardian et de son cheval. *Ethnozootechnie* N° 12 (C.R. Séances Soc. Ethnozootechnie): 11-14.
 Laurans, R., 1975b: Chiens de garde et chiens de conduite des moutons. *Ethnozootechnie* N° 12 (C.R. Séances Soc. Ethnozootechnie): 15-18.
 Laurans, R., 1975c: Races domestiques en péril, inventaire des réalisations françaises et perspectives. *Ethnozootechnie*, N° spécial 1 -1975: 93-104.
 Laurans, R., 1975d: L'élevage du porc dans la société médiévale. *Premier Colloq. Ethnozoologie. Institut international d'Ethnoscience*, Paris: 523-539.
 Laurans, R. 1975e: Rôle et utilisation des sonnailles de transhumance. *Premier Colloq. Ethnozoologie. Institut international d'Ethnoscience*, Paris: 585-599.
 Laurans R., 1975f: Les sonnailles et leur relation avec la transhumance de Corse et de Sardaigne. *Ethnozootechnie* N° spécial 1975-2:
 Laurans, R., 1975g: Les pailleux d'Ile de France. *Ethnozootechnie* N° 13 (C.R. Séances Soc. Ethnozootechnie): 15-18.

1976

- Laurans, R., 1976a: La Société d'Ethnozootechnie. *Actes 100e Congr. Nat. Soc. Savantes*, Paris 1975: 283-288.
 Laurans, R. 1976b: La Société d'Ethnozootechnie et ses relations avec les ethnoscience. *Bull. INRAP* N° 26: 3-7.
 Laurans, R., 1976c: Evolution de l'alimentation du porc domestique: l'alimentation traditionnelle. *Ethnozootechnie* N° 16 (Le Porc domestique): 22-23.

1977

- Laurans, R., 1977a: Introduction. *Ethnozootecnie* N° 20 (L'ethnozootecnie): 3-4.
 Laurans, R., 1977b: L'ethnozootecnie aux confins des sciences de l'homme, de l'écologie et des techniques de l'élevage. *Ethnozootecnie* N° 20 (L'ethnozootecnie): 5-12.
 Laurans, R., 1977c: L'élevage du mouton à l'époque des premières civilisations urbaines du Proche Orient. *Ethnozootecnie* N° 21 (Les débuts de l'élevage du mouton): 39-52.

1979

- Laurans, R., 1979: Zones marginales et élevage. *Ethnozootecnie* N° 24 (Zones marginales et races rustiques): 5-11.
 Lauvergne, J.J., Laurans, R., 1979: Inventaire et conservation du matériel génétique animal de ferme en France et écodéveloppement: une bibliographie signalétique. *Ann. Génét. Sél. anim.*, 11: 165-185.

1980

- Laurans, R., 1980a: L'élevage des animaux de ferme en unités de petites dimensions. *Ethnozootecnie* N° 26 (Le petit élevage des animaux de ferme): 5-13.
 Laurans, R., 1980b: Intérêt des races à faibles effectifs. *Bull. Tech. Inf. Min. Agric.* Paris N° 351-352: 575-579.

1981

- Laurans, R., 1981a: Les concours de bétail et l'orientation de l'élevage français. *Ethnozootecnie* N° 28 (Les concours de bétail): 1-2.
 Laurans, R., 1981b: L'évolution du concept de race en zootecnie. *Ethnozootecnie* N° 29 (Le concept de race en zootecnie): 5-6.
 Laurans, R., 1981c: Les races en péril. *Les entretiens de Bourgelat*, Lyon, 1: 197-201.
 Laurans, R., 1981d: (Sans titre). *La Lettre d'Ethnozootecnie* N°1, janvier 1981: 1.

1983

- Laurans, R., 1983a: Les Bovins et les transports routiers. *Ethnozootecnie* N° 32 (L'évolution de l'élevage bovin): 106-121.
 Laurans, R., 1983b: La longue marche des Mérinos. (non retrouvé)

1985

- Laurans, R., 1985a: L'image populaire de l'âne. *Ethnozootecnie* N° 37 (L'Ane): 59-72.
 Laurans, R., 1985b: La conservation des races animales à petits effectifs. *C.R. Acad. Agric.*, 71 (5): 481-494.

1986

- Laurans, R., 1986: Intérêt actuel du troupeau Mérinos de Rambouillet. *C.R. Acad. Agric.*, 72 (12): 1001-1006.

1987

- Lauvergne, J.-J., Laurans R., 1987: Pourquoi et comment ce catalogue? In J.-J. Lauvergne: *Les ressources génétiques ovines et caprines en France, situation en 1986*. Bureau des Ressources Génétiques et Lavoisier, Paris: 13-15.

1988

- Laurans, R., 1988a: L'évolution des moutons domestiques et la notion de population traditionnelle. In J.-J. Lauvergne: *Populations traditionnelles et premières races standardisées d'Ovicaprinae dans le Bassin méditerranéen*. Colloq. INRA N°47: 61-69.
 Laurans, R., 1988b: Ethnozootecnie et protection des races animales. *Biologie et Animal*. Presses Institut d'études politiques Toulouse (non retrouvé)
 Laurans, R., 1988c: The French Society for Ethnozootecnie. *Livestock Prod. Sci.*, 20: 341-345.

1989

- Laurans, R., 1989a: 1963-1988: un quart de siècle d'ethnozootecnie. *Ethnozootecnie* N° 44 (Varia N° 1): 3-18.
 Laurans, R., 1989b: Le concept de race: approche ethnozootecnique et biologique. In É. Verrier, M. Molénat: *La gestion des ressources génétiques des espèces animales domestiques*, Bureau des Ressources Génétiques et Lavoisier, Paris: 31-49.
 Laurans, R., 1989c: Curriculum vitae et travaux publiés. Dactylographié, avec un addenda de la main de l'auteur: 1-4.

1990

- Laurans, R., 1990a: Importance et rôle de la couleur en élevage. *Ethnozootecnie* N° 45 (La couleur du pelage des animaux domestiques): 1-10.
 Laurans, R., 1990b: Les ruraux et leurs animaux. *Ethnozootecnie* N°46 (Evolution des rapports

hommes/animaux): 1-4.

1991

Laurans, R., 1991: La domestication des animaux. *Encyclopédie Larousse*. (non retrouvé).

1992

Laurans, R., 1992: La Société d'Ethnozootechnie et les races en péril. *Ethnozootechnie* N° 52 (Races domestiques en péril, 4ème journée): 1.

1993

Laurans, R., 1993a: Les pigeonniers. *Ethnozootechnie* N° 51 (Le logement des animaux domestiques): 55-75.
Laurans, R., 1993b: Le logement des animaux dans le département du Puy-de-Dôme: l'influence des milieux. *Ethnozootechnie* N° 51 (Le logement des animaux domestiques): 91-104.

1994

Laurans, R., 1994: L'évolution de l'enseignement de la zootechnie au cours du siècle. *Ethnozootechnie* N° 54 (La zootechnie et son enseignement): 1-2.

1995

Laurans, R., 1995 a: Enquête sur l'âne dans la société française actuelle. *Ethnozootechnie* N° 56 (L'Ane, 2ème journée): 133-137.
Laurans, R., 1995 b: Les ressources génétiques: aperçu historique, enjeux actuels et futurs. Introduction à la session de formation des enseignants, Rambouillet 15 mai 1995. (non retrouvé)

1996

Laurans, R., 1996: Les animaux dans la ville. *Ethnozootechnie*. N°57 (Varia N°3): 7-14.

1998

Laurans, R., 1998: L'ethnologie et l'ethnozootechnie du temps présent. *Ethnozootechnie* N° 61 (Varia N°4):3-8.

ANNEXE II

INDEX MATIERES DES ECRITS DE RAYMOND LAURANS

N = 100

Agronomie du Puy-de-Dôme	3	IA bovine	15, 21, 33
Arboriculture fruitière	2	IA canine	8, 11, 14, 16, 18
Autobiographie	46, 89	IA générale	7, 9, 23, 25
Ecologie	70, 91, 92, 99	IA porcine	22
Elevage asin	80, 97	IA ovine	17
Elevage avicole	13	Muséographie de la Camargue	29, 57
Elevage bovin	63, 78	Muséographie de l'Habitat rural	95
Elevage canin	5, 12	Muséographie du Mouton	34, 40, 41, 45, 49, 50, 51, 54, 58, 61, 62, 69
Elevage ovin	4, 10, 24, 26, 27, 28, 31, 35, 42	Muséographie du Pigeon	38, 39, 94
Enseignement zootechnique	36, 37, 44, 47, 96	Muséographie du Porc	32, 53, 60, 66
Ethnozootechnie	30, 48, 64, 65, 67, 68, 77, 86, 87, 100	Ressources génétiques animales (de ferme)	52, 55, 56, 59, 71, 72, 73, 75, 76, 81, 83, 84, 85, 88, 90, 93, 98
Histoire de la zootechnie	74	Technologie laitière	1
Histoire du Mérinos et de la BN	19, 20, 43, 79, 82		

LA LETTRE DE LA SOCIÉTÉ D'ETHNOZOOTECHEIE DU TEMPS DE R. LAURANS (1981- 1996)

François SPINDLER ⁽¹⁾

Résumé — La "Lettre de la SEZ", destinée à jouer le rôle de bulletin de liaison, a commencé d'être publiée en 1981. A raison de quatre numéros par an, elle comportait au départ les parties suivantes: éditorial, nouvelles brèves, nouvelles des sociétaires, nouvelles de la société. Les informations transmises par les adhérents et celles qui étaient adressées directement à la SEZ ont toujours été privilégiées. Dans sa conception, la Lettre a été peu modifiée par la suite.

Création et objectif

C'est en 1981 qu'a été créée la Lettre de la Société d'Ethnozootecheie.

Dans la Lettre n° 1 de janvier 1981 Raymond Laurans précisait:

« Son objectif est de créer ou multiplier les relations entre personnes travaillant dans des domaines relevant de disciplines très différentes et qui ont parfois des difficultés à se tenir au courant de leurs activités et préoccupations respectives.

Au départ nous ambitionnons seulement d'attirer l'attention des intéressés par de courtes notes (2 à 10 lignes) les incitant à s'informer plus complètement. Ces informations devraient concerner notamment l'état d'avancement des travaux de chacun, les colloques, journées d'étude, réunions, missions, expositions, la parution de textes législatifs, circulaires, livres ou articles ayant un rapport avec

l'ethnozootecheie.

L'activité de la Société sera évoquée par l'annonce des réunions, journées d'étude, voyages, parution des bulletins etc. Enfin, pour resserrer les liens de camaraderie existant entre nous, une rubrique sera consacrée aux sociétaires: changement de situation, progression dans la carrière, décorations, publications, conférences... etc.

Pour atteindre le but qu'elle se propose, il faut que tous participent à sa rédaction. Nous souhaitons recevoir de ses lecteurs, observations et surtout informations, que nous serons heureux de publier"

Dès ce premier numéro la Lettre a comporté 4 parties: un éditorial, des nouvelles brèves, des nouvelles des sociétaires et les nouvelles de la Société.

Réalisation

De 1981 à 1989 la moitié environ des éditoriaux ont été signés par Raymond Laurans. Dans le numéro 1983-1 il regrettait que:

« l'aspect zootecheie de nos travaux se développe plus vite que les aspects ethnologiques, historiques, sociologiques ou linguistiques. Un meilleur équilibre entre ces diverses disciplines serait à rechercher."

Cette observation est sans doute toujours d'actualité. D'autre part, il était heureux " de féliciter les sociétaires ayant pris en charge l'organisation et la publication des comptes-rendus de certaines journées d'étude. "

Dans la Lettre 1983-3 Raymond Laurans rappelait les multiples centres d'intérêt de la Société:

« Parmi les buts que s'est fixée notre Société figure l'étude du monde de l'élevage: son histoire, son évolution depuis les temps anciens jusqu'à la période actuelle. Les éléments de cette étude sont divers et peuvent être recherchés dans le métier, les mentalités, les revenus, les difficultés et les joies de l'élevage, sa place dans les sociétés rurales et urbaines etc...

Un aussi vaste sujet, faisant appel à de nombreuses disciplines, ne peut être mené à bien sans une équipe de spécialistes disposant d'une masse importante d'informations. Leur collecte doit être un des objectifs de

notre Association. Chacun peut y participer. Si la moisson est suffisante elle fera l'objet d'une publication. Mais dès maintenant nous souhaitons que les auteurs présentant des communications à nos journées d'étude n'oublient pas d'y faire figurer ce genre de renseignements. Certains le font déjà, beaucoup d'autres devraient les imiter.

Presque tous les sujets en fournissent l'occasion, comme le montrent les quelques exemples ci-dessous choisis parmi une multitude d'autres.

Ainsi la mentalité des éleveurs, leurs préoccupations peuvent être approchées à travers les expressions populaires, les adages, dictons, proverbes etc... sur les bêtes et les gens.

Les costumes, gestes, attitudes, la préparation des animaux pour les foires et concours, pour le départ et le retour de transhumance sont souvent révélateurs des sentiments que les éleveurs éprouvent pour leur bétail, ou des plaisirs et de la fierté qu'ils tirent de leur métier.

Tout ce qui peut contribuer à mieux comprendre le monde de l'élevage mérite d'être noté. Une mention particulière doit être faite pour les savoirs détenus par les anciens. Les profondes transformations subies par notre élevage depuis le début du siècle ont provoqué une rupture dans la transmission de ces savoirs.. Beaucoup ne sont plus utilisés et ne sont plus transmis. Ils risquent de disparaître de nos mémoires.

L'enregistrement au magnétophone de conversations avec les différents acteurs de l'élevage fournit des documents particulièrement précieux. Intonations, hésitations, réticences et même silences nuancent le discours des informateurs et permettent de mieux saisir leur pensée ou de mieux comprendre les faits rapportés.

1) 16 bis, rue Cote Blatin, 63 000 Clermont-Ferrand

Cette méthode est largement pratiquée par les ethnologues, les linguistes etc... mais rares sont ceux ayant une formation leur permettant de poser les questions utiles à une bonne compréhension de l'évolution des méthodes d'élevage.

Nos sociétaires ont là un large champ d'activité..."

Dans la Lettre 1988-2, Bernard Denis propose la

A partir de 1990

C'est en 1990 que j'ai pris la responsabilité de la Lettre. Sa structure et sa répartition entre 4 rubriques sont restées identiques et Raymond Laurans y a encore publié plusieurs éditoriaux pendant la période 1990-1996.

Dans la Lettre 1991-3 il revenait sur les centres d'intérêt de la Société: "Techniques et méthodes d'élevage n'ont cessé de se transformer depuis les débuts de l'élevage...."

Les savoirs anciens constituent une réserve d'idées. Une idée nouvelle est souvent une idée ancienne oubliée. La reconstitution de ces savoirs présente un grand intérêt pour l'histoire de l'élevage comme pour les sciences humaines...

Nos activités ont, jusqu'ici, été très partiellement orientées dans ce sens. Il serait souhaitable que notre contribution devienne plus importante. Les étapes de la création ou de la transformation des techniques sont mal connues, souvent même pour les périodes récentes.

Beaucoup d'entre nous sont susceptibles de participer à cette exploration. Parmi les sujets où ils peuvent facilement intervenir, sans être des historiens confirmés, citons, à titre d'exemple, parmi beaucoup d'autres:

- l'élevage du mouton de plein air et les clôtures
- la production ancienne de la volaille, puis hors sol et le retour à l'élevage sous label en grands espaces
- les différentes méthodes de marquage des animaux de ferme

Le public ciblé

Dans la Lettre 98-1 à l'occasion de la réalisation d'un annuaire, j'ai donné un aperçu de la composition de la Société qui comptait en 1997, 386 adhérents, dont 312 individuels et 74 collectifs, 65 étant étrangers.

En ce qui concerne la répartition professionnelle, on pouvait alors distinguer 50 adhérents dans la Recherche, dont 21 en agronomie et sciences vétérinaire, 19 en ethnologie ou sociologie, 48 dans l'enseignement supérieur, dont 28 agronomique ou vétérinaire avec la répartition professionnelle plus précise suivante:

- 41 vétérinaires, dont 21 praticiens
- 40 ingénieurs, techniciens, responsables d'organismes d'élevage

publication de bulletins "Varia", en dehors des bulletins correspondant aux comptes-rendus des Journées d'Etude de la Société. Ces bulletins ont pour objet de réunir des articles portant sur des thèmes variés. Il en est paru 8 depuis 1988.

- la transformation des méthodes d'abattage des animaux
- l'engraissement des bovins
- le pâturage en forêt
- le toilettage des animaux de concours
- la ferrure du cheval, etc.

Dans la Lettre 1992-4 il revenait encore sur l'orientation et le fonctionnement de la Société

«La force et le rayonnement d'une association dépendent du nombre et de l'activité de ses membres. Beaucoup d'entre vous participent déjà à la réalisation de ces objectifs. Il y a place pour tous. Chacun doit se sentir concerné et collaborer, dans la mesure de ses possibilités, au développement de notre Société.»

Dans la Lettre 1994-3 il apportait des précisions sur l'organisation des Journées d'Etude:

«Les thèmes en sont discutés et retenus longtemps à l'avance lors des Assemblées générales et annoncés dans les comptes-rendus de celle-ci. Les sociétaires souhaitant présenter une communication doivent sans tarder prendre contact avec le responsable de la Journée et lui proposer le sujet qu'ils désirent traiter. L'organisateur juge s'il rentre bien dans le thème et éventuellement suggère les modifications permettant d'aboutir à ce résultat, sans pour autant rechercher la concordance des opinions exprimées.

Nous souhaitons que de nombreux sociétaires figurent parmi les conférenciers.»

Les éditoriaux que j'ai rédigés ont porté, pour la plupart sur des questions d'actualité, à propos d'enquêtes ou de publications diverses.

- 17 ingénieurs relevant du Ministère de l'Agriculture
- 13 agents de l'Enseignement technique agricole
- 13 éleveurs
- 13 dans l'information, la presse, l'édition
- 40 divers (musées, firmes, organismes divers etc)

Les retraités sont inclus dans cette répartition, en tenant compte de leur activité antérieure.

Cette classification est cependant approximative, car les données figurant dans l'annuaire étaient parfois imprécises et l'information manquait pour une trentaine d'adhérents.

RAYMOND LAURANS ÉDITEUR D'*ETHNOZOOTECHE* (1962-1996)

Maurice MOLÉNAT ⁽¹⁾

Résumé - L'auteur s'intéresse d'abord aux prémices et aux débuts de la revue *Ethnozooteche*. Puis il évoque la diversité des thèmes abordés par la suite et présente la chronologie des opérations qui conduisent à un numéro. M. et Mme LAURANS ont assuré à eux deux l'ensemble de celles-ci, de la réception des manuscrits à l'expédition aux adhérents. Une assez grande liberté a toujours été laissée aux auteurs, la responsabilité de la Société d'Ethnozooteche ne devant toutefois pas être engagée.

On vous a présenté R Laurans sous de nombreux aspects: enseignant, organisateur d'exposition, animateur de réunions etc.

Personnellement je vais aborder ici un aspect plus matériel et moins valorisant: la communication entre adhérents par le canal de la revue *Ethnozooteche*.

Historique

Avec ses amis ethnologues et zootechniciens Raymond Laurans aimait discuter de la place de l'animal dans les activités humaines. En 1962 il crée le terme "ethnozooteche" et baptise son groupe de réflexion, le Groupe d'Études Ethnozootecques (GEE).

Avec la création officielle de la Société d'Ethnozooteche (SEZ) en 1971 il décide de laisser une trace des échanges. Au départ il s'agit de simples chemises (avec la mention ETHNOZOOTECHE sur la couverture) dans lesquelles il glisse des documents. Les numéros 1 à 5 au caractère rétroactif comportent des photocopies d'articles sources de réflexions au sein du groupe d'études ainsi que des catalogues d'expositions organisées à Rambouillet.

A partir du numéro 6 il s'agit vraiment des comptes rendus de chaque séance du groupe de réflexion. La page de couverture s'enrichit (*Ethnozooteche* N° 8)

Les informations, à diffusion interne, montrent toute la richesse des sujets abordés. Je ne vais pas rappeler le contenu de ces numéros et je me limiterai à citer quelques thèmes:

- *Races en voie de disparition*.... dont la Société a fait (avec le succès que nous connaissons) son "cheval de bataille".

- *Le chien: chien de garde, gardien de troupeau...*
Les combats de vaches en Suisse et en Italie
Le passé, le présent et l'avenir de l'élevage.

Listes des sociétaires.

Il ne s'agissait pas d'un simple "listing". Raymond Laurans avait demandé que tout adhérent précise ses pôles d'intérêt afin que chacun puisse lui faire parvenir tout renseignement sur le sujet.

Ces comptes-rendus internes préfigurent les journées qui se tiendront régulièrement à partir de 1974. Ces journées ouvertes donneront lieu à la publication des actes imprimés, reliés et à diffusion externe.

1975-1. Races domestiques en péril (Journée d'étude du 21 Novembre 1974).

1975-2. Quelques aspects de la transhumance (Journée d'étude du 27 Novembre 1975)

De 1975 à 1979 les numéros d'*Ethnozooteche* comporteront à la fois des compte rendus de réunions internes et des actes de journées. Par la suite les communications internes (Compte rendus de réunions, Conseils d'Administration, Assemblées...etc) suivront une autre voie et en 1980 naît "*La Lettre*" (voir autre exposé)

Les journées à thèmes ont un succès évident mais de nombreux membres disposent d'informations intéressantes qui ne trouvent plus leurs places. Aussi à partir de 1989 la Société ajoute des numéros «*VARIA*».

Le sommaire du premier numéro «*Varia*» montre la diversité des thèmes abordés:

Sommaire du premier numéro VARIA

R. Laurans. *Un quart de siècle d'Ethnozooteche*.
F. Sigaut. *Produits animaux, produits végétaux et sociétés*.
F. Spindler. *Histoire de la race montbéliarde jusqu'à la seconde guerre mondiale*.
W. Jouselin. *Evolution de l'élevage du veau de boucherie*.
J. Blain. *Souvenirs des années 50*.

M. Rousseau. *La découpe et le partage du corps travers le temps et l'espace*.
J. Domec. *Chèvres de compagnie*.
A Paris. *La révolution et les animaux dans le district de Château-Chinon (Nièvre). Présentation de documents*.
P. Bonnaud. *Le voyage en Espagne et la mort de François Hilaire Gilbert*.

Laga Vassiliki, J. Boyazoglu, J. Vallerand, F. Prud'hon.
*Systèmes d'élevage ovin transhumant en Grèce: les
exemples de la Thessalie et de la Macédoine
occidentale.*

Nous ne reproduisons pas ici la liste des numéros
qui ont été publiés puisqu'elle figure dans chaque numéro
d'*Ethnozootecnie*. On la trouvera par exemple à la fin de
ce numéro.

Réflexions

Périodicité.

Si la revue n'est pas un périodique elle est
imprimée deux fois par an à l'occasion des journées à

thèmes. Il est remarquable de noter que ce rythme a été
quasiment respecté depuis près de quarante ans.

Contenu et présentation.

Les intervenants ont une grande liberté
d'expression. Raymond Laurans avait précisé que "chaque
intervenant est seul responsable de ses opinions"

Un adhérent ne peut en aucun cas engager la
responsabilité de la Société d'*Ethnozootecnie*, mais peut
faire état de son appartenance à notre Société.

Les détenteurs du savoir ne sont pas
obligatoirement des érudits, notamment ceux qui ne sont
pas à la pointe du progrès. On ne doit pas les astreindre à la
discipline des éditions scientifiques. Ainsi la revue
s'interdit tout comité de lecture. Le Président lit tous les
textes et corrige éventuellement les expressions qui portent
à polémique, les écrits de type injurieux, les attaques
personnelles... *En fait le Président n'est intervenu que très
rarement*

Aucune directive n'est donnée pour la présentation,
le volume des interventions, la police des caractères ou leur
taille....Caroline s'en chargera...

Un grand merci à Caroline.

On ne peut parler de la revue "*Ethnozootecnie*"
sans insister sur la disponibilité et le travail considérable
des deux piliers (et en particulier de Caroline) qui
accomplissaient toutes les tâches depuis la réception des
textes jusqu'à la diffusion des numéros imprimés. Même si
ce sont des tâches peu enrichissantes il faut bien les
accomplir c'est pourquoi je me permets de détailler la
réalisation d'un numéro d'*Ethnozootecnie*.

La journée se déroule normalement.

*Raymond Laurans et Caroline récupèrent les textes de
chacun pour une lecture. Il y a toujours des
"trainards" qu'il faut relancer, une tâche pas facile.
Caroline se met à la machine à écrire, tape les textes*

*et compose le numéro. Au début il n'y avait même
pas de machine électrique.*

Le numéro est apporté à l'imprimeur.

Impression.

*Les numéros sont récupérés et ramenés à
l'appartement.*

Les tirés à part sont préparés pour chaque intervenant.

Actes imprimés et tirés à part sont mis sous enveloppe.

L'adresse est collée et les enveloppes affranchies.

*Le tout est amené à la poste (environ 200 envois en
1978 et plus de 300 en 1992 années pour lesquelles
des listes d'adhérents ont été publiées) de 300 à 500
grammes pour chaque envoi.*

... et il ne reste plus qu'à attendre le numéro suivant.

Ethnozootecnie poursuivra sa route avec le
Président Bernard Denis qui conservera la même
philosophie et nous avons aujourd'hui le numéro 88 à
l'impression.

Et pour terminer deux messages personnels...

Dans les archives de la Société j'ai une collection
complète et une deuxième collection quasi
complète avec quelques manques dans les
numéros 1 à 10. Je peux faire des photocopies
mais des originaux feraient plus sérieux. Je suis
donc preneur.

Les archives que je détiens commencent avec la
création de la Société en 1971. Je n'ai aucune
trace des discussions à l'intérieur du "Groupe
d'études ethnozootecniques". Si quelqu'un avait
des détails sur ces réunions je serais aussi preneur.

Par avance un grand merci.

L'ŒUVRE MUSÉOGRAPHIQUE DE RAYMOND LAURANS, DE CAROLINE DUCROS-LAURANS ET DE QUELQUES AUTRES

J.-J. LAUVERGNE ⁽¹⁾

Résumé. L'épisode le plus notable de la carrière muséographique de R. Laurans au service de l'élevage se situe dans les années soixante lorsqu'il crée un Groupe d'études zootechniques (GEE) avec qui il présente 5 expositions temporaires à la Bergerie Nationale de Rambouillet. La dernière de ces expositions a été conservée sur place en 1971 pour constituer le premier *Musée du Mouton* en France. Le musée est actuellement fermé et démonté mais la volonté des professionnels de la filière ovine et de la reproduction animale devrait pouvoir lui redonner un nouvel essor sous un nouveau concept.

Réalisations

Du 26 juillet au 19 novembre 1962 s'est tenue à Paris au Palais de Chaillot l'exposition "Bergers de France". Cette exposition était l'œuvre du *Musée national des Arts et traditions populaire* (ATP) dont le conservateur en chef était alors Georges Henri Rivière et le catalogue en avait été établi par Mariel Jean-Bruhnes Delamare (1962).

Parmi les nombreux appuis énumérés par Rivière (1962) on notait en particulier celui de la FNO (*Fédération Nationale Ovine*) avec Luc Gilbert (Secrétaire général), Jean Blanc (à lui seul prêteur de 964 objets) et Caroline Ducros, secrétaire, qui s'occupait de la gestion des objets au siège de la FNO.

Le catalogue d'une exposition qui avait obtenu un très grand succès populaire reflétait assez bien les différentes dimensions de l'élevage ovin français: logement, alimentation, traitements sanitaires, races, production, traditions etc... Toutefois, même si, à l'époque, l'ethnologie de la France était encore très liée au monde agricole, les ATP n'avaient pas pour unique vocation la muséographie de l'agriculture en général et de l'élevage en particulier.

L'intuition de Raymond Laurans - dont la participation à *Bergers de France* avait été marginale - fut alors de créer la même année avec Jean Blanc (Blanc, 1991) et Caroline Ducros un *Groupe d'Etudes en Ethnozootechnie* (GEE) afin de lancer à Rambouillet une muséographie de l'élevage.

Il disposait pour cela des locaux de la *Bergerie Nationale* (BN) dont il était le directeur et la Ville de Rambouillet, alors dirigée par Madame Thome-Patenotre, était très favorable à une telle initiative.

La chronologie des 5 expositions temporaires organisées par le GEE qui se sont succédées à la BN entre 1962 et 1970 fut alors la suivante:

1962

L'élevage en Camargue, Laurans (1962)

1963

Le porc dans la société médiévale, du 30 mai au 20 décembre, Anonyme (1963)

1964

Les débuts de la mérinisation, du 21 au 31 décembre, Blanc et Laurans (1964)

1967

Les colombiers des provinces de France,

Anonyme (1967) et Laurans (1967)

1970

La BN et l'histoire du mouton, inaugurée le 26 septembre, Laurans (1970).

Occupant environ 200 m² dans l'aile B de la *Cour Impériale* cette dernière exposition, à l'organisation de laquelle Caroline Ducros avait fortement participé, devint permanente en 1971 et prit le nom de *Musée du Mouton*, le premier de la sorte en France. Il n'a pas été dressé de catalogue officiel de ce musée mais le catalogue de l'exposition de 1970 (Laurans, 1970) peut en tenir lieu, au moins partiellement.

Peu de temps après l'ouverture du *Musée du Mouton* Raymond Laurans quittait définitivement la BN de Rambouillet pour achever sa carrière au service du Ministère de l'Agriculture comme ingénieur général d'agronomie à Montpellier en 1973.

Entre 1968 et 1975, c'est-à-dire pendant et un peu après ses créations à la BN Raymond Laurans a livré quelques autres travaux de muséographie du mouton:

Le Noël et les bergers, Laurans, (1968);

L'Agneau pascal, Laurans (1969);

Les ciseaux à tondre les moutons, Laurans (1972 a);

Classification des sonnaillles françaises en tôle d'acier brasée, Laurans, (1972 b);

Les tontes partielles, Laurans (1972 c);

Les bâtons de berger, Laurans (1973 b);

Chiens de garde et chiens de conduite, Laurans (1975a)

Rôle et utilisation des sonnaillles de transhumance, Laurans (1975b)

Les sonnaillles et leur relation avec la transhumance de Corse et de Sardaigne, Laurans (1975c)

mais aussi du porc, du cheval et de l'habitat rural:

Les porchers des forêts, Laurans (1973a);

L'équipement du gardian et de son cheval, Laurans (1975 a);

L'élevage du porc dans la société médiévale, Laurans (1975 a);

Les pigeonniers, Laurans, (1993 a);

Le logement des animaux dans le département du Puy-de-Dôme, Laurans (1993 b).

Toutefois de telles études n'ont pas débouché sur des présentations muséographiques cependant qu'en février 1986 Raymond Laurans qui était à la retraite depuis 13 ans

était venu retoucher les présentations du Musée du Mouton avec son épouse Caroline Ducros-Laurans.

En février 2010 soit 39 ans après sa création en 1971 et 12 ans après le décès de son créateur en 1998 le *Musée du Mouton*, dont la fréquentation avait toujours été

très faible, a été démonté pour une rénovation et modernisation complète du local dans le cadre de la cogestion de la *Cour Impériale* entre la BN et de la Ville de Rambouillet.

Discussion

Après les notables réalisations à la BN entre 1964 et 1971 que nous venons de voir on note une sorte d'atonie de R. Laurans en muséographie de l'élevage. Rédaction de quelques articles, sans spécialement encourager la Société d'Ethnozootechnie à se lancer dans des entreprises muséales.

De fait il s'est avéré que sa principale création, le Musée du mouton, n'a pas eu le succès escompté car, pendant ses quarante ans d'existence, il n'a eu que très peu de fréquentation, faute de guide permanent pour animer les visites- élément primordial notamment face aux visiteurs scolaires - et par manque de moyens d'entretien .

Avec le recul du temps ce constat s'explique par quatre raisons:

1. désintérêt du grand public;
2. intérêt limité des acteurs de l'élevage du mouton (éleveurs, enseignants et autres corps de métier au service de l'élevage);
3. intérêt limité du ministère de tutelle, le Ministère de l'Agriculture,
4. réticence des structures hôtes, faute de moyens financiers et humains.

Après le succès populaire de l'exposition *Bergers de France* en 1962 on aurait pu penser qu'un musée permanent du mouton aurait les faveurs du grand public mais cela n'a pas été le cas. Sans doute son implantation à Rambouillet loin de la ville était par trop marginale. Toutefois cet argument n'est que partiellement convainquant car la BN accueille actuellement bon an mal an plus de 80000 visiteurs, dont il est vrai près de 30000 scolaires.

Le désintérêt des acteurs de l'élevage pour la muséographie de leur activité est un fait bien réel, comme l'atteste l'expérience menée involontairement par la *Société d'Ethnozootechnie* sous l'égide même de Raymond Laurans. La tenue des journées d'ethnozootechnie qui font l'objet d'une publication dans la revue *Ethnozootechnie* et dépend du choix d'un thème proposé par un sociétaire. Il

doit alors organiser la journée, c'est-à-dire trouver des intervenants. Sous la présidence de R. Laurans (1971-1996) aucun thème à connotation muséographique explicite n'a été proposé pour une journée. Cela justifie *a posteriori* la prudente retenue du président.

En raisonnant à courte vue on s'explique ensuite le désintérêt actuel du ministère de tutelle dont aucune direction ne prend en charge la muséographie et celle des acteurs de l'élevage du mouton qui sortent d'une période de crise et s'appliquent en priorité à une relance de l'élevage ovin, mais sont conscient d'une telle relance et mémorisation des techniques et pratiques du passé pour mieux aborder le futur.

La réticence des collectivités à héberger un musée qui ne fait pas recette est fort compréhensible: pourquoi immobiliser des centaines de m² pour une fréquentation très faible si elle n'a pas de dynamique.

Cette suppression temporaire du *Musée du mouton* rendait vains les efforts du Comité de réhabilitation qui s'était réuni à plusieurs reprises en 2008 et 2009, Lauvergne (2009).

En fait, une telle suppression condamnait surtout le principe d'un musée permanent car, à l'occasion de la 8^{ème} *Conférence mondiale du Mérinos* en mai 2010, deux expositions temporaires se tenaient en même temps dans la *Cour Impériale*: l'une *Rambouillet et la Bergerie Nationale: 1786-2010* était organisée par la ville de Rambouillet (Bernard, 2011) sur les lieux mêmes du *Musée du Mouton* de Laurans et l'autre *Laines d'Europe*, était une production à caractère européen de l'ATELIER (Association Textile Européenne d'Innovation, d'Echange et de Recherche), Chaupin et Thompson (2010), Chaupin (2011) avec plus de 90 races ovines présentées pour leur spécificité et diversité lainière .

Est-ce à dire que la vocation de muséographie ovine de la BN éveillée par Raymond Laurans et ses amis dans les années 1960 est complètement éteinte? Non, sans doute, faudrait-il la penser sur d'autres bases.

Hommage posthume

Alors que se préparait la présente publication des actes de cette journée consacrée à R Laurans on apprenait (le 14 mars 2011) le décès de Luc Gilbert qui fut Secrétaire général de la FNO dans les années 60 et qui, à ce titre, contribua d'une manière notable à la réussite de l'exposition des ATP *Bergers de France* en 1962 en

mobilisant ses assistants-bergers qui, à l'époque, couvraient toute la France. Il fut ensuite Vice président d'honneur des Compagnons de la Bergerie Nationale et un acteur très utile pour la célébration du bicentenaire de la Bergerie en 1986 qui a marqué nos souvenirs .

Remerciements

Bernard Denis, Pierre Del Porto, Luce Cossa, Caroline Ducros-Laurans.

Bibliographie

- ANONYME, 1963, Le porc dans la société médiévale. Catalogue de l'exposition ouverte au CEZ de Rambouillet du 30 mai au 20 décembre 1963. *Ethnozootechnie* N° 2 (Le porc dans la société médiévale).
- ANONYME, 1967, Catalogue de l'exposition réalisée au CEZ de Rambouillet. *Ethnozootechnie* N°4 (Colombiers des provinces françaises): 1-12.
- BERNARD (Jocelyne), 2011, Rambouillet et la Bergerie Nationale: 1786-2010. Histoire d'une relation unique. Texte de l'exposition inaugurée en mai 2010 à la BN, Commissaire de l'exposition Jocelyne Bernard, documentation Séverine Jones en collaboration avec Luce Cossa. *Les Compagnons de la BN*, 74, N° 120: 5-11.
- BLANC (J.), 1991, Autobiographie. In R Dreyfuss: *La B.N. de Rambouillet 2, Anciens Elèves de la BN de Rambouillet, Rambouillet*: 86-91.
- CHAUPIN (Marie-Thérèse), 2011, Extrait de la lettre de l'ATELIER à Yves Chabert. *Les Compagnons de la BN*, N° 119: 22.
- CHAUPIN (Marie-Thérèse), THOMPSON, (N.), 2010: *Wools of Europe*. Atelier, St Chaffrey, pp 256.
- J.B., R.L. [BLANC, (J.), LAURANS, (R.)], 1964, Catalogue de l'exposition: *Les débuts de la mérinisation*, ouverte au CEZ du 21 au 31 décembre 1964. *Ethnozootechnie* N° 3: 1-4.
- JEAN-BRUHNES DELAMARRE (Muriel), 1962, Bergers de France. *Arts et Traditions Populaires*, 10, 21-327.
- LAURANS (R.), 1962: Quelques aspects de la vie du gardian et de l'élevage du taureau de Camargue. *Bull. Tech. Inf. Min. Agric. Fr.* N°174, nov 1962: 4-11. (distribué en encart in *Ethnozootechnie* N°1).
- LAURANS (R.), 1967, Colombiers des provinces françaises. *Les Alpes de lumières* N° 42: Sites et Monuments de Haute Provence: Les pigeonniers: 3-52.
- LAURANS (R.), 1968, Noël et les bergers. *Pâtre* N° 159: 17-24.
- LAURANS (R.), 1969, L'agneau pascal. *Actualités et culture vétérinaire* N° 78: 11-14.
- LAURANS (R.), 1970, Catalogue de l'exposition "La Bergerie Nationale et l'histoire du mouton" inaugurée au CEZ de Rambouillet le 26 septembre 1970. *Ethnozootechnie* N° 5 (La Bergerie Nationale et l'histoire du mouton): 1-24.
- LAURANS (R.), 1972 a: Les ciseaux à tondre les moutons. *Ethnozootechnie* N° 7: 10-12.
- LAURANS (R.), 1972 b, Classification des sonnailles françaises en tôle d'acier brasée. *Ethnozootechnie* N° 8: 9-13
- LAURANS (R.), 1972 c, Les tontes partielles. *Ethnozootechnie* N° 8: 15-18.
- LAURANS (R.), 1973 a, Les porchers des forêts. *Ethnozootechnie* N° 10: 6-12.
- LAURANS (R.), 1973 b, Les bâtons de berger. *Ethnozootechnie* N° 10: 16-19
- LAURANS (R.), 1975 a: L'équipement du gardian et de son cheval. *Ethnozootechnie* N° 12: 11-14.
- LAURANS (R.), 1975 b: Chiens de garde et chiens de conduite. *Ethnozootechnie* N° 12: 15-18.
- LAURANS (R.), 1975 c: L'élevage du porc dans la société médiévale. *Premier Colloq. Ethnozoologie. Institut international d'Ethnoscience*, Paris: 523-539.
- LAURANS (R.), 1993 a: Les pigeonniers. *Ethnozootechnie* N° 51 (Le logement des animaux domestiques): 55-75.
- LAURANS (R.), 1993 b, Le logement des animaux dans le département du Puy-de-Dôme: l'influence des milieux. *Ethnozootechnie* N° 51 (Le logement des animaux domestiques): 91-104.
- LAUVERGNE, J.J., 2009, *Suggestions pour la réhabilitation du Musée du Mouton à Rambouillet en 2010*. Rapport établi à la requête de Mr Claude Chauvin représentant la Mairie de Rambouillet lors de la réunion du Comité de réhabilitation du 9 avril 2009, Clamart, pp 4.
- RIVIERE (G.H.), 1962, Préface. In Mariel Jean-Bruhnes Delamarre: *Bergers de France*. Arts et Traditions populaires., 10: 13 – 17.

VINGT ANS DE VOYAGES DE LA SEZ AVEC RAYMOND LAURANS (1975-1995)

René FREDET ⁽¹⁾

Résumé – Les voyages d'étude de la Société d'Ethnozootechnie ont commencé en 1975. Chaque année depuis, un sociétaire s'est chargé de faire découvrir les aspects traditionnels de l'élevage et la manière dont ils ont évolué, dans une région donnée. La convivialité et la culture y ont toujours eu également leur place. La liste des voyages de la SEZ, ainsi que leurs principales thématiques sont donnés jusqu'en 1995. L'hymne de la Société d'Ethnozootechnie, écrit et composé par R. Fredet, qui s'enrichit d'un nouveau couplet à chaque voyage, ainsi que d'autres compléments musicaux, figurent également en annexe.

La genèse

Les voyages de la SEZ ont débuté en 1975, quatre ans après sa création par Raymond Laurans. Encore fallait-il y penser! Cette heureuse initiative est due à Bernard Denis, visionnaire en la matière. Grâce à sa verve déjà persuasive, il sut convaincre le président fondateur du bien-

fondé de ces déplacements et obtenir son accord, emportant de surcroît celui de Madame Caroline Ducrot, Secrétaire Générale de la Société, et future épouse de Raymond Laurans.

Premier cap sur la Bretagne: Le succès

Ce premier voyage-test réunissait sept adhérents (2) et comportait de longs déplacements, de l'île et Vilaine au Finistère en passant par les Côtes d'Armor. Ce coup d'essai se transforma en coup de maître, car il fit école, passa dans les habitudes de la Société qui, depuis, organise chaque année, début septembre, un voyage dans une région différente de France, ou même à l'étranger Belgique (1986), Suisse (1987), et d'autres pays ultérieurement.

Evolution de l'organisation

Le flot des "voyageurs" se gonfla rapidement jusqu'à atteindre la capacité d'un autocar: 40 à 50 personnes (quelques voitures suiveuses furent parfois nécessaires lors des années de grande affluence, pour véhiculer les excédentaires) En effet, l'habitude s'installa rapidement, selon laquelle chacun regagne le "site" du voyage par ses propres moyens (voiture, train, etc....) . Tous les "congressistes" étant regroupés et les voitures personnelles au parking, les déplacements inter visites s'effectuent par car; cela permet les différentes approches

en toute tranquillité d'esprit pour chacun et facilite, chemin faisant, les commentaires concernant la prochaine visite imminente, la vie de la société, des précisions techniques ou les paysages traversés. Dans la mesure du possible, les kilométrages furent réduits afin de rapprocher les centres d'intérêt et d'éviter les changements d'hôtel. Sous l'influence de Caroline, ces voyages ont été et sont restés réservés aux seuls adhérents de la société d'Ethnozootechnie.

Choix géographiques, thèmes, organisation.

La destination de la plupart des voyages se décide en fonction des bonnes volontés qui se proposent et peuvent se libérer pour leur organisation tant sur le plan technique (contacts préalables, choix des thèmes, sélection des visites) que matériel (inscriptions, programme) ou logistique (hôtellerie, restauration, transports, timing)

Cette organisation est généralement dévolue à

l'un des nôtres, particulièrement au fait de la région choisie ou qui y possède de solides appuis locaux (indigènes précieux) pénétrés des généralités, de l'essentiel...et des détails.

Certaines régions ont été visitées plusieurs fois en fonction des différentes entités qui les composent. Exemples:

1) Le Caudéré, 47 600 NÉRAC.

2) "Les 7 mercenaires" (on est dans le *Far West* français) du premier voyage:Laurans 2, Lougnon 2, Picard 2, Bernard Denis 1...

Bretagne	1975	Ille-et-Vilaine, Côte d'Armor, Finistère
	1989	Morbihan
Auvergne	1976	Bourbonnais (Allier)
	1982	Monts Dômes (Puy-de-Dôme)
	1993	Aubrac, Cantal
Normandie	1991	Pays d'Auge
	1995	Cotentin

Echanges culturels – Révisions - Provenance des participants

Ces voyages sont évidemment un excellent terrain de travaux pratiques, d'observations directes des races animales locales dans leur berceau d'origine, de bâtiments ruraux anciens, d'évolution commerciale modernisée à partir de pratiques traditionnelles (ex: le porc basque dans la vallée des Aldudes). Ils constituent pour les participants un apport culturel dans le domaine ethnozootechnique, bien sûr: notre patrimoine génétique animal à conserver, comment le mémoriser mieux que sur place! En toute modestie, quelques rappels visuels "sur le terrain" ne sont pas superflus pour rafraîchir nos mémoires quant à

"l'extérieur" de telle ou telle race.

Nous profitons aussi de centres d'intérêt géographiques, historiques, climatiques, artistiques (monuments, châteaux, églises) et, naturellement... culinaires!

De formations diverses (vétérinaires, agronomes, ingénieurs, enseignants, chercheurs) issus du secteur privé ou de la fonction publique, les congressistes viennent de différentes régions dans les proportions moyennes suivantes lors des années 1975-95:

Auvergne	23%	Lorraine	5%
Bretagne	11%	Midi Toulousain	6%
Champagne	5%	Provence	3%
Ile de France	42%	Rhône-Alpes	5%
Totaux	81%		19%

Vitrine ambulante, Vidéocassettes

Nos déplacements régionaux annuels représentent une vitrine de notre association auprès d'amis que nous visitons (éleveurs, artisans, musées, "indigènes précieux" précités, lycées agricoles, coopératives, hôtels-restaurants) et qui souvent ne connaissent que peu ou pas du tout notre existence et nos activités.

La plupart des voyages de cette période ont fait l'objet de vidéocassettes réalisées par notre ami M. Daniel BRISEBOIS, ingénieur Général honoraire d'agronomie, vénéré dans le midi Toulousain et grand ami de notre Président fondateur.

Ambiance amicale. Les "Petits nouveaux"

Ces voyages ont permis aux adhérents de nouer ou de renouer des liens d'amitié parfois anciens tout en échangeant ou en enrichissant leurs connaissances réciproques; de plus, chaque voyage s'égaye d'un "dîner festif" dans une bonne humeur de tradition.

Le président Raymond Laurans aimait accueillir les "petits nouveaux" (selon son expression souriante devenue proverbiale); parmi ces derniers, de vrais spécialistes, mais aussi des sympathisants de la vie rurale et

animale venus à nous souvent par le bouche à oreille amical; ils sont devenus à leur tour des propagandistes de notre mouvement. Ces "petits nouveaux" ne sont-ils pas le symbole de la vie qui perdure, comme le blé qui lève, comme la société d'Ethnozootechnie, avant-gardiste à certains égards et qui continue à tracer le sillon du bon sens et de l'équilibre que lui a durablement insufflé Raymond Laurans.

Annexe I

Tableau synoptique des voyages effectués par la SEZ avec R Laurans

Année	Région	Sous-région	thème	organisateur	participants
1975	Bretagne	Les 3 départements nord	Survol général	B. Denis	7
1976	Bourbonnais	Moulins et Nord-ouest	Bocage-Montagne +Sologne Musées-Pigeonniers-Charolais	J. Lougnon	30
1977	Pyrénées	Centre du massif	Bovins gascons; cheval de Mérens; petits ruminants	Prof ENV-T R. Laurans	32
1978	Corse	N et S – Castagniccia	Foire de Niolo Maquis; P. R.	J.-J. Lauvergne	17
1979	Alsace-Lorraine	Vosges, Toullois Vignoble alsacien	Architecture rurale-Races vosgienne et Simmenthal Est à laine mérionos	F. Spindler B. Denis M. Hachet	28
1980	Causses Cévennes	Alès, corniche Cévennes Florac, Le Vigan, Nîmes	Musée cévenol, Parc Cévennes Mérens (cf 1977) Bambous Causse Méjean, Transhum.	C. Laurans P. Granier, RF JP Marty	16
1981	Savoie	Tarentaise-Beaufortin Col des Saisies, vignoble Parc de la Vanoise	vie et traite en alpage Double activité (ski) Tarine, Abondance, Ovins Thones & Marthod	F. Spindler Fivel	38
1982	Auvergne	Monts Dômes (P de D) Piémont	Estives ovins rustiques MC Race Ferrandaise, vignes	J. Blanchon R.F.	42
1983	Pays Nantais	Brière –Pays de Retz	Normande, Maine-Anjou Nantaise, mouton Ouessant Bâtiments, sel, vignoble	B. Denis	39
1984	Limousin Périgord	Quercy	cul noir- caussenarde- Pompadour-gavage-truffe	Borderie J. Roger	45 ?
1985	Provence	Crau-Camargue	Mérinos d'Arles-taureaux Marché de Tarascon	R. Laurans Marty-Denois	41
1986	Belgique	Bruxelles-Libramont Zwin- Ardennes	BBB-Campine-débardage Mouton flamand	Van Snick	40
1987	Suisse	Valais	Alpages-combats de Reines	Avon	17
1988	Franche-Comté	Doubs-Jura	Montbéliarde-salines Cheval Comtois (haras)	F. Spindler Reeb	43
1989	Bretagne	Morbihan	haras d'Hennebon-Carnac Zoo de Branféré-golfe	J. Blain	45
1990	Poitou-Charente	Marais-Rochefort	Marais-baudet chèvre Maraichine-mouton vendéen	Texier	46
1991	Normandie	Pays d'Auge	Normande-les 3 fromages-calva Manoirs-Haras du Pin	D. Sergent	48
1992	Morvan	Château Chinon Bibracte Eduens, Yonne	Charolais, truites, poneys	Paris	47
1993	Auvergne	Aubrac, Cantal Lioran, Cézallier	Aubrac, Salers, Bizet, burons viande pays vert (Armand)	F. Spindler J. Blanchon	43
1994	Pays Basque	Côte b.-Pyrénées Aldudes, Iraty	Estives, porc basque, Manech Blonde d'Aquitaine, artisanat	Faucon	46
1995	Normandie	Cotentin, St-Lo, Mont St Michel, Coutance	Prés-salés, cerfs, cathédrale foire de Lessay, porc	J. Blain	37

Liste nominative des participants aux voyages de 1993-1994-1995

Noms	1993	1994	1995
	Auvergne	Pays Basque	Cotentin
Arnaud		2	2
Arnold	1		

Audebert	1	1	1
Billault	1	1	
Blain	2	2	2
Blanchon	2		
Bochet Nicole	1	1	1
Bouchard	2	2	
Brisebois-Duguet	2	2	2
Colombet	1	1	2
Coupez		2	
Denis B.	1	1	1
Dumont (Mme)		1	
Devillard	1	1	
Eliard		2	2
Evain			2
Faucon	1	2	
Fivel	1		1
Franck ENVL			2
Fredet	2	2	2
Gilbert		2	2
Hachet	1	1	
Jousselin	1	1	
Laurans	2	2	
Lavollée			2
Lougnon	2	2	2
Machado (Mme)	1		
Marty	2	2	2
Michalet	2		
Paris	2	2	2
Pinard-Nouza	1	1	2
Reveleau	2	2	1
Sergent père	2	2	
Sergent Denis	1	1	
Spindler	2	2	2
Taine-Monod	2		2
Texier	1	1	
Van Snick		2	
Totaux	43	46	37

Annexe II. Hymne de la société: "le cœur à l'EZ".

Chaque année, un couplet nouveau résume le thème du voyage.

LE CŒUR A L'EZ



FLORILEGE DE VOYAGES

Société d'Ethnozootéchnie
Fondation : 1971
Premier voyage : 1975
Hymne : 1981 (Savoie)



1975 Bretagne
1976 Bourbonnais
1977 Pyrénées
1978 Corse

PREMIERES ANNEES
1975 - 1981

1979 Alsace - Lorraine
1980 Causses Cévennes
1981 Savoie

Un exploit génétique Produit d'amours magiques Par bonheur a donné Naissance à notre société

Le cœur à l'EZ nous retrouvons la vie Des animaux d'hier et d'aujourd'hui Leur harmo-

-nie avec les besoins et les hommes du pays Vive l'ethno - zo - o - tech - nie !!!

Auteur Compositeur : René FREDET (Savoie 1981)

C.2 : Premiers voyages !

De la Corse en Lorraine
De Bigorre en Cévennes
De Nantes en Bourbonnais
A son Ez on s'est promené

C.3 : Compétences

Pujol dans ses outils
Hachet dans ses croquis
Et J.J. dans ses gènes
On est à l'aise en tout domaine

C.4 : Réjouissances

Le vin est gouleyant
Le fromage appétant
Avec musique en tête
En di-Ez sort la chansonnette



LES ANNEES 1982 - 1995



1982 Auvergne Puy de Dôme
1983 Pays Nantais
1984 Périgord Quercy Limousin
1985 Crau Camargue
1986 Belgique

1987 Valais Suisse
1988 Franche Comté
1989 Bretagne Morbihan
1990 Poitou Charente
1991 Pays d'Auge Normandie

1992 Morvan
1993 Auvergne Aubrac Cantal
1994 Pays Basque
1995 Cotentin

C.5 : 1982. Auvergne

Avec Blanchon, l'Auvergne
La Rava, les volcans
Les estives, les auberges
La Ferrandaise et le vin blanc

C.6 : 1983. Pays Nantais

Les marais de Brière
Tempête sur trois bateaux
Pays de Retz, lumière
Et pour le tout, Denis, chapeau !

C.7 : 1984. Périgord, Quercy, Limousin

Quercy, truffes sauvages
Limousin, Périgord
Au pays du gavage
Mon estomac bat des records

C.8 : 1985. Crau, Camargue

La Provence m'enchanté
Le Mérinos est roi
Bacular* conte et chante
Pour tout le reste on voit Denoy

C.9 : 1986. Belgique

Le Zwinn, Bruges, les dunes
Le Blanc Bleu sans pareil
L'Ardennais dans ses grumes
Et Van Snick, le grand Roi Soleil

C.10 : 1987. Valais

(B.Denis, M.Cugnot, J.M.Devillard)
Les Reines combattant
La raclette au Fendant
Des Bourgeois à la page
Avon, le génie des alpages

C.11 : 1988. Franche Comté

Une équipe royale
Dans les haras comtois
Mais c'est la Montbéliarde
La vedette avec Reeb, crois-moi

C.12 : 1989. Morbihan

Des quotas aux calvaires
Avec le druide Blain
Nous filons la croisière
Golfe, Carnac, petits chemins

C.13 : 1990. Poitou Charente

La star est maraîchine
Le mouton vendéen
La chèvre poitevine
Et le boudet gallo-romain

C.14 : 1991. Pays d'Auge

La normande authentique
Mille fûts de Calva
Manoirs et biologique
Le prestige des grands haras

C.15 : 1992. Morvan

Bibracte, Eduens mythiques
Des poneys touristiques
Bon vent et bonnes gens
Au parc régional du Morvan

C.16 : 1993. Aubrac Cantal

Aubrac, taureau chanteur
Et l'aligot d'honneur
Cantal, Bizet, Lioran
Burons et super guide Armand

C.17 : 1994. Pays Basque

Vingtième voyage en vert
Une blonde et la mer
La Maneck, quelle brebis !
Potttock, Aldudes et Iraty

C.18 : 1995. Cotentin*

Premier cerf, ça s'arrose
Cathédrale, prés salés
Marions-nous, on arrose
Inoubliable Foire de Lessay

* C.8 : Bacular : conteur de St Martin de Crau

* C.18 : 20^{ème} anniversaire des Voyages

Annexe III. C M V (complément musical varié)

Un couplet de circonstance développe éventuellement quelques points particuliers d'un voyage.

FLORILEGE *20 ans de voyages EZ (1975-95)*

Additifs ou CMV (complément musical varié)

1983. **PAYS NANTAIS** (air : Cadet Rousselle a trois maisons)

La Mélanie a trois bateaux
Du baratin et des canaux.
D'une chanson elle vous berce
Même sous l'orage qui vous transperce.
Ajoutez-y l'mouton d'Ouessant
Et la Brière, c'est épatant.

1984. **PERIGORD, QUERCY, LIMOUSIN** (air : Au marché de Brive la Gaillarde - Brassens)

Du côté d'Brive la Gaillarde
La Mique a cuit dans le bouillon.
Gavage et brebis Caussenarde
Les culs noirs et les étalons.
Veaux de lait, truffes plein la tête
Mémorables hostelleries.
Collonges est le clou de la fête
Et tout ça grâce à Borderie.

1985. **CRAU, CAMARGUE**
(air : Le gardian de Camargue)

Lâ-bas, du Boulevard Arago
J'entends venir l'programme nouveau.
Après Pompadour, la Camargue
Un coin de Provence et la Crau.
C'est le chant d'la Beluque en Camargue,
Des Alpilles, d'l'Abbaye d'Montmajour,
Et du Merle et du Mérinos d'Arles,
D'St Martin et de son troubadour.
La diha, interroge Denoy,
La diha, sur n'importe quoi,
La diha, il ts répondra, c'est extra.
Des bouquets d'Saladèle(1) faudra faire
La Corrida derrière un tracteur,
Tu verras Lambert à la Galère,
Et à l' EZ ce sera le bonheur !

(1) cf 86 Belgique.

1986. **BELGIQUE** (air : Tête de Linotte.
A. Cordy)

Va donc à Ciney voir les Blanc Bleu
C'est merveilleux.
Et le porc Piétrain dans son pays
C'est inédit.
Chevaux Ardenais dans la forêt
Chevaux de bois.
Château St Hubert, musée du fer
Et l'on y boit.
Musée de Bakrijk un guide
Qui nous apprend le Français.
Les vaches Campines fines
Un mouton flamand parfait.
On retrouve au Zwinn la Saladèle (1)
Et le ciel bleu.
A Bruges, le pont des amoureux.
(1) cf 85 Crau-Camargue.

1988. **FRANCHE-COMTE** (air : Les armaillis de Colombettes)

- Dans les souterrains
Des grandes salines.
Ecoute l'écho
Des pastouriaux - oh, oh.
Refrain : Lioba ...
- De l'ambiance dans l'air
Un guide pas banal.
Voyage idéal
Signé Spindler - oh, oh.
Refrain : Lioba ...

1989. **MORBIHAN** (air : Ils ont des chapeaux ronds)

- Ils ont des chapeaux ronds
Vive la Bretagne.
Des faisans, des visons
Vive les bretons.
- (air : Les filles de Camaret)

Le zoo de Branféré
A acheté un âne.
Un âne international
Accueillant tout animal.
En Bretagne (ter).

1990 POITOU - CHARENTE

Air : Mon ami me délaisse
O gai, vive la Rose (Poitou)

Un programme en couleurs
O gai vive la Rose
Un comas plein d'ardeur
Vive Texier la bonne humeur) bis

On a vu Astérix
O gai vive la Gaule
Baudet à l'oeil coquin
Vive la Gaule et les Romains) bis

Dans la Venise verte
O gai, vive les conches
Marais, lentilles d'eau
Vivent les conches et les bateaux) bis

Pas d'vent sur le moulin
O gai, vive la rose
Mais du pineau de roi
Vive la rose et le lilas) bis

Ciel ! un homme à la mer
O gai vive la rose
A foul on l'repêchera
Vive la rose et le lilas) bis

(1) 1985-86,
Saladèle = lavande maritime
(Limonium vulgare)
Plumbaginacée halophile

1991 PAYS D'AUGE

1 Air : Le jour le plus long

Au vert jardin du pays d'Auge
Un commando bien entraîné
A l'E.Z. dans le brouillard de l'aube
Avec Sergent a débarqué.
Le Calva du père Magloire
L'Augeron de Walt Disney ;
A Honfleur : Champlain, l'histoire
Et les haras nous ont comblés.
Mais hélas, l'assaut, c'est le danger
Certains viennent à manquer
Jean Marie s'est envolé.....
Da capo.....

2 Air : Ma Normandie

Si vous aimez le Pont l'Evêque,
A St Philibert, Spruyte en a fait
Et dans le manoir des Evêques
A Canapville, vous chinoisez ;
Fresnel, Laplace et Merimée
De Broglie : science et renommée
A St Aubin de Bonneval
Allez y donc pour vous y marier.
J'aime à revoir ma Normandie
Denis Sergent m'y a donné le jour

1992 MORVAN

1 Air : La Seine

Elle coule, régulière
En toutes saisons, de l'eau
Cela grâce à Parnassières
Au pays de la truite Fario
Elle devrait s'appeler l'Yonne
Quand elle traverse Paris
Car Paris traverse l'Yonne
Pour aller à Corancy

2 Air : La Truite de Schubert

Toutes mes belles rivières
Hésitent sur leur direction
Les unes préfèrent St Nazaire
Et les autres le Panthéon
Les tuites abondent partout
Mais j'en élève à Vermeux
J'élève aussi de tout temps
Des charolais, des Présidents
Mes visiteurs j'adore
Ils sont à l'aise (EZ) par ici
Mais plus à l'EZ encore
S'ils sont cornakés par Paris

FLORILEGE CMV (suite)

1993 CANTAL

Le Salers s'exporte

1 Air : les plaines du Far West

Dans les plaines du Far West quand vient la nuit
Les salers dans le corral sont réunies.
Elles rêvent aux burons, au Puy Mary
Et parfois, aux zébus elles se marient
Dans les plaines du Far West quand vient la nuit
Les salers à toute l'Amérique font envie

2 Air : Lily Marlène

Vor der Kaserne, vor dem grossen Tor
Stand eine Salers, und steht sie noch davor
Sie kommt von Cantal in Frankreich
Beste rasse in ganzem Reich
Glücklich, glücklich Züchter
Mit dit, liebchen Salers

3 Air : God save the Queen

God save our gracious breed
God save our noble breed
God save our breed
Happy and glorious
Salers victorious
Long to regn over us
God save our breed !

4 Air : les fiancés d'Auvergne

Je suis la salers jolie
Je suis l'Ambassadeur
De mon Auvergne chérie
Dans les prés d'Australie
Du Texas ou d'ailleurs
Et je montre chaque jour
Comment faire des enfants
Dans la joie et sans douleur
Pour le plus grand bonheur
De mes nouveaux breeders.

1994 PAYS BASQUE

1 Air : Fandango du Pays Basque

Un voyage au Pays Basque
C'est le vert des grands espaces :
c'est aussi pour la vingtième édition
Cet accueil d'un couple de Faucons (1)
Le Président monte les crêtes
Grâce au Makhila (2) de fête
Et Manotton (3) nous dit tout du mouton
D'la Manech au fromage Gascon.
Texier sort ses cochons (4)
Fait l'andouille, le jambon
et trott' dans les paddoks
De la Blonde au Pottok
Fandango, Fandango,
C'est le chant des echos
C'est le chant du Boulevard Arago
Oh, Oh !

- 1: André Faucon, organisateur et Mme dans leur résidence personnelle
- 2 : Makhila : canne épée basque de prestige offerte par le (1) à Raymond Laurans
- 3 : Assistant berger spécialisé dans la manech
- 4 : Allusion à Pierre Oteiza, charcutier traiteur dans la vallée des Aldudes et à notre vedette de l'ITP.

FLORILEGE CMV (suite)

1995 COTENTIN (20e anniversaire des voyages de l'EZ)

Air : on n'a pas tous les jours 20 ans

Refrain : On n'a pas tous les jours 20 ans
Ca nous arrive qu'une fois seulement
20 ans, je rêve de beaux matins
Le coeur à l'EZ, en Cotentin
En 75 j'ai vu le jour
En Bretagne pour un premier tour
Un grand salut au Président
On n'a pas tous les jours 20 ans.

Couplet : A 5 ans j'ai vu les Cévennes
Anduze avec tous ses bambous.
Dix ans, la Camargue, les arènes
Le mérinos d'Arles surtout !
Quinze ans, le Poitou, le baudet
Le Marais, la Venise verte
Pour mes 20 ans ce coup d'Lessay
Transformé en vrai coup de maître.

Refrain

RAYMOND LAURANS (1908-1998), UN PORTFOLIO

J.-J. LAUVERGNE ⁽¹⁾

Composé de clichés en provenance de diverses sources ce portfolio n'illustre que très partiellement l'itinéraire familial et professionnel de Raymond Laurans.

Crédit photo

CDI 2: Figures 6, 7, 8, 10

J.-J. Lauvergne: Figures 12, 13

Pierre Laurans: Figures 16, 18

Benoit Pujol: Figures 21, 22, 23

Janine et François Spindler: Figures 14, 15

Michèle Verner-Laurans: Figures 1, 2, 3 4, 5, 9, 19

Remerciements: Roland Bruère, Luce Cossa, Jacques Pont, Michèle Verner-Laurans



Figure 1. Alphonse Laurans (décédé le 10.10.1914) était le père de le père de Raymond Laurans. La photo pourrait dater d'autour 1905.



Figure 2. Vers 1912 à Gannat, on distingue en bas Raymond Laurans, sa mère est assise à droite sur le canapé son père est derrière le canapé .

¹⁾ 147 C/3 Avenue J.-B. Clément, 92140 CLAMART.

² Centre de Document et d'Information de la BN de Rambouillet



Figure 3. En 1919, Raymond Laurans est photographié en premier communiant à Clermont-Ferrand



Figure 4. Vers 1938, lieu inconnu, Raymond Laurans, son épouse Simone Teyssandier et leur fils Jacques né en 1934



Figure 5. En juin 1940 Raymond Laurans est fait prisonnier. Il sera libéré le 29 novembre 1942 dans le contingent des ingénieurs agricoles. Il figure ici à l'extrême droite d'une photo prise en stalag en 1940, 1941 ou 1942.



Figure 6 . En juin 1949 Raymond Laurans qui est Directeur en titre de la Bergerie Nationale de Rambouillet depuis le premier janvier 1948 pose au milieu des élèves réguliers de l'école d'élevage ovin de la promotion Delorme 1948-49. On note à sa droite la présence du maître berger André Moret.



Figure 7. Le corps enseignant de la Bergerie Nationale en 1950. On reconnaît Raymond Laurans au centre avec son chien, avec à sa droite Roger Regaudie sous-directeur. Le deuxième personnage à sa gauche est Pierre Mauléon, le maître berger Moret est à son extrême gauche.



Figure 8. En 1953 Raymond Laurans présente les officiels au Président de la République Vincent Auriol, lors de sa visite à la Bergerie Nationale.



Figure 9. En 1961 à Vichy, on distingue de gauche à droite Jacques Laurans, fils de Raymond Laurans, la mère de Raymond portant dans ses bras Pierre fils de Jacques et, à droite Raymond Laurans.



Figure 10. En 1987 Raymond Laurans fête les Rois en trinquant avec Silvia Lauvergne.

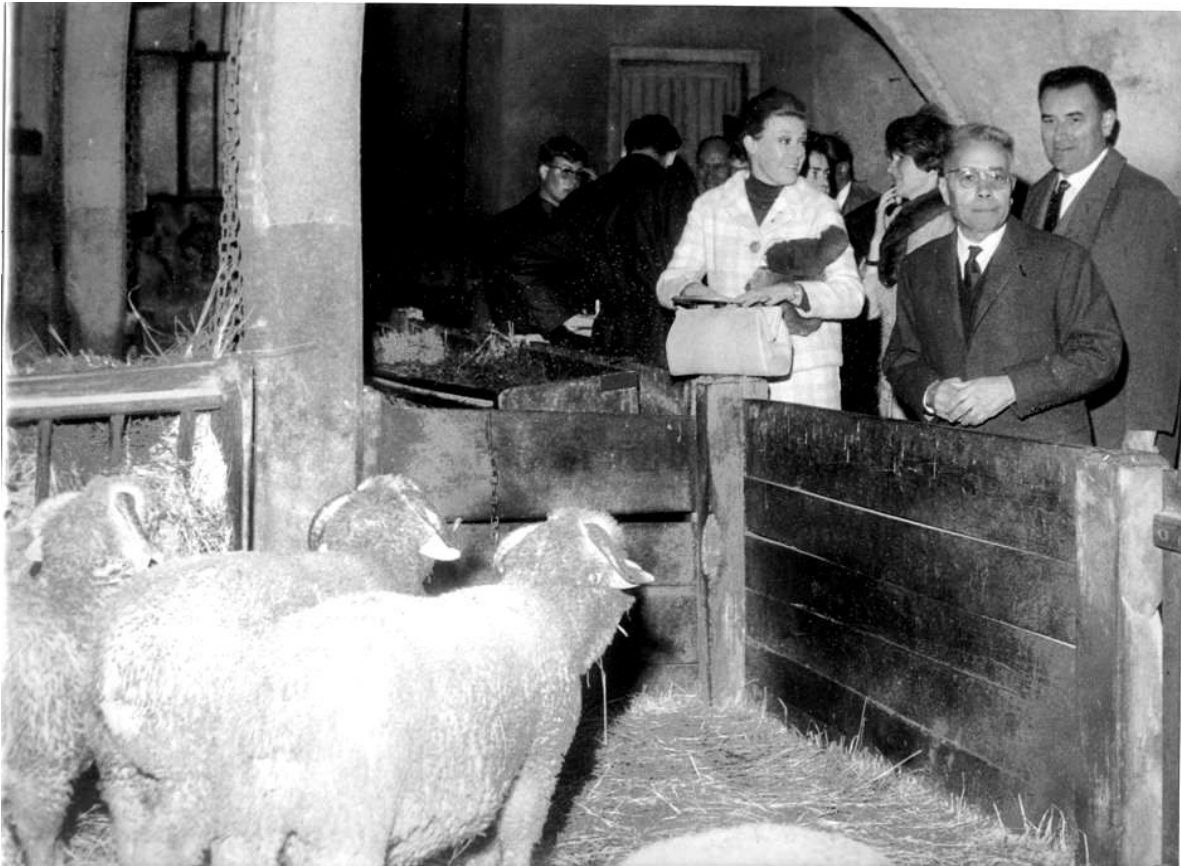


Figure 11. En 1966 Miss Australie visite la Bergerie nationale. On reconnaît à sa gauche Raymond Laurans et Roger Regaudie.



Figure 12. Voyage de la Société d’Ethnozootecnie (SEZ) en Savoie en 1981. A la gauche de Raymond Laurans on reconnaît Janine Spindler et le Dr Hachet qui prend des notes.



Figure 13. Voyage de la SEZ en Auvergne en 1983. A la gauche de Raymond Laurans on reconnaît Robert Darpoux et Caroline Ducros-Laurans.



Figure 14. Voyage de la SEZ dans le Marais poitevin en 1990. Au premier plan on reconnaît Luc Gilbert et son épouse. Au second plan Tixier, Caroline Ducros-Laurans, Raymond Pujol et Raymond Laurans.

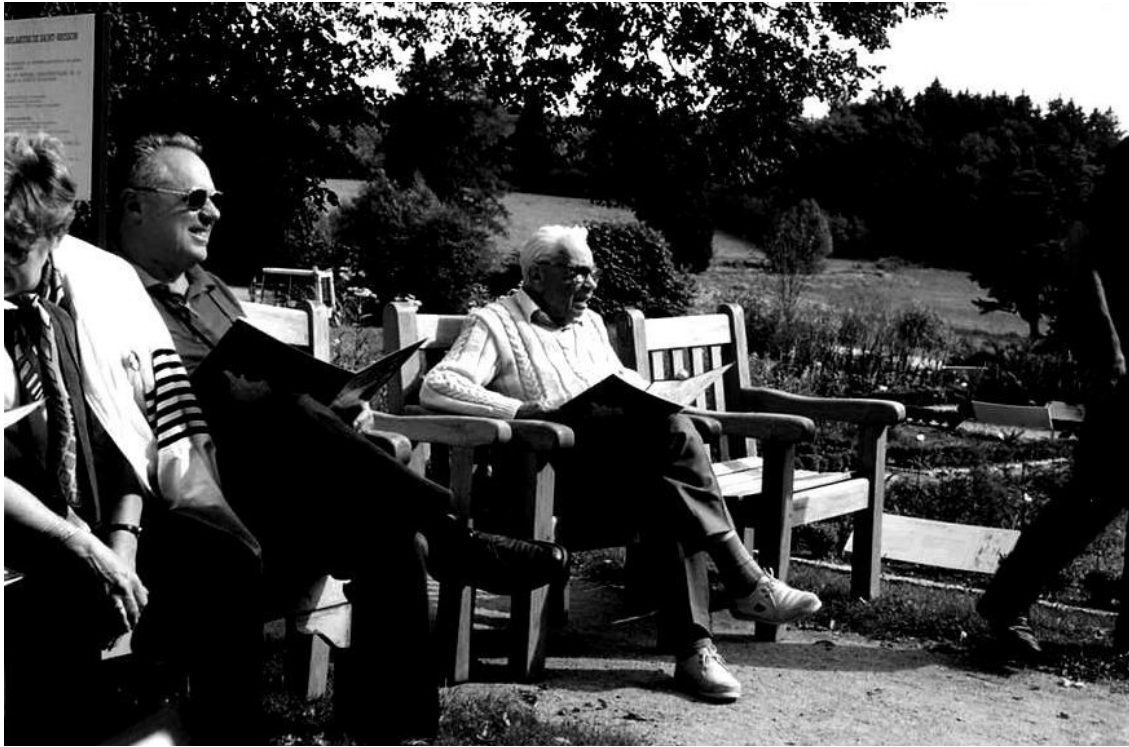


Figure 15. Voyage de la SEZ dans le Morvan en 1992.

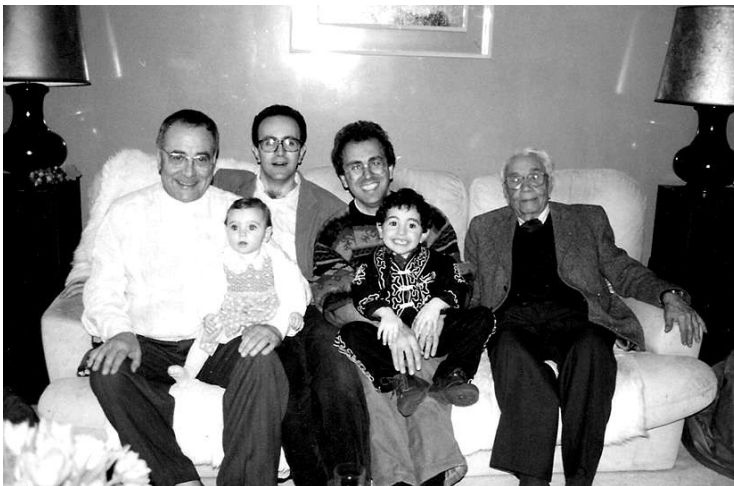


Figure 16. Noël 1993 à Paris avec, de gauche à droite, Jacques Laurans puis ses deux fils Pierre et Renaud et Raymond Laurans. Sur les genoux de Jacques et de Renaud on trouve Fanny et Marc, enfants de Pierre.



Figure 17. Le même, jour au même endroit on reconnaît de gauche à droite Michèle Verner-Laurans, épouse de Jacques, Geneviève Laurans épouse de Pierre et caroline Ducros-Laurans épouse de Raymond. Les enfants sont Fanny et Marc.



Figure 18. CA du 12 juin 1996; Raymond Laurans passe le flambeau au professeur Bernard Denis.

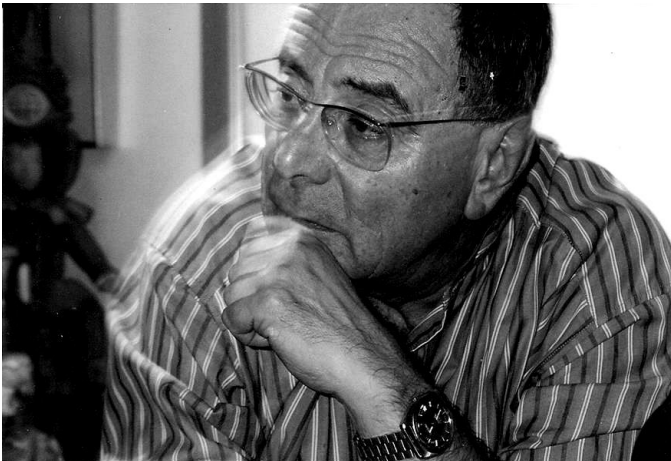


Figure 19. Jacques Laurans (1934-2010) fils de Raymond Laurans en 1994



Figure 20. Le cabinet de travail de Raymond Laurans à Paris, état en 2009.



Figure 21. La demi-journée d'hommage à Raymond Laurans à Rambouillet le 18 novembre 2010. On reconnaît de gauche à droite au premier rang Laurent Avon, Mme Molénat, Maurice Molénat, Raymond Pujol puis, en retrait Roland Bruère, René Fredet et François Ménissier. L'orateur est J.J. Lauvergne et la séance est présidée par Bernard Denis.



Figure 22. Le 18 novembre 2010 Christine Lang et Bernard Denis dévoilent la plaque de l'amphithéâtre Raymond Laurans à la Bergerie Nationale.



Figure 23. La plaque dans tous ses états.

HOMMAGE A RAYMOND LAURANS

**JOURNÉE DU 18 NOVEMBRE A LA BERGERIE DE
RAMBOUILLET**

Table ronde: l'ethnozootechnie aujourd'hui

Organisateurs: Bernard DENIS et Jean-Pierre DIGARD

PROPOSITIONS POUR UN AVENIR DE L'ETHNOZOOTECHE

Jean-Pierre DIGARD ⁽¹⁾

Résumé: Après une mise au point sur les diverses définitions possibles de l'ethnozooteche, l'article examine quelques-unes des questions qui se posent aujourd'hui ou vont se poser prochainement à cette discipline: les attitudes à adopter face au productivisme, à l'animalisme, la sauvegarde de la biodiversité domestique, la réhabilitation et la conservation des techniques et des savoirs traditionnels, les applications au développement, etc. Sont envisagées, pour terminer, les conditions d'un avenir de l'ethnozooteche: la résistance aux idéologies, la pluridisciplinarité, etc. Au terme de cette contribution au ton volontairement personnel, l'auteur dit sa confiance en un avenir de l'ethnozooteche, si toutefois celle-ci accepte quelques infléchissements de ses conceptions et de sa pratique.

En ce jour d'anniversaire et de commémoration choisi par notre Société pour s'interroger sur le passé, le présent et l'avenir de l'ethnozooteche, il paraît légitime que l'une des deux composantes de son intitulé, l'ethnologie (que, faute de mieux, je représente ici), prenne sa part – toute sa part – de cette réflexion.

Cette réflexion me semble en effet s'imposer pour au moins deux raisons principales:

1) **une raison de fond:** comme on va le voir, il règne, dans les définitions et les points de vue concernant l'ethnozooteche, une diversité et un flou qui sont préjudiciables à l'exercice de cette discipline et à sa perception à l'extérieur;

2) **une raison de conjoncture:** les doutes qui s'expriment quant aux modèles agricoles productivistes et les menaces qui pèsent sur la biodiversité, domestique en particulier, plaident en faveur de l'ethnozooteche et de son utilité.

Mais ne brûlons pas les étapes et commençons par le commencement... Mon but, dans cet article au ton volontairement personnel, n'est nullement d'appeler à une quelconque orthodoxie, mais simplement d'essayer de mieux dégager les bases à partir desquelles il s'agira, ensuite, d'envisager des objectifs et les moyens à mettre en œuvre pour les atteindre.

Pour une redéfinition de l'ethnozooteche

Commencer par le début, c'est sans doute, d'abord, s'assurer que tous les ethnozootecheurs, qui sont en majorité des zootechniciens, accordent bien tous la même signification au mot "ethnologie". Car l'ethnologie qui est associée à la zootechnie dans l'intitulé "ethnozooteche" n'est pas l'«ethnologie» des zootechniciens, c'est-à-dire l'étude des races d'animaux domestiques, mais celle qui a pour objet le comportement collectif des êtres humains dans le cadre de sociétés caractérisées chacune par l'association d'une population et d'une culture particulières (cf. la formule simplifiée classique: "société = population + culture").

L'ethnologie science de l'Homme comporte trois phases ou échelles d'étude successives:

1) l'ethnographie, qui consiste en la collecte sur le terrain, par "observation participante", au sein d'une société donnée, des informations utiles concernant la dite société;

2) l'ethnologie proprement dite, qui désigne le traitement, la mise en forme et l'interprétation des informations recueillies sur le terrain, en vue de la description et de l'analyse de la société étudiée; l'ethnologie *stricto sensu* s'intéresse avant tout aux différences, aux particularités qui distinguent les sociétés et

les cultures les unes des autres;

3) l'anthropologie, qui pratique la comparaison des sociétés et des cultures en s'efforçant de dépasser leurs traits distinctifs mis en évidence par l'ethnologie, pour dégager les traits communs à l'espèce humaine tout entière, les invariants qui fondent le propre et l'unité de l'Homme.

Pour les ethnologues, de Marcel Mauss à Claude Lévi-Strauss, l'ethnologie au sens large représente "un mode original de connaissance" plutôt qu'une "source de connaissance particulière". Par conséquent, il est en principe possible d'appliquer la démarche ethnologique à des sujets très divers, dont l'élevage et l'utilisation d'animaux domestiques.

L'intérêt porté à tel ou tel aspect ou domaine des activités humaines a peu à peu donné naissance, au sein même de l'ethnologie, à des endospécialités comme l'ethnomusicologie (ethnologie de la musique) ou l'ethnotecnologie (ethnologie des techniques), sous-disciplines désormais reconnues et établies, ou encore (non parfois sans abus de sens) comme l'ethnométhodologie (méthode ethnologique à l'usage de certains sociologues), l'ethnopoétique (pratiquée à l'Université Paris VII), l'ethnoscénologie (à Paris X-Nanterre) ou même l'ethnomarketing (à Paris V-René Descartes)...

Dans ce contexte, qu'est-ce donc que l'ethnozooteche? S'agit-il d'une "ethnoceci/ethnocela" de

1) Ethnologue, directeur de recherche émérite au CNRS. 29 Av. du Mal De Lattre de Tassigny, 94 220 CHARENTON.

plus? Est-elle un métissage de l'ethnologie et de la zootechnie dans lequel il conviendrait d'injecter plus d'ethnologie selon les uns, plus de zootechnie selon les autres?

Trois acceptions du terme "ethnozootechnie" peuvent être envisagées:

Une définition large, celle du fondateur de la Société d'Ethnozootechnie

L'ethnozootechnie, écrivait Raymond Laurans, "recherche les liens qui les [les hommes et les animaux] unissent, afin d'expliquer les interactions entre groupes animaux et groupes humains, tant dans les sociétés primitives que dans les sociétés évoluées.

L'ethnozootechnie est une science à la fois biologique et sociologique, elle fait appel à la contribution de nombreuses disciplines: histoire, géographie, agronomie, zootechnie, génétique, ethnologie, linguistique, arts plastiques, musique, sociologie, etc.

Elle poursuit ses recherches dans les domaines les plus variés: philosophie, mythologie, religion, symbolisme, arts et folklore" (Laurans, 1962, p. 3).

Ce point de vue, qui englobe tout ce qui concerne les relations hommes-animaux domestiques, rejoint la conception que Raymond Pujol a de l'ethnozoologie (Pujol et Carbone, 1990).

Outre sa formulation quelque peu datée (« sociétés primitives" opposées aux "sociétés évoluées"...), cette

conception favorise deux dérives potentielles.

D'une part, une dérive folkloriste: dans un passage qui, paraît-il, mécontenta certains membres de notre Société, j'avais écrit qu'à la Société d'Ethnozootechnie, "la dimension ethnologique de la domestication animale se réduit trop souvent à un folklore désuet" (Digard, 1990, p. 58); j'ajouterais aujourd'hui qu'elle cultive volontiers un certain goût pour le curieux, le rare, le périphérique (les plumes, les os, les sons...).

D'autre part, une dérive érudite: cette dérive menace dès lors que l'on cherche à tout recueillir sur l'élevage et l'utilisation des animaux domestiques dans une population ou en un lieu donnés: cela conduit à une accumulation érudite, mais stérile si elle n'est pas solidement problématisée au départ et interprétée à l'arrivée – Eugène Rolland a ainsi recueilli sur la Faune populaire de la France la matière de treize volumes (Rolland, 1877-1902): en aurait-il écrit le double qu'on n'aurait pas été plus avancés!

Une définition étroite de l'ethnozootechnie calquée sur celle des ethnosciences

L'ethnozootechnie aurait intérêt à ne pas perdre de vue les efforts de clarification méthodologique et théoriques qui furent accomplis dans le cadre des ethnosciences et plus particulièrement de l'ethnobiologie (Castetter, 1944; Lévi-Strauss, 1962; Sturtevant, 1964; Barrau, 1976; Friedberg, 1987). Deux types d'approche y furent développés:

- l'approche *etic* (« étique" (mot que l'ethnologie a calqué sur une branche de la linguistique: la phonétique, étude des sons tels qu'ils sont perçus de l'extérieur) considérant l'élevage et l'utilisation d'animaux domestiques dans le cadre de diverses sociétés, mais vus du point de vue du chercheur, extérieur, donc, à celui des acteurs concernés (Barrau, 1990);

- l'approche *emic* (« émique" (de phonémique, étude des traits distinctifs des sons au sein d'un même système phonologique) envisageant, elle, la production et l'utilisation des animaux domestiques chez les Autres, mais vues, cette fois, de l'intérieur, en essayant d'en décrypter la logique sous-jacente à partir de la manière dont les acteurs perçoivent (cognition), ordonnent (classification) et pratiquent le monde qui les entoure (cf. Conklin, 1954, étudiant la connaissance que les Hanunoo, Austronésiens de l'île de Mindoro, aux Philippines, ont de leur environnement naturel en se fondant sur l'étude de leurs catégories sémantiques).

Pour schématiser, on pourrait dire que la démarche "étique" étudie les Autres avec le regard de la zootechnie occidentale, tandis que la démarche "émique" étudie la

"zootechnie" des Autres à travers leur propre regard.

Ouvrons ici une parenthèse pour répondre à la question: qui sont ces "Autres"? Il s'agit, bien sûr, des sociétés et cultures "exotiques", non-occidentales. Mais il peut tout aussi bien s'agir des "autres en nous", car, des sociétés paysannes, plus ou moins "traditionnelles", aux sociétés urbaines, plus ou moins "populaires", les rapports humains-animaux déterminent, même en Occident, des strates culturelles caractérisées par des ensembles de pratiques et de discours relativement diversifiées, parmi lesquelles on peut distinguer par exemple:

a) des relations *effectives*, *réelles* d'élevage et d'utilisation d'« animaux de rente", relations qui sont principalement le fait de catégories rurales et/ou professionnelles;

b) des relations *réelles*, à dominante affective, avec des "animaux de compagnie", relations qui sont le plus souvent le fait d'amateurs citadins;

c) des relations *fictives*, imaginées et conçues comme un idéal à atteindre par divers courants de la mouvance "animalitaire" (Digard, 1999, chap. XI);

d) des relations *réelles* pratiquées par une population croissante de néo-ruraux pour la plupart issus de la catégorie (b) et qui sont le vecteur involontaire ou inconscient de l'introduction dans la catégorie (a) de perceptions et sensibilités de la catégorie (c).

Une définition intermédiaire, plus opérationnelle, de l'ethnozootechne

de l'ethnozootechne, à la fois large par la matière traitée, mais plus resserrée quant à la problématique, définition pour laquelle je penche personnellement.

Je voudrais ici me référer à ce qu'écrivait André Leroi-Gourhan à propos de l'ethnozoologie (lignes que l'on peut lire en remplaçant les mots "ethnozoologie" et "ethnozoologues" par ceux d'« ethnozootechne » et d'« ethnozootechiciens »):

« Comme toutes les disciplines-frontières, l'ethnozoologie [penser: ethnozootechne] répond aux préoccupations de trois catégories de chercheurs, en l'occurrence à celles de quelques ethnozoologues [ethnozootechiciens] proprement dits qui cherchent leur équilibre entre les deux disciplines, mais surtout à celle des ethnologues intéressés par l'animal et des zoologues [zootechiciens] intéressés par l'homme. [...] *Mais l'essentiel est l'ouverture du dialogue, la claire perception de ce que les uns peuvent apporter aux autres; la définition de l'objectif commun*" (Leroi-Gourhan, 1975, p.13; passage souligné par moi, J.-P. D.)

À la question: que peut apporter la zootechne à l'ethnologie? je répondrais que, comme elle est fondamentalement holiste (c'est-à-dire qu'elle s'intéresse autant aux liens qui unissent les éléments d'une culture qu'à ces éléments eux-mêmes), l'ethnologie ne peut pas rester indifférente aux apports de la zootechne dès lors que la société étudiée élève et/ou utilise peu ou prou des animaux domestiques.

À la question: que peut apporter l'ethnologie à la zootechne? la réponse est incontestablement: la dimension culturelle. En effet, la définition classique de la culture par Tylor (1871), la préférée de Lévi-Strauss (1988, p. 229) – "ce tout complexe qui comprend les savoirs, les croyances, l'art, la morale, les coutumes et toutes autres capacités ou habitudes acquises par l'homme en tant que membre d'une

société" –, peut fort bien s'appliquer à la zootechne. Par conséquent, l'ethnozootechne consistera en l'identification et en la prise en compte des facteurs sociaux et culturels qui pèsent, quoiqu'on en dise, même en Occident, sur la "rationalité" zootechne. Ce sont ces facteurs sociaux et culturels qui expliquent, notamment, que, pour un même résultat recherché, on procède d'une certaine manière à tel endroit, et d'une autre manière à tel autre endroit. Plus précisément, les animaux domestiques, en tant qu'ils sont domestiques, n'existent que par les hommes qui les produisent et qui les utilisent; comme tous les autres hommes, leurs éleveurs vivent au sein d'une société et d'une culture données; ce cadre social et culturel conditionne en grande partie leurs modes de pensée et d'action ainsi, par conséquent, que leurs manières de produire et d'utiliser des animaux – manières qui varient d'une époque à une autre, d'un lieu à un autre. L'étude des éleveurs et des utilisateurs d'animaux, qui est de la compétence exclusive des sciences sociales (dont l'ethnologie), apparaît donc aussi importante, pour les filières animales, que l'étude des animaux eux-mêmes, qui ressortit, elle, aux sciences biologiques.

Pour tenir toutes ses promesses, la prise en compte des dimensions sociale et culturelle des faits zootechniques suppose que l'on accepte d'étudier les techniques d'élevage et d'utilisation des animaux dans toutes les sociétés en plaçant sur un pied d'égalité théorique, c'est-à-dire sans tenir d'emblée les unes comme supérieures et les autres comme inférieures, mais en les considérant toutes autant qu'elles sont comme le produit d'une histoire particulière, dans un environnement naturel et social donné. À cet égard, je me demande si le nom de "zootechne comparée" n'aurait pas été préférable à celui d'ethnozootechne... Mais ce qui est fait est fait!

À quoi peut servir l'ethnozootechne?

On a vu, notamment à la lecture d'André Leroi-Gourhan, que des éléments de réponse à cette question ont déjà été apportés. Je voudrais donc simplement rappeler ici que Raymond Laurans, dès 1962, se posait lui aussi cette question:

« Mais quelle peut être l'utilité de tels travaux? »

En premier lieu, ils satisfont un besoin profond de l'homme qui souhaite connaître l'histoire de ceux qui l'ont précédé. [...]

L'ethnozootechne peut aussi apporter sa contribution à l'amélioration de notre bétail.

Le XX^e siècle à ses débuts avait pensé que la science zootechne toute fraîche permettait d'accorder un caractère définitif et immuable aux créations du moment. Une meilleure connaissance de l'étude des races et de leurs adaptations successives aux besoins de la société aurait permis d'orienter ce courant naturel au lieu de la laisser se développer anarchiquement.

Races et techniques actuelles ne sont qu'un moment de leur longue histoire, où le passé conditionne l'avenir. Les

génétistes le savent bien, aussi souhaitent-ils connaître eux aussi, les caractères des races d'autrefois.

Enfin, l'ethnozootechne a un rôle culturel qui ne peut laisser indifférent ceux qui s'intéressent à l'enseignement." (Laurans, 1962, p. 3)

Le deuxième objectif, que je qualifierais de "relativiste", fixé par Raymond Laurans à l'ethnozootechne me paraît avoir retrouvé toute son actualité: encore une fois, les doutes qui s'expriment quant aux modèles agricoles productivistes et les menaces qui pèsent sur la biodiversité domestique peuvent entraîner dans un avenir proche, et dans plusieurs domaines, un regain d'intérêt pour l'ethnozootechne. Dans cette hypothèse, il n'est sans doute pas inutile de penser aux questions qui pourraient être posées à l'ethnozootechne – l'inventaire qui suit n'est pas limitatif – et aux moyens à mettre en œuvre pour y répondre.

Les filières animales sur le fil du rasoir entre productivisme et animalisme

L'ethnozootechne est née dans un contexte de recherche de productivité dont son fondateur Raymond Laurans et quelques autres esprits éclairés avaient

commencé à entrevoir les excès et les risques. Ce contexte est inchangé, et s'est même aggravé, comme le montrent certaines tendances actuelles. Parmi celles-ci figure

l'assimilation de plus en plus fréquente de la "professionnalisation" des éleveurs à la "technicisation" des pratiques d'élevage, via divers circuits de sous-traitance. Si la fourniture de béquilles techniques peut présenter un intérêt pour les "nouveaux éleveurs" néoruraux, en revanche elle dessaisit de leur métier les éleveurs traditionnels (c'est-à-dire dépositaires d'une tradition d'élevage), elles les endettent et les aliènent. En outre, certains "services" relevant de l'ingénierie génétique commerciale sont porteurs de dangers potentiels à plus long terme: en prônant et en favorisant le recours à un nombre toujours plus réduit de reproducteurs ultra-sélectionnés, ils contribuent à la dissémination maximum d'un patrimoine génétique appauvri.

Pour atténuer ou camoufler les effets du productivisme à outrance dans les filières animales, certaines instances dirigeantes de l'élevage ont érigé en impératif moral, en "politiquement correct", la recherche du "bien-être animal" (BEA, traduction erronée du mot anglais *welfare*). Sous des dehors modérés et rassurants (Jeangène Vilmer, 2008), le BEA constitue en réalité un danger pour l'élevage et les éleveurs. Désormais désignés à une opinion publique mal informée comme des bourreaux d'animaux, ceux-ci sont culpabilisés et délégitimés: une grave crise morale s'ajoute à la crise économique qui les frappe déjà. Encouragés dans cette voie par leur organisme, des chercheurs de l'INRA, par leur travaux (Burgat, 1997; Porcher, 1997...) et par les thèses qu'ils dirigent (Isabelle Veyssier...), préparent un monde où le bétail européen bénéficierait, si on les suivait, de conditions de "bien-être" (de logement, de satiété, de durée de sommeil, etc.) qui sont inconnues d'une grande partie de l'humanité (voir Digard, 2009b). La tyrannie du BEA engendre aussi des

dérives, inévitables en vertu de la logique bien connue du "toujours plus" qui anime la plupart des militants animalistes: végétarisme – cf. les récentes campagnes contre la viande (Nicolino, 2009) –, puis végétalisme, véganisme, "libération animale" (Singer, 1973), etc.

À la décharge (?) de l'INRA, il convient de mentionner que c'est à un autre chercheur de cet établissement (Bourdon, 2003) qu'il revient d'avoir démontré que le mouvement animalitaire est l'une des armes utilisées par le lobby agro-alimentaire anglo-saxon dans le cadre de la guerre commerciale opposant agricultures du Nord et agricultures du Sud et dont l'un des champs de bataille est l'Union européenne et ses institutions communautaires (cf. les attaques contre le lait et les fromages au lait cru, contre la viande de cheval et contre la production de "veau sous la mère", mais pour le bœuf aux hormones américain, pour l'addition de graisses dans le chocolat, pour la fabrication du vin rosé par mélange de rouge et de blanc, etc.) – mais ne peut-on aussi se demander si, en cédant avec le BEA aux sirènes animalitaires, l'INRA, établissement public de recherche agronomique français, ne fait pas le jeu de l'adversaire?

Dans ce contexte, il faut dire et répéter que la seule voie crédible et réaliste de la "protection animale", c'est la protection des animaux, non en tant qu'individus, mais en tant que populations, espèces ou races domestiques – cf. l'attention constante portée par la Société d'Ethnozootechnie aux races à faible effectif, dont témoignent au moins cinq journées d'étude et livraisons de la revue *Ethnozootechnie* (numéro spécial, 1974; n° 29, 1979; n° 33, 1984; n° 52, 1993; n° 76, 2005).

La conservation et la valorisation des techniques et des savoirs traditionnels, en réponse à l'alternative productivisme/animalisme

L'idée de "faire du neuf avec du vieux" (pour dire bref) n'est ni se montrer passéiste ou conservateur, ni donner dans le "primitivisme" ou jouer au "rétroévolutionnaire" (selon les mots d'Amselle, 2010). Cette idée s'inscrit au contraire dans le prolongement ou à la proximité de conceptions dont la pertinence n'est plus à démontrer: *soft technology* (Schumacher, 1978), écodéveloppement (Sachs, 1981), développement durable, "relances de traditions" comme la transhumance ovine, l'utilisation du cheval de trait, l'élevage de certaines races bovines en Norvège (Bromberger, Chevallier et Dossetto, 2004)... jusqu'à la création toute récente d'une "Banque mondiale des savoirs traditionnels" qui sera installée à l'ITKI (International Traditional Knowledge Institute que préside l'architecte Pietro Laureano) en construction (d'ici à 2015, avec le soutien de l'UNESCO) à Gualchiere di Remole, ancien centre médiéval de production et de traitement de la laine sur l'Arno, près de Florence (Le Hire, 2010). Il faut souligner ici qu'un tel conservatoire ne saurait se contenter d'être un musée car les outils ne sont que des objets morts sans les gestes, les savoir-faire et les connaissances qui les actionnent et les rendent efficaces. Cela s'avère particulièrement vrai en matière d'élevage et d'utilisation d'animaux domestiques, techniques réputées pauvres en objets (Digard, 1990, chap. IX). Souvenons-nous aussi, par exemple, de cette journée d'étude de la

Société d'Ethnozootechnie du 4 décembre 2008 où furent évoqués, par Henri Baron, ces chevaux dressés dans le calme avec des ordres brefs et précis, à la différence d'autres équidés affolés par les hurlements permanents de conducteurs incompetents; par Pierre Quéméré, ces truies qui s'agitent ou qui restent calmes, et qui peuvent donner spontanément jusqu'à 32 porcelets/an en fonction de leurs porchers; ces vaches qui donnent ou retiennent leur lait selon les personnes qui les traitent (cf. les nouveaux-nés qui sont constipés ou non selon les puéricultrices). Comment, enfin, ne pas penser ici à ces "bêteleux" de la Bourgogne de mon enfance, à qui les autres paysans prêtaient un don particulier pour le maniement des bêtes, don qu'ils auraient "dans le sang", qui leur serait venu "naturellement, sans avoir jamais appris, [...] comme leur pousse la barbe" (Robinet, 1946, p. 16)?

La seule question qui vaille, ici, n'est pas, en définitive, celle du choix entre les deux termes de l'alternative conservation/innovation, mais celle de la découverte du juste équilibre entre les deux – ou mieux: de la part de conservation à injecter dans l'innovation; ou encore de la capacité innovante de la conservation, dès lors que, parallèlement aux aspects techniques, on prend aussi en compte les aspects environnementaux, sociaux et culturels (Shepherd, 2010).

Une "ethnozootéchnie appliquée" aux problèmes du développement environnemental, économique et social

En ces temps de "mondialisation", l'ethnozootéchnie ne saurait se montrer indifférente à l'élevage des "vrais Autres" (et pas seulement des "autres en nous"). Il n'est que de constater, par exemple dans les écosystèmes pâturés d'Iran, les dégâts causés par une "modernisation" synonyme d'occidentalisation et de sédentarisation systématique des nomades, et la nécessité, pour tenter de remédier un tant soit peu à cette évolution calamiteuse, de sauver ce qui subsiste des savoirs pastoraux traditionnels (Digard, à paraître).

Une avancée significative vient d'être accomplie dans cette direction avec la publication récente d'un *Manuel de zootéchnie comparée Nord-Sud* (Théwis *et al.*, 2005). Si la tentative vaut d'être saluée, elle révèle cependant des lacunes symptomatiques: on n'y trouve rien

sur le Moyen-Orient et l'Asie centrale, leurs déserts, leurs steppes et leurs montagnes à vocation pastorale; les facteurs sociaux et culturels du développement des productions animales y sont expédiés en moins d'une vingtaine de pages (p. 501-518); la bibliographie ne comporte que deux références à des travaux ethnologiques (dus au "touaregologue" Edmond Bernus)... C'est dire qu'il reste beaucoup à faire, pour une vraie coopération pluridisciplinaire ethno-zootéchnique, sur tous ces terrains "exotiques" où il existe tellement de vraies urgences.

J'ajoute, *last but not least*, qu'un développement "exotique" des préoccupations de la Société d'Ethnozootéchnie pourrait aussi avoir pour effet d'attirer à elle quelques ethnologues de plus, ce qui ne serait pas un mal...

Des apports conceptuels de l'ethnozootéchnie

a) Le concept de "biodiversité domestique"

Le moins que l'on puisse en dire est qu'il n'est guère reconnu! L'idée d'une "biodiversité construite" commence elle-même seulement à émerger (Labatut, 2010). Quand on parle de "biodiversité", c'est en effet presque toujours de la biodiversité sauvage qu'il est question – sans doute y a-t-il là un lointain héritage de ce vieux préjugé remontant à Buffon qui voyait dans la "domesticité" un facteur de "dégénération" (dégénérescence) des animaux!

Il est logique qu'étant méconnue, la biodiversité domestique soit aussi négligée, avec, pour principale conséquence, le déclin des races à petits effectifs auxquelles on a vu que la Société d'Ethnozootéchnie a consacré plusieurs de ses activités et publications.

Pire encore, la biodiversité domestique est parfois même combattue, certains la considérant dans tous les cas comme nuisible à la biodiversité sauvage. On vient, hélas, d'avoir une nouvelle manifestation de ce regrettable parti pris avec l'éradication, décidée en 2009, des quelque 600 bovins "marrons" de l'île d'Amsterdam (introduits en 1871 à partir de La Réunion et féralisés), au motif, éminemment discutable, que ces bovins résidaient sur la zone de nidification de l'albatros d'Amsterdam, espèce endémique de l'île, dont il ne subsisterait qu'une trentaine de couples, au demeurant bien plus menacés par la prédation des chats et des rats... Toujours est-il que, selon un communiqué diffusé le 26 mars 2010 par plusieurs personnalités représentatives (Leroy *et al.*, 2010), cette éradication constitue un "non-sens" dont le principal résultat aura été de faire disparaître à jamais le trésor génétique, zootéchnique et scientifique que constituait ce troupeau laissé à lui-même depuis près de cent cinquante ans.

Il est donc urgent et important de faire reconnaître et respecter la biodiversité domestique. Cela contribuerait du même coup à restaurer l'image d'un Homme qui n'a pas fait que détruire, comme voudrait le faire croire une certaine vulgate écologiste primaire, mais qui a aussi créé (cf. Planhol, 2004).

b) La notion de race en zootéchnie

À ce sujet, un constat troublant peut être fait: l'influence inconsciente de l'antiracisme pour les humains a entraîné, chez certaines personnes mal informées, une réaction de rejet de l'existence des races chez les animaux – cf. les accusations de "racisme" qui furent proférées lors de la promulgation de la loi de janvier 1999 relative aux "chiens dangereux". Loin de moi l'idée de réviser les concepts scientifiques au gré des emballements d'une opinion publique au demeurant fort versatile. Il s'agit simplement ici de procéder à une actualisation des concepts en phase avec le progrès des connaissances. En l'occurrence, sur cette notion de race, il me semble nécessaire de distinguer désormais trois niveaux de faits voisins mais néanmoins différents:

- un phénomène naturel, correspondant aux anciennes "races géographiques" des zoologues, devenues "sous-espèces géographiques" (Grassé, 1946, p. 13, jusqu'à ses cours du début des années 1960 à la Faculté des Sciences de Paris) et/ou "espèces filles" (Jay Gould, 2002, p. 851 et 1090-1091), résultant de situations d'endémisme prolongé survenant au sein d'une même espèce;

- un phénomène anthropique, correspondant, lui, aux races zootéchniques (Denis, 1982) en tant que populations homogènes d'animaux d'une même espèce sélectionnés en fonction d'un même "standard" (phénotype) et que l'on fait se reproduire entre eux;

- enfin, un phénomène idéologique, celui des "races" humaines, qui ont pu exister dans un très lointain passé au sens de "races géographiques", mais qui n'ont plus aujourd'hui de réalité, du fait d'un métissage généralisé, et dont l'inexistence biologique a été mise en évidence dès les années 1970 par l'hémotypologie (Ruffié, 1983, vol. II, p. 97-195) et la génétique des populations (Collectif, 2006).

Je propose donc, pour clarifier et assainir le débat, de réserver le taxon "race" à son acception anthropique et zootéchnique.

Les conditions d'un avenir pour l'ethnozootechne

Les questions dont la liste (non exhaustive) vient d'être dressée représentent autant de défis pour l'ethnozootechne. Les relever suppose que celle-ci s'en

donne les moyens, notamment en s'imposant certaines lignes de conduite, voire même en acceptant quelques infléchissements de ses conceptions et de sa pratique.

La résistance aux idéologies, aux modes et aux "politiquement corrects"

Les interdits sont ici nombreux – refus (raisonné) du scientisme et du technicisme, de l'idéalisation nostalgique d'un passé révolu, des placebos et des hochets animalitaires aussi hypocrites qu'illusoire, etc. –, mais dessinent heureusement en creux des impératifs positifs, comme la recherche d'un développement humain aussi complet, durable et harmonieux que possible, alliant

l'évidente intégration des innovations scientifiques et la non moins nécessaire prise en considération des techniques et des savoirs accumulés par l'expérience humaine, en vue d'une production agricole répondant tout à la fois aux besoins matériels et psychiques des producteurs et des consommateurs, dans le respect bien compris des animaux.

La pluridisciplinarité, atout majeur de la Société d'Ethnozootechne

Cette pluridisciplinarité s'exprime et doit continuer à s'exprimer à travers la confrontation de trois couples de points de vue.

En premier lieu, car ils sont fondamentaux, ceux des ethnologues et des zootechniciens. Il est à noter que ce dialogue peut se trouver renforcé du fait d'un regain d'intérêt qui se manifeste depuis une dizaine d'années parmi les ethnologues pour les thèmes animaliers (même si cet intérêt emprunte parfois des chemins tortueux ou creusés d'ornières: ethnologie des représentations plus que des pratiques, tentation du tout-symbolique...). Peut-on parler d'un regain d'intérêt symétrique des zootechniciens pour l'étude des facteurs sociaux et culturels? La question reste posée...

En second lieu, la confrontation des points de vue des chercheurs et des praticiens (éleveurs, agronomes et vétérinaires de terrain, etc.): faut-il préciser que le chercheur en ethnologie que je suis est extrêmement demandeur de l'expérience des praticiens?

En troisième lieu, la confrontation des différents points de vue propres aux filières représentées à la Société d'Ethnozootechne. Notre président Bernard Denis sait que je ne suis pas favorable à la création, au sein de la Société d'Ethnozootechne, de groupes par espèces, dans la mesure où ils nous privent de cette confrontation des spécificités, et des animaux concernés et des métiers correspondants, qui fait la richesse de notre Société, du moins à mes yeux. En d'autres termes (à dessein caricaturaux): le familier du monde du cheval que je suis n'est pas à la Société d'Ethnozootechne pour n'entendre parler que de cheval, mais pour entendre parler aussi de chèvre, ce qui n'est plus possible puisque un groupe spécifique se consacre désormais à cet animal!

Ce dialogue inter/pluridisciplinaire est important (Digard, 2009a) pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, il constitue un moyen efficace pour s'éviter le ridicule de se lancer sur des pistes que l'on croit vierges alors qu'elles ont peut-être déjà été explorées!

Surtout, c'est le passage obligé de toute recherche scientifique digne de ce nom. "Quand un problème se pose à vous, faites feu de tout bois pour essayer de le résoudre", ne cessait de répéter à ses étudiants mon maître Maxime Rodinson. Encore faut-il en avoir les capacités, c'est-à-dire pouvoir être, comme l'était Rodinson, à la fois épigraphiste,

ethnologue, historien, linguiste, orientaliste, politologue, sociologue, tout en "se débrouillant" dans une trentaine de langues (Digard, 2004). Mais n'est pas Rodinson qui veut. Et Rodinson lui-même ne pourrait peut-être plus être, aujourd'hui, le Rodinson qu'il était. Je veux dire par là que l'accumulation des connaissances et des avancées scientifiques est telle de nos jours qu'il est devenu impossible à une seule personne de les appréhender dans leur totalité. On s'aperçoit même – et ce constat est préoccupant – que certaines découvertes passent totalement inaperçues des spécialistes d'un même domaine tellement est colossale la somme des lectures qui sont nécessaires pour se tenir informé des avancées dans sa propre discipline – mais le moins que puisse faire un chercheur est d'essayer quand même...

De plus, c'est aux interfaces entre champs disciplinaires que jaillissent les innovations, les questions nouvelles voire les disciplines neuves (biologie x chimie = biologie cellulaire; linguistique ethnologie = anthropologie cognitive, etc.). Pourquoi? Sous réserve d'approfondissements qu'il appartiendra aux sciences cognitives de conduire, on observe fréquemment que les "immigrants" dans une discipline se posent, par ignorance ou par naïveté, des questions qui ne viennent pas à l'esprit des spécialistes les plus proches d'un domaine, et que les premiers manifestent des audaces heuristiques que les seconds n'osent pas se permettre (Dogand et Pahre, 1991).

Enfin, la pluridisciplinarité, en croisant des points de vue différents sur un même objet, nécessite et favorise la recherche de langages et de référentiels communs.

- Mais une interdisciplinarité réussie suppose aussi que plusieurs conditions et règles de fonctionnement soient respectées.

Chaque spécialiste doit exercer ses compétences dans son domaine propre sans empiéter sur celui des autres: c'est le NOMA (Non Overlapping Magisteria) inventé et prôné par le biologiste Stephen Jay Gould (2000).

- *Charité bien ordonnée commence par soi-même...* Ce dicton peut aussi s'appliquer à la science: il ne saurait y avoir d'interdisciplinarité sans disciplines fortes. Comment, en effet, des spécialistes d'une discipline pourraient-ils dialoguer avec les représentants d'autres disciplines, et que pourraient-ils leur apporter, s'ils ne sont pas d'abord sûrs des fondements empiriques,

méthodologiques et théoriques de leur propre discipline, et reconnus comme tels par leurs pairs et par leurs partenaires en pluridisciplinarité? Rien ne serait plus désastreux qu'une pluridisciplinarité qui servirait de béquille ou de masque à

des scientifiques médiocres ou à des disciplines chancelantes. Autrement dit: pas d'ethnozootechnie possible sans bons ethnologues et sans bons zootechniciens!

Quelques autres points à améliorer

a) La confrontation des points de vue des générations: la Société d'Ethnozootechnie s'en préoccupe à travers la création d'un groupe "jeunes zootechniciens". Mais, là encore, pourquoi un *groupe* particulier? Les jeunes demandent-ils à rester entre eux? Sont-ce les "anciens" qui veulent les tenir à l'écart? Le mélange des catégories d'âge ne serait-il pas plus profitable à tous?

b) Un effort sur la rigueur, condition de notre crédibilité: en particulier, je pense que la revue *Ethnozootechnie* n'a pas vocation à publier *tous* les textes pourvus que ceux-ci émanent de membres de la Société d'Ethnozootechnie.

c) Davantage de débat d'idées: l'incompréhension

(pour ne pas dire la méfiance) que beaucoup de zootechniciens nourrissent envers les sciences sociales (dont l'ethnologie), qu'ils ont tendance à confondre avec la philosophie, suscite parfois, c'est vrai, des débats un peu vifs... Mais n'est-ce pas plutôt le ronronnement convenu, prélude à l'assoupissement puis au silence définitif, qu'il nous faut surtout craindre?

Conclusion: oui, l'ethnozootechnie peut avoir un avenir, à la fois parce qu'elle a démontré sa pertinence et parce le champ de son application a conservé toute son actualité; mais cet avenir a un coût, institutionnel aussi bien qu'intellectuel, que l'ethnozootechnie doit accepter d'assumer.

Bibliographie

- AMSELLE, Jean-Loup, 2010, *Rétrovolution. Essai sur les primitivismes contemporains*, Paris, Stock (« Un Ordre d'Idées »).
- BARRAU, Jacques, 1976 "Ethnobiologie", in: Pierre SAMUEL, Yves GAUTIER et Ignacy SACHS (eds.), *L'Homme et son environnement: de la démographie à l'écologie*, Paris, Retz CEPL, p. 235-239.
- BARRAU, Jacques, 1990 "Les Hommes dans la nature", in: Jean POIRIER (ed.), *Histoire des mœurs*, Paris, Gallimard (« Encyclopédie de la Pléiade »), vol. I, p. 9-58.
- BOURDON, Jean-Pierre, 2003 "Recherche agronomique et bien-être des animaux d'élevage. Histoire d'une demande sociale", *Histoire et Sociétés Rurales*, n° 129, p. 221-239.
- BROMBERGER, Christian; CHEVALLIER, Dominique; DOSSETTO, Danièle (eds.), 2004 *De la Châtaigne au Carnaval. Relances de traditions dans l'Europe contemporaine*, Die, Éditions À Die/Paris, Mission du Patrimoine Ethnologique.
- BURGAT, Florence, 1997 *Animal, mon prochain*, Paris, Odile Jacob.
- COLLECTIF, 2006, La Science et les races. Ce que dit vraiment la génétique sur la diversité humaine, Paris, La Recherche (« Les Dossiers de la Recherche », n° 401).
- CONKLIN, Harold C., 1954, *The Relation of Hanunoo culture to the plant world*, New Haven (Connecticut), Yale University Press.
- CASTETTER, Edward Franklin, 1944 "The Domain of ethnobiology", *American Naturalist*, vol. 78, n° 774, p. 158-170.
- DENIS, Bernard, 1982 "À propos de la notion de race: points de vue d'un zootechnicien", *Ethnozootechnie*, n° 29, p. 61-67.
- DIGARD, Jean-Pierre, [1990] *L'Homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*, Paris, Fayard (« Le Temps des Sciences »), 2007.
- DIGARD, Jean-Pierre, [1999] *Les Français et leurs animaux. Ethnologie d'un phénomène de société*, Paris, Hachette (« Pluriel »).
- DIGARD, Jean-Pierre, 2004 "Maxime Rodinson (1915-2004)", *L'Homme*, n° 171-172, p. 543-548.
- DIGARD, Jean-Pierre, 2009a "Espace et temps d'un ethnologue", in: Anne-Marie GRANGE, Pernelle GRANDJEAN et Alain REYNAUD (eds.), *Les Vertus de l'interdisciplinarité. Mélanges offerts à Marcel Bazin*, Reims, Université de Reims Champagne-Ardenne (« Cahiers de l'Institut d'aménagement du territoire et d'environnement de l'université de Reims », numéro spécial), p. 31-39.
- DIGARD, Jean-Pierre, 2009b "Raisons et déraisons des revendications animalitaires. Essai de lecture anthropologique et politique", *Pouvoirs. Revue Française d'Études Constitutionnelles et Politiques*, n° 131, p. 97-111.
- DIGARD, Jean-Pierre, À paraître "Les Politiques tribales de l'État iranien, entre visions sécuritaires et développementalistes", in: Hosham DAWOD (ed.), *Tribu et État au Moyen-Orient, en Afrique du Nord et orientale*.
- DOGAN, Mattei; PAHRE, Robert, 1991 *L'Innovation dans les sciences sociales. La marginalité créatrice*, Paris, PUF.
- FRIEDBERG, Claudine, 1987 "Les Études d'ethnoscience", *Le Courrier du CNRS*, supplément au n° 67, p. 19-24.
- GRASSÉ, Pierre-Paul, 1948 "La Race en zoologie", *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, IX^e Série, tome 7, p. 12-15.
- JAY GOULD, Stephen, 2000, *Et Dieu dit: "Que Darwin soit!"*, Paris, Le Seuil.
- JAY GOULD, Stephen, [2002] *La Structure de la théorie de l'évolution*, Paris, Gallimard, 2006.
- JEANGÈNE VILMER, Jean-Baptiste, 2008 *Éthique animale*, Paris, PUF.
- LABATUT, Julie, 2010 *Construire la biodiversité. Processus de conception de "biens communs"*, Paris, Les Presses des Mines Paris-AgroParisTech.
- LAURANS, Raymond, 1962 "Ethnozootechnie", *Bulletin Technique d'Information des Ingénieurs des Services Agricoles*, n° 174, p. 3-4; reproduit dans *Ethnozootechnie*, n° 1, p. 3-4.

- LE HIRE, Pierre, 2010 "Une Banque mondiale pour les savoirs traditionnels", *Le Monde*, n° 20361, 11-12 juillet, p. 4.
- LEROI-GOURHAN, André, 1975 "Préface", in: *L'Homme et l'animal. Premier colloque d'ethnozoologie*, Paris, Institut International d'Ethnoscience, p. 13.
- LEROY, Grégoire; GAUTIER, Mathieu; DENIS, Bernard; ÉGLIN, Jean-Emmanuel; NAVES, Michel; PATIN, Stéphane, 2010 "Éradication des bovins de l'île d'Amsterdam, un non-sens", communiqué de presse du 26 mars 2010, 3 p.
- LÉVI-STRAUSS, Claude, 1962, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon.
- LÉVI-STRAUSS, Claude; ÉRIBON, Didier, 1988, *De près et de loin*, Paris, Odile Jacob.
- NICOLINO, Fabrice, 2009, *Bidoche. L'industrie de la viande menace le monde*, Paris, Éditions Les Liens Qui Libèrent.
- de PLANHOL, Xavier, 2004, *Le Paysage animal. L'homme et la grande faune: une zoogéographie historique*, Paris, Fayard.
- PORCHER, Jocelyne, 2002, *Éleveurs et animaux, réinventer le lien*, Paris, PUF/Le Monde.
- PUJOL, Raymond; CARBONE, Geneviève, 1990, "L'Homme et l'animal", in: Jean POIRIER (ed.), *Histoire des mœurs*, Paris, Gallimard (« Encyclopédie de la Pléiade »), vol. I, p. 1307-1388.
- ROBINET, Jean, 1946, *Compagnons de labour. Roman d'un paysan et de ses chevaux*, Paris, Flammarion.
- ROLLAND, Eugène [1877-1910] *Faune populaire de la France*, Paris, G.-P. Maisonneuve et Larose, 1967, 13 vol.
- RUFFIÉ, Jacques, 1983, *De la Biologie à la culture*, Paris Flammarion (« Champs »), 2 vol.
- SACHS, Ignacy, 1981, *Initiation à l'écodéveloppement*, Toulouse, Privat.
- SCHUMACHER, Ernest Friedrich, 1973, ***Small is beautiful: Economics as if people mattered***, New York, Harper & Collins.
- SHEPHERD, Chris J., 2010, "Mobilizing local knowledge and asserting culture: The cultural politics of in situ conservation of agricultural biodiversity", *Current Anthropology*, vol. 51, n° 5, p. 629-654.
- SINGER, Peter, [1973], *La Libération animale*, Paris, Grasset, 1993.
- STURTEVANT, William C., 1964, "Studies in ethnoscience", *American Anthropologist*, vol. 66, n° 2, p. 99-130.
- THÉWIS, André; BOURBOUZE, Alain; COMPÈRE, Roger; DUPLAN, Jean-Maurice; HARDOUIN, Jacques (eds.), 2005 *Manuel de zootechnie comparée Nord-Sud*, Paris, Agence Universitaire de la Francophonie/INRA Éditions.
- TYLOR, Edward B., [1871] *La Civilisation primitive*, Paris, Reinwald, 1876-1878, 2 vol.

ZOOTECHE ET ETHNOZOOTECHE. DILEMMES ET PARADOXES.

Pierre QUÉMÉRÉ ⁽¹⁾, Bernard DENIS ⁽²⁾

Résumé – Zootechnie et Ethnozooteche sont définis, par rapport à leur contenu, dans une perspective historique. Le mot "Zootechnie" n'est plus guère employé dans les programmes de l'enseignement supérieur court (BTS) ou long (Ingénieur). Les contenus pédagogiques sont déclinés autour de périphrases variées, centrées sur "les productions animales" ou "les filières animales". Ils impliquent une approche pluridisciplinaire du domaine selon quatre points de vue: technique (les performances), économique (les filières), écologique (l'environnement) et sociétal (les attentes des consommateurs). Cet élargissement du domaine de la Zootechnie aurait pu justifier le maintien partiel de "zootecniciens généralistes" dans l'enseignement supérieur agronomique. Il n'en a rien été. Aujourd'hui, les enseignants-chercheurs sont des spécialistes pointus. Cependant, l'organisation des cursus de formation en spécialisation et leur évaluation, sous des formes diversifiées, laissent à penser que le système est suffisamment résilient par rapport au maintien d'une culture générale zootechnique. Dans l'enseignement supérieur court (BTS) est pointée la difficulté de recruter des enseignants généralistes capables de se situer par rapport aux objectifs des programmes de formation en relation avec la pratique du terrain. Les conséquences à tirer de ces évolutions, pour la Société d'Ethnozooteche, sont envisagées en guise de conclusion.

Inventé par AMPÈRE (ROBIN, 1996), le mot "Zootechnie" a été popularisé par DE GASPARIN dans son fameux "Cours d'agriculture", paru en 1843. Le mot s'impose officiellement, en 1848, avec la création d'une chaire de Zootechnie, confiée à BAUDEMONT, à l'éphémère Institut National Agronomique de Versailles (1848-1852).

Le mot Ethnozooteche est beaucoup plus récent. Il n'apparaît que plus d'un siècle plus tard, avec la création

de la Société d'Ethnozooteche, par Raymond LAURANS, en 1971, en parallèle au développement des Ethnoscience.

Le préfixe "ethno" renvoie à l'idée de "populaire" ou, par extension, de "traditionnel", et fait ressortir l'importance de l'histoire: en effet, les pratiques populaires sont toujours considérées comme anciennes. De leur côté, les techniques paraissent au premier abord plus contemporaines. On peut y voir un premier paradoxe dans le mot "Ethnozooteche" lui-même.

La ZOOTECHE et l'ETHNOZOOTECHE

Après les polémiques du XIXème siècle sur le périmètre de ses champs (MAGNE, MOLL et GAYOT, SANSON, DECHAMBRE), l'accord semble s'être fait, au début du XXème, sur la définition de la Zootechnie. Elle est considérée comme une discipline d'application (ou une science appliquée) qui relève des sciences biologiques et des sciences humaines. Elle a pour but de mettre en œuvre des techniques en élevage, avec un objectif économique (animaux de rente).

La plupart des auteurs, jusqu'en 1970, distinguent nettement la Zootechnie générale de la Zootechnie spéciale. Le Professeur LEROY définit la Zootechnie générale comme "*l'étude des principes qui s'appliquent à l'élevage de tous les animaux domestiques, sans distinction d'espèces*", tandis que la Zootechnie spéciale "*étudie d'une manière systématique les règles techniques relatives à la production de chaque catégorie de bétail*". C'est ainsi qu'il range dans la Zootechnie générale: l'anatomie et la physiologie animales, la pathologie, l'alimentation pratique,

le logement, l'ethnologie, l'hérédité et la sélection, et la reproduction. Cette énumération ne vaut pas complètement pour les Ecoles vétérinaires, où Anatomie, Physiologie et Pathologie constituent des matières ou ensembles de matières bien à part. Dans les établissements d'enseignement supérieur agronomique, la Zootechnie générale intégrera plus tard, d'autres aspects comme l'histoire de la Zootechnie, les lois générales de la croissance et du développement, la lactation, les performances d'élevage,... pendant que des matières majeures prendront leur autonomie pédagogique: l'alimentation, l'amélioration génétique (ou sélection), la pathologie (l'art vétérinaire). La Zootechnie spéciale intègre les spécificités de la production par espèce: la production de viande bovine, les petits ruminants (ovins et chèvres), la production porcine, l'aviculture,... Souvent les bovins, et en particulier la vache laitière, constitueront le modèle d'application des principes généraux.

Nous empruntons à la revue "Ethnozooteche", la définition de ce terme. Elle apparaît dans tous les numéros publiés. Elle spécifie que l'Ethnozooteche "*étudie les relations HOMME, ANIMAL, MILIEU dans les sociétés anciennes et actuelles, et leurs transformations déterminées par l'évolution de l'élevage. Elle réunit ainsi des éléments de comparaison, de réflexion et des*

¹) Professeur de zootechnie honoraire de l'Institut supérieur d'Agriculture de Beauvais – Kermorvan, 29 170 St Evarzec.

²) Professeur de zootechnie honoraire de l'Ecole vétérinaire de Nantes – 5 Avenue Foch, 54 200 Toul.

informations utiles à ceux qui s'intéressent à l'histoire et à l'avenir de l'élevage des animaux domestiques. Les thèmes suivants retiennent plus particulièrement l'attention:

l'origine des animaux domestiques et l'évolution des races,

l'histoire de l'élevage,

l'évolution des techniques et du langage des éleveurs,

leur adaptation aux conditions socio-économiques,

la conservation du patrimoine génétique animale,

la place de l'élevage dans les sociétés anciennes et actuelles".

Dans cette définition, deux aspects apparaissent

majeurs:

- mises en exergue, les relations homme animal milieu (ou espace ou environnement), soulignent l'importance accordée aux systèmes complexes et à leur diversité (analyse systémique);
- les aspects historiques, d'hier à demain. Le mot évolution revient à trois reprises et le mot histoire deux fois.

On sent bien que l'Ethnozootecnie tente de (ré)concilier l'histoire (ethno) et la modernité (pluridisciplinarité). C'est le deuxième paradoxe.

L'enseignement de la zootecnie, hier et aujourd'hui: de la Zootecnie aux Productions et Filières animales

Hier: la Zootecnie

Les cours de Zootecnie générale dans l'enseignement supérieur (Écoles d'Ingénieur) pouvaient avoir des objectifs et des contenus très variables en fonction des préférences et des compétences du Professeur chargé du cours. Sa personnalité et son charisme personnel auprès des étudiants étaient des éléments fondamentaux de l'évaluation empirique et orale, non codifiée à l'époque. "J'ai été l'élève de...". Ainsi J.-C. FLAMANT a-t-il pu évoquer les "*tribus agronomiques et vétérinaires*" ou les "*familles claniques*".

A titre d'exemple, au tout début des années 1970, l'un de nous attribuait, à l'Institut Supérieur d'Agriculture de Beauvais (ISAB), les objectifs généraux suivants:

- apprécier les productions animales (la séduction!);
- découvrir les lois zootecniques générales, applicables aux différentes espèces;
- repérer l'aspect pluridisciplinaire des productions animales, avec des références à la physiologie, l'éthologie, la gestion, la sociologie rurale, l'écologie (les systèmes d'élevage dans leur contexte) et l'agronomie (cultures fourragères).

Le contenu portait sur l'histoire de la Zootecnie, le concept de race, l'organisation de l'élevage en France (loi de 1966), l'approche globale des productions animales (concept d'écosystème), les lois générales de la croissance et du développement, la carcasse et la viande, la lactation, les performances d'élevage, l'organisation du flux

technologique en élevage intensif, la gestion technico-économique des troupeaux. La plupart de ces chapitres comportaient des comparaisons inter espèces (Zootecnie comparée).

A l'époque, les cours d'alimentation, d'amélioration génétique (génétique des populations, génétique quantitative et sélection animale) et de pathologie étaient autonomes et assurés par des spécialistes. Tous ces cours avaient, grosso modo, la même importance horaire (40 à 60 h). A la fin des années 1960, est apparu le cours sur les filières animales, à l'intersection du département de Zootecnie et du département d'Économie. Il traitait de l'étude des fonctions (production, transformation, distribution, consommation), des agents (métiers et entreprises) et des marchés (prix) qui vont de l'amont de la production (industries des intrants) jusqu'à la consommation, et de leurs évolutions dans le temps et dans l'espace. Durant les "Trente Glorieuses", les mots clés caractérisant ces éléments de Zootecnie générale étaient: productivité, performances, développement, intensification, gestion technico-économique, filières,...

Assez fréquemment, selon les établissements, l'enseignement sur les productions par espèces: porc, petits ruminants, aviculture, pisciculture,... (Zootecnie spéciale) était du domaine optionnel (non obligatoire et au choix des étudiants).

Aujourd'hui: les productions et filières animales

Nous avons analysé les propositions de formation, dans le domaine des productions animales, à deux niveaux de formation de l'enseignement supérieur:

- le BTS (Bac+2),
- la formation Ingénieur (Bac+5),

...à partir, respectivement, des sites Internet du Ministère de l'Agriculture et de 9 Écoles d'Ingénieur.

Le BTS est explicitement intitulé "Productions Animales", mais les enseignements spécialisés sont classés sous la rubrique Zootecnie: amélioration génétique, reproduction, alimentation, santé du troupeau. Il est

spécifié clairement que la formation est généraliste, pluridisciplinaire, appuyée sur les "*savoirs et savoir-faire professionnels*"...acquis "*sur les troupeaux de l'exploitation des établissements*", intégrant dans les enseignements scientifiques et techniques: "*les activités d'élevage et l'environnement, la technologie comparée des productions animales, les surfaces fourragères et les installations d'élevage*". Enfin, dans tous les établissements, un ou plusieurs Modules d'Initiatives Locales (MIL) sont proposés (1 module=120 h) dont certains peuvent être très originaux et appuyés sur des opportunités locales. A titre d'exemples, repérés sur les sites de quelques lycées agricoles, citons: les productions animales sous signes officiels de qualité, les produits fermiers et les circuits

courts, les animaux de compagnie, les techniques d'agriculture alternative en élevage orienté bovin-ovin ou équin (présence d'un grand centre équestre à proximité), etc....

Les formations en Écoles d'Ingénieur sont caractérisées par le séquençage LMD (Licence, Master, Doctorat) ou 3, 5, 8 (ans). Nous nous sommes intéressés à leur programme pédagogique du tronc commun, relatif à l'enseignement zootechnique, et à l'intitulé de leurs spécialisations, quelquefois appelées Domaine d'Approfondissement (DA). Ce dernier, selon les Écoles, dure de 12 à 18 mois, stage et mémoire de fin d'études compris. Nos investigations sommaires montrent que:

- dans certaines Écoles, le mot Zootechnie ou l'adjectif zootechnique n'apparaît nulle part, ni dans la liste des unités d'enseignement, ni dans les intitulés des départements ou des équipes d'enseignement et de recherche;
- le mot Zootechnie ne figure jamais dans l'intitulé

La Zootechnie... demain?

De nouveaux champs de compétences à intégrer

Partant du constat de l'écart croissant entre la vision citadine de l'élevage et la réalité vécue par les éleveurs, entraînant une incompréhension entre le "consommateur citoyen" et "l'éleveur gestionnaire", combiné aux traits singuliers de l'élevage impliquant des animaux vivants, sensibles, avec des éleveurs garants de la sécurité alimentaire, du bien-être animal... JUSSIAU et MONTMÉAS (2004) relèvent "deux défis de taille... pour la zootechnie en tant que discipline d'enseignement":

- elle doit s'élargir au-delà des animaux de rente classiques et s'intéresser aussi aux équins, aux gibiers, à d'autres espèces domestiques (bison, autruche, lamas, escargots,...), aux animaux de compagnie, et, d'une façon plus générale, aux productions diversifiées et aux techniques alternatives;
- elle doit intégrer d'autres problématiques: le maintien de la santé publique, l'entretien de l'espace et du paysage, la gestion durable des ressources, la réponse aux demandes sociétales (traçabilité, qualité sensorielle, lien producteur-consommateur, bien-être

d'une spécialisation. Par contre, nous avons repéré les périphrases telles que: Sciences et Ingénierie pour les Filières Animales; Enjeux et défis des productions animales; Productions Animales (2 fois); Ingénierie zootechnique; Biologie, productions animales et qualité; Productions Animales: élevage et filière; Biologie appliquée aux productions et à la santé animales; etc... Les mots fédérateurs sont bien: productions animales et, accessoirement, filières animales;

- inutile d'ajouter que nous n'avons jamais repéré le terme Ethnozootechnie, ni dans les troncs communs, ni dans les domaines de spécialité. Pourtant, les mots clés cités à propos des DA: filières, marchés, bien-être animal, qualité, terroir, systèmes, innovation, outils d'aide à la décision, élevage, zootechnie, environnement,... sont partie intégrante de l'Ethnozootechnie. C'est le 3^{ème} paradoxe.

animal, éthique,...).

Par ailleurs, LANDAIS et BONNEMAIRE (1994) plaident pour que le concept "systèmes d'élevage" remplace le concept "animal machine", seul susceptible, selon eux, "de fédérer et d'unifier le champ de la discipline" qui met en œuvre 4 éléments en interaction: l'éleveur, l'animal, les ressources, les produits.

Cette conception élargie de la Zootechnie implique une approche pluridisciplinaire du domaine dans lequel 4 points de vue sont concernés: biotique (l'élaboration des performances animales), économique et technologique (les filières), géographique et écologique (l'espace, l'environnement) et sociétal (les politiques publiques, les attentes des consommateurs).

Selon JUSSIAU et MONTMÉAS, l'Ethnozootechnie, par l'intermédiaire de la Société d'Ethnozootechnie, a promu et facilité l'intégration de cette "conception élargie et systémique de la zootechnie".

Conséquence pour les enseignants

Entre l'approfondissement et l'accroissement considérable et accéléré des connaissances biologiques relatives aux animaux de rente, d'une part, et l'élargissement et la complexification des questions relatives à l'élevage, d'autre part, comment bâtir des programmes pédagogiques équilibrés qui maintiennent l'"opérationnalité" indispensable des techniciens et ingénieurs formés? Avec quels types d'enseignants?

Pour ce qui est du profil des enseignants dans les Écoles d'Ingénieur, le débat a eu lieu. Certains ont plaidé pour le maintien d'un "zootechnicien grand généraliste" (COLÉOU, 1994), n'excluant pas que "chaque enseignant puisse développer un pôle d'excellence dans un domaine particulier" (double compétence, mais le Ministère de l'Agriculture a opté pour le choix du modèle universitaire appliqué aux établissements d'enseignement supérieur de

son ressort. Celui-ci impose la formation par la recherche et, de fait, une spécialisation. On peut alors se demander si un chercheur en biologie moléculaire ou en physiologie de la reproduction mérite d'être qualifié de zootechnicien. DENIS et THÉRET (1994) ne le pensent pas, tendant à réserver cet attribut au "zootechnicien grand généraliste", alors que COLÉOU (op. cit.) se veut très ouvert. Le bon sens aurait probablement voulu que, dans l'intérêt même des étudiants, on fasse cohabiter des enseignants généralistes et des enseignants spécialisés mais cela n'a pas été le cas.

Dans l'enseignement supérieur court (BTS lycées agricoles), le contexte est encore plus problématique. Beaucoup de lycées agricoles, publics et privés, ont été créés ou se sont développés dans les années 1960-1970. Les enseignants des matières techniques (Zootechnie,

Agronomie, Économie rurale,...) recrutés étaient, à l'origine, Ingénieurs de formation. Beaucoup se sont retrouvés à la retraite dans les années 2000. S'est alors posé le problème de leur remplacement. Avec des salaires à l'embauche relativement faibles par rapport à d'autres secteurs d'emploi (IAA, coopératives, organisations professionnelles agricoles, agrofourniture,...) le recrutement de jeunes Ingénieurs comme enseignants est devenu très problématique. Dans l'enseignement public, les élèves fonctionnaires dans les Écoles d'Ingénieur, donc déjà salariés et sous contrat, se sont majoritairement orientés vers l'administration aux dépens de l'enseignement. Dans l'enseignement privé, les recrutements d'Ingénieurs sont restés difficiles. Il a fallu confier, dans les deux cas, une partie des enseignements techniques à des universitaires de formation (Bac+3 ou Bac+5) dont l' "opérationnalité" terrain est loin d'être assurée. C'est un doux euphémisme! Ou à des contractuels, voire à des vacataires, dont la pérennité n'est pas acquise. Loin s'en faut. Depuis plus de 10 ans la situation perdure et semble même, dans certains cas, s'aggraver. Dans ces conditions, l'on ne peut que se montrer perplexe quant à la poursuite d'une culture zootechnique.

Quand on regarde, dans les faits, la construction et le déroulé des parcours pédagogiques dans les années de

spécialisations des Écoles d'Ingénieur, dans le domaine des productions animales, au dire des étudiants eux-mêmes, on voit que le résultat global est plutôt satisfaisant, même si les enseignants sont devenus nettement plus "pointus" et moins enclins à la pluridisciplinarité...qu'on leur demande pourtant! L'explication est sans doute à trouver à plusieurs niveaux:

- les équipes spécialisées ont accepté de croiser leurs compétences et, dans le meilleur des cas, de co-construire ensemble (nous faisons volontairement le pléonasme) les parcours de formation terminaux, sans compter le choix possible pour les étudiants de migrer dans un autre établissement ou à l'étranger avec possibilité de double diplôme (Msc) (1);
- ces programmes de spécialisation font largement appel à des professionnels vacataires de haut vol;
- quelques spécialistes évoluent, avec l'âge, volontairement ou par nécessité, vers plus d'interdisciplinarité et de transversalité;
- les stages et les projets y concourent aussi.

En dépit de ce qui apparaît donc comme une certaine résilience du système, dans les Écoles d'Ingénieur, c'est bien un nouveau profil d'enseignants et, parallèlement, une nouvelle conception de la Zootechnie qui se mettent en place.

Quelles conséquences pour la Société d'Ethnozootechnie?

Sans hésiter à nous répéter, retenons, notamment de ce qui précède, qu'aujourd'hui, le mot Zootechnie ne s'affiche plus guère, ayant plutôt cédé la place aux "sciences animales". Le profil des enseignants s'est modifié-ils sont devenus "enseignants-chercheurs", nécessairement spécialisés- mais ils ont su, en dépit d'un "saucissonnage" des matières et de leur reventilation sans suivre apparemment un fil conducteur, trouver les moyens de ne pas porter atteinte à la qualité de la formation zootechnique des étudiants.

L'ethnozootechnie a-t-elle effectivement fécondé la zootechnie (qui ne s'appelle plus ainsi), comme le prévoyaient JUSSIAU et MONTMEAS (op. cit.)? On peut y croire, dans une certaine mesure au moins, car les thèmes qui caractérisaient l'agriculture des Trente Glorieuses sont moins mis en avant aujourd'hui, et l'ouverture est admise dans les actions de développement.

L'absence de nouveaux "zootechniciens grands généralistes" (c'est-à-dire de zootechniciens tout court selon nous) et l'ouverture de la Zootechnie à

l'Ethnozootechnie conduisent à se demander si la Société d'Ethnozootechnie ne devrait pas s'ouvrir un peu plus à la zootechnie. En continuant à en faire vivre ce mot d'abord, mais peut-être aussi en développant des actions plus orientées vers la Zootechnie. Certes, l'équilibre sera à maintenir avec l'ethnologie mais celui-ci ne mérite-t-il pas d'être apprécié sur une longue période plutôt que systématiquement? Si l'on prend comme critère les séances thématiques que la SEZ a tenues jusqu'à présent, on remarque que certaines sont équilibrées, d'autres plus ethnologiques, d'autres plus zootechniques. La question que nous posons est de savoir s'il nous faut aller plus loin en direction de la zootechnie. Nous sommes tentés de répondre positivement, sans forcément en faire un but mais, si l'opportunité se présente, nous pensons qu'il ne faudra pas hésiter. L'essentiel est que soient privilégiés le lien entre l'homme et l'animal d'une part, et les applications des recherches fondamentales plutôt que les recherches elles-mêmes.

Conclusions

D'aucuns ont pu considérer la Zootechnie comme sinistrée dans l'enseignement supérieur, non sans quelque raison. Il est vrai que des éléments classiques de la culture zootechnique ont disparu de l'enseignement (l'histoire de l'élevage, les races, les lois zootechniques générales,...), à des degrés divers selon les établissements. En réalité, et à l'examen des faits (évaluation par les étudiants, évaluation par les pairs, évaluation par la CTI (2), évaluation par les

employeurs au premier emploi, même si dans ce dernier cas les résultats sont plus contrastés), il est possible de constater que les effets pervers attendus possiblement d'une absence ou d'une réduction de culture générale zootechnique (il en serait vraisemblablement de même dans d'autres spécialités) ne semblent pas pour le moment pénalisants à l'excès.

1) MSc: Master of science

2) CTI: Commission des Titres d'Ingénieurs

Il reste néanmoins souhaitable que la zootechnie, en tant que discipline que l'on connaissait encore dans les années 1970, continue à vivre sous cette forme. Si elle ne peut plus le faire dans les établissements d'enseignement, les associations sont là pour offrir une alternative et, bien entendu, la Société d'Ethnozootechnie en fait partie.

Bibliographie

- COLÉOU J., 1994. Horizon 2010: quel zootechnicien pour quels développements? Ethnozootechnie n° 54, 149-169
- DENIS B. et THÉRET M., 1994. Les grands traités de zootechnie et leur conception de cette discipline. Ethnozootechnie n° 54, 3-24.
- FLAMANT J.C., 1994. L'enseignement de la zootechnie en Europe du Sud: personnages, lignages, et messages. Ethnozootechnie n° 54, 41-55.
- JUSSIAU R. et MONTMÉAS L., 2004. La zootechnie dans l'enseignement agricole aujourd'hui: l'apport particulier de l'ethnozootechnie. In GUINTARD, C. et MAZZOLI-GUINTARD, C. , *Élevage d'hier, élevage de demain, Mélanges d'Ethnozootechnie offerts à Bernard DENIS*, PUR Rennes, 381-393.
- LANDAIS E. et BONNEMAIRE J., 1994. Zootechnie et systèmes d'élevage: sur les relations entre l'enseignement supérieur et la recherche. Ethnozootechnie n° 54, 109-140.
- ROBIN, B., 1996. A propos du mot "Zootechnie". Ethnozootechnie n° 57, 3-5.

GENS DU TROUPEAU

RENCONTRES - OBSERVATIONS – ENSEIGNEMENTS

Jean-Maurice DUPLAN ⁽¹⁾

Résumé – Mode de vie, art, technique, science, l'exploitation d'animaux est un domaine de plus en plus "documenté". Sa composante humaine -appelons la l'éleveur ou l'éleveuse pour faire simple- a longtemps paru tellement aller de soi qu'elle n'a guère été l'objet d'études. Sa raréfaction dans les sociétés industrialisées a considérablement changé la situation en en faisant un thème d'actualité. Ceci vaut particulièrement pour les "herding communities", les "gens du troupeau" dont la symbiose entre humains et animaux, notamment des bovins, vient du fond des âges. De telles sociétés étaient encore observables, notamment dans les bassins allaitants français, Charolais particulièrement, alors que les structures ancestrales, sélectionneurs et bounhoummes, commençaient à évoluer. A travers les continents et les ethnies, cette coexistence présente des traits communs résultant sans doute des caractéristiques de l'espèce la plus simple, bovine en l'occurrence. Le parallélisme entre les qualités que valorise la voie peule, cette communauté africaine championne toutes catégories de l'élevage bovin et celle qui font les bons candidats britanniques au métier de vacher, est remarquable. La philosophie, la religion interviennent pour introduire de la diversité: l'abattage des femelles bovines, formellement et culturellement interdit chez les Hindouistes, soit près d'un milliard de personnes, paraît-il acceptable aux autres sociétés? Un compromis est-il concevable sur un sujet aussi ... vital? Ne peut-on aussi penser que, de même qu'il y a une variabilité génétique intraspécifique de la composante bovine, il y a une telle variabilité pour, de par le monde, les "gens du troupeau"?

"Vous le saviez, vous, que le XPMLF était un quadrupède de nos régions qui rumine et donne du lait?" déclare, selon Gosciny et Sempé en 2004, le petit Nicolas,

fort satisfait d'avoir complété une grille de mots croisés assez complexe. Nous nous efforcerons d'aller plus loin...

L'élevage: état, art, technique, science

A travers les siècles et les témoignages qu'ils nous ont laissé, le savoir sur l'élevage s'approfondit et s'organise de plus en plus. Dans l'Antiquité, c'est un état: les Scythes ont de vastes troupeaux, boivent du lait et mangent du beurre. Pour les non-spécialistes, c'est un art: le berger, la bergère ont de vastes loisirs occupés par la musique ou la méditation. Le XIX^e siècle en Europe continentale, plus tôt au Royaume-Uni, y étend les pratiques qui réussissent si bien dans l'industrie. En 1842 apparaît le néologisme "zootechnie", ensemble des techniques applicables aux animaux. Un siècle et demi plus tard, le terme a vieilli. Qui de nos jours se dit encore zootechnicien? Un docteur-vétérinaire excellent connaisseur des peuples du lait et de l'élevage, richesse des pauvres, assume fièrement ce titre. Et de façon collective, peut-être encore cette fraction de tribu berbère marocaine, dans la région d'Oulmès, avant-poste du Moyen-Atlas, appelée les "Izitchouenns". La seule étymologie vraisemblable dans cette région où se

rejoignent les territoires de trois confédérations: Zaërs, Zaïanes et Zemmours, où les dénominations sont Aït Ychchou, Aït Yayia, etc... est: les Zootechniciens! Ces éleveurs, en effet, sont parmi les rares exemples maghrébins à avoir une race bovine bien identifiée, la Blonde d'Oulmès-Zaërs, ancêtre -ou descendante?- de la Retinta espagnole, et leur savoir-faire aurait conduit les vétérinaires du temps du protectorat français à les dénommer ainsi.

Qu'est alors devenue la zootechnie? La, ou plutôt les sciences animales tant, dans la méthodologie, les résultats et leur ordonnancement, le savoir s'est approfondi. Anglomanie aidant (nous y reviendrons) le zootechnicien est ainsi devenu un Animal Scientist, sans qu'on sache toujours si l'adjectif s'applique au "Scientist" ou à sa science!

Et l'éleveur?

Des absents, des absentes dans cet ensemble: les personnes qui s'occupent des animaux et qui, autant que possible en vivent. Marcus Terentius VARRON (116 – 27

av. J.C.), dans ses volumes destinés à de grands propriétaires terriens, les cite, certes, mais en des termes devenus politiquement bien incorrects: le cheptel d'une entreprise est soit inanimé, *soit animé* (nous dirions cheptel mort, cheptel vif) *et dans ce dernier, il y a celui doué de parole et celui qui ne l'est pas*. La zootechnie ne se sent pas concernée par ces personnes et j'y vois deux raisons. La première est, qu'à cette époque, cette population était abondante et partout présente. Les régiments de cavalerie ne manquaient pas de conscrits capables de s'occuper des

1) Professeur (e.r.) en Sciences animales à AgroParisTech AFIR (Association franco-indienne rurale)
mima.degrancey@gmail.com
Adresse personnelle de l'auteur: 18 rue de la Gare, 94 110 ARCUEIL.

"grosses têtes" (les *caballi* de l'armée romaine, en son temps?) sinon de les monter d'emblée! Et tous les enfants connaissaient le son du lait giclant dans le seau de la traieuse. La seconde raison est que, à l'époque, les zootechniciens étaient le plus souvent des docteurs-vétérinaires, affrontés, en campagne, à la présence des "empiriques" au savoir-faire ... empirique et mêlé de magie et de restes de paganisme. Mieux valait donc ne pas s'y intéresser...

Devenue Sciences animales et, à ce titre, élargissant son domaine aux sciences psychologiques et sociales, la zootechnie de la fin du XX^e siècle s'est trouvée

dans une position bien différente, consciente de l'intérêt d'une population se raréfiant et d'un savoir millénaire s'effilochant. Ceci nous a valu la magistrale Recherche Coopérative sur Programme (RCP) du Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) sur cette région bien particulière qu'est l'Aubrac, partie d'un constat bien simple: "et si on étudiait une région française d'élevage caractérisée comme on le ferait pour telle ou telle partie du Sahel africain?". La création de la Société d'Ethnozootechnie, en 1971, est partie du même constat. Voici donc réapparu l'éleveur. Mais duquel s'agit-il?

Herding communities: Gens du troupeau

Nous avons déjà fait appel à l'anglais et persistons. Que ne peut-on espérer d'une langue qui donne du "Sire" et de la "Dam" aux parents d'un animal "filié" pour utiliser le terme désormais consacré? Pour le terme français bien sommaire d'élevage, l'anglais donc, propose deux modalités: "*husbandry*", qui se réfère à la maison et à son maître, donc à la sédentarité et aux biens fonciers, et *herding*, qui se réfère à la harde, au troupeau, tout particulièrement de grands ruminants, du genre *Bos* si cher à l'auteure et artiste Marleen FELIUS. Bien mieux que "nomade", car on peut se déplacer sans avoir d'autres animaux que de bât ou de traction, que "pastoralisme", car faire paître est certes une grande affaire, mais limitée, *herding* implique la coexistence, la coévolution, la symbiose ... ou le parasitisme entre deux communautés, l'une humaine et l'autre animale. Reste à trouver une traduction française. Faute de mieux, j'ai retenu comme équivalent à *herding community*: "gens du troupeau", à la fois représentatif et assez vague. Je persiste à penser que ce stade, dans l'aventure humaine, a été intermédiaire entre celui de chasseur-cueilleur et celui d'agriculteur. L'important, à chacun de ces stades, est de trouver la recette de croissance et de multiplication conforme aux ordres divins, assurant

de plus la supériorité numérique dans les conflits traditionnels ou, bien plus tard, en démocratie participative. Pour ces mêmes raisons d'ailleurs, les gens du troupeau se trouveront en difficulté devant des sociétés d'agriculteurs plus nombreuses dès qu'ils ne pourront plus – sécheresse, pression démographique- jouer des avantages que donnent la mobilité et les talents conférés par la manipulation de grands êtres vivants. Les débuts de cette symbiose entre bêtes et gens nous paraissent impliquer une profondeur de temps considérable, bien plus que l'indique l'archéologie là où elle a pu être systématiquement pratiquée: Proche et Moyen-Orient, 10 000 ans avant le présent. Une question restera sans réponse: les Amérindiens ont-ils manqué de temps pour transformer le Bison d'Amérique en symbiote fréquentable ou bien celui-ci n'a-t-il pas eu la chance, pendant la cohabitation dans ce Nouveau Monde, d'avoir les quelques mutations qui ont fait par exemple de l'intraitable Gaur asiatique un assez placide Gayal? Quoiqu'il en soit, nous resterons dans l'Ancien Monde, et évoquerons, au gré de notre carrière, les gens du troupeau rencontrés d'Europe, France tout particulièrement, d'Afrique sub-saharienne et de la péninsule indienne, et verrons les enseignements à en tirer.

Sélectionneurs et Bounhommes charolais

Les animaux de ferme sont, en Europe, ubiquistes et fort diversifiés. La polyculture-élevage a, de longtemps, été une assurance contre les aléas, climatiques ou économiques. Aussi, les "gens du troupeau" y sont moins visibles qu'ailleurs, mais néanmoins présents: dans les régions montagneuses, avec la transhumance, imagée par les "*poiyas*", montées à l'alpage des troupeaux dans le canton suisse de Fribourg, mais aussi dans la Frise, néerlandaise -et d'abord frisonne!- ou allemande. En France même, un indigène franc-comtois nous confiait: "Dans chaque village, il y avait toujours trois fondamentaux: l'école, l'église, l'étable (de Montbéliardes bien entendu), chacun pouvant avoir son classement, différent de l'ordre alphabétique. De même, l'Aubrac, déjà cité, la Normandie, le Cantal, le Limousin pourraient fournir des exemples. C'est cependant un "bassin allaitant", celui, central, de la race Charolaise, qui m'a fait découvrir les gens du troupeau.

Plusieurs éléments étaient favorables. La proximité géographique d'abord. Le "Bourbonnais" dans cette période 1955-1965 sans TGV, était un train rapide. La

langue était sans mystère, à part quelques particularités dialectales. "La vache qui s'arueille s'a dévolté" ou bien "c'te pau'chtitte gatte" signifient tout simplement: "la vache qui s'éveille (est celle) qui a avorté" et "cette malheureuse enfant". Une même race bovine correspondait à un large éventail sociologique. Les sélectionneurs nivernais du "Bec d'Allier" géraient sur leur "réserve" en faire-valoir direct, des troupeaux importants destinés à vendre des reproducteurs, tandis que les métayers ou petits exploitants du Bourbonnais, qui ne se prénommaient pas tous Jacques mais avaient conservé leur sobriquet médiéval, produisaient des châtions maigres à partir de quelques vaches tantôt allaitantes, voire laitières quand il fallait "délaier" les plus productives, ou bêtes de travail pour les moissons et les foin. Durant cette période, de plus, deux innovations majeures atteignaient ces régions aux pratiques aussi vieilles que l'élevage. La première était l'application aux troupeaux des sélectionneurs de pratiques qui paraissaient réussir à leurs collègues laitiers: contrôle chiffré et vérifiable de l'état-civil et des performances de

toutes les bêtes d'une étable, mise en commun des enseignements avec les Centres d'Etudes Techniques Agricoles (CETA). La seconde était l'insémination animale, mise en oeuvre par une coopérative mutualisant coût et risques, assurant aux petits éleveurs un service plus commode que le taureau de monte publique, cadre de ce fait politiquement marqué: "vous travaillez avec le Centre d'IA? Alors, vous êtes communiste". Au nouveau-venu, le syllogisme n'était pas intuitif! C'est que cet acte fondamental de la reproduction, de la génération disait-on jadis, était traditionnellement organisé en une *pyramide fonctionnelle*: à la pointe, les sélectionneurs sus cités, à la base les utilisateurs -les Bounhoummes- et entre les deux les multiplicateurs. Les gènes des troupeaux des sélectionneurs "percolaient" en principe jusqu'à la base. Dans ce schéma, le terme de "sélection" a une acception particulière: c'est la production et la commercialisation de jeunes reproducteurs mâles et donc l'ensemble des pratiques qui élèvent la proportion des veaux mâles nés vendables à ce titre. Y figurent le choix des reproducteurs, celui des accouplements, mais aussi les soins, l'alimentation et ce que de façon ... bonhomme, on considère comme recommandable voire licite de rectifier. Par exemple, l'inadéquation des dates de naissance réelles à ce qu'imposent les classes d'âge prévues dans les concours d'automne, dont les récompenses orientent les prix de vente, ou bien encore les "anomalies" du sexe des veaux par rapport à la qualité de leur mère. "On sait bien que les vieilles bonnes vaches font surtout des mâles" déclare placidement le basse-courrier en charge du troupeau quand on s'étonne que sur un grand nombre de vélages, il y a 60 p.cent de veaux femelles dans les premiers. Cette pyramide fonctionnelle, plus ou moins facile à discerner et que bouleversera l'insémination animale existe partout. Nous l'avons retrouvée en Blonde d'Oulmès-Zaërs par exemple, terre d'Islam où la qualité de Haj, pèlerin de La Mecque, est excellent pour la renommée d'un sélectionneur: "il y a deux taureaux d'Haj Mouloud à vendre sur le souk de ce mardi, ils vont partir vite et cher". Là comme ailleurs, l'acheteur signale qu'il a requis un taureau X ou Y, ces lettres désignant le nom du sélectionneur et impliquant que chez lui tout est bon. En plus de la valeur génétique du reproducteur, on peut même avoir un peu de la grâce, de la baraka qui s'étend sur les entreprises de son pieux naisseur. De même, les éleveurs sénégalais de zébu peul Gobra estiment n'avoir rien à tirer d'une consultation étrangère: ils savent où choisir leurs taureaux! Par contre, un appui pour importer de nouveaux Indiens qui ont des cornes aussi grandes, la même robe avec plus de masse et de lait, leur serait bien utile...

Ces contacts anciens, et dans une période charnière entre deux époques, a confirmé deux constats de portée générale:

- Les Pouvoirs Publics sont soucieux de paix sociale pour se consacrer à de plus vastes entreprises que le maintien de celle-ci. La recette vaut depuis sans doute l'arrivée des Romains en Gaule: identifier la hiérarchie, faire comprendre aux dominants là où est leur véritable intérêt. Les laisser se débrouiller avec leurs dominés. Tant mieux si le système dure.
- Le principe énoncé par MACHIAVEL est toujours valable. Quand on veut remplacer un système par un autre, on est assuré d'avoir l'opposition déterminée des bénéficiaires de l'ancien système et le soutien tiède des éventuels bénéficiaires du nouveau.

Outre ces généralités, plusieurs points sont intéressants:

- Le savoir est facilement considéré comme révélé et codifié dans des écrits. Il suffit de connaître le volume et la page. Lorsque, pour la première fois, des pesées sincères ont été faites jusqu'à la mise en reproduction de nombreuses génisses Charolaises et permis d'en tracer la courbe de croissance, avec ses ralentissements et ses accélérations, le commentaire a été: "mais je croyais que vous aviez ça dans vos livres".
- La démarche expérimentale -finalement, une acquisition relativement récente!- est ignorée, avec sa succession: observation de faits, formulation d'une hypothèse vérifiée par la poursuite des observations, des expériences, des applications, sa transformation en théorie si cette chaîne fonctionne. La phrase la plus souvent entendue est: "oui, ça, c'est en théorie, mais en pratique, c'est tout à fait différent!".
- L'une des raisons de cet état de fait est le peu d'observations accessibles à un éleveur de cheptel moyen et *a fortiori* petit. Il connaît certes, à titre personnel, si l'on peut dire, chacune de ses bêtes, mais ceci ne permet pas de généralisation.

Ce fait a été souligné par un éleveur de Charolais passé au journalisme agricole. Recevant un étudiant chargé d'une enquête sur les types d'animaux produits dans une dizaine de CETA de la zone Charolaise, il lui déclare: "avec votre 2 CV et votre programme, jeune homme, vous verrez plus d'animaux en six mois que moi pendant mes six premières années d'activité".

Dans ces conditions, la personne qui se déplace, voit du monde et des bêtes, c'est le marchand de bestiaux. On ne peut lui en vouloir de garder son savoir pour lui, surtout s'il a la sagesse de faire, comme l'un d'eux nous le confiait: "chaque transaction est un match entre un amateur et un professionnel. Pour que la partie continue, le professionnel doit avoir la sagesse de laisser l'amateur gagner de temps en temps!".

Cependant, la longévité professionnelle et biologique permet de rassembler beaucoup d'éléments et de se faire une opinion sur par exemple la génétique, avec un effet inattendu: j'ai vu dans l'opposition de certains anciens aux acquis de cette science tout simplement le dépit d'en voir pourvus de jeunes diplômés ou, pire encore, de jeunes diplômées. Ce raccourci leur paraissait injuste.

Deux exemples enfin pour marquer la symbiose qui nous paraît marquer la culture des gens du troupeau:

- G.G. est directeur d'un lycée agricole de l'Allier. Le lycée a un troupeau Charolais. Un éleveur de cette race souligne que G.G. s'en occupe plus que de son lycée. Question: "s'il avait de mauvaises vaches, lui confieriez vous vos enfants?". Réponse pensive: "Ah bien sûr, vu comme ça!".
- L. de N. est un artisan de l'orientation de l'élevage Limousin vers le plein-air intégral. Le troupeau est donc sur un terrain vallonné où il pâture à sa guise. Commentaire du propriétaire: "Quand je vais voir les bêtes le matin, je suis heureux de les trouver là où je m'y attendais".

Faute de temps peut-être, ou de confiance, l'irrationnel, sinon la magie, n'est pas apparu au cours de ces nombreuses rencontres charolaises. Seule, dans les Pyrénées, une éleveuse observe en passant: "A l'estive, la

foudre frappe de préférence les plus belles bêtes". La foudre pratiquerait-elle une sélection avantageant la moyenne? Pour répondre, encore faut-il écarter des causes plus banales: en race Blonde d'Oulmès, un taureau et

plusieurs femelles sélectionnées, en groupe, ont été foudroyés. L'explication est prosaïque: le taureau, bien encorné, faisait la monte... et paratonnerre, l'herbe et les pelages humides ont été d'excellents conducteurs.

Gens du troupeau, ailleurs...

Dans aucun des Nouveaux Mondes, y compris l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Ce n'est pas sous-estimer la compétence des gestionnaires des estancias, fazendas, ranches ou stations où on élève du bétail, ni celle de leur personnel de terrain, peones, gauchos, vaqueros, buckaroos et autres cow-boys. C'est tout simplement qu'il s'agit d'introduction récente - quelques siècles - de techniques non traditionnelles du fait de la clôture, simplifiée par le fil de fer, de l'auxiliarat du cheval et du chien. En Afrique et en Asie par contre, coexistent depuis longtemps l'espace, une flore basse, souvent épineuse et apte à la fabrication d'enclos, la saisonnalité du climat, de grands herbivores sauvages grégaires, hiérarchisés, non territoriaux et des groupes humains susceptibles de co-évoluer pacifiquement avec ces derniers. Pourquoi cependant l'Eland du Cap (genre *Taurotragus*), qui paraissait beaucoup intéresser les populations Khoïsanés, n'a-t-il pas été domestiqué? Faut-il rechercher du côté des caractéristiques humaines? C'est un domaine mouvant, tournant facilement au politiquement très incorrect car, de la prudente déclaration selon laquelle toutes les personnes sont égales *en droit*, on infère ou on a inféré qu'il en était de même en biologie. Or, l'expérience banale montre que l'inégalité règne: certains adultes digèrent le lactose et d'autres pas, au soleil vif, certains brûlent et d'autres hâlent. Les progrès fulgurants de la génomique humaine montreront sans doute des différences sitôt qu'on disposera - ce qui peut demander plus de temps- de fichiers phénotypiques vastes et objectifs sur, par exemple, les comportements en société humaine ou mixte. Nous n'en sommes pas là.

Au contraire de ce qui précède, l'interprétariat s'impose: il est rare que l'enquêteur ou l'observateur ait une maîtrise parfaite d'au moins deux langues, celle du détenteur du bétail et une autre de diffusion internationale.

Une telle conjonction a existé et abouti à des résultats remarquables, par exemple pour la cosmologie et la poésie de cette communauté africaine peule sur laquelle nous reviendrons. Ailleurs, un bon document d'enquête peut se ramener à une série de réponses oui/non, comme l'a montré une récente étude de l'élevage bovin himalayen où quatre langues - toutefois toutes indo-européennes - étaient en œuvre: le dialecte local kumaoni, le hindi (une des deux langues officielles de l'Union Indienne), l'anglais (l'autre), le français enfin.

Plus difficiles encore à résoudre, les aspects sociétaux. L'époque contemporaine, si riche en moyens de transport, de communication et de conservation de l'information, est bien moins favorable au travail de terrain qu'il y a quelques décennies. En Afrique subsaharienne, la croissance démographique, la dégradation de l'environnement, l'urbanisation sont défavorables aux gens du troupeau. L'islamisation délégitimise les connaissances traditionnelles, suspectées de paganisme et oblige celles ou ceux qui les détiennent et/ou les étudient à un exercice d'équilibre entre leur sujet et l'orthodoxie ambiante. Des pratiques aussi anciennes que la vente au marché de produits laitiers par les femmes sont réprouvées car contraires au souci de réclusion de celles-ci. Même en Inde, les transhumants, traditionnellement associés aux sédentaires par des accords droit de séjour contre fumure lors de leurs déplacements, sont moins acceptés: les "Krishna Gauri", les vachers de Krishna, deviennent "des Krishnas" péjorativement. Dans le cas de l'Inde, au contraire de la situation africaine, les études portant sur les traditions et le folklore seraient facilement surexploitées à des fins politiques par les partis ultraconservateurs. Quoi qu'il en soit, deux cas sont exemplaires: en Afrique, la voie peule, en Inde, le bannissement de l'abattage des femelles bovines.

Les Africains: bêtes et gens...

Quelles bêtes, quels gens? Les bêtes sont bovines et, pour la zone sahélienne, essentiellement zébus, de l'Éthiopie au Sénégal mais résultent, comme l'ont montré le travail sur leur génome, d'une introgression de zébus, reconnaissable à l'Y particulier de ceux-ci sur des taurins identifiés par leur ADN mitochondrial, venant de la mère, et de type taurin. Il existe bien des taurins mais limités aux abords du lac Tchad, les Kouri, "ceux de l'eau", d'ailleurs en voie aussi d'enzébuinement au fur et à mesure de l'assèchement du lac. Ces animaux ressemblent d'ailleurs aux représentations rupestres du Sahara; lorsque celui-ci était vert, il ya quelques milliers d'années, l'introgression indienne n'avait pas encore eu lieu. Passons sur un noyau de taurins, les N'Dama, de la zone forestière de l'Afrique de l'Ouest, petits aurochs domestiques, peut-être "déguerpis" du nord lors de la désertification, adaptés à la zone de forêts et de savane arborée, et devenus trypanotolérants. Le

cheptel bovin de l'Afrique des Grands Lacs et du prolongement vers le sud de celle-ci est particulier: des animaux sans bosse, au cornage très imposant, souvent de robe acajou et à aptitudes multiples. Certains y voient une domestication locale de l'aurochs de la vallée du Nil et de ses prolongements méridionaux, *Bos africanus*. Le représentant le mieux connu est le Watussi, le boeuf des Tutsis, une communauté dont il sera bientôt question, ou Ankole, du nom de la province ougandaise où se trouvent de nombreux sélectionneurs. Présents dans de nombreux parcs zoologiques depuis l'effondrement des royaumes tutsis de l'Afrique des Grands Lacs: Rwanda, Burundi, Ouganda, les plus spectaculaires de ces animaux, dits Inyambos, propriétés royales, ont été dispersés. Sont restés les troupeaux plus roturiers ... et les vachers royaux. Ceci nous a valu en 1986, sur un vaste domaine hérité des Belges, une présentation à l'ancienne par lignes successives

de vaches entraînées sur leurs "ailes" par les vachers, au grand trot. L'ensemble avait de l'allure, à un détail près: les fières Inyambos étaient désormais des Brunnes suisses, plus laitières mais moins agiles!

Pour les gens, indiquons, sans nous hasarder à une phylogénèse linguistique ou biologique pour laquelle les éléments, et d'abord notre compétence, manquent, que les Tutsis précités s'insèrent dans une communauté d'apparence physique: Danakils, Massais, Nuers, Oromos,

Peuls, Somalis, Tutsis sont grands et longilignes, digèrent le lactose avec toutefois une certaine variabilité de coloration épidermique. Cette ressemblance est source de confusions lors de réunions internationales, politiques, religieuses ou sportives, avec des interpellations entre supposés compatriotes, en fait incompréhensibles.

Les Peuls retiendront notre attention, du fait de leur nombre et de leur culture.

La voie peule: cattlelore et cowmanship

Peuple étrange, noir parmi les blancs, blanc parmi les noirs ... et rouges pour ceux d'entre eux restés "en brousse" avec leurs bêtes et leurs traditions, peuple réputé venu de l'Est du continent, voire "de l'eau", pour aller jusqu'à l'Atlantique puis amorcer un retour vers le Sud-Est en direction du Fouta-Djalon guinéen. Pour le voyageur de passage, le Peul est peu visible: un berger appuyé sur son bâton, abrité du soleil par le grand chapeau de paille conique, ou bien des bovins qui s'éloignent dans la brousse, vastes cornes claires et robes rouges dans la poussière. La réputation de cette communauté, au temps de la colonie, était mélangée. G. DOUTRESSOULE, fonctionnaire dans le service de l'élevage au Soudan français, signale "son attachement à leur troupeau, sa vie errante, leur lutte incessante pour défendre ses bêtes ... lui ont donné des traits définitifs: méfiant, taciturne, en face d'étrangers – "les paroles ne pourrissent pas", on peut donc les garder – Le Peul ment facilement et astucieusement car il est intelligent". Dans les romans coloniaux d'avant 1939, le Peul avait souvent le mauvais rôle et j'ai cru à cette époque synonymes fourbe et Foulbé, un de ses autres noms! "Demandez lui combien il a de boeufs, sa physiologie se ferme ... Si vous insistez, il apparaît préoccupé ... vous entraîne dans une affaire de prêt d'animaux à des parents d'endroits si divers et éloignés que vous êtes vite découragé" note à nouveau DOUTRESSOULE. Les travaux d'ethnologues et de linguistes sans a priori de supériorité ont, entre autres, remis les choses en place: ce qui était présenté comme une échappatoire est en fait "le prêt de l'amitié", *habbae*, démonstration de solidarité pastorale, assurance tous risques du bétail... et nom de la revue de l'organisation non gouvernementale "Vétérinaires sans Frontières". La cosmologie, la mythologie peules sont fort riches et la diversité des robes bovines donne lieu à une véritable "chromomancie" selon laquelle les patrons colorés et les couleurs seraient des indicatifs lourds de sens. Les recettes pour orienter le sexe du veau à naître sont nombreuses et appellent une observation. Pour qui connaît les règles de la reproduction sexuée, chacune de ces recettes a, statistiquement, une chance sur deux de réussir et ne rien faire aboutirait au même résultat. Pour qui ne connaît pas ces règles, par contre, les recettes sont bien efficaces: 50 p.cent de réussite, c'est beaucoup plus que ce qu'on peut espérer, par exemple, du lancer de javelot, de

pierres à la fronde ou, tout simplement, du piégeage. Il existe aussi une croyance en la possibilité pour certains reproducteurs de donner des proportions élevées de produits d'un sexe déterminé, voire même de voir transmise cette aptitude. Il est ainsi recommandé de choisir comme taureau le veau né du deuxième vêlage d'une vache ayant eu une velle au premier vêlage, une autre au troisième, dans l'espoir que cette "aptitude" maternelle se transmettra à son fils.

Plus générale et significative est la "poulakou", la voie peule, qui définit les caractéristiques à acquérir et maintenir pour faire partie de cette communauté:

- une excellente connaissance de la langue peule, langue complexe, diverse, du *poular*, occidental, au *foulfouldé*, oriental, tout au long de l'archipel peul" que dessine cette communauté;
- un solide bon sens: *hakkiilo*;
- la patience, l'endurance et l'opiniâtreté: *munyal*. Comme la parole, la patience ne pourrit pas: on peut attendre;
- la réserve, le maintien, la modestie: *semteende*. Modestie à vrai dire souvent orgueilleuse!

Ce savoir bovin, cattlelore, comme il existe un folklore, savoir populaire, résulte d'une longue symbiose avec ces bêtes, partenaires pourvus d'une masse et d'une mobilité avec lesquelles il vaut mieux négocier que vouloir passer en force. Nous retrouvons alors le "savoir-faire vacher" (*Cowmanship*) bien étudié par Martin F. SEABROOK dans un contexte certes différent: les grandes entreprises laitières britanniques. Bien plus vastes que la plupart de celles du continent, elles utilisent du personnel salarié et être vacher est une activité professionnelle acquise par une formation autre que la répétition des gestes parentaux. Mieux vaut retenir ceux des candidats les plus doués pour réussir: l'introversion, la sûreté de soi, le plus possible, et l'opiniâtreté, ceci à un stade intermédiaire. Dans l'application d'un traitement par exemple, l'excès et l'insuffisance nuisent également à l'efficacité. Le savoir vacher, cattlelore -comme il y a folklore- des Peuls africains, rejoint le savoir-faire vacher, cowmanship, des Britanniques.

Monde indien, monde bovin

L'apport de la péninsule indienne va beaucoup plus loin, puisque, au moins pour les femelles bovines, il respecte ce pacte évoqué par l'académicienne Marguerite YOURCENAR "passé avec l'animal devenu domestique et

toujours dénoncé par la mise à mort": l'abattage de ces animaux est légalement interdit dans la quasi-totalité des Etats fédérés de l'Union indienne. Pourquoi cette situation et quels enseignements en tirer?

Comme le reste, en Inde, l'élevage des grands ruminants est marqué par le nombre et la diversité, par une profondeur temporelle difficile à sonder. Au commencement était l'aurochs indien ... Il n'en reste aucun représentant sauvage, et peu de traces archéologiques. Par contre, l'étude comparée du génome de ses descendants actuels, les zébus, avec celui des taurins, sans bosse, leurs cousins tempérés, montre que l'ancêtre commun remonte à 150 000 ou 200 000 ans, donc bien avant la domestication, tout en permettant encore l'interfécondité des accouplements et la fertilité de leurs produits. L'animal sauvage devait présenter une certaine variabilité, comme le suggèrent l'aspect des diverses races domestiques et leur étude génomique: les races dites de Maïssour (Mysore, sud de l'état du Karnataka), à allure d'antilopes, sont bien différentes des races naines de la chaîne des Ghats occidentaux ou des races plus lourdes de l'Etat du Gujerat tendant vers les très massifs taureaux représentés sur les sceaux de la civilisation de L'Indus.

La contribution des différentes vagues humaines successives parvenues sur le territoire indien reste hypothétique. Les "premiers arrivés" - plutôt qu'aborigènes, à allure australoïde - les Veddas (à ne pas confondre avec les Vedas, les "livres du savoir" hindouistes) n'étaient sans doute que chasseurs-cueilleurs. Ne peut-on, par contre, inférer de la personne de Krishna Gopal, le Noir Vacher, qu'il est le représentant mythique de "gens du troupeau" dravidiens maintenant présents dans les quatre Etats méridionaux de l'Union mais montant autrefois bien plus au nord? Il est de même vraisemblable que les Indo-Aryens venus du Nord-Ouest sont arrivés avec leurs gènes mutés de digestion du lactose, avec aussi du bétail qui n'était pas zébu, qu'ils ont laissé sur les marges de l'Himalaya, bétail "montagnard" (*Pahari*) sans bosse mais à garrot épais, pour adopter les animaux indigènes adaptés au climat et à la pathologie indienne.

L'apport indien au monde de l'élevage de grands ruminants est original à deux égards.

L'un, mineur, est le vocabulaire. Le simple mot de "vache" est particulier aux langues indo-européennes romanes. En 1983, lors d'une précédente journée de la SEZ, nous en avons indiqué l'origine, tirée du classique dictionnaire étymologique du latin d'ERNOUT et MEILLET: sanskrit *vasha*, la génisse. Près de trente ans plus tard, revenons là-dessus. Dans la dénomination des sept catégories de vaches traites que distingue la littérature védique selon leur nature et le type de lait qu'elles donnent, *vasha* revient cinq fois, seul ou en composition. Au sens propre, le mot désigne la matière grasse du lait, au sens figuré il indique un tempérament calme, tranquille et amical. Il va donc plus loin que l'indication "génisse" des deux éminents sanskritistes du XIX^e siècle -qui n'étaient pas des zootechniciens!- puisqu'il s'agit désormais de femelles bovines ayant déjà vêlé. Il souligne d'autre part le lourd contresens du français familier: *l'amour-vache* ne devrait pas être ce que l'on entend habituellement en utilisant cette expression...

L'autre, majeur, est le concept de "vache sacrée", qui nous ramène au bannissement de l'abattage. Il est souvent perçu comme conférant à l'animal le statut d'objet de culte, de révération sans idée d'exploitation concrète. La vision banale en ville du jeune cadre à porte-document qui en partant le matin pose la main sur la vache des rues qui se

trouve là paraît le confirmer. La cosmologie hindouiste conforte ce rôle central du lait: le cosmos est un océan de lait -souvenons nous de la voie lactée, notre galaxie parmi d'innombrables autres- dont le barattage donne corps à divers êtres merveilleux dont Surabhî ou Kamdhenu, la vache d'abondance. Mais, au niveau le plus prosaïque, l'exploitation, voire la surexploitation des bovins, n'est en aucune façon interdite: travail pour les boeufs, production laitière pour les vaches. La révérence qu'on leur témoigne ne correspond pas forcément à l'idée que ces animaux pourraient en avoir.: les cornes et les onglons peints en bleu ... ou aux couleurs du drapeau indien, vert/blanc/orange, les traitements des carences alimentaires ou des infestations parasitaires par des dessins corporels de bon augure comme la *swastika* -prostitué par le régime national-socialiste allemand- peuvent ne contribuer au bien-être animal que par le surcroît d'attention qu'ils peuvent susciter chez le bouvier ou le vacher. Par contre, l'abattage des femelles bovines est légalement interdit dans la quasi-totalité des Etats fédérés. L'abattage des bovins mâles n'est pas interdit mais discret, pour ne pas dire clandestin: les veaux mâles "disparaissent", "s'en vont", "meurent de mort naturelle". Quelle est l'origine de cet état de fait?

Il est tentant d'esquisser le scénario suivant: dans un "sous-continent" présentant des conditions favorables: biotope de "jungle" c'est-à-dire, au sens originel, savane arborée avec épineux propices à l'édification d'enclos, présence de grands ruminants apprivoisables, serait apparue une symbiose à bénéfices réciproques entre communautés bovine et humaine avec, de part et d'autre, protection des jeunes et donc croissance en nombre. Du côté bovin, il s'agit de la tenue en respect des grands prédateurs: à l'époque le lion, maintenant d'aire réduite à la forêt de Gir, au Gujerat, et plus encore le léopard, ubiquiste. Du côté humain, il s'agit de l'apport du lait qui permet de prolonger l'allaitement maternel, d'assurer la transition protéique et éviter les carences. La mutation assurant la pérennité de la lactase, est valorisée, devient généralisée et se fixe à l'état homozygote. Il peut s'agir aussi de l'effet protecteur contre la variole humaine de, précisément, la ...vaccine, la variole bovine, qui serait l'ancêtre de la forme humaine. L'étude de ces deux maladies fournirait peut-être des éléments intéressants sur les relations de symbiose entre les deux espèces. La présence bovine constitue d'autre part une sécurité: système d'alerte et de défense si elle entoure la communauté humaine, et une source d'énergie, même sans recours à l'attelage: la corvée de bois est remplacée par la corvée de lignine, bien moins exigeante en efforts: ramassage des déjections et confection des galettes séchées combustibles. Dans un milieu originel, et un espace très largement vide de présence humaine, la conservation du maximum d'animaux, au moins femelles, s'impose: les causes de pertes naturelles étaient notables. Le respect de la vie était possible sans entraîner d'effets latéraux insolubles. Selon la formule consacrée, l'animal en fin de carrière était "rendu à son Créateur" qui devenait le responsable du reste de cette carrière, souvent bref du fait de la présence, déjà citée, des prédateurs et des difficultés ambiantes. Le non-abattage des femelles, son interdiction, de mesure de bon sens, devint un impératif catégorique. Au XXI^e siècle, il n'en est plus de même et les institutions charitables destinées à la fin de vie des vaches âgées, malades ou nécessiteuses, appelées *gaushalas* - établissements à vaches- ou *pinjarapoles* -pour toutes

espèces- ne suffisent plus aux besoins. Quelle orientation prendra l'Inde? S'orientera-t-elle vers une abolition de la loi? Certains exégètes se sont déjà posés la question de savoir si les taurins -et leurs croisements- correspondaient bien à la définition des animaux à respecter. Jusqu'ici, la réponse a

été affirmative et l'interdiction subsiste. Cependant, les moins intransigeants évoquent l'éventualité d'une fin de vie certes provoquée, mais sans souffrances inutiles, ce qui n'est pas si loin des tendances actuelles du monde occidental.

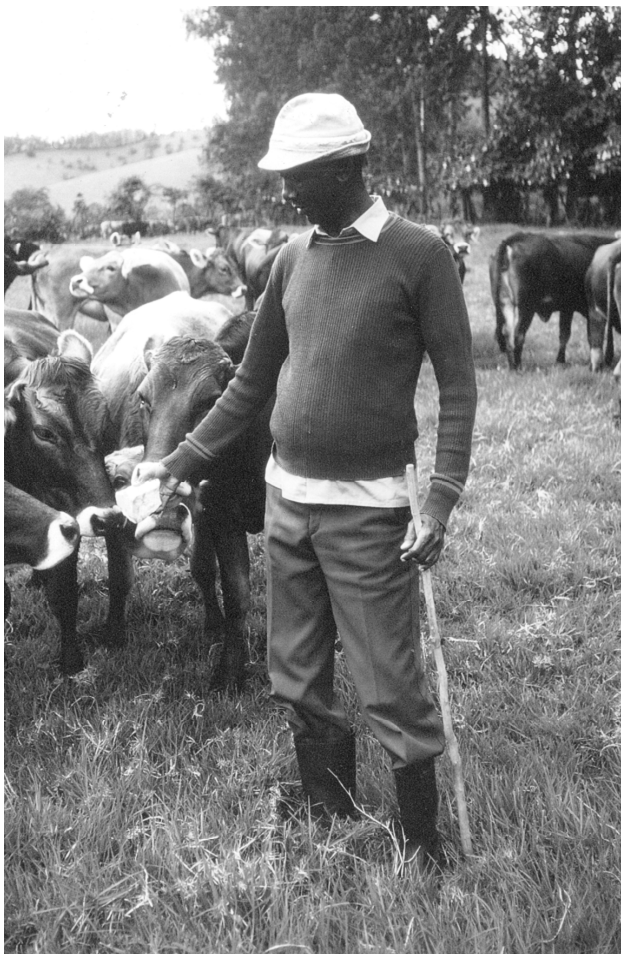
Vaches dénommées, vaches productives

Que conclure de ce tour d'horizon nécessairement bien limité?

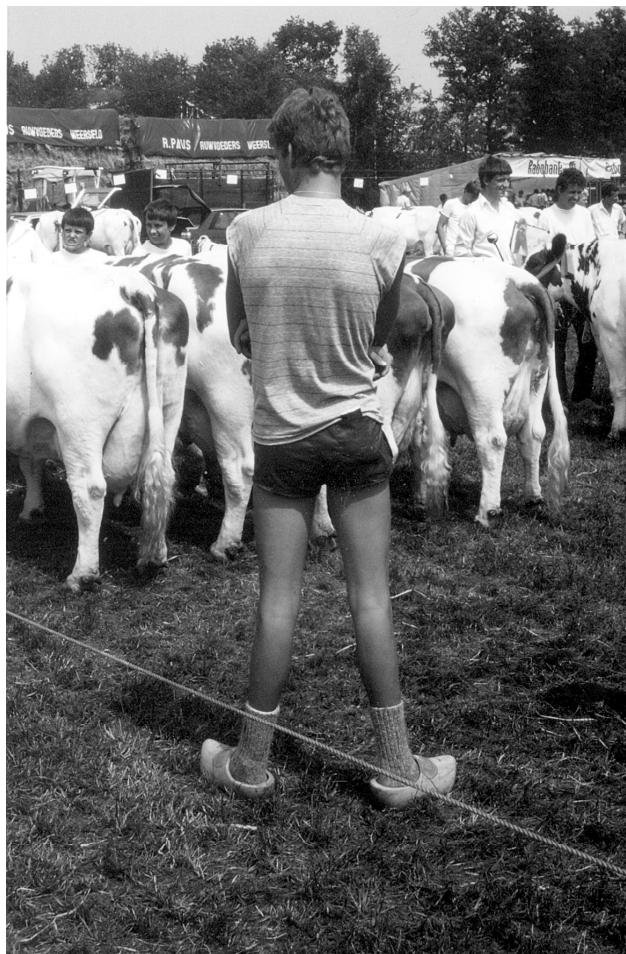
Que la diversité ethnologique humaine ne doit pas cacher la relative uniformité des façons de faire des "gens du troupeau" mondiaux. Tel de nos contemporains originaire de la Manche, envoyé en coopération technique à Madagascar, île boolâtre dit-on, avait retrouvé avec amusement les mêmes pratiques chez les négociants malgaches que chez ceux de sa province. Peut-être est-ce tout simplement du fait que la diversité ethnologique bovine est bien moindre que l'humaine et qu'en conséquence, les solutions pratiques, techniques, s'imposent. A ce titre, les qualités du "bon vacher" qui sont -ou étaient- celles des bergers peuls, ou autres, nomades et pour ainsi dire "boocentrés", restent valables pour leurs collègues du monde occidental, même si ceux-ci doivent pallier le raccourcissement du temps disponible pour l'observation des bêtes et l'agrandissement des troupeaux, par la télésurveillance et l'automatisation. En production

laitière tout particulièrement, l'empathie bêtes/gens ne nuit pas. Nous n'exclurons pas cependant des degrés variables pour cette empathie selon, précisément, les caractéristiques des bêtes. Consultons par exemple les bouviers indiens qui ont à leur disposition des animaux de races indiennes et des animaux croisés taurins-indiens. De ces derniers, ils disent: "Ils sont sots. Il faut les diriger par le geste et non par la voix". Ont-ils raison? Notons que l'aiguillon ne fait pas partie de leurs outils. Par contre, leur vocabulaire est vaste et expressif; "je ne savais pas qu'il existait une traduction anglaise de ces mots" précise une amie à la lecture du très vénérable et très consciencieux MOLESWORTH'S Marathi-English Dictionary (1ère édition en 1831, 3ème en 1975!).

Que le mot de la fin reste ... le nom de la vache: "Vous ne saviez donc pas que les vaches produisent plus de lait quand on leur donne des noms?" déclarait à des Chinois, gens du riz, du porc, du canard et du buffle, un expert néerlandais, homme du troupeau ... bovin s'il en est!



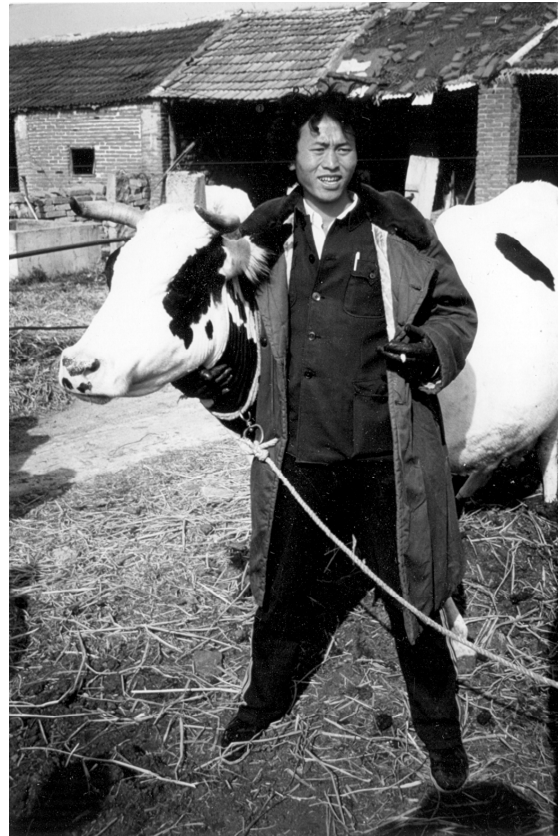
Gens du troupeau; Nord Kiwu. Des bovins Watussis remplacés par des *Brunes*.



Gens du troupeau: Néerlandais longiligne et vaches *Meuse-Rhin-Yssel* (MRY)



**Gens du troupeau; berger peul; le malin Malien a
caché ses vaches dans la brousse.**



**Une nouvelle venue en Chine: la vache laitière,
élément de prestige villageois.**

DES GENTILS PETITS CHIENS AUX GRANDS MÉCHANTS TAUREAUX. ANECDOTES ILLUSTRANT L'INTERET DE L'HISTOIRE POUR L'ETHNOZOOTECHE

François SIGAUT ⁽¹⁾

Résumé – A l'aide d'anecdotes, l'auteur nous montre qu'une bonne connaissance de l'histoire éclaire l'origine, parfois oubliée ou contrefaite, de certaines pratiques en élevage. Il souligne aussi l'intérêt de la littérature populaire, du XIX^e siècle surtout, pour nous restituer l'existence ou la nature exacte de quelques unes d'entre elles. Il estime par exemple que le système du "Far-West" américain, probablement d'origine européenne, a cessé d'exister dès la fin du XIX^e siècle et que c'est un Far-West en grande partie mythique qui a été inventé par le cinéma à partir de 1900.

L'œuvre d'Alfred Franklin sur l'histoire de la vie quotidienne des Parisiens (1897-1899) est bien connue des bibliophiles. Le hasard m'a permis d'en trouver les deux volumes portant sur les animaux, où il est question aussi bien des tigres et des lions achetés à grands frais par le roi ou les princes pour leurs ménageries, que des poules, des lapins, etc. Il y a une anecdote sur les petits chiens qui ont commencé à faire fureur chez les dames de la bonne société au XVII^e siècle. Les dames prenaient leur petit chien avec elles quand elles allaient dans le monde, pour une raison bien précise (*dixit* Franklin, ou plutôt le chroniqueur qu'il cite). Quand une dame avait *vessi* (du verbe *vessir*, devenu *vesser*, du latin *vissire*) et que l'odeur devenait gênante, elle accusait son chien (oh la sale bête! comme vous êtes mal élevé!) et le chassait du salon avec fracas. Cette manière de se défausser ne trompait pas grand monde, je crois, mais les apparences étaient sauvées. Le petit chien, lui, ne s'en portait pas plus mal. (2)

J'ignore si cette histoire est vraie; disons que *si non e vero, e bene trovato*. Je la cite parce qu'elle m'a fait bien rire, naturellement, mais aussi parce que c'est une fonction de l'animal domestique à laquelle je n'aurais jamais songé spontanément. Ce qui veut dire qu'il reste peut-être encore, dans la littérature, d'autres trouvailles à faire. À quoi servent les animaux de compagnie? Nous n'avons pas épuisé le sujet.

Et il y a bien d'autres sujets, plus sérieux disons, qui sont dans le même cas: le fil de fer barbelé, par exemple, que j'ai l'habitude de citer parce que c'est une des inventions majeures du XIX^e siècle. Invention qui a bouleversé les possibilités de clôture et les conditions de gardiennage des animaux au pâturage, avant d'être supplantée, complétée plutôt, par la clôture électrique. Or sur l'histoire de cette invention majeure, nous n'avons pratiquement rien concernant la France. La littérature est américaine, pays où il y a des collectionneurs qui s'intéressent aux anciens modèles (il y en a eu plusieurs centaines), mais ces anciens modèles sont tous américains, puisqu'il s'agit d'une invention américaine qui n'est arrivée chez nous que... Quand exactement? Je n'en sais rien. Il est vraisemblable que les stocks inutilisés de la

guerre de 1914-1918 ont été récupérés par les agriculteurs, mais ce n'est qu'une supposition. Encore une fois, sur cette invention de toute première importance, nous n'avons rien. Ou plutôt nous avons un album des aventures de Lucky Luke, *Des barbelés sur la Prairie*, qui se passe malheureusement dans un Middle West mythique sans grands rapports avec la réalité. (Ce qui n'empêche pas de le (re-)lire: si vous n'osez pas l'acheter pour vous, dites que c'est pour offrir.)

Du fil de fer barbelé, je passe au Far West, puisque c'est là qu'il a été inventé. Non pas, comme dans l'album de Lucky Luke, pour protéger les champs cultivés contre les déprédations des éleveurs, mais pour intensifier l'élevage lui-même. À partir des années 1860, le chemin de fer permit de transporter le bétail sans trop de frais ni de pertes jusqu'aux grands abattoirs de Chicago, etc. Ce qui donna à la viande une valeur commerciale nouvelle, justifiant de nouveaux investissements (clôtures, éoliennes, etc.). Auparavant, on ne voit guère que les peaux qui pouvaient être un objet de commerce important. Alors évidemment, l'élevage était aussi extensif que possible. Les animaux étaient laissés en liberté, on se bornait à les rassembler de temps en temps pour les marquer au fer, pour prélever ceux qui seraient vendus, etc. Or ces rassemblements d'animaux ont toujours constitué l'occasion de jeux tout à fait spectaculaires, même quand il n'y avait pas de spectateurs. Et cet aspect spectaculaire ne caractérise pas seulement le Far West de la grande époque, qui fut en fait assez courte (une cinquantaine d'années?). On le retrouve dans d'autres régions du monde, et d'abord en Europe, où se situe probablement son origine.

Mais avant d'en venir à l'Europe, je dois rappeler que le folklore du Far West n'est absolument pas d'origine américaine — états-unienne comme on dit maintenant — mais mexicaine. L'inventaire du vocabulaire suffirait à le montrer, mais il y a aussi des sources historiques, qui n'attendent probablement que d'être découvertes. Je n'ai pas fait de recherches particulières sur ce sujet, mais j'ai trouvé un jour en chinant, et pour une somme dérisoire, les *Voyages et aventures au Mexique*, de Gabriel Ferry (Paris, Charpentier, 1847). Ce livre se lit comme un roman. Il y est question de pêcheurs de perles, de chercheurs d'or (avant la célèbre ruée californienne, qui n'eut lieu qu'en 1849), et de bien d'autres choses. Mais je recommande vivement le chapitre sur "Les dompteurs de chevaux" (pp. 206-252), qui se passe dans une hacienda du Nord-Ouest mexicain (aujourd'hui quelque part dans le Sud-Ouest des Etats-

1) Directeur d'Etudes à l'Ecole des hautes Etudes en Sciences sociales, 82 ter Boulevard Gambetta, 93 130 NOISY LE SEC.

2) Alfred FRANKLIN – La vie privée d'autrefois (...) Les animaux, Paris, Plon, 2 vol. , 1897-1899. (Voir vol 2, pp. 94-95).

Unis). L'auteur nous y raconte avec des détails qui ne laissent guère de doute sur sa véracité comment on "dompte" un cheval qu'on vient de capturer en moins d'une journée! Le procédé était d'une brutalité extrême, mais apparemment, il fonctionnait. Tous les cavaliers à qui j'ai eu l'occasion d'en parler m'ont répondu qu'ils n'y croyaient pas, que c'était impossible... Je persiste à penser qu'ils ont tort. Certes, la vérification expérimentale est devenue impensable. Mais Ferry, comme tous les hommes d'un certain rang, était lui-même un cavalier et s'y connaissait en chevaux. Il raconte ce qu'il a vu, et manifestement, il savait regarder. Il faudrait d'ailleurs réunir tous les témoignages comparables — celui de Darwin, par exemple, qui a vu des choses un peu comparables en Argentine — avant de rejeter le sien.

Gabriel Ferry est un pseudonyme. Je ne connais pas sa biographie, si ce n'est qu'il mourut prématurément dans un naufrage. Mais avant sa mort, il avait eu le temps de publier une demie douzaine de romans d'aventures qui ont été longtemps réédités dans des collections pour enfants, bien qu'ils représentent selon moi la naissance du genre "Far West". Chineurs, à vos marques: les romans de Ferry se trouvent, quand on les trouve, pour trois fois rien, et le plaisir de la lecture est garanti! J'ajoute pour finir que Ferry eut un successeur qui vécut plus longtemps que lui, et qui laissa, non pas une demie douzaine de romans mais plutôt une centaine: je veux parler de Gustave Aimard. Je ne connais pas mieux la biographie d'Aimard que celle de Ferry, hélas. Sa bibliographie est différente, en ce sens qu'à côté du Far West proprement dit, Aimard a produit beaucoup de romans de piraterie, d'autres sur l'Amérique du Sud, etc. Comme ceux de Ferry, les romans d'Aimard ont été mis dans la catégorie "pour enfants", ce que je trouve injuste et même désastreux. Les Anglais n'ont pas oublié Stevenson, ni les Américains Jack London. Comment avons-nous pu oublier Ferry et Aimard?

Il me reste à revenir en Europe. Car c'est en Europe, selon toute apparence, qu'est né ce qu'on peut appeler le "système Far West": des animaux, bœufs et chevaux, laissés en liberté la majeure partie de l'année, que l'on rassemble deux ou trois fois par an pour les compter, les marquer, prélever ceux qui sont bons à abattre, à vendre, à mettre au travail, etc. Faut-il parler d'élevage, alors qu'il s'agit en fait d'animaux vivants et se reproduisant à l'état sauvage? Vieille controverse, que je ne reprendrai pas ici. Quoi qu'il en soit, ce système se caractérise par le fait que les animaux sont traités comme s'ils étaient sauvages: on les capture, au besoin on les dompte, avec une brutalité, mais aussi une dextérité, qui font de chaque rassemblement un véritable spectacle. C'est ce spectacle, auquel il a eu l'occasion d'assister à Arles, dont Alexandre Dumas nous a donné le récit que j'ai republié dans *Ethnozootechnie*. Mais le cas d'Arles et de la Camargue n'était évidemment pas unique. On retrouve le même système, avec des variantes, partout où se trouvaient des espaces à la fois assez vastes et assez peu fertiles pour qu'il ne soit pas possible, ou pas rentable, d'y faire autre chose que de les abandonner aux animaux. En France, il y a évidemment les Landes. Mais je suis convaincu qu'on trouverait d'autres exemples dans des régions qui, grâce aux amendements et aux engrais chimiques, sont aujourd'hui cultivables, mais qui ne l'étaient pas il y a deux ou trois siècles. Et cela en Italie, en Hongrie, etc., plus encore qu'en France.

Je n'oublie pas l'Espagne, ne serait-ce que parce

qu'encore une fois, si le folklore du Far West vient directement du Mexique, il vient indirectement d'Espagne. Le problème est qu'en Espagne, on ne voit que les courses de taureaux. Or je suis convaincu que ces courses ne sont qu'un cas particulier des jeux et spectacles qu'on retrouve partout dans les mêmes circonstances. Pourquoi les courses de taureaux ont-elles pris en Espagne la forme spécifique que nous leur connaissons, qui d'ailleurs semble relativement récente (XIXe siècle)? Je l'ignore, mais je crois qu'on n'aura une chance d'y comprendre quelque chose que quand on aura replacé ce cas particulier dans la série complète à laquelle il appartient.

Une dernière anecdote sur ce sujet. J'habite l'été dans un petit village du Sud de la Vendée au bord du Lay, exactement à l'endroit où son lit s'élargit pour devenir ce qu'on appelle le "marais". Les terres du marais ne sont pas cultivées parce qu'elles sont très argileuses et régulièrement inondées en hiver, elles sont propriété communale. Dans les années 1950, chaque agriculteur de la commune avait le droit d'y mettre tant de bêtes pendant la belle saison, ces bêtes étant des vaches laitières qui y étaient conduites le matin et ramenées le soir. Avec la disparition des petites exploitations, cette pratique a disparu. Et depuis quelques années (une dizaine, une vingtaine? je n'ai malheureusement pas prêté attention au changement au moment où il s'est fait), le communal est loué à des éleveurs qui viennent de loin parfois, pour y laisser leurs bêtes pendant toute la saison. Si bien que le jour de l'ouverture, qui est en général fin avril, on voit une petite file de camions à l'entrée du communal, chargés des bêtes qui vont y être lâchées pour quatre ou cinq mois. Il faut un certain temps pour que cela se fasse, parce qu'il y a naturellement des contrôles. Eh bien, cette opération pourtant bien banalement technique est devenue un spectacle. De nombreuses voitures de tourisme sont garées aux alentours (c'est ainsi que je me suis aperçu de ce qui se passait). Et dans un pré voisin, des commerçants forains proposent des saucisses-frites et des boissons... Cet événement est minuscule, mais pas insignifiant; il entre à son niveau dans la même catégorie que les courses de taureaux.

Mais ce petit exemple vendéen a aussi l'intérêt d'opposer deux systèmes: le système laitier et le système que j'ai qualifié de "Far West". Dans le système laitier, les rapports hommes-animaux sont quotidiens, peu violents, et surtout, ils sont l'affaire des femmes. Ce sont elles qui s'occupent des vaches et de toute la laiterie. Je laisse de côté le cas des montagnes d'estive (Vosges, Jura, Alpes, Massif Central, etc.) où ce sont des hommes qui accompagnent les vaches, qui les traitent et font les fromages. Mais en plaine, la fabrication du fromage et du beurre est quasiment le monopole des femmes. En Grande Bretagne, en Scandinavie, ce monopole est absolu. Plus au Sud, il se peut qu'il y ait quelques contre-exemples, encore que je n'en connaisse pas vraiment. Dans le système Far West au contraire, les animaux produisent tout sauf du lait. Les rapports hommes-animaux sont intermittents, violents, et ils sont l'affaire exclusive des hommes; les femmes ne sont là que comme spectatrices (ce qui n'est pas toujours un rôle insignifiant, voir le *Carmen* de Mérimée et Bizet)...

Le problème, me semble-t-il, est que nous avons tendance à considérer comme "normal" le système laitier, et le système Far West comme une exception bizarre dont l'intérêt est purement folklorique. Je crois que c'est une erreur. Une

nouvelle de Walter Scott, *The Two Drovers*, écrite vers 1820 mais relatant des faits du XVIII^e siècle, met en scène la querelle entre deux toucheurs de bœufs, l'un anglais, l'autre écossais, dont le métier était de convoier des troupeaux de bœufs des Highlands d'Écosse vers le marché de Londres, où ils seraient vendus et abattus. N'y a-t-il pas là quelque chose qui évoque le Far West, *mutatis mutandis* évidemment? Et *quid* des troupeaux menés, les uns de

l'Ouest, les autres du Centre, pour alimenter les marchés de Sceaux et de Poissy en région parisienne, ou, à une toute autre échelle, des espèces de transhumances allant des steppes de l'Europe orientale vers les villes allemandes? Nous ne sommes pas dans l'anecdote, mais bien dans une réalité que nous ignorons parce que ni les écrivains ni les cinéastes ne nous l'ont donnée à voir.

Post Scriptum

Voici, pour ceux qui le souhaiteraient, quelques précisions sur les auteurs que j'ai cités (par ordre chronologique).

Tout le monde connaît Walter Scott (1771-1832), qu'on peut considérer comme le fondateur du roman d'aventures moderne. Il eut un succès phénoménal; son oeuvre fut traduite en français presque aussitôt que publiée en anglais. *The Two Drovers* fait partie d'un volume intitulé *Chronicles of the Canongate* ("Chroniques de la rue des Chanoines", rue qui existe toujours à Edimbourg). Avant de devenir écrivain, Walter Scott fut magistrat, et il est probable qu'il a trouvé dans les archives judiciaires certains des sujets de ses romans, mais ses biographes n'ont pas retrouvé la source d'où il aurait pu tirer *The Two Drovers*.

Il est difficile, après Walter Scott, de ne pas évoquer Fenimore Cooper (1789-1851), dont l'oeuvre est aussi abondante et connue un succès comparable. Tout le monde a lu *Le Dernier des Mohicans* ou *La Prairie*, mais je dois observer que contrairement à certaines apparences, F. Cooper n'a pas connu le Far West et n'en parle pas dans ses livres. À son époque, le Far West était mexicain, et les Anglo-américains ne commencèrent à s'y montrer en nombre qu'à la toute fin de sa vie. La ruée (américaine) vers l'or ne commence qu'en 1849.

Gabriel Ferry (pseudonyme d'Eugène Louis Gabriel de Bellemare, 1809-1852) est donc, pour l'instant, le véritable découvreur du Far West. J'ai cité *Voyages et*

aventures au Mexique (1847, écrit certainement en 1846). C'est probablement le succès de ce premier livre qui l'incita à écrire des romans, dont les deux premiers, *Costal l'Indien* et *Le Coureur des bois*, parurent en 1850. *Costal l'Indien* et un autre ouvrage de Ferry, *Les Révolutions du Mexique*, furent réédités après sa mort avec une préface de George Sand.

Gustave Aimard (1818-1883) suit Gabriel Ferry de près, dans tous les sens du terme: il est de neuf ans plus jeune et publie huit ans plus tard ses premiers romans (*Le Grand chef des Aucas*, qui se passe au Chili chez les Araucans, et *Les Trappeurs de l'Arkansas*, 1858). La différence, c'est qu'il ne semble pas avoir produit de récits de voyage à proprement parler. Certains de ses romans ont été réédités il n'y a pas longtemps (dans la collection "Bouquins").

Je n'ai cité Robert-Louis Stevenson (1850-1894) que pour mémoire. À ma connaissance, il n'a pas écrit sur le Far West, pas plus que Jack London (1876-1916), dont les romans les plus célèbres (*Croc Blanc...*) se passent dans le Grand Nord. J'y vois un indice, qui n'est certes pas une preuve, mais qui laisse supposer qu'à partir de 1870 ou de 1880, le "vrai" Far West n'existait plus, le chemin de fer avait fait son oeuvre. Cela dit, comment le cinéma a-t-il réinventé un Far West mythique après 1900? C'est une autre histoire, que j'ignore, mais dont je serais heureux d'apprendre quelque chose. À l'occasion...

DIALOGUE AVEC LA SALLE

(**NDLR:** Ce qui suit a été écrit à partir de l'enregistrement des interventions. L'imperfection, parfois, de ce dernier, et la transcription du langage oral en langage écrit peuvent entraîner des erreurs. Nous espérons y avoir échappé mais, si ce n'était le cas, nous prions les personnes concernées de bien vouloir nous excuser)

B. DENIS: Nous venons d'entendre plusieurs témoignages, qui étaient fort intéressants en soi mais s'inscrivaient aussi dans le cadre de réflexions sur l'avenir de la Société d'Ethnozootechnie. Très schématiquement:

J.-P. DIGARD souhaite un meilleur équilibre entre l'ethnologie et la zootechnie.

P. QUÉMÉRÉ n'exclut pas l'éventualité de journées purement zootechniques, compte tenu de l'évolution de cette discipline.

J.-M. DUPLAN nous a montré que la culture des "gens du troupeau" est internationale et me paraît avoir laissé sous-entendre, compte tenu des difficultés qu'il y a aujourd'hui à collecter des données sur les pratiques traditionnelles dans un pays comme la France, l'intérêt que constituent de ce point de vue les pays en développement. Il est vrai que nous leur avons consacré peu de travaux jusqu'à présent, avec l'exception récente et remarquable du "Groupe caprin" qu'animent P. MORAND-FEHR et J.C. LE JAOUEN.

F. SIGAUT a fait une fois de plus passer le message de l'importance de l'histoire, afin de mieux comprendre ce que certaines innovations ont induit. Il a également évoqué un point sur lequel je voudrais revenir: rechercher dans la littérature populaire des passages concernant des pratiques relatives à l'entretien d'animaux. Il avait déjà lancé un appel aux sociétaires, mais qui n'a pas été suivi d'effet: les textes que nous avons publié sont ceux qu'il avait lui-même transmis à la rédaction. Je me souviens d'un passage de la Comtesse de SÉGUR sur l'allaitement des bébés par des chèvres, et d'un extrait d'Edmond ABOUT sur les chevaux semi-sauvages des Landes. Dommage que nous ne soyons pas allés plus loin: je profite de l'occasion pour lancer un nouvel appel en ce sens aux sociétaires. Je rappelle également que la rubrique "courrier des lecteurs" a pratiquement cessé d'être alimentée après le décès de Jean DOMEQ. Pourtant, elle offrait la possibilité de publier de courtes notes ou informations. Là encore, je fais un appel.

Les intervenants ont-ils une question à poser à l'un ou l'autre d'entre eux? ... Non? Alors, la parole est à la salle, pour une discussion très libre, dont je souhaiterais tout de même qu'elle privilégie des remarques et réflexions sur le fonctionnement de la Société d'Ethnozootechnie.

J.-Cl. HERMANS: P. QUÉMÉRÉ nous a dit qu'on n'enseignait plus la zootechnie en tant que telle dans les Ecoles d'Agronomie. Qu'en est-il dans les Ecoles vétérinaires?

B. DENIS: Les innovations en agriculture, d'une façon générale, mettent plus de temps pour diffuser dans l'enseignement et la profession vétérinaires. J'illustrais volontiers ce point -il y a maintenant longtemps ...- avec l'ensilage de maïs. On sait quelle révolution il a représenté. Au début, on entendait volontiers dire: "Les vétérinaires sont contre l'ensilage de maïs, ce sont des passéistes!". En

fait, il faut comprendre qu'ils n'avaient pas été associés à la mise au point et au développement de la technique, donc ils ne la connaissaient pas bien et, de plus, ils l'ont découverte associée à une affection (la listériose). Il était donc logique que leur réaction initiale à l'égard de l'ensilage soit empreinte de prudence. Cet exemple a une valeur assez générale: les nouveautés doivent faire leur preuve avant d'être acceptées par les vétérinaires.

Il en est de même pour les innovations qui concernent l'enseignement: il faut parfois attendre un peu pour qu'elles pénètrent dans les Ecoles vétérinaires. Elles finissent de toutes manières par être imposées, même si elles ne convainquent personne. L'évolution est donc finalement la même et la zootechnie y éclate à son tour en plusieurs disciplines spécialisées. J'ai eu l'occasion récemment de participer à une émission de radio et d'y faire allusion à la quasi-disparition de l'enseignement sur les races animales qui, pourtant, intéresse les étudiants. Au journaliste qui s'en étonnait, j'ai répondu par une boutade: nous vivons à l'époque de la génétique moléculaire ... Que ce soit dans cette discipline ou dans une autre, les enseignants-chercheurs en "sciences animales" sont maintenant spécialisés - ils n'ont pas le choix - et la culture générale zootechnique, dont fait partie la connaissance des races, appartient au passé...

Alors, oui, l'évolution est la même dans les Ecoles vétérinaires, mais avec un certain décalage.

L. PINAULT: Je souhaiterais poursuivre sur cette thématique. Je déplore avec P. QUÉMÉRÉ la tendance à la disparition de l'enseignement de la zootechnie, sous la forme que nous avons connue. J'ai vu quasiment disparaître dans les Ecoles vétérinaires l'enseignement sur les races, bien que certains professeurs taxés de "rétrogrades" - il y en a un à la présidence de la SEZ- aient réussi à le maintenir tant qu'ils étaient en activité. Lorsque j'étais directeur de l'Ecole vétérinaire de Nantes, j'ai essayé de maintenir un certain appui auprès de la Zootechnie. J'ai adhéré à la Société d'ethnozootechnie il y a quatre ou cinq ans, bien que je ne sois pas zootechnicien moi-même. Je serais désolé que la SEZ se cantonne dans la constatation de la disparition de l' "EDEN". Comment pourrait-elle contribuer à agir auprès des décideurs, qui imposent tous les trois ans de nouvelles orientations, des changements de programmes, sans même avoir évalué les résultats des orientations précédentes et qui continuent, par l'intermédiaire de la spécialisation qu'ils imposent aux enseignants, à rétrécir le champ de connaissance de ces derniers.

B. DENIS: Je partage tout à fait ce point de vue. Quant à savoir ce qu'il serait possible de faire, il faudra y réfléchir et nous en reparlerons. En attendant, je vais copier M. LAURANS qui, lorsqu'on lui exprimait ce qu'il jugeait être une bonne idée, assortie d'une proposition d'action, demandait toujours à l'auteur de s'en occuper. C'est une

façon de "botter en touche", qui ne vise toutefois nullement à évacuer le sujet.

P. QUÉMÉRÉ: Je voudrais apporter un complément. Lorsque je dis "la zootechnie est sinistrée", cela ne concerne pas seulement la question de l'enseignement des races. Il y a bien d'autres problématiques qui n'apparaissent plus dans un tronc commun d'Ingénieur. Par exemple: les lois de la croissance et du développement, certains aspects législatifs(cf Loi sur l'élevage de 1966 qui a organisé notamment toute l'amélioration génétique en France), la carcasse et la viande etc... Tout cela était enseigné dans un cadre interespèce: c'était la zootechnie comparée. C'est toute cette culture générale de la zootechnie qui n'existe plus. Or, lorsqu'un enseignant a des connaissances très pointues sur un sujet particulier, il lui est évidemment difficile de faire la synthèse, et même de la faire faire par les étudiants, sur d'autres sujets. Dans l'enseignement supérieur, les études de cas faisant appel à des équipes pluridisciplinaires, permettent de pallier cette dérive, avec des résultats somme toute satisfaisants, mais ce n'est pas le cas dans les lycées agricoles, pour lesquels il y a lieu de s'inquiéter.

P. MORAND-FEHR: Je voudrais exprimer quelques nuances. Certes, il n'y a plus l'annonce en grand de "Zootechnie" mais on en retrouve des composantes qui ont été transférées dans d'autres enseignements. Par exemple, chez nous -AgroParisTech- les 3ème années travaillent les "systèmes de production" après avoir reçu un enseignement en systémique comprenant des mathématiques. Confrontés par la suite à la pratique sur le terrain, ils ne se débrouillent pas si mal puisque les structures d'accueil n'en sont pas mécontentes. Cela dit, vous n'avez pas tort mais il faudrait aller plus au fond et se demander pourquoi on en est arrivé là. D'abord, il y a une évolution de la demande de la part des étudiants, qui s'est produite à plusieurs reprises depuis mai 1968. Ensuite, il faut penser au rôle qu'ont joué les commissions de l'INRA. Beaucoup d'enseignants viennent de l'INRA, comme vous l'avez dit. La responsabilité de ce dernier, chez nous au moins, est d'avoir exigé de l'enseignement qu'il prépare des chercheurs. Et lorsque la Direction de l'INRA estimait que nous manquions de zèle pour suivre cette voie, elle ne manquait pas de nous le faire savoir. Vous imaginez donc bien qu'enseigner la zootechnie passait pour "ringard"; les enseignants étaient obligés de s'adapter. Je me souviens que plusieurs collègues et moi-même, tous issus de l'INRA, avons été mis en garde par son Directeur, qui nous a traité de "chercheurs zootechniciens"! En 1975! Ça ne date donc pas d'hier. Il y a incontestablement une responsabilité de la part de l'INRA dans l'évolution de l'enseignement de la zootechnie mais il faut dire que, de son côté, cet organisme tenait compte de ses besoins et des demandes qui lui étaient faites ...

Je souhaiterais que l'on revienne au thème principal de cette table ronde, à savoir l'avenir des activités de la SEZ. Ce n'est pas parce qu'il n'y a plus de zootechnie telle que nous l'avons connue qu'il faudrait prendre une orientation trop zootechnique. Il faut garder notre spécificité ethnozootechnique et essayer de respecter l'équilibre entre ethnologie et zootechnie. Que l'on s'occupe de problèmes qui étaient auparavant du ressort de la zootechnie, soit, mais en gardant notre approche. S'il vous plaît, parlons un peu de l'avenir.

R. FREDET: Il est indispensable de continuer, dans un cadre ou un autre, à enseigner certaines bases de la zootechnie. Et si ce n'est plus le cas, il incombe à des structures comme la Société d'Ethnozootechnie de s'y substituer. Par exemple, l'adaptation des races à leur berceau, même si les progrès de l'agronomie permettent dans une large mesure de s'en affranchir dans un pays comme la France -il y a des Holstein en Normandie- demeure un fondamental: elle fait partie de la culture zootechnique et, par ailleurs, elle demeure incontournable dans les pays en développement. Les capacités d'adaptation des races ne sont pas universelles: il est des zones où des races venues de l'extérieur peuvent donner satisfaction mais c'est loin d'être la règle générale. J'ai connu des expériences malheureuses au Burkina Faso avec des chèvres, provenant pourtant d'un autre pays africain pas trop éloigné mais dont les caractéristiques climatiques n'étaient pas les mêmes. Je pourrais également citer des exemples chez les taurins. L'un des enseignements classiques de la zootechnie, à savoir "sélectionner les races locales, adaptées à leur milieu", demande la plupart du temps à être respecté dans les pays en développement et doit continuer d'être transmis partout aux jeunes générations, même si ce n'est qu'au titre de la culture générale.

F. SIGAUT: Il serait intéressant que vous mettiez par écrit, par exemple pour *Ethnozootechnie*, les expériences malheureuses auxquelles vous venez de faire allusion car elles sont un moyen de sensibiliser concrètement à l'importance de la diversité génétique.

J.-M. DUPLAN: Les frontières entre les bovins trypanotolérants et les Zébus se sont déplacées vers le Sud. Ce sont les effets conjugués de la dessiccation du climat, de la déforestation et de l'abaissement, à une époque au moins, du prix des trypanocides, qui ont conduit à une lente infiltration des zébus en zones taurines.

O. LE GAL: Je voudrais aborder deux points, qui montrent que l'ethnozootechnie est bien vivante mais qu'elle cache parfois son nom. Ainsi, dans le secteur de la recherche, il arrive que l'on fasse de l'ethnozootechnie sans le savoir. Je prendrai deux exemples. On sait que la race Lacaune a bénéficié d'une sélection très efficace sur la production laitière, liée notamment à l'utilisation de l'insémination artificielle. Dans les Pyrénées atlantiques, l'application du même schéma n'a pas fourni les mêmes résultats, à cause notamment d'une certaine réticence face à l'insémination. Peut-être la génomique va-t-elle, elle aussi, perturber les pratiques des éleveurs. Il y a donc bien là une interaction entre le progrès technique et la culture de ces derniers, qu'il faudrait essayer de gérer plutôt que de la subir. Dans les pays en développement, ceux qui ont essayé de diffuser de la génétique ont souvent connu des échecs, non seulement à cause des problèmes de race évoqués il y a un instant, mais aussi parce qu'ils n'ont pas tenu compte de la culture et des pratiques locales, ni réalisé que les contextes étaient particuliers. Il n'y a qu'autour des grandes villes que des progrès agronomiques ont pu être enregistrés: ailleurs, les contextes ne permettent le plus souvent pas l'application de méthodes venues de pays développés. Au total, tenir compte de l'homme et du milieu demeure parfois impératif, et c'est l'un des "credos" de l'ethnozootechnie.

B. GOTTO: Un point de sémantique: le terme "husbandry" n'a rien à faire avec le foncier aujourd'hui. Il est plus large que "herding". C'est sans doute le meilleur mot pour traduire "zootéchnie" (1).

J.M. DUPLAN: Excusez moi de maintenir ma position, que je crois étayée par des ouvrages spécialisés: "herding" correspond bien à la symbiose, de préférence à bénéfices réciproques -croissance démographique, sécurité-d'une communauté humaine et d'une "harde" animale.

B. GOTTO: Peut-être avez-vous raison. Il arrive qu'en Australie et en Nouvelle-Zélande, les termes anglais changent un peu de signification. J'ai une autre question: quelqu'un sait-il quand et où le terme "ronce", qui figurait dans les catalogues de la Manufacture de St Etienne pour désigner le fil de fer barbelé, a pris naissance?

J.-M. DUPLAN: Le terme a été commercialement adopté en se référant à la plante buissonnante qui projette ses pousses aux épines acérées, pour désigner le fil de fer barbelé produit et utilisé en quantités considérables pendant la Première Guerre Mondiale. Il s'est trouvé facilement disponible par la suite pour enclore des prés plus simplement qu'avec les méthodes traditionnelles: haies, talus et fossés, murets de pierre. Je me souviens, sans pouvoir préciser, d'une publicité pour le "fil de fer Ronce".

B. DENIS: Je souhaiterais que l'on centre un peu plus maintenant la discussion sur l'avenir de nos journées d'étude, comme l'avait demandé P. MORAND-FEHR. En l'état actuel, il n'y a pas vraiment de politique définie à l'avance quant à la manière dont elles doivent se dérouler. Très pragmatiquement, une journée est planifiée dès lors qu'il y a un volontaire pour l'organiser sur un thème donné. Si celui-ci n'avait pas de rapport avec l'ethnozootéchnie ou la zootéchnie, suite ne serait évidemment pas donnée au projet mais c'est rare, d'autant plus que le bureau est très ouvert. J.P. DIGARD nous disait tout à l'heure qu'il préférerait les études comparatives à celles qui portent sur une espèce. Soit! Mais comment envisager deux fois par an des journées sur des thèmes transversaux définis à l'avance? Une journée a de bonnes chances de réussir lorsque quelqu'un s'implique car, s'il le fait, c'est qu'il a déjà des idées et un minimum de contacts potentiels. Si, à ce moment là le bureau critiquait ce qui se dessine (ce qui ne veut pas dire que, ponctuellement, cela ne doit pas être fait), j'ai un peu peur que le candidat potentiel à l'organisation se démotive ... En tant que président, je ne souhaite qu'une chose: n'avoir à organiser aucune journée! Je plaisante bien entendu car, en pratique, j'aide les organisateurs s'ils le demandent et je prends également en charge l'organisation de journées. Au total, si l'on porte un regard sur l'ensemble de nos colloques, il apparaît qu'ils s'inscrivent globalement dans un cadre ethnozootéchnique ou zootéchnique, plus rarement exclusivement ethnologique mais c'est parfois le cas (cf. la journée "L'homme et l'animal: voix, sons, musique ..."). Comment réagissez-vous par rapport à ce que je viens de dire?

¹ B. DENIS, qui n'est pas intervenu sur ce point, signale que, lorsqu'il a à expliquer ce qu'est la zootéchnie à un anglo-saxon, il parle de "a mixture of animal breeding and animal husbandry". (NDLR)

Mme VAN EGMONT-FLORIAN: Le début de l'action de Raymond LAURANS correspond à une époque où on était encore en agriculture traditionnelle, avec toutefois les débuts de la politique agricole. Il a réalisé qu'il y avait un danger et entrevu ce dont parlait P. QUÉMÉRÉ: on est tellement spécialisé que l'on ne sait plus bien voir l'animal par rapport à l'homme, l'homme et l'animal par rapport à la ferme, la ferme par rapport au village. L'approche de M. LAURANS était très globale, il ne voulait pas s'intéresser aux détails car il sentait qu'ils concernaient des aspects très fluents de la société. La transformation a été gigantesque, mais le résultat n'a pas été à la hauteur au plan économique. On parlait tout à l'heure de l'INRA. A l'INRA, quelqu'un a eu une approche globale, c'était Bertrand VISSAC. Il m'avait confié qu'il avait des problèmes parce que, dirigeant un service pluridisciplinaire, au profil horizontal, il était obligé de contacter les différentes directions et il ne parvenait pas à se faire entendre. Les problèmes à l'INRA ne datent donc pas d'aujourd'hui: il y a depuis longtemps des difficultés pour y avoir une approche horizontale.

Aujourd'hui, on assiste à des changements importants de la politique agricole. Pendant des années, on a parlé de l'agriculture ... on commence maintenant à parler des agricultures. Cela veut dire qu'est reconnue maintenant la possibilité de choisir des systèmes agricoles diversifiés. La Société d'Ethnozootéchnie devrait pouvoir retrouver sa place auprès des agricultures qui demandent d'autres systèmes agricoles.

Je voudrais aborder un sujet dont on parle très peu. Quand la politique agricole a commencé, les fermes étaient fertilisées avec du fumier, puis on s'est tourné progressivement vers les engrais chimiques (1962-63). Aujourd'hui, on n'utilise pratiquement plus que cela. Or, les déjections animales posent des problèmes de pollution: nombre d'ouvrages y sont consacrés. Dans le cadre des travaux que je conduis, j'ai constaté que la qualité du fumier variait non seulement en fonction de l'alimentation des animaux mais aussi de leur race. Les races rustiques, ainsi, donnent des fumiers d'excellente qualité. Il faudrait absolument réintroduire ces dernières dans l'économie; les arguments ne manquent pas. Par exemple, la Froment du Léon, qui se re-développe un peu, permet d'obtenir du lait et du beurre d'une qualité incomparable. Les éleveurs parviennent à dégager des revenus satisfaisants grâce à une clientèle fidélisée par la qualité des produits. Les discours sur l'agriculture durable et sur les circuits courts offrent des perspectives nouvelles pour ces races. Entretienues par ailleurs avec des systèmes alimentaires différents, permettant d'obtenir des produits très typés, elles mériteraient des soutiens spécifiques. Il arrive ainsi qu'un agriculteur qui a dix vaches s'en sorte alors que son voisin, qui en a 60, connaît de gros problèmes: il faudrait étudier la question et reconsidérer l'intérêt de la diversité systémique. Les races rustiques ne sont pas des races "de misère"; si c'était le cas, on ne pourrait pas indéfiniment les sauvegarder. Il faut les réintégrer dans l'économie, en communiquant à partir d'exemples concrets actuels.

J'ajouterai que le petit éleveur a nécessairement une approche globale de son exploitation, c'est-à-dire une approche zootéchnicienne! Il est en droite ligne avec les conceptions de M. LAURANS. La Société d'Ethnozootéchnie, qui a déjà beaucoup œuvré, devrait pouvoir profiter de ces tendances actuelles et jouer un rôle, en s'inscrivant dans une politique où le territoire, la petite

zone, les aspects locaux sont valorisés, en réponse à une demande de consommateurs en faveur de produits du territoire.

Au total, c'est la politique agricole qui a induit la spécialisation, laquelle est la maladie de notre époque. Si l'offre se diversifie en faveur de nouveaux systèmes et des anciennes races, je sens que la demande augmentera.

J.-M. DUPLAN: Je voudrais demander à Laurent AVON quel est son avis sur les obstacles actuels à l'utilisation de la Froment du Léon. Qu'il nous rappelle aussi combien il en restait lorsque le programme de sauvegarde a commencé.

L. AVON: Il y en avait 40. Maintenant, il y en a plus de 120. Trois producteurs fabriquent du beurre, sans incitation financière particulière.

La difficulté principale, avec les races locales, est relative à l'installation. Pierre QUÉMÉRÉ a bien étudié les contraintes qui pèsent sur les systèmes auto-suffisants en vente directe: l'accès au foncier, les normes d'installation des laiteries etc... Et il y a maintenant la problématique du bien-être animal qui est en train de polluer le monde agricole sous l'influence exorbitante de la sensibilité urbaine. En Suisse par exemple, on est obligé maintenant de passer un examen si on veut posséder un chien. On ne peut pas entretenir un seul chat chez soi parce qu'il en faut deux pour des raisons de sociabilité entre animaux. On n'a plus le droit d'attacher les vaches à l'étable. On peut certes considérer que la vente directe est intéressante mais il est de moins en moins possible de s'installer. Autre point: les jeunes éleveurs -et c'est là que la zootechnie est intéressante- ne savent plus s'occuper des animaux. Ils ne peuvent utiliser l'insémination artificielle faute de savoir repérer les vaches en chaleur. Parfois, ils ne savent même pas dire si tel animal appartient à une race à viande ou à une race laitière.

Un autre exemple relatif à l'intérêt de la zootechnie: le problème de la race Tarentaise. Elle a été sélectionnée dans les années 70 sur un modèle laitier. A l'époque, c'était le modèle américain qu'il fallait appliquer à toutes les races laitières: les animaux devaient donc être peu musclés. C'est complètement en contradiction avec une race de montagne, qui doit être basset et musclée! On revient en arrière maintenant mais pas encore suffisamment. Ainsi, à Beaufort, la production laitière est limitée à 5 000 Kg mais, dans le même temps, on continue à vanter les taureaux dont les filles ont une "capacité laitière", c'est-à-dire notamment une aptitude à manger beaucoup. En réalité, en montagne, les vaches le mieux adaptées à l'environnement sont celles qui consomment le moins. J'ai travaillé en Suisse pendant quatre ans avec des vaches d'Hérens; je traçais les vaches à la main, après avoir fait une heure de parcours pour les rejoindre. La nuit, les vaches ne devaient pas bouger. Il fallait donc qu'elles se "remplissent" en six heures pendant la journée. Pour y parvenir, il est nécessaire que les animaux donnent trois coups de langue lorsque les autres en donnent deux, soient très actives afin de manger rapidement, qu'elles marchent vite et ne s'éparpillent pas au moment du repas. Ce modèle de sélection n'est pas pris en compte et devient marginal, bien qu'il découle directement de l'observation zootechnique au quotidien. Les races laitières, dorénavant, ne doivent plus avoir de cornes et être toutes semblables. C'est à cause de la stabulation libre et de l'augmentation de

la taille des troupeaux. Comme on n'est plus autorisé à couper les cornes, on crée maintenant des souches qui en sont génétiquement dépourvues.

Je signale l'existence d'une fédération des races de montagne, dont j'avais un peu été le précurseur avec des collègues du Val d'Aoste, qui regroupe les races du modèle alpin. La Vosgienne en fait partie. Elle ont une vocation fromagère, sont enfermées l'hiver, vont en montagne l'été et sont entretenues en petits troupeaux. Actuellement, une pétition se prépare en Europe pour que les vaches puissent continuer d'être attachées à l'écurie.

Mme VAN EGMONT-FLORIAN: Il y a aussi un groupe de travail, auquel j'ai participé, qui réfléchit aux possibilités d'installation. Jusqu'à présent, il n'était pas possible de le faire sans un minimum de surface. Des chiffres vont sortir qui démontreront le contraire et illustreront la remise en cause des orientations de ces dernières décennies.

L. AVON: Je voudrais ajouter qu'il y a un autre problème: la notion de système. Ce dernier est privilégié dans son ensemble et la race est de surcroît niée en tant qu'entité génétique. L'INRA n'est pas à l'abri de tout soupçon dans la définition de la race telle qu'elle figure dans des textes législatifs récents: une race est relative à un groupe d'éleveurs à un moment donné, et on ne s'occupe plus de savoir si elle a derrière elle quelques centaines d'années d'évolution. Parce que, pendant deux ou trois ans, il a été décidé de faire autrement, c'est cet "autrement" qui devient la vérité. Ce "relativisme" empêche d'avancer en matière de conservation des races.

P. QUÉMÉRÉ: Je souhaiterais faire deux remarques. La première concerne l'actualité de l'ethnozootechnie. Quand on regarde les programmes pédagogiques des BTS et des formations d'ingénieurs, on constate qu'il est clairement stipulé que l'enseignement doit concerner des espèces au-delà des animaux de rente et intégrer des préoccupations sociétales. Parmi celles-ci: le maintien de la santé publique, l'entretien de l'espace et du paysage, la gestion durable des ressources, la traçabilité et les qualités sensorielles des denrées alimentaires, le lien producteurs/consommateurs, le bien-être animal, l'éthique etc... C'est cela qui a fait dire à nos collègues LANDAIS et BONNEMAIRE qu'il fallait, en zootechnie, enseigner les systèmes d'élevage: un concept qui devrait remplacer celui "finalité des trente glorieuses- d'"animal-machine dont il faut maximiser la productivité". L'ethnozootechnie ne prône pas autre chose: si j'ai bien compris, elle s'intéresse au lien homme-animal-milieu en un sens très large; c'est dire qu'en réalité, les objectifs affichés dans les programmes pédagogiques correspondent aux objectifs de la Société d'Ethnozootechnie! Le système reste bien en l'état actuel, résilient, pour les raisons que j'avais exposées.

Deuxième remarque: la SEZ s'efforce d'intéresser les jeunes à l'ethnozootechnie. Une expérience allant dans ce sens s'est avérée très intéressante il y a un an: 145 étudiants de 6 ou 7 établissements d'enseignement supérieur agricole et de l'Université se sont retrouvés pour une journée d'étude le 24 novembre 2009 à AgroParisTech! De surcroît, ils se sont déclarés ravis de cette initiative, ainsi que leurs enseignants. Le seul bémol est qu'il y a eu très peu d'adhésions de la part de jeunes à la SEZ. L'objectif de rajeunir notre population, certes jeunes dans la

tête mais ça ne suffit pas, n'a donc pas été atteint. Il reste que le succès de la journée nous incite à recommencer l'opération. A mon avis, on n'intéressera les jeunes à l'ethnozootechnie que via la zootechnie *sensu stricto*, c'est-à-dire ce qui est en prise avec leur futur métier. Mais, même s'ils n'adhèrent pas à l'âge de 23 ans, au moins auront-ils entendu parler de nous et certains nous rejoindront peut-être plus tard.

R. BRUÈRE: On s'inquiète et on a raison si l'on considère les besoins réels de la formation. Le problème est qu'actuellement, l'enseignement vit "sur lui-même". Même si on lui demandait de stopper, il lui faudrait très longtemps avant d'être capable de freiner et d'obliquer dans une autre direction. Mais, en réalité, ce n'est même plus cela qui compte car on est entré dans une nouvelle ère. On assiste à un abaissement constant des cours mondiaux et à une succession de crises gouvernementales au plan mondial qui entraînent une réduction des aides à court, moyen et long terme. On est donc appelé - on appelle ça le "durable" - à retourner à un élevage moins coûteux et plus autonome, donc plus en harmonie avec une vraie connaissance de la zootechnie. Nous nous trouvons finalement en prise avec le vent de l'histoire et nous serions fondés à dépenser une certaine énergie pour tenter de faire infléchir les programmes et retrouver une vraie zootechnie dans la formation des futurs acteurs de l'élevage.

P. QUÉMÉRÉ: Excusez-moi de me répéter: le problème n'est pas tant du côté des programmes que de la difficulté à recruter des enseignants qui soient de véritables zootechniciens. Le recrutement est universitaire. Il est clair que, pour moi, un spécialiste de génétique moléculaire n'est pas un zootechnicien adapté à l'enseignement de la zootechnie, pas seulement d'ailleurs au niveau BTS: c'est également vrai au niveau ingénieur.

R. BRUÈRE: Oui, mais à ce moment-là, c'est auprès de ceux qui définissent les critères de recrutement des enseignants qu'il faut agir, en leur disant: des spécialistes de ce type, il y en a déjà partout. Dans une société qui veut avancer, il est toujours utile d'écouter des néophytes qui, jouant le rôle de candide feront remarquer que la route qui est suivie, en dépit des grandes idées censées la justifier, mène au fossé. Il faut trouver quelqu'un d'influent qui aura des idées en harmonie avec ce que nous venons d'évoquer.

Ph. J. DUBOIS: Je ne suis ni zootechnicien ni ethnozootechnicien, je suis un biologiste très sensibilisé aux questions d'écologie. J'ai donc un peu le regard d'un candide, passionné toutefois par ce dont vous discutez. Je voudrais vous proposer quelques remarques. Vous êtes sans le savoir des "biodiversitaires domestiques", si je puis dire, avant l'heure. Je pense que le message que vous véhiculez -vous l'appellez "ethnozootechnie", je l'appellerais "biodiversité domestique"- est très porteur car il intéresse beaucoup de monde aujourd'hui, et pas seulement chez les enseignants et les étudiants. J'ai eu l'occasion de faire pas mal de conférences sur la biodiversité car c'est un sujet que je travaille, et je me suis rendu compte que les grandes extinctions passées, par exemple, n'intéressent pas du tout l'auditoire, qui considère que c'est aussi compliqué que

pouvait l'être l'écologie il y a 20 ou 25 ans. Par contre, si vous leur parlez de la biodiversité domestique et des races animales en France - pays d'origine rurale qui se souvient et garde en référence les valeurs paysannes- d'un seul coup, vous intéressez l'auditoire. Comme cela a été dit tout à l'heure, les races animales font partie de notre patrimoine culturel. Et en parler aujourd'hui, cela intéresse beaucoup de monde, et c'est de l'ethnozootechnie! Je suis persuadé que l'ethnozootechnie a un potentiel énorme auprès du grand public. Peut-être faudrait-il un peu transformer le discours, l'adapter aux conditions actuelles, peut-être faudrait-il utiliser des termes qui parlent plus aujourd'hui, mais il y a une réflexion à mener sur le sujet car c'est fondamental. Et je pense que cette biodiversité domestique, cet élément de la zootechnie qui nous est cher, se nourrit aussi d'actions de conservation. A mon avis, la conservation est l'huile qui entre aujourd'hui dans les rouages de la zootechnie. Parler des races animales est un moyen d'intéresser à la zootechnie. Cela mériterait sans doute réflexion, d'autant plus que ce thème motive les jeunes et qu'ils se sentiraient tout à fait à l'aise à la Société d'Ethnozootechnie.

D. SERGENT: Je confirme que personne ne comprend le mot "ethnozootechnie" en dehors de nous.

F. SIGAUT: Je me rappelle, quand je suis entré à l'Agro, que l'on nous disait: "L'Institut national agronomique a été créé pour enseigner les sciences dans leur rapport avec l'agriculture". Les sciences, pas les techniques! Les techniques s'enseignaient à Grignon, et Grignon, ce n'était pas l'enseignement agronomique, c'était l'enseignement agricole: il ne fallait pas mélanger les torchons et les serviettes! On est finalement toujours dans cette logique là. La zootechnie, c'est de la technique, c'est l'affaire des techniciens. La marche vers la spécialisation, qui a été longuement évoquée tout à l'heure, est issue de la réflexion d'un cercle institutionnel fermé, qui est de plus en plus contesté. Et le système du "tout recherche" est en train de devenir fou: les chercheurs publient cinq fois la même chose sous des formes différentes pour accéder aux revues porteuses ... C'est de ce système-là que l'on est victime aujourd'hui.

P. DEL PORTO: Je vous informe que le Salon de l'Agriculture vient d'être labellisé. Il expose en effet cette année 529 races ou variétés animales. Par ailleurs, sachez que je décline toute responsabilité quant à l'affiche que vous verrez: elle représente une vache Vosgienne sans cornes! Ce sont les éleveurs qui l'ont exigé!

B. DENIS: Il est temps d'interrompre cet échange qui, à mon avis, a été riche et fort intéressant. Par contre, je ne suis pas sûr que l'on puisse en tirer des idées précises sur le fonctionnement de la Société d'Ethnozootechnie. Nous en reparlerons en conseil d'administration.

Je vous remercie d'être restés si nombreux aussi longtemps et de vous être associés à l'hommage que nous avons rendu aujourd'hui à notre président fondateur, à l'occasion du quarantième anniversaire de la création de la Société d'Ethnozootechnie.

HOMMAGE A RAYMOND LAURANS

Journée d'étude

"BOIS DE CERVIDÉS, CORNE, OS, IVOIRE..."

27 mai 2010

**Muséum national d'Histoire naturelle
Auditorium de la Grande Galerie de l'Evolution**

**Département "Hommes, Natures, Sociétés" du Muséum
et
Société d'Ethnozootechnie**

Organisée par Raymond PUJOL

Raymond Pujol, professeur honoraire du Muséum remercie vivement les rédacteurs de cette première partie de la journée d'étude consacrée aux "*Bois de cervidés, corne, os, ivoire...*" pour leur précieuse collaboration.

UTILISATION DES BOIS ET OS DE RENNES EN LAPONIE FINLANDAISE

Stéphanie C. LEFRÈRE ⁽¹⁾

Résumé: Au cours des siècles, les populations finnoises et Sámi ont su exploiter les rennes tant pour l'usage culinaire et vestimentaire que pour l'artisanat. L'usage ancestral et contemporain des bois et os de rennes en Laponie finlandaise est retracé au cours de cette étude. Le but est de voir comment cet usage a évolué au cours des siècles et s'est adapté aux besoins de la société actuelle. Notre recherche a été réalisée *in situ*, par études de matériels conservés dans les musées et sur le terrain auprès d'éleveurs de rennes et d'artisans. Les divers usages des bois dans l'artisanat montrent l'adaptation d'un style individuel greffé sur un style ancestral variant entre régions et alliant de nouveaux matériaux, techniques et symboles. Le rôle des bois et des os dans les jeux et anciennes croyances Sámi souligne par ailleurs l'importance du renne comme unité centrale de l'existence sur terre et après la mort. Finalement, l'usage des bois et des os dans la pharmacopée démontre le besoin permanent de trouver des thérapies afin d'améliorer le quotidien et lutter face à des maladies émergentes en utilisant le savoir ancestral. Ainsi l'usage des bois et des os de rennes au XXI^{ème} siècle s'est adapté aux besoins de la société actuelle tout en conservant une empreinte ancestrale caractéristique de l'identité Sámi.

Abstract: For centuries, the Finns and the Sámi have exploited reindeer for food, clothes, and handicraft. This study describes the ancient and contemporary use of reindeer bones and antlers, based on research done in local museums, and among reindeer herders and craftsmen. It presents how this utilization has evolved over centuries and has adapted to the needs of the current society in Finnish Lapland. The multiple use of antlers in handicraft indicates the adaptation of individual styles, imprinted with the conservation of ancestral styles varying between regions, and the combination of different materials, techniques and symbols. The role of antlers and bones in the children's plays and ancient Sámi beliefs also emphasizes the importance of reindeer as a central unit of the existence on earth and after life. Finally, the use of antlers and bones in pharmacopeia shows the constant need to find therapies for improving daily life and fighting emerging diseases by using ancient knowledge. From daily use in the past to modern fashion, materials from bones and antlers are now utilized in handicrafts for personal use and for tourism, and as ingredients in preparations for new therapies. The use of reindeer bones and antlers in the 21st century has therefore adapted to the needs of the modern society while keeping an ancient print characteristic of the Sámi identity.

Introduction

Déjà durant l'Aurignacien et le Magdalénien, le renne joua un rôle clé dans la culture de l'homme de Cro-Magnon, tant dans l'art paléolithique que dans la vie quotidienne des chasseurs, notamment dans le sud de la France et en Espagne (Perlès, 1987). L'usage du renne était alors intégral. Les bois de rennes étaient utilisés comme objets de décoration sur les lances des chasseurs et les flèches étaient confectionnées à partir de certains os (Spencer, 1978). Avec le recul des glaciers, le renne s'est réfugié dans le nord de l'Eurasie où l'homme l'a suivi. Des dessins gravés sur des rochers vieux de 3000 à 5000 ans, dans le nord de la Scandinavie témoignent d'un peuple vivant auprès des rennes et autres animaux de la mer et de la forêt (Saarela, 1985). Des découvertes archéologiques dans des tombes datant de 1500 av. J-C viennent confirmer ces faits. Des tentatives de domestication du renne sont apparues quant à elles, vers le IX^{ème} siècle en Finlande et en Laponie (Laufer, 1917; Hatt, 1919) avec l'apparition d'un élevage de plus en plus intensif en raison de la disparition du renne sauvage, décimé par la chasse intensive au XVII^{ème} siècle. Cependant, nul ne sait exactement si les premiers éleveurs de rennes étaient parmi les populations finnoises ou Sámi (Kortessalmi, 1996). [Les Sámi (Sámi= membres d'une culture différente de la culture dominante) constituent un peuple indigène établi à

l'extrême nord de l'Europe en Finlande, Norvège, Suède et Russie et partageant la langue Sámi]. A en juger par les mots d'emprunt dans le langage Sámi, on peut penser que les peuples Sámi auraient rencontré les populations scandinaves durant l'âge de fer. Des objets trouvés dans des sites de sacrifices en Norvège et en Suède, tels bois, os et ustensiles pour la maison témoignent également de points de contacts entre les Sámi et les peuples avoisinant (Manker, 1977). Il se peut que les Finnois et Sámi n'étaient pas encore séparés comme groupes ethniques il y a 6000 ans et qu'une séparation dans leur langage ancestral commun n'eut lieu que 2000 ans avant J-C durant l'âge de Bronze, en raison d'un changement dans leurs moyens d'existence. Les peuples de l'intérieur des terres se sont alors tournés vers la chasse et ceux des côtes vers l'agriculture (Lehtola, 2002).

L'élevage intensif impliquant souvent une certaine sédentarisation, les animaux sont suivis de manière stricte. L'utilisation du renne est alors intégrale tant pour la viande, le lait, la fourrure et la peau que pour les os et les bois. Les Sámi ont employé principalement les bois de rennes comme matériaux de base à travers leur histoire culturelle, à côté de l'usage des peaux, de la fourrure et des tendons. Ils ont su créer des objets d'usage quotidien, comme des ustensiles de cuisine (bols, cuillères et couteaux), des objets liés à la pratique de l'élevage (lasso), ou encore des objets de nature artistique tels des ornements et des objets de décoration. L'artisanat montre des similitudes dans toute la région circumpolaire mais le style Sámi est aisément

1) Finnish Game and Fisheries Research Institute, Joensuu Game and Fisheries Research, Yliopistokatu 6, FI-80100 Joensuu, e-mail: porodoc@gmail.com

reconnaissable grâce à l'association de symboles chamaniques liés à sa mythologie. Nous allons aborder certains points liés à l'utilisation ancestrale et contemporaine des bois et des os de rennes en Laponie finlandaise en nous basant sur des travaux menés au Musée provincial de Rovaniemi de même que sur des études menées à Inari auprès d'éleveurs de rennes et auprès d'artisans, sur le terrain, à l'école d'artisanat et au Musée Sámi. Nous allons également montrer comment les bois et

les os sont utilisés dans la pharmacopée ancestrale et moderne ainsi que le rôle significatif qu'ils jouent dans le domaine sacré. Les noms des objets d'artisanat et des notions les plus importantes seront indiqués en finnois et également en Sámi du nord (mis entre crochets séparés par un point-virgule). L'étude n'étant pas ethnolinguistique, nous n'ajouterons pas les mots dans les deux autres langues Sámi Inari et Skolt, parlées elles aussi en Finlande.

Description des bois et des os de rennes

Les bois

Le renne est l'unique cervidé chez lequel la femelle porte aussi des bois. Les bois jouent un rôle dans la dominance et *a fortiori* dans la position hiérarchique. Chaque année, les jeunes rennes doivent apprendre leur rang social, dépendant de la structure de leurs bois variant d'une année sur l'autre (Espmark, 1964). Les femelles matures ont un rang élevé durant l'hiver du fait de la conservation de leurs bois, les mâles atteignant eux le sommet de leur dominance durant le rut à l'automne avant de perdre leurs bois (Espmark, 1964; Bubenik, 1968). La croissance des bois suit un cycle de cent jours environ, s'effectuant sous la dépendance de la testostérone chez les mâles et des corticoïdes chez les femelles (Bubenik, 1972). Le développement des bois débute au printemps (avril) avec un velours très irrigué. Au moment de l'avancée du rut, le velours part progressivement en lambeaux avec des saignements, au cours d'un phénomène nommé la fraye. Le renne souffre en même temps de démangeaisons, l'amenant à se frotter les bois contre les branches, juste avant leur chute. Les femelles gestantes gardent leur ramure tout l'hiver et ne la perdent qu'après la mise-bas. Les femelles stériles, quant à elles, la perdent dès l'automne. Les mâles

castrés n'ont pas de fraye, leurs bois tombant en fin d'hiver une fois le velours desséché sur les andouillers. La ramure se recrée en huit mois pour un mâle et cinq mois pour une femelle. Les bois, d'après observations, mesurent de 20 à 40 cm de long chez les femelles, et de 40 cm à 1 m chez les mâles et pèsent entre 500 g et 3 kg.

Les bois de rennes ont été décrits d'un point de vue zoologique par Jacobi (1931), basé sur les travaux de Camerano (1901), créateur d'une taxonomie du genre *Rangifer*. Les Lapons nomades développèrent un système de classification du renne fort complexe (Widstrand, 1963) (Figure 1) afin de pouvoir les différencier à partir des bois, de la couleur du manteau, de l'âge et du sexe. Comme chez le cerf, nous pouvons parler d'andouiller à la base des bois se prolongeant par un grand andouiller avec aux extrémités les pointes reliées entre elles par le velours formant l'empaumure. La terminologie des bois est essentiellement Sámi, peu de noms provenant du finnois, hormis quelques-uns tels l'empaumure [*kaihari* ou *kalpa*]. Les mêmes termes sont utilisés pour les mâles comme pour les femelles.

Varis, fat-head

Mâle dont les bois ont une grande quantité de ramifications à la base



Figure 1. Exemple de terminologie des bois de rennes (Widstrand in Israël Ruong, 1963).

Il est en général plus facile et préférable de trouver les bois en bordure de forêt et non dans un endroit ouvert comme un marécage par exemple. Les bois sont ramassés au début de l'hiver ou au printemps. Les meilleurs bois de rennes pour l'artisanat sont ceux des mâles non castrés,

d'environ 5 ans car ils sont plus grands, solides et brillants. En comparaison, les bois d'autres cervidés, tels ceux des mâles élan, ont tous la même valeur. La couleur des bois varie de rougeâtre à blanc, de jaunâtre à vert. Les bois rouges ont encore du sang car ils viennent de tomber. Les

bois blanchâtres, jaunes et verts ont souvent été sur le sol pendant des années et sont donc colorés par des lichens et des algues. Dans certains cas, des artisans utilisent des produits chimiques pour décolorer les bois (Aaltonen & Laitinen, 2001). De nos jours, les bois de rennes provenant des abattoirs sont aussi utilisés.

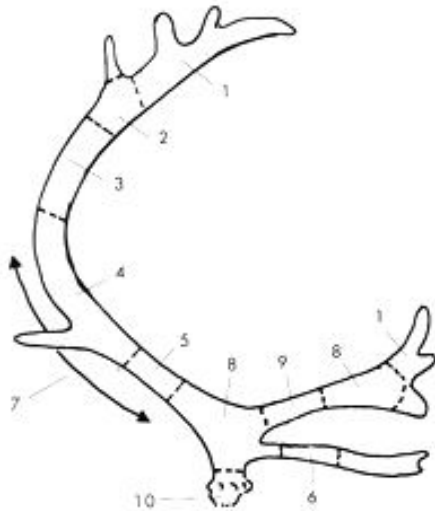
Chaque partie des bois correspond à un objet

Préparation des bois:

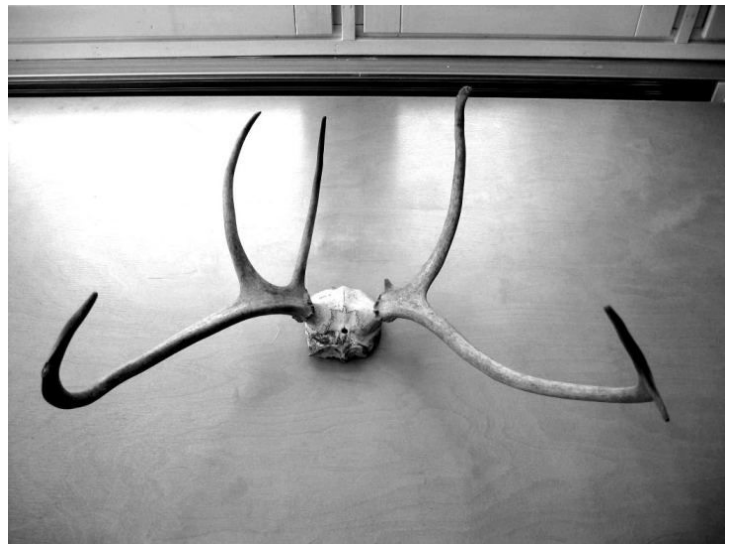
Les bois de rennes ne peuvent être rendus plus tendres à l'inverse des cornes de vache. Pour les travailler, les bois sont tout d'abord coincés dans un étau puis coupés

déterminé (Figures 2a et 2b). Parmi les objets les plus importants se trouvent les petites cuillères, les couteaux et les boîtes à aiguilles. Il est en outre possible d'utiliser la partie pointue des bois pour assembler les tissus et les peaux, de même que les extrémités des bois peuvent servir à accrocher les écorces de bouleau sur les troncs (écorce utilisée pour faire des paniers).

à l'aide d'une scie à métaux. A l'époque, la forme voulue était donnée à l'aide d'un couteau, de nos jours par une machine à limer.



a



b

Figure 2. Bois de renne [poronsarvi; čoarvi].

a- Schéma des parties des bois de renne utilisées dans l'artisanat (Aaltonen & Laitinen, 2001);

b- Crâne de renne (Collections du Musée provincial de Laponie, Rovaniemi – photo S.C. Lefrère).

- pièce à attacher à un autre objet [*sarviupotus* et *lyöte*; *čoarvevuojuhan*]
- boucle de ceinture [*vyöllisrengas*; *guottáhat*]
- disques pour le peigne de tissage [*tiuhta*; *njuikun*]
- aiguille pour réparer les filets [*käpyaines*; *geahpa*] ou étui en bois des couteaux
- boîte à aiguilles [*neulakotelo*; *nállogoahti*]
- perles [*helmet*; *bearal*] et bagues pour boîtes à aiguilles
- étui à couteau [*puukontuppi*; *niibedohppa*]
- cuillère en bois de renne [*sarvilusikka*; *čoarvebaste*] ou anneau pour lasso [*kiela*; *giella*]
- manche du couteau [*puukonvarsi*; *niibenadđa*]
- tête du manche du couteau [*leu'un pää*]

Les Os

La terminologie des différentes parties du squelette du renne est similaire chez l'ensemble des cervidés (Figure 3). Les os les plus fréquemment utilisés dans l'artisanat après les bois sont les os des pattes: le fémur [*reisiluu*; *adadákti*] et le tibia [*koipiluu*; *čuožžamas*] et, plus rarement, les os des omoplates [*lapaluu*, *beadbedákti* ou *beadbi*] et les côtes [*kylkiluut*; *ertetdávttit*]. Le fémur était utilisé pour fabriquer de longues aiguilles [*puikko*; *sággi*] et des aiguilles à tricoter [*sukkapuikko*, *godđinsággi*]. Les phalanges [*koparaluu*; *gazzadákti*], rotules [*polvilumpio*; *gupposdákti*] et astragales [*telaluu*; *boallodákti*] avaient une utilisation ludique. Les os des phalanges étaient ainsi encore en usage jusque dans les années 70 dans les jeux de société. Les plus petits os des

vertèbres étaient parfois utilisés par le chaman sur son drum (tambour chamanique), les plus longs servant à faire des objets de décoration, notamment des manches de couteaux.

L'os étant un matériau fort résistant réagissant comme certains types de bois, sa préparation est donc assez similaire. Avant le XIII^{ème} siècle, les peignes notamment étaient faits en bois ou en os de fémur, lequel était coupé en deux morceaux parallèles et divisé en plusieurs sections. Des rivets en bronze (comme sur les bateaux) étaient fixés entre les os, lesquels étaient ensuite sciés en multiples rainures. Par la suite, les bois et os de rennes ont été remplacés par les os d'autres animaux domestiques. Et, bien que les peignes obtenus ne duraient pas aussi

longtemps que ceux qui étaient faits en bois, les marchands en vendaient de ce fait davantage. Plus tard, les peignes ont été faits en corne de vache car plus tendre et facile à

modeler. Durant le XIX^{ème} siècle, la cellulose a finalement remplacé os et bois (Aaltonen & Laitinen, 2001).

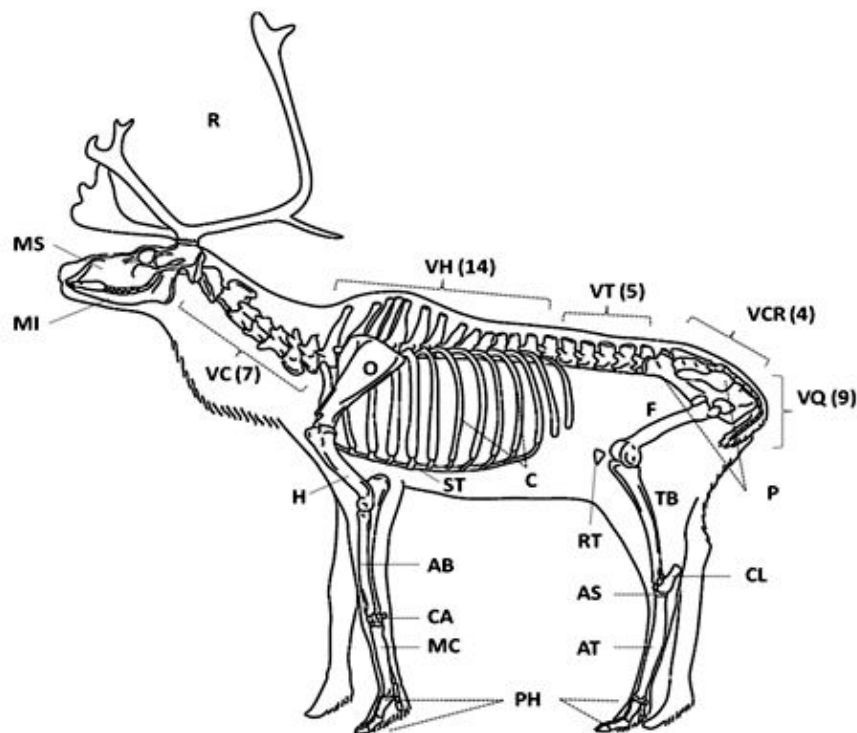


Figure 3. Caractéristiques du squelette du renne (Schéma du site Internet Archéozoo, Coutureau *et al.*, 2006 - légendes ajoutées).

AB: avant-bras; AT: arrière-tibia; AS: astragale [*telaluu; boallodákti*]; CL: calcanéus; C: côtes [*kylkihuit; erttedávttit*]; CA: carpe; F: fémur [*reisiluu; ađadákti*]; H: humérus; MC: métacarpe; MI: mâchoire inférieure; MS: mâchoire supérieure; O: os de l'omoplate [*lapaluu; beađbedákti* ou *beađbi*]; P: pelvis; PH: phalanges [*koparaluu; gazzadákti*]; R: ramure [*sarvi; čoarvi*]; RT: rotule [*polvilumpio; gupposdákti*]; ST: sternum; VC: vertèbres du cou [*kaulanikamat; čeabetdávttit*]; VCR: vertèbres en croix; VH: vertèbres des hanches; VT: vertèbres du thorax; VQ: vertèbres de la queue; (vertèbres du dos [*rintanikamat; čielgedávttit*]); TB: tibia [*koipiluu; čuožžamas*].

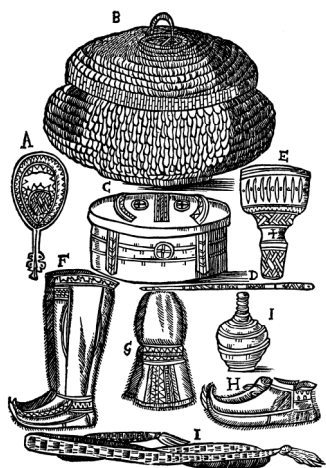


Figure 4. Objets de la collection de Schefferus, en bois de renne et autres matériaux (Schefferus, 1674 cité in Manker, 1963).

Il y aurait eu 50 groupes différents d'os (incluant surtout les bois) dans les collections laponnes des musées nordiques (*Nordiska Museet*, Suède) avec un nombre indéfinissable de variations individuelles: couteaux, aiguilles à coudre, peignes, anneaux pour lasso, hameçons, pipes, amulettes. L'artiste Janis Cirulis a reproduit avec un soin très minutieux les objets de la collection remarquable de Johannes Schefferus (Manker, 1963). Celui-ci était un

grand admirateur des travaux des Lapons (ancien nom utilisé pour les Sámi) et possédait dans sa collection un bel échantillon de leurs travaux comme des cuillères agrémentées de pendentifs, des drums, couteaux ou autres ornements (Figure 4).

A. cuillère [*lusikka; boaste*] avec des ornements incrustés, assortie de bagues issues du même bois ou os de renne, accrochées à l'extrémité; B.

panier rond [*kori; kore*]; C. coffre [*kiisa; giisa*] pour objets de valeur (transporté sur le dos des rennes) en bois de bouleau avec incrustations en bois de renne; D. instrument de tissage = aiguille à tricoter cylindrique en bois ou os de renne [*kudontaväline* ou *kudin; godđinsággi*]; E. peigne de tissage pour faire des rubans et des ceintures de couleur en

fil de laine [*tiuhta; njuikun*]; F. bottes en fourrure de renne [*saappaat; sáppat*] courbées afin d'y mettre les skis; G. moufle en fourrure de renne [*kinnas; fáhcca*]; H. chaussures en fourrure de renne [*nutukkaat; nuhtahat*]; I. ruban [*pirtanauha; čuolddabáddi*]; J. fiole [*pullo; boahat*].

Ornements

Les formes fondamentales, l'ornementation et les matériaux de l'artisanat Sámi trouvent leur origine dans les temps nomades où il y avait une réelle nécessité d'ustensiles adaptés. Ainsi, d'un usage pratique quotidien de l'époque à aujourd'hui, les Sámi ont développé des formes et des dessins d'ornementation en connexion avec la nature et liées à leurs déplacements avec les rennes. Les formes rondes, pratiques et faciles à transporter sont ainsi caractéristiques et omniprésentes. Cet artisanat n'est pas sans nous rappeler les interconnexions remarquables entre l'Homme et la Nature dans un environnement subarctique où les occupations basiques telles que la chasse, la pêche et l'élevage du renne, ont obligé les Sámi à exceller dans leurs façons d'interpréter et d'utiliser les opportunités trouvées dans un environnement drastique (Kihlberg, 1999). Dans l'ensemble, les Sámi ont su adopter dans leur art, certaines caractéristiques culturelles européennes, en ajoutant notamment de l'argent comme motif de décoration sur les petites cuillères.

Les décorations les plus simples représentées sur les bois et les os sont des points, des lignes et de petits triangles (les plus vieilles décorations d'origine carélienne russe), des zigzags, des filets à poissons, des carrés, des losanges et des ronds (œil de bœuf). Les décorations les plus importantes se retrouvent sur les objets en bois. La plupart des objets sont du XIX^{ème} siècle et certains du XVIII^{ème} siècle. Les décorations en forme de cercle sont rares et tardives parmi les décorations Sámi. Les objets les

plus anciens ne comportent pas ces motifs car ceux-ci ont été empruntés aux Finnois. Les décorations étaient autrefois incrustées sur les bois à l'aide de la pointe du couteau ou d'aiguilles. De nos jours il existe divers types d'instruments utilisés dans l'incrustation (Figure 5), notamment des ciseaux à bois [*veitsikaiverrin; hervenluovččan*] (Figure 5b), ciseaux en V [*v-kaiverrin; v-luovččan*] (Figure 5c) et couteaux d'incrustation [*kaiverruspuukko; hervenniibi*] (Figure 5d) (Aaltonen & Laitinen, 2001). Pour rendre plus visibles ces incrustations, une mixture rougeâtre d'écorce d'aulne et de suie était jadis utilisée, ou bien encore une mixture d'écorce de bouleau brûlée et mâchée se déposant dans les incrustations (Itkonen, 1941), protocole encore actuellement utilisé par certains artisans.

L'ornementation se divise en deux styles régionaux. D'une part le style Sámi du Sud prédominé par une abondance de motifs en zigzag (aussi utilisé par les Finnois) et figures géométriques d'influence viking et irlandaise recouvrant souvent tout l'objet; d'autre part le style Sámi du Nord où prédomine une alternance entre surfaces décorées et non décorées (étoiles géométriques, motifs de cœurs), des ornements floraux (d'inspiration Carélienne) et des figures de rennes, tirant un traîneau par exemple (Manker, 1977). En outre, certains objets à usage pratique rappellent le lien permanent avec la nature, comme les salières en forme d'oiseaux de type lagopèdes (Figure 12).

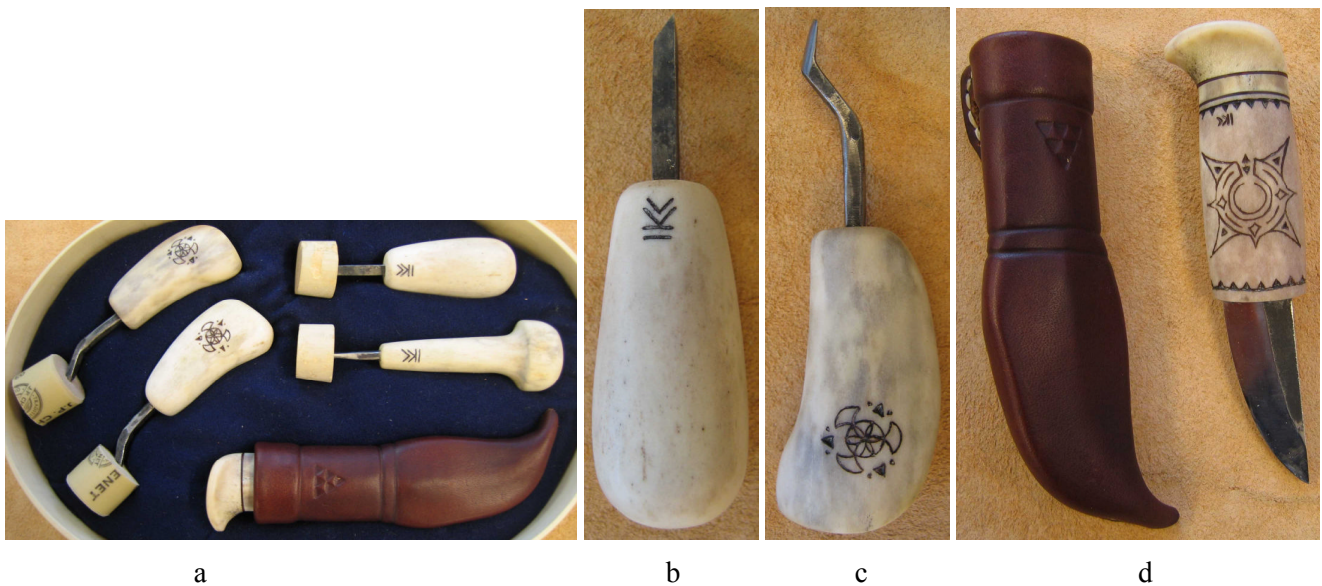


Figure 5. Instruments pour graver.

a- Instruments pour graver dans une boîte en bouleau; b- Ciseau à bois [*veitsikaiverrin; hervenluovččan*]; c- Ciseau en V [*v-kaiverrin; v-luovččan*]; d- Couteau d'incrustation [*kaiverruspuukko; hervenniibi*] (Kimmo Kuningas, 2008, SAKK, Inari - photos S.C. Lefrère).

Utilisation dans l'élevage du renne

Lasso et *kiela*

Le lasso [*suopunki; suohpan*] semble être une création Sámi, il servait à attraper les rennes lors des rassemblements dans les corrals (Figure 6a et 6b). Il comprend deux parties: une pièce de corde de 20-25 mètres de long et une pièce en bois de renne (anneau) percée de deux trous, nommée [*kiela; giella*] (constituée à partir de la base du bois qui se ramifie en branches) (Figure 6c). Souvent, entre le nœud et l'anneau, une sorte de bague en os était rajoutée, empêchant l'ensemble de s'emmêler (Pitkänen, 1984). En hiver, les lasso tout comme les harnais étaient faits de tendons et de lanières en cuir. En été, les lasso étaient faits en racines de sapin ou en cordes de chanvre.

L'entraînement au lasso commence en bas-âge, les enfants imitant les adultes lors des rassemblements, en essayant d'attraper les veaux. L'entraînement consiste à mettre des bois sur la tête de quelqu'un ou à mettre un support au sol et lancer le lasso. De nos jours encore, de telles compétitions existent, se déroulant en même temps que les courses de rennes ayant lieu tous les ans au printemps. Ce genre d'amusements est de surcroît organisé pour les touristes dans différentes fermes de rennes.

À l'époque, les fermoirs des harnais étaient également faits en bois de renne. En liant le renne au traîneau, des joints ingénieux permettaient de ne pas délier le système (Mårtensson, 1999).

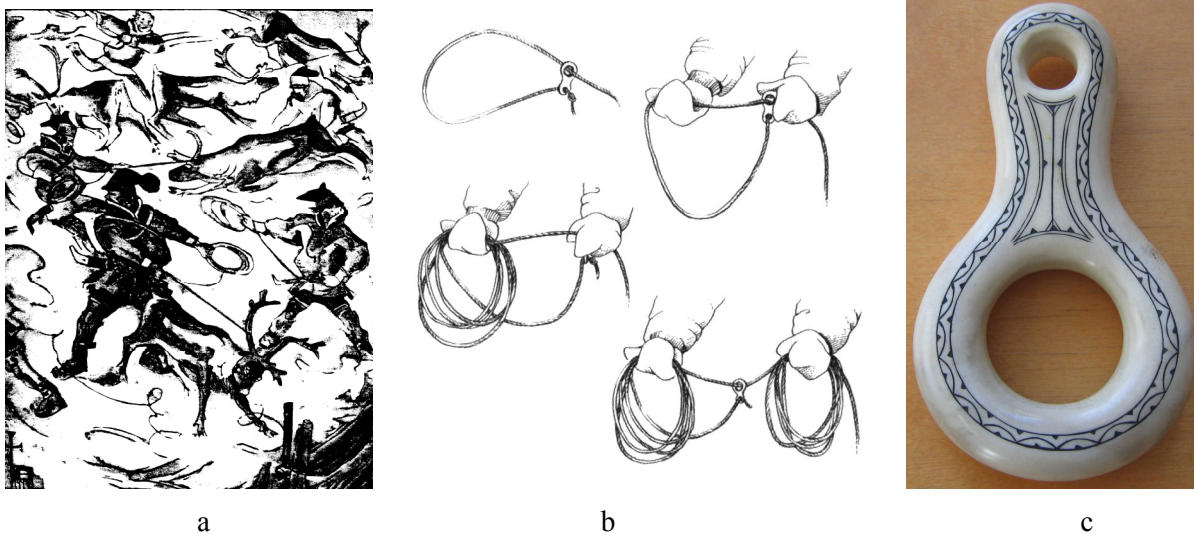


Figure 6. Eleveur, lasso et anneau du lasso.

a- Eleveur attrapant un renne au lasso (Wiklund, 1929); b- Technique du lasso (Pennanen & Näkkäläjäarvi, 2002); c- Anneau du lasso [*kiela; giella*] (Collections du Musée provincial de Laponie, Rovaniemi - photo S.C. Lefrère).

Couteau

Le couteau [*puukko; niibi*] est d'usage général. Il en existe de différentes sortes, pour marquer l'oreille des veaux, abattre les rennes, couper du bois, sculpter des décorations et pour manger. Il existait d'autre part, des couteaux plus spécifiques, pour enlever les écailles de poissons, nommés [*suomustusveitsi; čuomastanniibi*] avec un étui en écorce de bouleau. Des couteaux nommés [*pettuluta* ou *kuloin; vuotki*] étaient également utilisés pour enlever l'écorce du pin et en extraire le phloème de pin et le cambium afin de faire de la farine pour pain (Itkonen, 1941).

Afin d'obtenir un beau couteau, le bois de renne doit être choisi avec soin, sans cartilage, parce qu'il est impossible d'obtenir une surface lisse en utilisant uniquement du papier de verre. Bois et os peuvent être combinés avec de l'argent ou d'autres métaux. L'étui du couteau [*puukontuppi; niibedohppa*] tout comme le manche

du couteau [*puukonvarsi; niibenadđa*], peut être fait en bois de renne, bois et cuir ou complètement en bois de renne. Plus difficile à confectionner, ce dernier est alors dénommé un 'tout en bois' fait de deux pièces en bois de renne, collées et rivées l'une contre l'autre et façonnées à la main ou avec une ponceuse. La tête ou l'étui du couteau a des décorations variables. Le couteau doit rentrer dans l'étui de protection de manière à ne pas pouvoir en sortir. De plus, l'étui doit être incurvé de manière à ce que le couteau ne s'enfonce pas dans le sol lorsque l'éleveur s'assoit. Généralement un petit trou est ajouté au bout de l'étui pour empêcher l'humidité sur la lame et la formation de rouille.

Le couteau Sámi est quant à lui un objet d'exception. Il est le plus important dans l'artisanat Sámi, puisqu'il est devenu, ces dernières décennies, le symbole des randonneurs. Les couteaux Sámi ne sont pas tous les mêmes, les décorations changeant en effet entre Nord et

Sud même si l'ensemble des décorations et des dessins géométriques demeure similaire. Les plus longs couteaux Sámi [*Lapin leuku; stuorra niibi*] ressemblent à des machettes (Figure 7b) et sont utilisés comme haches par les éleveurs de rennes dans les fjelds pour couper du bois pour le feu. Pour obtenir un couteau d'un artisan célèbre, il faut en général attendre de un mois à quelques années. Certains artisans contemporains d'une grande habileté et rapidité sont Petteri Laiti (Utsjoki, 1950) à Inari en Finlande et Tore Sunna (1942) à Kiruna en Suède, lesquels peuvent fabriquer jusqu'à deux couteaux par jour, la production en série atteignant quant à elle, jusqu'à dix couteaux par jour. Les femmes Sámi ne fabriquant pas de couteau, elles faisaient généralement jadis les étuis en cuir, qu'elles

ornaient de pièces de métal en étain et plomb. (Kihlberg, 1999).

Selon Petteri Laiti, "dans l'artisanat traditionnel, l'esthétique servait aussi la fonction. Un beau couteau fait en bois de renne devait survivre à l'usage du temps. Le bouleau, l'écorce de bouleau ou le cuir agissait comme absorbeur de chocs entre les pièces en bois de rennes et empêchait ainsi les bois de se fendre à partir de la poignée. L'étui décoratif protégeait en même temps la lame de telle sorte que l'utilisateur ne soit jamais blessé. L'étui était souvent fait en os parce que les étuis en cuir avaient tendance à être coupés lors du corps à corps avec les rennes dans les corrals." (Lehtola, 2002).



Figure 7. Différents couteaux [*puukko; niibi*] avec étui [*puukontuppi; niibedohppa*].

a- Couteau et étui, 1920-30, région inconnue; b- Machette Sámi [*Lapin leuku*] et étui, 1920, Sodankylä; c- Couteau et étui, 1973, Inari (Collections du Musée provincial de Laponie, Rovaniemi); d- Couteau et étui (Ilmari Laiti, 2008, SAKK, Inari) (Photos S.C. Lefrère).

Utilisation culinaire

Naappu

La traite du lait commença avec la domestication des rennes, inspirée de l'élevage de bétail scandinave. Le récipient tel un grand bol destiné jadis à la collecte de lait nommé [*naappu; náhppi*] était fait en bois de bouleau, souvent issu d'une excroissance de cet arbre (Pulkkinen *et al.*, 2005). Ce récipient représentait vraiment l'une des pièces les plus difficiles à réaliser car en le posant sur le sol de la [*kota; goahti*] (mot d'origine finnoise: sorte de tente conique comme un tipi) constitué de fines branches, il fallait éviter qu'il ne vacille afin de ne pas renverser le lait. Par ailleurs, il devait s'adapter aux mains des femmes en étant léger et fin. Le bois devait être choisi avec grand soin. Ce bol faisait jusqu'à 30 cm de diamètre et avait une contenance de un litre à un litre et demi. Il avait parfois une corde rajoutée à l'anse pour l'accrocher. Les familles les plus riches en possédaient jusqu'à quatre pièces. A Inari,

les familles d'éleveurs de rennes utilisaient un bol différent nommé [*rove*] ayant une anse plus courte. Le bol servait à traire les rennes, en automne notamment à Inari ou fin juillet dans la région de Enontekiö, voire jusqu'au printemps plus généralement. Les rennes étaient parfois attachés aux arbres afin de les maintenir pendant la traite. Les éleveurs empêchaient les veaux de téter en mettant des excréments de rennes sur les mamelons des femelles, qu'ils nettoyaient ensuite avec de la mousse. La traite avait lieu à la droite du renne avec la main droite, la main gauche tenant le bol, avant de transvaser le lait dans un plus grand récipient en bouleau nommé [*leili; leaila*]. Selon la taille du troupeau, 20 litres pouvaient être obtenus en deux ou trois heures sachant que seulement 2dl sont obtenus à chaque fois (Nickul, 1977). Parfois le lait était cuit avec de l'oseille sauvage, *Rumex acetosa*, [*niittysuolaheinä; juopmu*], ou

mélangé à de l'angélique, *Angelica archangelica*, [väänönputki; olbmoborranrássi]. A l'époque, la [naappu; náhppi] n'était réalisée qu'en bois de bouleau, de nos jours elle peut être agrémentée de bois de renne (Figure 8), avec en revanche, moins d'ornementation locale, le style Sámi général ayant pris le dessus. Elle continue d'être réalisée de



la même manière tout en étant plus massive et plus solide afin d'être placée comme objet de décoration sur des tables plates (puisque les rennes ne sont plus traits). La corde permettant de tenir le bol a disparu, il possède par contre une marque montrant l'origine du propriétaire et son appartenance.

Figure 8. Bol pour le lait [naappu; náhppi] (Collections du Musée provincial de Laponie, Rovaniemi - photo S.C. Lefrère).

Il existait un objet équivalent pour la viande et le poisson, avec une anse de chaque côté, nommé [kaara; gárrri] pour stocker la viande ou le poisson. Ce bol n'avait pas de pied afin de ne pas se renverser lorsqu'on le posait sur le sol de la [kota; goahti]. Une cordelette en cuir de

renne permettait d'accrocher jadis l'ustensile dans la tente ou bien sur le dos des rennes lors des migrations. Ce récipient est, de nos jours, la plupart du temps décoré avec du bois de renne et des ornements locaux.

KUKSA



Figure 9. Tasse [kuksa; guksi] (Ilmari Laiti, 2007, SAKK, Inari - photo S.C. Lefrère).

La [kuksa; guksi] (Figure 9) est une sorte de tasse en bois de bouleau servant à boire le café ou le thé dans la forêt. Issue d'un bouleau creusé ou d'une excroissance poussant sur un bouleau, elle est souvent agrémentée de nos jours de bois de renne au niveau de l'anse. Cette tasse est plate ou incurvée dans le fond de manière à être en équilibre lorsqu'elle est posée sur le sol. Elle demeure

personnelle et ne doit pas être prêtée. Elle est généralement accrochée à la ceinture ou emportée partout avec soi dans le sac à dos. Cette tasse comporte parfois une cordelette pour la tenir, accompagnée d'une petite cuillère. Elle est parfois utilisée pour manger les mûres des marais, *Rubus chamaemorus* [lakka; luomi].

Cuillère

L'usage de la cuillère en bois de renne [sarvilusikka; čoarvebaste] devint indispensable lorsque les Sámi commencèrent à manger de la nourriture nécessitant une cuillère, telle de la bouillie ou du porridge. Généralement, les cuillères sont faites à partir de la base inférieure du bois de renne. A Inari, deux cuillères sans ornements ont été retrouvées (Figure 10c). Les plus

récentes ont des décors sur les rebords et parfois des bagues décoratives (Figure 11c). La forme de la cuillère est originaire du milieu du moyen-âge scandinave, similaire à celle des cuillères en argent. Dans la plupart des cas, la forme de la cuillère demeure la même à travers les régions, seules les décorations varient (Itkonen, 1984).



Figure 10. Différents type de cuillères en bois de renne [sarvilusikka; čoarvebaste].

a- Cuillère en bois d'environ 1900 – maximum 1911, Utsjoki; b- Cuillère en bois d'environ 1900 – maximum 1922, Enontekiö ou Utsjoki; c- Cuillère en bois d'environ 1900 – maximum 1912, Inari (Collections du Musée provincial de Laponie, Rovaniemi - photos S.C. Lefrère).

a b c

Les hommes Sámi utilisaient un sac spécial en cuir de renne, de forme ronde, ornémenté de fil d'étain au Sud et avec des variantes de couleur au Nord, accroché à la ceinture ou à l'intérieur de l'habit, dans lequel ils

entreposaient leur cuillère en bois, strictement personnelle. En allant rendre visite, il était coutume d'avoir avec soi sa propre cuillère. Ce sac servait aussi à conserver argent, montre, tabac...



a b c

Figure 11. Différents types de cuillères en bois de renne [sarvilusikka; čoarvebaste].

a- Cuillère en bois d'environ 1900 – maximum 1911, Utsjoki; b- Cuillère en bois de 1940, inconnu; c- Cuillère en bois de 1980, Lauri-tuotteet, Rovaniemi (Collections du Musée provincial de Laponie, Rovaniemi - photos S.C. Lefrère).

Salière

Gravée à partir d'un tronc de bouleau, la salière [suola-astia; sálkor ou sáltelihtti] (Figure 12a et 12b) souvent ornée de bois de renne, est un exemple d'artisanat ancien très recherché par les collectionneurs amateurs. De même, les petites salières peuvent être faites à partir de bois de renne. Il existe également des bouteilles contenant du sel [suolapullo; sáltebohtal].



a b

Figure 12. Types de salières [suola-astia; sálkor ou sáltelihtti].

a- Salière en forme de lagopède, 1983, Jokkmokk, Suède; b- Salière, Lauri-tuotteet, 1988, Rovaniemi (Collections du Musée provincial de Laponie, Rovaniemi - photos S.C. Lefrère).

Usage alimentaire

La moelle des os [luuydin; ađa] est utilisée depuis des siècles pour faire de la soupe, elle est souvent mélangée

à des pommes de terre. C'est un plat classique dans les familles d'éleveurs de rennes.

Usage par les femmes

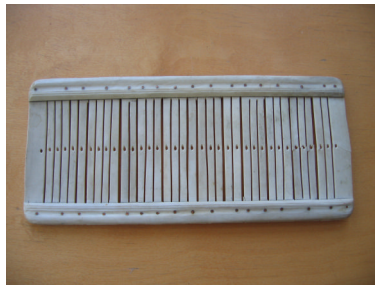
Couture

Généralement, le travail du bois et des bois de rennes était réservé aux hommes, les femmes s'adonnant

plutôt à la couture, travaillant le cuir, les tissus et fabriquant des paniers en racines de pin. Elles utilisaient pour la couture une bobine en bois de renne [vårttinänkehrä; snaldooaivi] autour de laquelle la laine ou le fil était entouré. Elles utilisaient par ailleurs un peigne de tissage en bois de renne [tiuhta; njuikun] (Figure 13a) d'environ 30-40 cm constitué de 46 à 52 lamelles avec des trous sur chacune d'entre elles, qui permettait d'organiser les fils et de faire des bracelets, des lacets et des rubans en laine ou en coton [pirtanauha; vuotta] pour les chaussures, ou de manière plus général des rubans [čuolddabáddi] pour les habits et sacs. Les rubans attachés autour de la chaussure en fourrure de renne [nutukkaat; nuhtat] sont restés d'usage le plus courant car ils empêchent la neige de

s'infiltrer à l'intérieur (Figure 13b). La tradition de ces rubans est à la fois d'héritage Sámi et d'emprunt car existant à travers tous les pays nordiques (Pulkkinen *et al.*, 2005). Ces rubans sont d'ailleurs aisément reconnaissables à leurs symboles et couleurs caractéristiques: bleue, jaune, verte et rouge, couleurs qui étaient jadis obtenues à partir de champignons et de plantes de la forêt.

Il existe également des alènes [naskali; náskal] en bois de renne ou en os [luunaskali; soairu], des boîtes à aiguilles [neulakota; nállogoahti ou áibmegoahti] (Figure 14a et 14b) faites en bois de renne ou en os (de tibia ou de fémur), de même que des aiguilles à ramander [(verkon) kápy; geahpa] pour réparer les filets de pêche (Figure 13c).



a



b



c

Figure 13. Accessoires de couture.

a- Peigne de tissage [tiuhta; njuikun], Lauri-tuotteet, 1950, Rovaniemi (Collections du Musée provincial de Laponie, Rovaniemi); b- Chaussures en fourrure de renne [nutukkaat; nuhtat] avec ruban en laine, années 1980, Salla;

c- Aiguille à ramander [kápy; geahpa] (Collections du Musée provincial de Laponie, Rovaniemi) – (photos S.C. Lefrère).

Les boîtes à aiguilles ont une forme conique et sont transpercées de telle sorte qu'un cordon en cuir de renne amortisse les aiguilles dans le fond et retienne le couvercle en haut. Chaque femme avait pour usage de porter une boîte dans un ensemble spécial attaché à la

ceinture contenant en plus un couteau, une paire de ciseaux et parfois une boîte d'allumettes [tulitikkurasia; riššaskáhppu] (Figure 14c). L'attribution d'un tel objet représentait un pas vers le monde adulte.



a



b



c

Figure 14. Boîtes à aiguilles [neulakota; nállogoahti ou áibmegoahti] et boîte d'allumettes [tulitikkurasia; riššaskáhppu]. Boîtes à aiguilles.

a- en bois de renne, 1900, Tana, Norvège; b- en os de tibia, 1908, Enontekiö; c- Boîte d'allumettes en os de tibia, 1908, Enontekiö ou Laponie de l'Ouest (Collections du Musée provincial de Laponie, Rovaniemi - photos S.C. Lefrère).

Ornements

Différents objets composaient à l'époque le quotidien des femmes, des ornements tels des barrettes avec une aiguille en bois de renne [hiussolki ou hiusneula; vuoktanállu] (Figure 16a), des ceintures [vyö; avvi ou

boagan] faites complètement en bois de renne (Figure 15a) ou seulement leur boucle [vyönsolki; boaganoáivi] (Figure 15b), des bijoux: bague [sormus; suorpmas] (Figure 16b), des colliers [kaulanauha; čebetbáddi] (Figure 16c) et des

sacs [*laukku; l vka*] (Figure 17).



Figure 15. Ceinture [*vy ; avvi* ou *boagan*] et boucle de ceinture [*vy nsolki; boagano ivi*]. a- Ceinture, 1940-50, inconnu; b- Boucle de ceinture, 1972, Enontekiö, Pettovuoma (Collections du Musée provincial de Laponie, Rovaniemi - photos S.C. Lefrère).

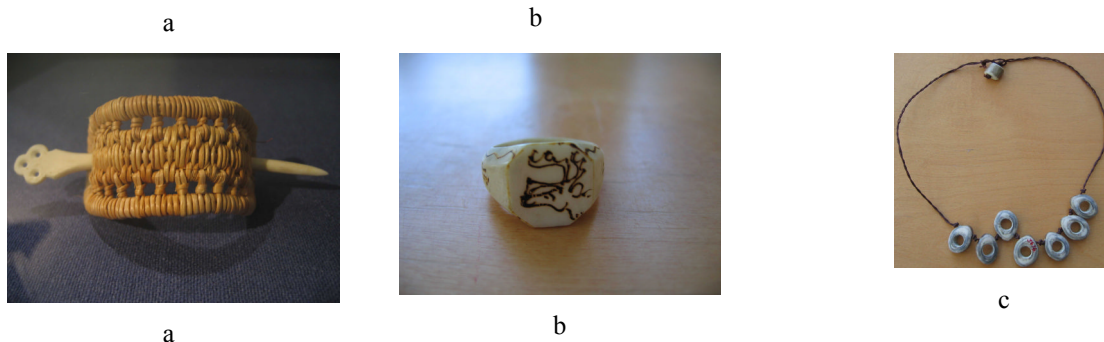


Figure 16. Accessoires de mode.

a- Barrette dont l'aiguille est en bois de renne [*hiussolki; vuoktan llu*], 1990, Sevettij rvi; b- Bague [*sormus; suorpmas*], 1950, inconnu; c- Collier [*kaulanauha;  eabetb ddi*], non identifié, Rovaniemi (Collections du Musée provincial de Laponie, Rovaniemi - photos S.C. Lefrère).

Plusieurs types de sac existaient, fabriqués à partir du cuir de renne ou de tissus pouvant s'adapter à la vie nomade. Des sacs de différentes tailles, légers et faciles d'emploi permettaient de transporter des objets personnels tels que les habits, outils et autres instruments de couture. Les sacs pour les aliments étaient généralement plus épais avec de la fourrure pour laisser passer moins d'air. La plupart des sacs fermaient avec des fermoirs en bois de renne ou en os de tibia ou fémur, ou bien des lanières de cuir. L'existence des fermoirs [*laukunleuat; l vka oarvvit*] (Figure 17b) au niveau des sacs a été empruntée aux Finnois, lesquels ont quasiment abandonné leur utilisation après le XVII^{ me} siècle. Les S mi ont par la suite, pour leur part, agrémenté les fermoirs de motifs de décoration plus

riches (Itkonen, 1984).

D'autres types de sacs se rencontraient, tels des sacs à dos ou des sacs en bandoulière cousus avec des ligaments de renne. Les sacs S mi du Sud étaient plus riches en décoration, agrémentés de fils d'argent ou d'étain. De nos jours, plusieurs types de sacs sont réalisés à vocation essentiellement esthétique pour les vendre aux touristes, les ligaments ayant été remplacés par des fils synthétiques, les ornements traditionnels par des décorations chamaniques de la mythologie S mi. Femmes et hommes continuent quant à eux, d'arborer leurs ornements et de mettre leur costume traditionnel à l'occasion de fêtes spéciales.

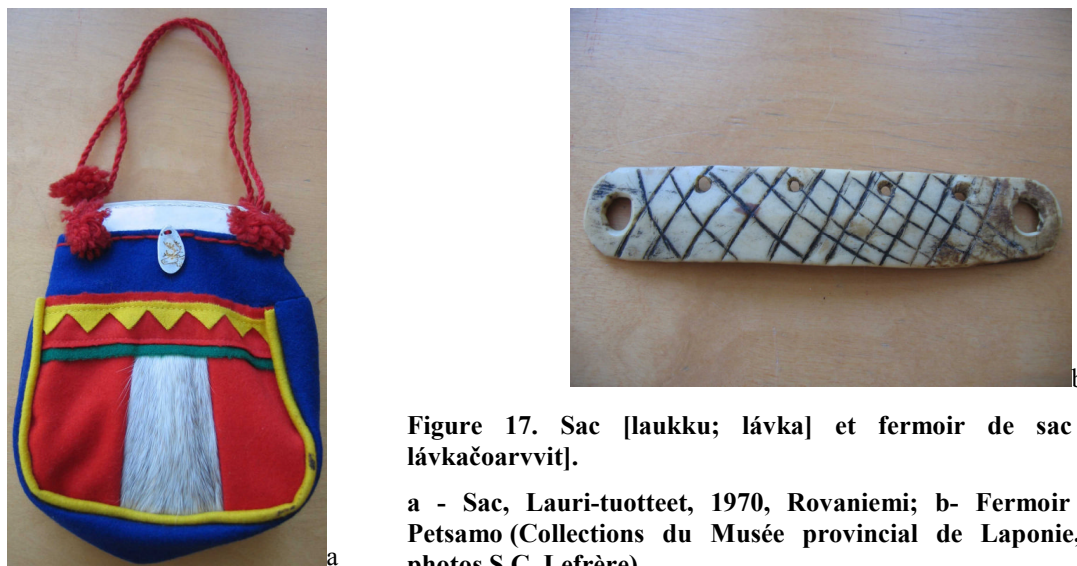


Figure 17. Sac [*laukku; l vka*] et fermoir de sac [*laukunleuat; l vka oarvvit*].

a - Sac, Lauri-tuotteet, 1970, Rovaniemi; b- Fermoir de sac, 1900, Petsamo (Collections du Musée provincial de Laponie, Rovaniemi - photos S.C. Lefrère).

Croyances et Jeu

Usage du Drum

Pour les Sámi, il existait jadis, avant la christianisation par les Suédois au XVII^{ème} siècle, une perception animiste du Divin. Tout ce qui était vivant et mort dans la nature avait donc une âme. Avec l'aide du drum, tambour chamanique [*rumpu; goavddis*] (Figure 18), le chaman homme ou femme [*shamaani; noaidi*], se transformait dans un état d'extase lui permettant de quitter son corps afin d'entrer en communication directe avec le monde surnaturel. Le chaman rencontrait avec son drum les esprits des représentants des dieux. Le chaman utilisait généralement le drum avec une sorte de marteau et un pointeur en bois de renne ou en métal, de même que des petits os issus des vertèbres des rennes pouvant bouger spontanément sur les dessins du drum. En trouvant la cause d'une maladie, le chaman savait ainsi à quel dieu faire des sacrifices (tel un renne) dans les lieux de *sieidi* afin

d'apaiser la colère du dieu (Mårtensson, 1999).

Les drums du Nord de forme ovale étaient faits à partir de bois de bouleau ou d'excroissance de pin ou de sapin. Il y avait deux trous parallèles dans le fond pour tenir le drum. Une peau de renne non tannée recouvrait le bois avant d'être colorée et dessinée. Trois mondes étaient dessinés: le monde supérieur, le monde intermédiaire et le monde inférieur dans lequel les gens vivaient. Les drums du Sud étaient eux-aussi ovales avec des amulettes à l'arrière. Au centre se trouvait le soleil et des figures tout autour, telles la lune, des rennes, des poissons, des renards, des loups, des ours et des [*kota*]. Il existait aussi des styles intermédiaires. Les symboles étaient toujours liés à la nature, condition basique pour survivre. Il était nécessaire d'être du bon côté des éléments pour survivre à l'adversité et à la maladie. (Muséum Sámi d'Inari et Rydving, 1995).

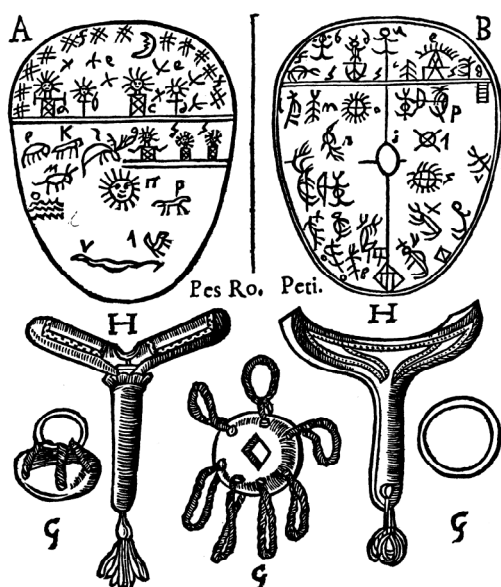


Figure 18. Drums de la collection de Schefferus (Schefferus, 1674 cité dans Manker, 1963).

Drum A: a. [*Tor*]; b. son serviteur [*palvelija; bálvá*]; c. [*Suurjunkkari; Storjunkare*] député de Tor sur Terre, agissant comme un gouverneur prenant soin des animaux sauvages; d. son serviteur; e. oiseau [*lintu; loddí*]; f. étoile [*tähti; násti*]; g. Christ [*Kristus; Kristus*]; h. apôtres [*apostoli; apostal*]; i. ours [*karhu; guovža*]; k. loup [*susi; gumpe*]; l. renne [*poro; boazu*]; m. renne mâle [*härkä; heargi*]; n. Soleil [*Aurinko; Beaivi*]; o. lac [*järvi; jávri*]; p. renard [*kettu; rieban*]; q. écureuil [*orava; oarri*]; r. serpent [*käärme; gearpmaš*].

Drum B: a. Le père Dieu [*Isä Jumala; Ipmil Áhčči*]; b. Jésus [*Jeesus; Jesus*]; c. L'Esprit-Saint [*Pyhä Henki; Bassi Vuoigga*]; d. Saint-Jean [*Johannes Kastaja; Gásttašeaddji Johánas*]; e. Mort "difficile" [*kuolema; jápmin*]; f. chèvre [*vuohi; gáica*]; g. écureuil [*orava; oarri*]; h. ciel [*taivas; albmí*]; i. Soleil [*Aurinko; Beaivi*]; l. loup [*susi; gumpe*]; m. lavaret [*siika; čuovža*]; n. grand-tétras [*metso; čukčá*]; o. amitié [*ystävyyt; ustitvuohta*] avec les cervidés sauvages [*villipeura; goddi*]; p. Anund, fils d'Eerik le propriétaire de ce drum – tue le renard [*kettu; rieban*]; q. cadeaux [*lahja; attáldat*]; r. loutre [*saukko; ohter*]; s. l'amitié d'autres Lapons [*lappalainen; sápmelaš*]; t. cygne [*joutsen; njukča*]; v. marque [*merkki; mearka*] concernant d'autres choses, par exemple si une maladie [*tauti; dávdá*] s'améliore; x. ours [*karhu; guovža*]; y. cochon [*sika; spiidni*]; beeta. poisson [*kala; guolli*]; gamma. qui emmène l'âme [*sielu; siellu*] vers l'enfer [*helvetti; helvet*].

Ce qui est symbolisé par un H, sous les tambours correspond à deux marteaux faits en bois de renne, utilisés par le chaman afin de faire bouger les marques ou anneaux de laiton G.

Il n'existe plus de chamans depuis le XIX^{ème} siècle, seules certaines personnes étant considérées comme ayant encore ce don se transmettant de génération en génération. Quelques drums des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles ont pu être

sauvés des incendies car les chamans étaient considérés comme sataniques, et leur drum également. C'est pourquoi l'Eglise et l'Etat (alors suédois en Finlande) pouvaient condamner toute personne se servant d'un drum, lequel était alors confisqué et brûlé. Les drums actuels sont donc d'importants symboles de confrontation culturelle et de procédé de changement depuis le XVII^{ème} siècle. Ils comportent autant de symboles du passé que d'images et de

figures contemporaines naturelles et citadines telle motoneige ou voiture, emblèmes de la société Sámi,

devenue mixte à son tour.

Croyances autour des bois

Il existait en Laponie beaucoup de croyances rattachées à la forme, à la taille et au temps de croissance des bois (Saarela, 1985). Par exemple, si les bois croissaient en forme de croix, cela signifiait que quelqu'un dans la famille de l'éleveur allait mourir (Oinonen, 1964).

Pour les Sámi, il n'était pas recommandé de ramasser les bois de rennes dans la forêt. Les bois ayant la même forme que les lichens, une fois tombés sur le sol, ils pouvaient stimuler la croissance de nouveaux lichens. De plus, les rennes mangeaient en complément les bois de substance molle sur le sol forestier, les minéraux ingérés favorisant la croissance de nouveaux bois.

De nombreuses tombes Sámi contenaient des os de renne. En effet, quelques jours après l'enterrement du défunt, le renne qui avait servi à tirer le convoi funéraire

était sacrifié, sa chair était consommée sur le lieu de l'inhumation et ses os étaient soigneusement rassemblés et déposés en terre près du défunt. Généralement le renne favori du défunt était enterré avec lui, et seuls ses bois dépassaient du sol. (Mériot, 2002). Des bois étaient également jadis souvent posés sur les tombes des défunts (Zachrisson in Äikäs, 2009).

Les rennes sont considérés comme des indicateurs de temps. Par exemple, quand les femelles rennes frottent leurs bois contre les arbres, les éleveurs croient que cela est synonyme de temps doux.

Un éleveur de rennes peut en outre voir quand un renne n'est plus bon pour la reproduction en fonction de l'apparence de ses bois.

Symbolique des ossements dans les sites de sacrifice

La [*Seita*; *Sieidi*] était un lieu de sacrifices pour les Sámi. Ces sacrifices appartenaient à un rituel en étroite relation avec la vie quotidienne afin de s'assurer un succès de l'élevage, de la chasse ou de la pêche (Paulaharju, 1932; Itkonen, 1984). Les données archéologiques de ces dernières années permettent de réinterpréter les relations entre les Sámi, les offrandes animales et les rituels, vers une vision plus holistique. Les sites exploités sont datés entre le XI^{ème} et le XVIII^{ème} siècle. Sur le site de Taatsi à Kittilä en Laponie de l'ouest, des fragments d'os et de crânes de rennes ont été retrouvés au sommet d'un rocher de 10 m de haut, situé le long d'une rivière. Et ceci aux côtés d'une grande quantité d'ossements de poissons (truite, perche, brochet), d'oiseaux comme le grand tétaras notamment, et de petits mammifères. La plupart des ossements de rennes retrouvés ont été des dents, des mandibules, un os temporal et un os sacré: le tibia distal de même que des métatarses, situés dans différents secteurs de la *sieidi*. En règle général, on retrouve surtout des bois, puis des dents, des crânes, des vertèbres, des pattes avant et arrière. Normalement autour de la *sieidi* comme dans le site de Seitala à Utsjoki, rocher avec un trou très profond, il y a un nombre important de bois. Dans ce site ont à ce titre été

trouvés des bois durs de mâles âgés et des bois plus tendres de femelles et d'individus plus jeunes, de même que des vertèbres encore attachées au crâne. Dans d'autres *sieidi*, il y a davantage d'ossements d'ours. Les os retrouvés proviennent généralement d'animaux qui ont joué des rôles centraux dans les stratégies de subsistance, les ossements de rennes trouvés ici sont donc liés à l'élevage du renne. (Äikäs *et al.*, 2009).

Dans la société Sámi, tous les bois étaient consacrés. Les bois même déjà tombés pouvaient être offerts et les bois les plus larges des rennes mâles représentaient la meilleure offrande qu'un chasseur puisse faire à la *sieidi* (Pulkkinen *et al.*, 2005). Les os ne devaient néanmoins pas être cassés. Le fait d'offrir des crânes avait un aspect religieux. Les rennes étaient offerts déjà abattus ou laissés vivants sur le rocher. Parfois, la viande de l'animal sacrifié était mangée sur place avec la moelle des os. Certains pensent même que le fait de déposer de la viande sur les ossements permettait la régénération d'un individu ou encore qu'assembler les os dans le même ordre anatomique que l'animal, pouvait le faire renaître.

Jeux

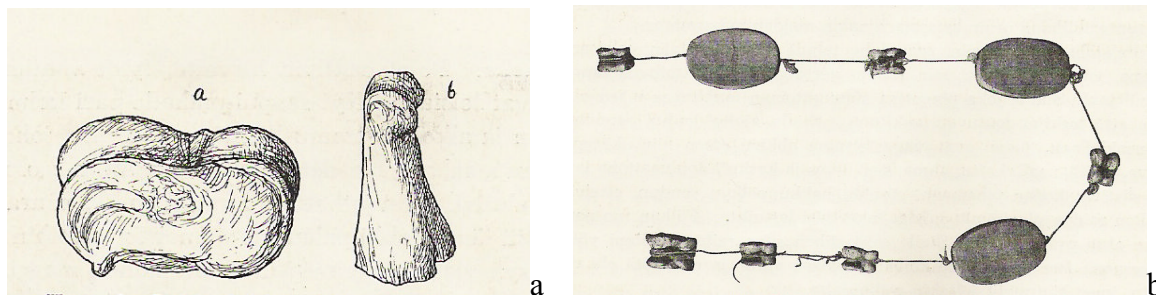


Figure 19. Jouets en os de renne.

a- Jouets en os de rennes; a- Astragale [*telaluu*; *boallodákti*], b- Première phalange, utilisée dans le jeu [*paaskopeli* ou *koparaluupeli*; *báskostohkan*] (jeu des phalanges); b- Jeu de la caravane de rennes [*pororaito*; *ráidu*]: les astragales représentent les rennes et les boîtes à tabac les traîneaux [*pulkka*; *geres*]. *Inarin kalastajalappalaiset* (Les pêcheurs Lapons d'Inari) - (Itkonen, 1941).

Il existait divers types de jeux rattachés à l'usage des bois de rennes (Itkonen, 1941):

1- Etre dans le jeu du renne [*olla porosilla; bohccostallat*]. Ce jeu se déroule de 6 à 10 enfants et consiste à s'attraper. L'un joue le renne en tenant les bois au-dessus de sa tête (ou un crâne de renne, Figure 2b) et les autres doivent l'attraper. C'est une école d'apprentissage pour devenir éleveur.

2- Les enfants prétendent être des rennes et des éleveurs en imitant chaque étape du cycle de la vie des rennes, en marquant les oreilles, tirant les petits traîneaux, construisant les [*kota*] et clôtures, allant au marché pour vendre et acheter des rennes...

3- Le jeu le plus excitant consiste à lancer dans les airs des bois de rennes et à essayer de les attraper avec un lasso avant qu'ils ne tombent à terre.

4- Un autre jeu consiste à lancer un bois de manière à ce qu'il tourne comme un boomerang, le gagnant

étant celui qui le fait tourner le plus de fois.

5- Les enfants accrochent les bois à la partie supérieure d'un traîneau [*pulkka; geres*] et l'amènent jusqu'au sommet d'une colline. Deux enfants attendent en bas de la colline et un autre au sommet laisse glisser le traîneau. Une fois le traîneau en bas, les autres enfants essaient d'attraper les bois au lasso. Ce jeu se fait généralement sous la surveillance d'un adulte.

6- Les Sámi Skolt (minorité de la région de Sevettjärvi, dans le Nord de la Finlande) quant à eux, utilisaient jusque dans les années 70, les os de rennes comme pièces de jeu de société, notamment les osselets des phalanges de rennes (et aussi de moutons) [*sorkkaluu (koparaluu); gazzaldákti*] et des astragales [*telaluu; boallodákti*] (Figure 19.1).

7- Les Sámi Skolts utilisaient de surcroît les bois du thorax des cygnes comme jouet ressemblant à des bois de rennes.

Autres Utilisations

Utilisation des bois pour faire de la colle

La préparation de la colle [*sarviliima; čoarveliibma*] à partir des bois de rennes débuta en Laponie à Tornio en 1743 avec Anders Hellant. Il apprit aux Lapons à faire leur propre colle à la maison. Une partie des bois venait des rennes des éleveurs ou d'autres individus. La cuisson de la colle se faisait généralement avant [*Juhannus; Mihcamárat*] (fête de la Saint-Jean). La préparation de la colle se faisait dans des chaudrons remplis de petits morceaux de bois de rennes coupés à la hache. Une fois le

chaudron plein, il était ensuite couvert d'eau, la cuisson se faisant lentement en deux ou trois jours. Après cuisson le tout était filtré afin d'éliminer les bois. La colle se transformait en une sorte de gel en une journée et elle était ensuite coupée avec un long couteau en bandes aussi larges que la main et aussi épaisse qu'un doigt, lesquelles étaient mises à sécher sur des cadres avec filets. Ensuite la colle était vendue directement à des acheteurs ou vendeurs de Tornio en Laponie de l'Ouest (Saarela, 1985).

Utilisation pour faire de l'huile

Les bois servaient également à fabriquer de l'huile [*sarviöljy; čoarvevuoiddas*]. Des bois frais étaient coupés en quatre sections puis déposés sur le feu, la section centrale était quant à elle, mise sur une pierre hors du feu, et l'huile sortant du bois était recueillie dans un petit récipient. L'huile très épaisse et collante, était ensuite bouillie avec la même quantité de graisse que d'huile. Juste avant l'ébullition, elle était retirée du feu et mise dans une

bouteille. Un tissu imprégné de cette huile mis autour du cou des rennes servait à effrayer les loups. Par ailleurs, en imbibant le harnais des rennes avec de l'huile, cela servait à diminuer leur agressivité. Les Sámi utilisaient enfin cette huile comme anti-moustiques. Ils avaient une fiole accrochée à leur ceinture et mettaient l'huile sur leur visage à l'aide d'une petite plume (Saarela, 1985).

Bois pour les trophées

Les trophées représentent des souvenirs de chasse ou des récompenses. Ils sont faits à partir de dents, de griffes, de bois ou de cuir. Les trophées, d'origine culturelle de l'Europe centrale sont peu communs dans la culture finlandaise. Les trophées ne proviennent pas nécessairement d'animaux sauvages. Par exemple dans le Nord de la Finlande, on voit aussi souvent sur les murs, des trophées de rennes domestiques que d'élan. Les bois des rennes mâles étant magnifiques, ils sont acceptés comme

des trophées officiellement (car tous les bois répondent à des standards internationaux).

Le sang sur les bois doit d'abord sécher avant de pouvoir les transformer en trophées. Les bois dont on veut garder le velours, doivent quant à eux être traités contre les parasites. Ensuite, un trou est percé à la base du crâne pour les accrocher au mur.

Eco-pharmacopée

Velours et Bois

La première utilisation du velours des bois de renne remonte à quelque 2000 ans, témoins les inscriptions retrouvées sur un parchemin de soie dans un tombeau de la province de Hunan en Chine, relatant du soin de 52

maladies différentes. Trois carcasses de rennes furent trouvées dans le même tombeau et indiquent que l'élevage du renne était déjà pratiqué pendant la dynastie Han (202 av. JC-200 ap. JC) pour l'usage de la viande et de la médecine.

Les andouillers ayant encore leur velours réfèrent

à un tissu vivant en pleine croissance dont la régénération est très rapide. Le velours est généralement enlevé des bois quand ceux-ci ont grandi de quelques centimètres avant leur ossification. Le velours au niveau de la pointe des bois contient le plus de substances actives, notamment les soi-disant aphrodisiaques utilisés depuis plusieurs siècles par les Chinois. Ce commerce est essentiellement lucratif en Asie où le velours est utilisé en médecine préventive comme étant *yang*, générateur d'énergie (Grover & Renecker, 1994). Ce commerce est par contre interdit en Scandinavie, le fait d'enlever le velours sur les bois étant considéré comme un acte douloureux pour les rennes.

La poudre de bois de rennes est également utilisée à titre médical, étant considérée comme possédant des vertus, d'une part aphrodisiaque et d'autre part thérapeutique. De plus, aucun cervidé n'est tué pour ses bois, car ils tombent naturellement. Cependant, les bois des rennes en provenance des abattoirs sont aussi utilisés. La poudre est commercialisée en Finlande dans des petites fioles en bois de renne ou sous la forme de chewing-gum.

Les rennes sont actuellement très étudiés en Chine, notamment pour la composition chimique de leurs bois. Plus de la moitié de la composition est constituée d'acides aminés dont la concentration demeure similaire pour les femelles et mâles castrés. Les bois renferment des phospholipides, dont une dizaine chez les rennes, beaucoup de graisses insaturées, notamment les acides palmitique et linoléique et peu de graisses saturées comme la palmitine. On trouve aussi des minéraux tels le calcium chez la

femelle renne et différents types de vitamines B. Il existe enfin des hormones dans les bois telle la testostérone. En Chine, les bois de rennes sont actuellement considérés comme de très bons matériaux pour l'industrie chimique car leurs substances activeraient de nombreuses enzymes, responsables d'une bonne régulation du métabolisme (Nieminen, 1994).

Les os

Les protéines d'os de rennes sont utilisés de nos jours pour reconstituer les os (Pekkarinen *et al.*, 2003). Il semblerait que leur activité accélérerait la formation d'os et qu'elle serait la plus élevée en comparaison d'os d'autres cervidés (Jortikka *et al.*, 1993). Des essais cliniques sur l'être humain devraient par ailleurs commencer incessamment (BBS Bioactive Bone Substitutes Oy – source web 01.09.2009).

Dans la région de Sodankylä dans le Nord de la Laponie, de la cendre d'os est utilisée dans la fabrication de porcelaine à partir de résidus d'ossements de rennes (Hortling *et al.*, 1999). Ces résidus proviennent des abattoirs de rennes. La poudre obtenue est esthétiquement de haute qualité, blanche et opaque, elle peut donc aisément remplacer la poudre de bétail (bovins) utilisée communément. Cela est compatible avec les valeurs d'opacité et de faible cuisson de la porcelaine traditionnelle, dite porcelaine à la cendre d'os. De plus, le résultat final est d'une belle qualité de blanc, comme la neige en Laponie, permettant de mettre en valeur la culture nordique.

Utilisation contemporaine

De nos jours, les artisans locaux continuent de fabriquer des objets en bois et os de rennes essentiellement à but esthétique, tels des manches de couteau agrémentés de différents symboles souvent chamaniques, des boucles d'oreilles, des colliers, des bracelets, des cuillères... Dans certains cas, le bois ou l'os est associé à de l'argent ou à du bois de bouleau, ou encore à d'autres matériaux et le résultat obtenu est d'une rare beauté. Ce genre d'objets est destiné à une clientèle touristique très aisée. L'ensemble des objets fabriqués de manière artisanale par les Sámi est commercialisé sous le logo *Sámi duodji*®, basé sur les traditions et mode de vie Sámi. Les Sámi Skolt ont quant à eux un logo qui leur est propre bien que certains de leurs

produits puissent être vendus pareillement sous le logo *Sámi duodji*. Ce terme permet de distinguer trois types d'artisanat: le natif, l'emprunté avec des additions d'ornementations en argent et un mélange des deux.

Les produits '*Lauri-tuotteet*' sont traditionnels et ont marqué l'histoire de l'artisanat Sámi (*Vääräniemi*, 2005). Ils ont été créés par l'artisan Johannes Lauri, lequel établit une maison en rondins en 1924 pour y faire son artisanat. L'entreprise *Lauri-tuotteet Oy* fut quant à elle établie en 1978 et de nombreux articles traditionnels allant du couteau jusqu'aux pendentifs se trouvent sur le marché.

Un exemple d'artisanat à l'école Sámi d'Inari (SAKK)

Il existe à Inari, une école d'artisanat Sámi (SAKK: *Saamelaisalueen koulutuskeskus; Sámi oahpahuiguovddáš*) où des élèves de tous horizons peuvent venir étudier. Ils y apprennent les méthodes traditionnelles d'artisanat auxquelles ils peuvent ajouter leur note personnelle dans la

fabrication d'objets d'un goût nouveau. Tel est ici le cas de l'artisanat décrit, réalisé par une étudiante en fin d'études. Il s'agit d'un ensemble incluant un couteau et un nécessaire de couture, accroché traditionnellement à la ceinture des femmes.



Figure 20. Ensemble accroché à la ceinture d'une femme [vyölliset; boanganheanggastat].

a- Ensemble contenant un sac, un couteau, un cercle et une boîte à aiguilles; b et c- Cercle recto et verso pour accrocher le tout [vyöllisrengas; guottáhat]; d- Boîte à aiguilles [neulakota; nállogoahti]; e- Couteau [puukko; niibi] (Katja Pulkkinen, 2008, SAKK, Inari - photos S.C. Lefrère).

Procédure utilisée par Katja pour fabriquer cet ensemble (Pulkkinen, 2008):

1- Tout d'abord il a fallu préparer le cercle central [vyöllisrengas; guottáhat] sur lequel tous les instruments ont été accrochés. Ses dimensions moyennes varient de 4,5 à 7,5 cm de diamètre avec une épaisseur de 3-6 mm. La forme d'un cercle a été dessinée sur le milieu d'un bois de renne coupé et sectionné transversalement. Le disque a ensuite été transformé de manière convexe en le polissant avec du papier de verre. Puis les symboles ont été dessinés et les trous perforés dans le cercle, des vis en argent ayant été ajoutées comme décoration. Les gravures ont été faites en dernier avec le symbole de la lune au recto [kuu; mánnu] et du soleil [aurinko; beaivi] au verso (Figure 20 b et 20c).

2- Boîte à aiguilles (Figure 20d): pièce de bois de renne transformée en cône de 7,5 cm de long et 2-3 mm d'épaisseur avec deux trous, l'un au sommet et l'autre la base. Une pompe à air comprimé et du sable ont permis de la mettre en forme. Une gravure a été ajoutée à la base puis elle a été polie avec une lime.

3- Couteau (Figure 20e): fait en bois de renne assemblé à un matériau exotique, du bois japonais *Yamaha* et à de l'argent. Katja a sélectionné les différents bois, notamment la partie molle des bois qu'elle a mesurée et coupée. Sur le couteau elle a gravé le symbole du loup [susi; gumpe]. L'argent d'un millimètre d'épaisseur, a été limé sur la surface afin d'être collé plus facilement. Avec une petite scie, elle a creusé à l'intérieur du bois pour fixer la base de la lame à l'intérieur. Elle a poli les extrémités inférieure et supérieure du couteau. Des pièces de cuir [sisna; sisti] ont été ajoutées entre chaque pièce de bois *Yamaha* et de bois de renne, avant d'être collées ensemble, puis comprimées dans une enclume, la pointe de la base de la lame dépassant à l'extérieur. Ensuite, elle a poli

l'ensemble dans la forme du manche qu'elle souhaitait obtenir: partie inférieure concave du couteau et partie supérieure. Elle a, pour finir, coupé le reste de la base de la lame avant de l'enfoncer avec un marteau. Puis elle a limé le manche avec du papier de verre et l'argent avec une petite lime. Le manche est resté trois jours à tremper dans de l'huile de lin puis a séché durant quelques jours. Elle a finalement poli la tête du couteau avec un journal humide, de même que la boîte à aiguilles et le cercle.

4- Etui du couteau en bois de renne et en cuir: Katja a pris une pièce de bois de renne de quelques millimètres d'épaisseur coupée en deux dans le sens longitudinal, à laquelle elle a donné une forme en arc de cercle. S'il lui était impossible de travailler les bois pendant sept jours consécutifs, les deux pièces devaient alors rester comprimées ensemble dans un étai afin de ne pas se déformer car le bois de renne est un matériau vivant. Puis elle a limé l'ensemble, la base supérieure de l'étui devant être plus épaisse pour être collée au cuir. Elle a ensuite dessiné la forme de l'intérieur de l'étui et au cas où il y aurait une accumulation de débris comme des aiguilles de pin à l'intérieur, elle a rajouté un petit trou à l'extrémité pour que l'eau puisse s'écouler. Elle a fait deux trous à la base de l'étui en bois, pour ajouter des vis en argent après avoir collé ensemble les deux parties. Ensuite elle a fait une entaille à la partie supérieure avant de rajouter la partie en cuir de vache ayant trempé dans de l'eau toute la nuit afin d'obtenir la forme voulue. Après avoir séché le cuir pendant plusieurs jours, elle l'a pressé sur l'os et elle l'a cousu. Le cuir a ensuite été découpé avec une scie. Finalement, elle a pu accrocher une petite corde au dernier trou du cercle afin de l'attacher à sa ceinture.

Autres objets

D'autres objets étaient et continuent d'être réalisés en bois de rennes, souvent à l'usage des touristes, tels des porte-clés [*avaimenperä; čoavddaháŋka*] (Figure 21a), des marque-pages [*paperimerkki; bábermearka*] (Figure 21b) et des broches [*rintaneula; solju* ou *risku*] (Figure 21c), et outre cela des coupe-papiers [*paperiveitsi; báberniibi*]

(Figure 22a et 22b), des pinces à sucre [*sokeripihdit; sohkarbasttat*] (Figure 23a), des dés à coudre [*sormustin; suorbmagoahti*] (Figure 23b) et des boutons [*nappi; boallu*] (Figure 23c). On trouve aussi d'autres objets, tels les boîtes pour la chique et la tête des cannes.

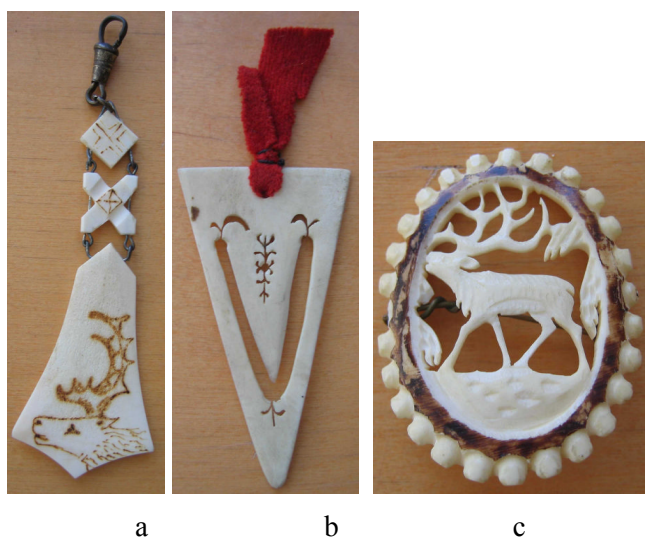


Figure 21. Accessoires pour touristes.

a- Porte-clés [*avaimenperä; čoavddaháŋka*]; b- Marque-pages [*paperimerkki; bábermearka*]; c- Broche [*rintaneula; solju* ou *risku*] (Collections du Musée provincial de Laponie, Rovaniemi - photos S.C. Lefrère).



Figure 22. a et b. Couteaux à papier [*paperiveitsi; báberniibi*] (Collections du Musée provincial de Laponie, Rovaniemi - photos S.C. Lefrère).

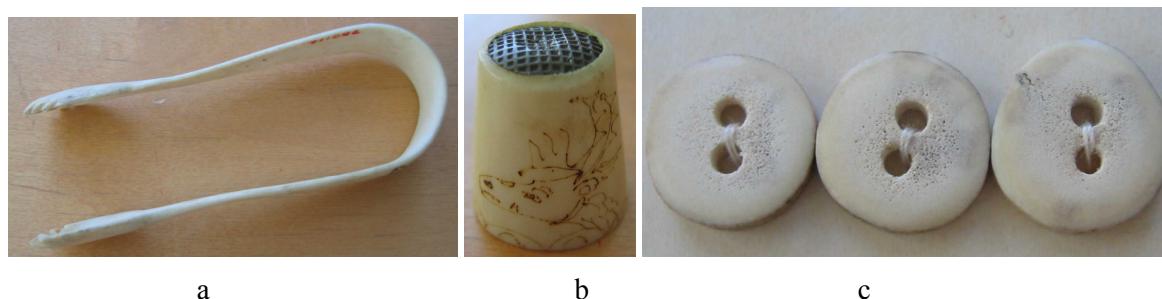


Figure 23. Accessoires du quotidien. a- Pince à sucre [*sokeripihdit; sohkarbasttat*]; b- Dé à coudre [*sormustin; suorbmagoahti*]; c- Bouton [*nappi; boallu*] (Collections du Musée provincial de Laponie, Rovaniemi - photos S.C. Lefrère).

Des objets sont également fabriqués en bois d'élan (Figure 24) mais en quantité et d'une diversité plus rare qu'en bois de renne (Harlin & Lehtola, 2005). A l'école Sámi d'Inari (SAKK), des créations sont obtenues en

mélangeant les styles avec ceux d'autres cultures indigènes. Prenons pour exemple, une ceinture réalisée en cuir de vache et bois de renne, réalisée par un jeune élève et artiste sibérien (Figure 25).



Figure 24. Stylo en bois d'élan (Collections du Musée provincial de Laponie, Rovaniemi - photo S.C. Lefrère).

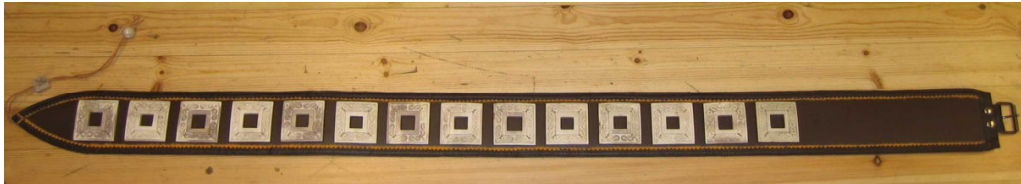


Figure 25. Ceinture de style sibérien allié au style Sámi. a: Vue générale de la ceinture;



b: Vue de l'extrémité;



c: Zoom sur le détail des symboles d'origine sibérienne (Vitali Sleptsov, 2008, SAKK, Inari - photos S.C. Lefrère).

Conclusion

L'artisan, à l'instar de l'éleveur de rennes vivant en fonction du déplacement de ses rennes, dépend lui des produits de la nature tel les bois et les os de rennes, dont les formes et les couleurs sont d'une infinie variété. Pour les Sámi, l'artisanat est un phénomène naturel aisément reconnaissable, non seulement parce que les objets traditionnels ont évolué à travers les siècles mais aussi, parce qu'ils sont fabriqués avec l'usage du même savoir que leurs ancêtres. Les Sámi ont commencé à trouver une certaine identité à travers leur artisanat, spécialement à travers celui de l'usage des bois de rennes. De l'ancien artisanat produisant des ustensiles d'usage quotidien, un art de première classe est donc né. En effet, à la fin du XX^{ème} siècle les artisans ont commencé à développer et à renouveler les designs classiques et un design individuel est apparu. Un nouveau style a également vu le jour, en alliant nouveaux matériaux et nouvelles techniques, à la frontière de l'artisanat classique et de l'art. La mixité établie au fil des siècles a laissé son empreinte indélébile et forte de richesse dans l'artisanat actuel. Les objets actuels tels les couteaux révèlent ainsi des origines ancestrales référant aux temps Vikings, Francs et Mérovingiens et les Sámi ont su utiliser ces ornements sur des objets d'un type nouveau tout en gardant l'aspect traditionnel. La plupart

des artisans gagnent maintenant leur vie en ne vendant que leurs produits. L'artisanat Sámi est par ailleurs beaucoup copié et si quelqu'un souhaite faire de l'artisanat Sámi, il doit comprendre les motifs de cette décoration et en suivre les règles. C'est pourquoi des cours d'artisanat sont dispensés à l'école et sont aussi organisés par les municipalités.

Outre leur rôle dans l'artisanat, les bois et les os ont joué un rôle important dans le domaine des croyances et du sacré, tant au niveau des sites de sacrifices qu'à travers la fabrication des drums devenus de nos jours symboles de confrontation culturelle et d'une nouvelle identité chez les Sámi. Avec le recul des traditions, l'utilisation des bois et des os comme jeux continue malgré tout d'être transmise aux enfants dans certaines familles d'éleveurs de rennes et au travers de certaines expositions des musées locaux. La collecte des bois est dans un sens écologique, les bois trouvés dans la forêt sont préservés et sont soit directement utilisés par les éleveurs soit vendus à des artisans, les autres bois provenant des abattoirs. Les bois qui ne sont pas utilisés dans l'artisanat finissent en poudre de bois sur les marchés asiatiques à des fins thérapeutiques. Bien que les os soient moins utilisés dans la

fabrication artisanale, leur usage demeure tout de même important dans la pharmacopée et notamment dans la médecine contemporaine avec la création de nouveaux remèdes. Quel que soit leur usage, les bois et les os

permettent de mettre en valeur la culture ancestrale Sámi en l'adaptant à la société actuelle dans un souci de continuité ...

Remerciements

Nous remercions infiniment la Société des Amis du Muséum National d'Histoire Naturelle pour l'octroiement de la bourse ayant permis une partie de nos recherches en Laponie finlandaise, ainsi que le Professeur *Raymond Pujol*, lequel aura encouragé cette étude et sut prodiguer de bons conseils pour la mener à bien. Nous remercions tout particulièrement le Musée provincial de Laponie à Rovaniemi, en la personne de *Hanna Kyläniemi*, conservatrice des collections historiques culturelles du Musée pour avoir permis l'accès aux collections et à la bibliothèque en 2008 et surtout pour sa cordialité et la richesse de nos échanges. Nous remercions pour leur coopération et leur gentillesse les élèves de l'école SAKK d'Inari (*Saamelaisalueen koulutuskeskus*): *Katja Pulkkinen*, *Kimmo Kuningas* et *Vitali Sleptsov* rencontrés en 2008 de même que *Ilmari Laiti*, expert en artisanat Sámi. Nous remercions aussi les éleveurs de rennes et autres artisans

anonymes pour leur aimable coopération. Nous adressons un grand merci auprès de *Tarmo Jompanen*, directeur du Musée Sámi d'Inari pour ses conseils et pour le temps passé à arpenter les collections et la bibliothèque du Musée. Nous adressons également un grand merci au Professeur *Pekka Sammalahiti*, spécialiste de la langue Sámi, de l'Université d'Oulu, à *Petteri Laiti*, artisan à Inari et à *Janne Näkkäläjärvi*, directeur du développement à l'école SAKK d'Inari (*Saamelaisalueen koulutuskeskus*), pour leurs conseils respectifs en langue Sámi du Nord. Nous tenons aussi à remercier chaleureusement *Pekka Keränen* pour son aide en finnois et ses précieux conseils de son point de vue d'anthropologue et de biologiste. Finalement, nous adressons de vifs remerciements respectivement à *Ivan Ineich* et *Olivier Montreuil*, Maîtres de Conférences au Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris ainsi qu'à un enseignant anonyme pour la relecture du manuscrit.

Bibliographie

- AALTONEN (T.) & LAITINEN (E.), 2001, *Sarvi- ja luutyöt*, Helsinki, kustannusosakeyhtiö Ajatus.
- ÄIKÄS (T.), PUPUTTI (A.-K.), NÚÑEZ (M.), ASPI (J.) & OKKONEN (J.), 2009, *Sacred and Profane Livelihood: Animal Bones from Sieidi Sites in Northern Finland*, Norwegian Archaeological Review, 42: 2, 109 – 122.
- BUBENIK (A.B.), 1968, The significance of the antlers in the social life of the *cervidae*. A contribution for the Fourth symposium of the British Deer Society, London, February 24th, 208-214.
- BUBENIK (A.B.), 1972, *Taxonomic value antlers in Genus Rangifer*, H. Smith; 1st international symposium on reindeer / Caribou, Fairbanks.
- CAMERANO (L.), 1900-01, *Ricerche intorno alle rene delle isole Spitzberghe*, in Memorie Reale Accademia di Scienza di Torino, 51.
- ESPMARK (Y.), 1964, Studies in dominance – subordination relationship in a group of semi – domestic reindeer (*Rangifer tarandus* L.). Animal Behaviour, 12, 420 – 426.
- GROVER (R. Jr.) & RENECKER (L.A), 1994, *Producing & Processing Reindeer Velvet Antler*, Circular 99, University of Alaska-Fairbanks, School of Natural Resources & Agricultural Sciences.
- HARLIN (E.-K.) & LEHOTLA (V.-P.), 2007, *Peurakuopista kirkkokenttiin*, Saamelaisalueen 10000 vuotta arkeologin näkökulmasta. Arkeologiseminaari Inarissa 29.9 – 2.10. 2005, Gummerus Kirjapaino Oy Saarijärvi.
- HATT (G.), 1919, *Notes on reindeer Nomadism*, Amer. Anthropol. Assoc. Mem., 6, 75-133.
- HORTLING (A.), MANNONEN (R.) & RÄSÄNEN (J.), 1999, *Bone china of Lapland in Finland*, The University of Art and Design, Helsinki, Finland, Paper presented, Hortling A. Mannonen R. Räsänen J. Reindeer Bone China Of Lapland. The 6th Conference and Exhibition of the European Ceramic Society, June 20-24, Brighton Conference Centre, UK,. Printed Proceedings no 60 Vol 2.
- ITKONEN (T.) 1941, *Lappalaisten leikit ja ajanvietot*. Lappi sivistysseuran julkaisuja N°9. Helsinki.
- ITKONEN (T.), 1984, *Suomen lappalaiset vuoteen 1945, Ensimmäinen osa*, Werner Söderström osakeyhtiö. Porvoo-Helsinki-Juva, 2. painos. WSOY.
- JACOBI (A.), 1931, *Das Rentier*, Leipzig.
- JORTIKKA (L.), MARTTINEN (A.) & LINDHOLM (T.S.), 1993. Partially Purified Reindeer (*Rangifer Tarandus*) Bone Morphogenetic Protein Has a High Bone-Forming Activity Compared With Some Other Artiodactyls, Clinical Orthopaedics & Related Research, December, (297): 33-7.
- KIHLBERG (K.), 1999, *Giehta Daidu*, The great book of Sámi handicraft. Förlagshuset.
- LAUFER (B.), 1917, *The reindeer and its domestication*, Memoir of the American Anthropologist Association (18), New York, 91-147.
- LEHTOLA (V.-P.), 2002, *The Sámi people: traditions in transition*, Inari: Kustannus-Puntsi.
- MANKER (E.), 1963, *The bone age of the Lapps: Some Samples of Lapp Bonework from the Collections of Nordiska Museet*. Laponica - *Essays presented to Israel Ruong*, May 26, 186-198.
- Manker (E.), 1977, *Kahdeksan vuodenajan kansa* (Svenska förlags ab Nordbok).
- MERLOT (C.), 2002, *Tradition et modernité chez les Sâmes*, Paris: L'Harmattan.
- MÄRTENSSON (H.), 1999, *Samisk form & tradition*, ICA Bokförlag.
- NICKUL (K.), 1977, *The Lappish Nation. Citizens of Four countries*, Indiana University, Bloomington.
- NIEMINEN (M.), 1994, *Suomesta poroja Japaniin, sarvitietao Kiinasta ja porotietoa Ranskaan*. Poromies 1.

- OINONEN (V. J.), 1964, *Lapin yliperällä*, Porvoo Helsinki: WSOY.
- PAULAHARJU (S.), 1932, *Seitoja ja seidan palvontaa*. Suomalaisen Kirjallisuuden Seura, Helsinki.
- PEKKARINEN (T.), LINDHOLM (T. S.), HIETALA (O.) & JALOVAARA (P.), 2003, *New bone formation induced by injection of native reindeer bone morphogenetic protein extract*, Scandinavian Journal of Surgery 92: 227–230.
- PENNANEN (J.) & NÄKKÄLÄJÄRVI (K.), 2002, *Siiddastallan – from Lapp Communities to Modern Sámi life*, Inari: Sámi museum foundation.
- Perlès (C.), 1987, *Les chasseurs de rennes de la préhistoire*. L'Histoire, n°97, 9-17.
- PITKÄNEN (M.) & (I.), 1984, *Poromiehet: the Lapps and their reindeer*. Weilin & Göös.
- PULKKINEN (K.), 2008, *Vyölliset. Mukana kulkevia tarvikkeita*. Saamelaisalueen koulutuskeskus. Opinnäytetyö. Esinesuunnittelun ja valmistuksen koulutusohjelma. Saamenkäsityö. Manuscript non publié.
- PULKKINEN (R.), SEURUJÄRVI-KARI (I.), KULONEN (U.-M.) & ROTO (J.), 2005, *The Saami: a cultural encyclopaedia*, Helsinki: Suomalaisen Kirjallisuuden Seura, Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran toimituksia.
- RYDVIING (H.), 1995, *The End of Drum-Time: Religious Change among the Lule Saami, 1670-1740s*. Uppsala.
- SAARELA (M.), 1985, *Poronsarvesta saatua - Katsaus poron sarviin ja sarvien hyödyntämismahdollisuuksiin*. – Valtion Askartelunohjaajaopisto / Seminaarityö.
- SPENCER (A.), 1978, *The Lapps*, New-York.
- VÄÄRÄNIEMI (A.), 2005, *Lauri tuotteet tekee käsityönsä perinteikkäästi*. – Poromies 2/2005.
- WIDSTRAND (C.G.), 1963, *Lapp Reindeer Terminology - 1.A Collection of Horn Terms from Karasjoki*. Lapponica- Essays presented to Israel Ruong, May 26, 331-356.
- WIKLUND (K.B.), 1929, *Lapparna och stora världen. Särtryck ur svenska turistföreningens årsskrift*.
- ZACHRISSON (I.), 2009, *Antlers on graves and sacrificial sites in south Saami society AD 1–1850 – and how to look upon South Saami culture and identity*. In Äikäs, T. (ed.). *Máttut – máddagat: The Roots of Saami Ethnicities, Societies and Spaces/Places*. Publications of the Giellagas Institute, no 12, Oulu.

LA CORNE DE BELIER DANS LA TRADITION HEBRAÏQUE

Jacques GOLDBERG ⁽¹⁾

Résumé: La sonnerie du Chofar, émise par une corne de bélier revêt dans la Bible et dans la Tradition une grande importance.

A Roch Hachana, le nouvel an juif, jour solennel du Repentir et du Jugement, le son du chofar tend à émouvoir l'homme et à le tirer de sa torpeur morale et son enlèvement spirituel.

A l'inverse des autres fêtes de l'année religieuse, Roch Hachana et Yom Kippour, ne sont pas directement reliées à la nature. Elles revêtent un aspect universel sans rapport direct avec la Terre ou les événements marquants de l'histoire d'Israël.

La commémoration de la Création du Monde en un moment aussi solennel souligne que l'objectif de la Création n'est pas seulement le monde physique mais aussi, et avant tout, le cheminement de l'homme. Cette idée est elle-même en connexion avec celle d'Epreuve et de Jugement. Or, toutes ces lignes de force essentielles à Roch Hachana, premier jour de l'année, s'appuient sur cette corne de bélier.

La corne de bélier, appelée Chofar dans la Bible, joue un rôle central dans la tradition Juive puisque c'est sur cette simple corne de bélier, que le juif va s'appuyer pour se poser certaines questions fondamentales de l'existence: que sommes-nous? qu'est notre vie et où en sommes-nous dans notre existence même?

La Chofar est une corne de bélier trouée de deux côtés par laquelle est émis un nombre limité de sons, (rauques et peu mélodieux), écho au cri poussé par le cœur, plus puissant que des mots. Instrument de fanfare de forme arrondie et ondulée.

Trois modes de sonneries forment la structure de toutes les sonneries que l'on en tire:

- la tekia, sonnerie simple et continue, uniforme (à deux tons qui montent).
- la terouah, sonnerie avec une note brisée à trois tons ou fanfare.
- Chevarim est une sonnerie hachée.

La première tekia est destinée à éveiller l'homme de sa torpeur quotidienne pour l'inciter à prendre conscience de l'existence de son Créateur et des devoirs qu'Il lui impose.

La terouah sonne l'alarme et le secoue mentalement dans son émotivité, surtout pour bien lui faire réaliser l'importance de ses fautes.

La tekia finale pousse chaque homme à s'engager en confiance dans une nouvelle vie.

Au temps du Temple, on sonnait le chofar lors de diverses célébrations: nouvelle lune, sacrifices et oblations, jubilés.

Il retentissait également lors d'un cortège funèbre (appel à D.ieu ou pour exorciser des éléments contraires).

Il annonçait même, à une époque plus ancienne, la fin des travaux agricoles.

A l'époque nomade, on ameutait et réunissait le troupeau au son de cette corne.

Actuellement on sonne du chofar à l'occasion de solennités importantes, en particulier au Nouvel An ou Roch Hachana, jour solennel du Repentir et du Jugement.

La sonnerie du Chofar retentit à ce moment dans toutes les synagogues du monde pour rappeler au Juif que D.ieu est le Créateur, qu'Il est le Maître de l'Univers et des destinées de chaque individu, que l'homme a l'obligation d'accepter d'une part le joug du Royaume de D.ieu et d'autre part, de s'en faire le héraut.

Le Chofar, c'est aussi l'appel au repentir au début des 10 jours de pénitence, entre Roch Hachana et Kippour.

Il est également le rappel de la présence d'Israël au Mont Sinaï où fut entendu le son du Chofar et où fut acceptée la Tora. Cette adhésion est réaffirmée à Roch Hachana, au moment solennel où l'on passe en jugement.

C'est aussi le rappel des mises en garde des Prophètes comparées au son du Chofar qui doivent inciter au repentir (Ezechiel 35).

Le chofar rappelle aussi la destruction du Temple et incite à prier pour sa reconstruction.

La sonnerie du Chofar est accompagnée de trois prières:

- Malkhiot, exaltation et proclamation de D.ieu en tant que Roi de l'Univers.
- Zikhonot ou souvenirs, rappel du mérite des Pères, pour s'inscrire dans le sillage de leur pensée et de leur action et évoquer l'idée essentielle de Providence.
- Chofarot ou sons de la corne de bélier, appel à la conscience de chacun pour briser les forces d'inaction morale et spirituelle indiquant que le Chofar sera utilisé à la fin des temps, à l'ère messianique, pour rassembler les enfants d'Israël dispersés et pour réveiller les "endormis".

A Kippour, après la Néila (à la fin du jeûne on ne sonne que la Terouah, car c'est le jour de la justice divine, après la confession des péchés et le repentir).

C'est la corne du bélier ou du bouc, instrument issu du vivant mais qui doit donc nous relier aux structures de l'Univers, et par conséquent aux valeurs voulues par le Créateur.

On peut utiliser la corne de tout animal pur propre à la consommation (Chapitre 11 du Lévitique): mouton, bouc antilope ou gazelle. Il y a cependant une exception:

1) 10 rue du 8 mai 1945, 75010 PARIS

Le Talmud la mentionne (Roch Hachana III, 2) et s'exprime ainsi: "Tous les chofars sont valables à l'exception de celui qui provient d'une corne de vache parce qu'elle est appelée exclusivement Corne, Keren."

Seule la corne de bovidé est proscrite parce qu'elle rappellerait le péché d'idolâtrie perpétré avec le veau d'or, alors que le peuple passe en jugement et demande l'indulgence du Juge.

De nombreuses espèces d'ovins ou de caprins pourraient être utilisées comme Chofar.

- le YAEL d'abord (*Capra nubiana*) la chèvre sauvage que l'on peut rencontrer encore (en petit nombre) à Ein Guedi et aux abords de la Mer Morte. Cette espèce est dotée d'une forte et grande corne. Elle était soufflée, utilisée dans le Temple. C'est bien une corne droite comme l'indique la Michna (Roch Hachana III, 3). La corne n'était pas recourbée car selon la Tradition la sonnerie du Chofar intervenait à titre de prière et devait donc être droite (embouchure recouverte d'or). C'est avec la corne de cette espèce de que l'on soufflait aussi pour l'année du Jubilé.

- une autre chèvre sauvage (*Capra aegagrus*) dit AKO un peu plus grande que la chèvre domestique.

- Quant à la chèvre *Capra hircus mambrica*, élevée dans les régions montagneuses d'Israël et dans ses déserts, elle était très commune au temps des Patriarches. Mais il faut noter que les Sages s'insurgèrent contre son élevage en Israël car c'est une espèce, très vorace qui tendait à dégrader les terrasses de culture, à détruire les forêts et finalement à dégrader le paysage. On peut noter leur préoccupation traditionnelle pour l'environnement.

On se sert, en fait, de la corne de bélier car elle rappelle la "ligature" d'Isaac (Genèse, chapitre 22) et dans cette veine, la difficulté de naître et d'exister puis de l'effort de soumission à l'épreuve. Il symbolise le dévouement constant au service de D.ieu. Ce mérite permet d'espérer en ce jour un jugement favorable.

La sonnerie suscite la peur, le tremblement intérieur et l'humilité devant le Créateur.

Elle rappelle le jour du Grand Jugement et la frayeur suscitée par cette prophétie (c'est aussi le rappel du Rassemblement des dispersés et l'annonce de la Résurrection, des morts).

Le mot *Chofar* est de la même racine que le verbe LECHAPER embellir, améliorer: la sonnerie du Chofar doit contribuer à permettre d'embellir et de corriger la conduite de l'homme.

C'est aussi cette espèce qui joue un rôle essentiel dans le renouvellement de l'être au moment de la Pâque.

Il est intéressant de remarquer que pour se relier aux aspects les plus profonds du cheminement de l'existence, de la Création et de l'aboutissement des Temps, il est fait appel à un objet de nature, ici le son émis par la corne de ce petit mammifère.

Le son du chofar émeut et peut tirer l'homme de sa torpeur morale et de son enlèvement spirituel.

Ainsi s'établit une relation entre l'environnement, plus précisément le monde animal, et la recherche de l'élévation spirituelle de l'homme.



A Roch Hachana, le son du chofar tire l'homme de sa torpeur morale et son enlèvement spirituel.

DE L'UTILISATION DE L'OS DANS LA CONSTRUCTION

Henri BERTRAND ⁽¹⁾

Résumé: L'utilisation de l'os en tant que matériau de construction ne semble pas avoir été signalé dans la littérature technique. Cependant, au cours de recherches archéologiques, des os ont été mis à jour dans des murs où ils servaient de joints entre deux pierres d'angle, ou formaient des "pavages en os". D'autres furent trouvés implantés dans les murailles en guise de fiches, à la place de fiches métalliques plus sensibles aux phénomènes atmosphériques, pour soutenir par exemple une treille. C'est ce dernier aspect qui a retenu notre attention, et fait l'objet de cet article. L'enquête menée de 2008 à 2010 a permis d'exhumer quelques sites dans le département de Maine-et-Loire où certaines propriétés possèdent encore des traces de cette application qui semble avoir été pratiquée depuis au moins le XV^{ème} siècle jusqu'au début du XX^{ème} siècle.

Introduction

La nature fournit à l'homme, depuis la Préhistoire jusqu'à nos jours, de nombreux matériaux d'origine minérale, végétale, ou animale. Parmi ceux provenant de l'animal l'os tient une place importante. Tant sur le plan pratique qu'esthétique ou même religieux, il a servi à façonner outils, armes, objets de tableterie (peigne, crochets...), statuettes etc... Parmi ces nombreuses utilisations, une, qui nous a été signalée au cours de l'enquête, menée de 2008 à 2010 dans le département de Maine-et-Loire, auprès des Conservateurs du Patrimoine, des Services départementaux d'Archéologie et des Conservateurs de nombreux Musées, a particulièrement retenu notre attention: l'utilisation de l'os comme matériau de construction. On trouve dans les bâtiments anciens,

jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle, des usages variables d'os, soit de bœuf soit de mouton, comme la mise en place d'un pavage constitué d'os de bœuf, la consolidation de murailles par introduction d'os espacés dans la maçonnerie, des pierres de clocher goujonnées à l'aide d'os, ou des pans de murs parsemés d'os "canons" (métatarses et/ou métacarpes) de bœuf ou de mouton en remplacement de fiches métalliques, en vue de palisser vignes ou arbustes. Après la description des quatre lieux principaux que nous avons pu étudier et l'exposition de commentaires récoltés à leur sujet auprès de différents témoins, nous essaierons de tirer une conclusion sur cette étonnante pratique qui laissa longtemps indifférent l'homme qui la côtoyait journellement.

L'Esvière

A Angers, sur le coteau dominant la Maine, se situe L'Esvière où un prieuré bénédictin avait été fondé en 1047, par le comte Geoffroy Martel.

"...c'était alors un vignoble, dont les parcelles avaient dû être rachetées par le comte, devant le port..." (Péan de la Tuillerie).

"...le fêage de l'Esvière s'étendait de la maison Caseneuve à la Maine et du château au prieuré. Ce clos contenait 35 quartiers, surtout plantés de vignes et de jardins. Outre les pêcheries (ou baillées) de la Maine, le prieuré possédait la propriété de l'Académie d'Equitation..." (C. Port, J. Levron, P. d'Herbecourt.)

Incendié en 1132, une partie aurait été refaite au XV^{ème}, XVI^{ème} et XVII^{ème} siècle.

En 1944, après le bombardement d'Angers, il

ne restait plus que des ruines de l'église, qui fut reconstruite en 1947. De l'ancien prieuré, il ne subsiste plus qu'un mur de clôture, en schiste, datant probablement, d'après les spécialistes, de la reconstruction du XV-XVI^{ème} siècle. C'est dans cette partie que l'on peut encore observer, étendu sur une vingtaine de mètres, des ossements, fichés dans le mur, espacés chacun de 1,20 m à 1,50m sur une seule rangée, à environ 1,50m à 1,80m du sol sur le terrain en pente (fig. 1). D'après la tradition, ce mur bordait, à l'époque, un chemin conduisant à la Maine (carte 1) et les pêcheurs y auraient accroché leurs filets aux os que nous pouvons toujours contempler.

Le Temple

Aux environs d'Angers, sur la commune de Mozé sur Louet, dominant la Loire, Le Temple est une ancienne propriété viticole. Le corps de logis possède "de l'ancien manoir un mur du XV^{ème} siècle, conservé dans le

reconstruction du XVIII^{ème} siècle" (Célestin Port). Parmi les dépendances proches, une remise et une ferme présentent des murs tapissés d'os.

La remise, recouverte d'une charpente en coque de navire renversé, daterait approximativement de la fin du XVI^{ème} début XVII^{ème} siècle. Sur le mur exposé à l'est, on peut observer sur une longueur de 9 mètres, deux

1) Henri Bertrand, 8, place de la Lune 49490 Noyant. mail: hp.bertrand@aliceadsl.fr

rangées d'os encastrés dans la maçonnerie. La rangée du haut est composée de cinq gros os, à 2,20 mètres du sol (un sixième existait, dont il ne reste que la trace de l'emplacement vide). Chaque os est séparé du suivant de 1,10 mètre à 1,30 mètre. La rangée du bas est constituée d'os plus petits, sortant de 2cm du mur, leur diamètre ne dépasse pas 1,5cm, et ils sont séparés les uns des autres, comme les précédents de 1,10 mètre à 1,30 mètre. Ils sont fichés de 1,50 m à 1,60 m du sol. A l'époque du vignoble

ces os supportaient une treille qui a été remplacée actuellement par des rosiers grimpants. (Fig. 2, 3, 4).

La fermette, dont on pense que les bâtiments datent du XVIIème siècle, possède sous la toiture deux rangées d'os plus ou moins rongés par le temps. Partant à droite de la porte, ils devaient supporter une treille de raisins de table à l'époque de l'occupation des lieux par un fermier. (Fig. 5, 6).

Chanzelle

En pleine forêt de Chandélais (carte 2), dans le Baugeois, les ruines d'une ferme abandonnée, datant apparemment du XIXème siècle, se trouvent dans une zone de pâturages où évoluent, avec le bétail, cerfs et chevreuils. Un pan de mur, orienté plein est, se dresse isolé. Il est recouvert d'os sur toute sa surface, du sol au pignon (fig. 5). Ceux-ci dépassent de la muraille de quatre ou cinq centimètres et sont enfoncés dans la maçonnerie à une profondeur d'environ vingt centimètres. La partie externe est percée d'un trou (fig. 6), visible sur quelques échantillons mieux conservés, pour, sans doute, passer corde ou fil de fer. Les propriétaires ont eu l'amabilité de

nous remettre trois de ces os pour caractérisation (fig. 7). Alors que nous pensions, d'après des renseignements récoltés sur place auprès d'un ancien maçon, être en présence d'os de mouton, un dessin soumis au professeur Degueurce de l'ENV d'Alfort, nous a appris qu'il s'agissait d'os "canons" (métacarpien) de bœuf. Il a par ailleurs signalé qu'il avait déjà rencontré cette pratique d'implantation d'os dans le Berry pour accrocher des plantes ou suspendre des objets. Que supportait le mur de Chanzelle? Le maintien d'une treille, couvrant toute sa surface paraît, sans certitude, l'hypothèse la plus probable.

Montigné-les-Rairie

A la suite de la lecture, dans la presse locale, d'un compte rendu d'une journée organisée par l'office du tourisme à Montigné les Rairies, petite commune du canton de Durtal, dans lequel il était signalé que: "*les randonneurs ont découvert l'ancien mur du cimetière qui contient scellés à espaces réguliers, des os. Personne ne connaît l'origine exacte de cette particularité...*" nous avons pu nous rendre sur place.

Dans le terrain, derrière l'église qui date des XII – XVème siècles et a été restaurée au XIXème siècle, se dresse un mur d'une longueur d'environ trente à quarante mètres, où l'on peut observer deux rangées d'os, espacés les uns des autres d'à peu près deux mètres. La première rangée part de soixante dix centimètres du sol et la seconde se trouve à cinquante centimètres de la première. Ces os ne

dépasse pratiquement pas du mur, soit qu'ils aient été rongés par les intempéries ou arasés de la main de l'homme (fig. 8-9). La construction daterait de la fin du XIXème siècle, début du XXème, et aurait été commandé par la marquise de la Ferrières pour séparer son château de La Fontaine, situé derrière l'église, du terrain de l'ancien cimetière, qui venait d'être déplacé. Transformé en jardin pour le curé, celui-ci, d'après les anciens du village, se servait des os pour accrocher ses oignons et son ail, ou encore son petit matériel de jardinage (sécateur, serpette etc...). La régularité de l'implantation des os, tant par la hauteur à partir du sol que par leur espacement, laisse à penser, encore une fois, que l'on a affaire davantage à l'élaboration d'une treille qu'à toute autre utilisation.

Autres sites

En dehors des lieux où nous avons pu constater par nous même l'utilisation de l'os dans les murailles, d'autres sites nous ont été signalés.

A Montigné sur Moine, dans le Choletais, au cours d'une journée, organisée par les "*Maisons paysannes de France*", les participants ont pu voir, à la "Basse Marquerie" ferme relevant de la Marelière, une implantation d'os de mouton sur deux rangées au ras de la toiture.

En septembre 2009, nous a été signalée une émission à la télévision locale sarthoise, où était présentée une propriété ancienne. Au-dessus de la porte, deux os dépassaient du mur, de chaque côté de l'entrée. Le

commentateur a expliqué qu'il s'agissait de soutiens pour faire grimper les plantes.

Un entrepreneur de maçonnerie, retraité, ancien compagnon du tour de France, avec lequel nous avons eu un entretien, nous a affirmé que l'implantation murale d'os était encore pratiquée lorsqu'il était en exercice, jusqu'en 1950-1960. Il aurait lui-même réimplanter, au cours d'une restauration au château de Chartrené, petite commune du baugeois, où il pense qu'il en existe encore, des os de mouton "*résistant mieux à la chaux*" (?), que l'abattoir de Baugé, disparu depuis, lui préparait en les faisant bouillir pour les nettoyer. Il nous a déclaré qu'il devait également, dans d'autres lieux où il avait travaillé, mais dont il ne se souvenait plus l'endroit, se trouver encore visible des

implantations d'os. Son fils, qui assume la succession de l'entreprise, se souvient avoir eu dans le saumurois "*un chantier avec palissade d'os*", mais n'a pu préciser la localité.

Un conservateur du service départemental de l'Architecture et du Patrimoine nous a instruits d'une autre utilisation de l'os dans les constructions. Dans le Maine-et-Loire, à La Possonnière, le clocheton de la chapelle saint Roch du château de la Rousselière, chapelle fondée en 1634, avait ses différents éléments "goujonnés" d'os en place de chevilles ou crampons. Ces éléments de la tour hexagonale ont été déposés, lors de sa restauration vers les années 1995, dans la chapelle où ils sont encore exposés.

Les "os de vachette", plus exactement "os canons" de bovin, sont conservés dans la cavité de la pierre qu'ils reliaient avec les suivantes (fig. 10, 11, 12, 13). On peut relever à ce sujet, dans l'ouvrage "*Le Patrimoine des communes de Maine-et-Loire*" (Pays de Loire – Flohic Editions 2001) une photographie de cinq os intitulée "*goujons – XVème siècle. Os de mouton*". Le texte nous apprend qu'ils proviennent du château de Brissac et ont été récupérés lors des travaux de restauration de la tour sud. Il est précisé que: "*très utilisé dans les temps anciens, l'os de tibia de mouton... réputé imputrescible... est communément utilisé comme goujon, pièce droite qui retient deux parties entre elles*".

Documentation Internet

A défaut de références bibliographiques, plusieurs sites internet font état de ce sujet sous la rubrique "*murs à os*".

Sur "*passion-histoire.net*", des échanges entre internautes proposent des interprétations plus ou moins fantaisistes. Deux courtes notes retiennent cependant l'attention: "*Note sur l'emploi du tibia de bœuf dans le scellement des parements en pierres de taille*" par M. Vesian et "*Note sur le scellement de la pierre avec les os*" par M. Mollard.

Sur "*academia-celtica*" il est question "d'os de porc ou de veau" observés dans les côtes d'Armor, et qui "servaient de tuteurs pour des rosiers ou des vignes qui poussaient au pied des murs."

Une photographie d'un mur parsemé d'os à Saint Guen, dans les Côtes du Nord, est présentée sur le site

"*tiez-breiz.org*" avec pour légende: "os scellés dans le mur...attaches pour plantes grimpantes, fixations pour filets."

Aux sites "*jouylemoutier.fr*" et "*fr.topic-topos.com/mur-a-os-de-mouton-jouy-le-moutier.fr*" une photographie montre "os de mouton fiché dans le mur" avec pour commentaire: "des os de mouton sont encastés dans les murs de certaines maisons vigneronnes à Jouy... Cette pratique se retrouve du nord de la Loire, de la Bretagne à la Suisse romande".

Enfin, bien que hors sujet en ce qui nous concerne, un article illustré de Véronique Rossi, sur le site www.aricia.fr/jura-patrimoine/os.htm, intitulé: "Les pavages en os de la région de Saint Claude" a cependant retenu notre attention par le signalement d'os de mouton et de "métatarsien gauche de bœuf adulte...".

Conclusion

En conclusion, ces quelques éléments récoltés en Maine-et-Loire, confirment ce que d'autres ont constaté ailleurs, particulièrement au nord de la Loire: l'utilisation de l'os comme adjuvant aux matériaux de construction. Le bœuf et le mouton sont les deux animaux le plus souvent fournisseurs depuis au moins le XVème siècle, sans préjuger des époques précédentes où une recherche approfondie montrerait peut-être une utilisation très ancienne, plus difficile à mettre en évidence par suite de la rareté de bâtiments résiduels, la plupart ayant été détruits au cours du temps (1).

Les métapodes bovins ou ovins (métatarses et métacarpiens) sont les os que l'on retrouve dans les vestiges angevins. L'os de bœuf et de mouton peut se retrouver simultanément sur un même lieu, comme on a pu le constater au "Temple" où gros os, sans doute bovins, sont associés à des rangées d'os plus petits probablement ovins.

La destination de ces murailles tapissées d'os laisse perplexes ceux qui ont l'occasion d'en observer. Deux faits méritent cependant d'être notés. Elles se trouvent surtout dans des zones de vignobles, parfois dans des propriétés viticoles anciennes, le support d'une treille apparaît comme la raison la plus plausible de leur élévation, même si par la suite, les vignes ayant disparues, des fleurs ou des plantes grimpantes en assument la succession. Une autre utilisation possible, signalée par ailleurs, consiste dans l'accrochage de filets de pêche pour les faire sécher, lorsque ces murs ont été élevés dans des endroits proches d'un port, comme c'était le cas de "L'Esivière" avec la Maine aux XVème-XVIème siècle.

Ainsi, une pratique oubliée, très courante dans les siècles passés, nous est dévoilée par l'observation attentive des vieilles murailles témoins réparties sur le territoire de nos provinces.

1) Un article de "La Nouvelle République" de 1987, intitulé "Os dans le mur", et dont nous avons eu tardivement connaissance, signale "*une ferme dont le bâtiment date du XIIIème siècle...qui possède par endroits dans ses murs des os de 7 à 8 centimètres qui en dépassent très visiblement*". Cette note vient donc renforcer l'hypothèse que bien avant le XVème siècle cette utilisation de l'os dans la construction était couramment pratiquée.

Bibliographie

PORT (C.), 1878, Dictionnaire historique, géographique, et biographique de Maine et Loire, P.Lachèse, Angers

PORT (C.), 1965, Dictionnaire historique, géographique, et biographique de Maine et Loire, nouvelle édition revue et corrigée par J Levron, P d'Herbécourt et collaborateurs. H.Siraudeau, Angers.

PEAN de la TUILLERIE, 1868, Description de la ville d'Angers, nouvelle édition par Célestin Port, E.Barassé , Angers.

Le Patrimoine des communes de Maine et Loire 2001 Pays de Loire. Flohic Editions.

Remerciements: à F .de Béru, F. Comte, J.-C. Gaudin, G. Gautier, A. Jamin, Y. Lignereux, G. Massin-Le Goff, H. Maurin-Blanchet, B. Mellier, G.de Monfort, A. Monnier, H. Poulain, D. Prigent.



Fig 1. L'Esvière. – Os implanté dans la muraille du XVe siècle



Fig 2. – Le Temple. – Bâtiment sur lequel sont implantés les os



Fig 3. Le Temple. Os dans le mur retenant les rosiers

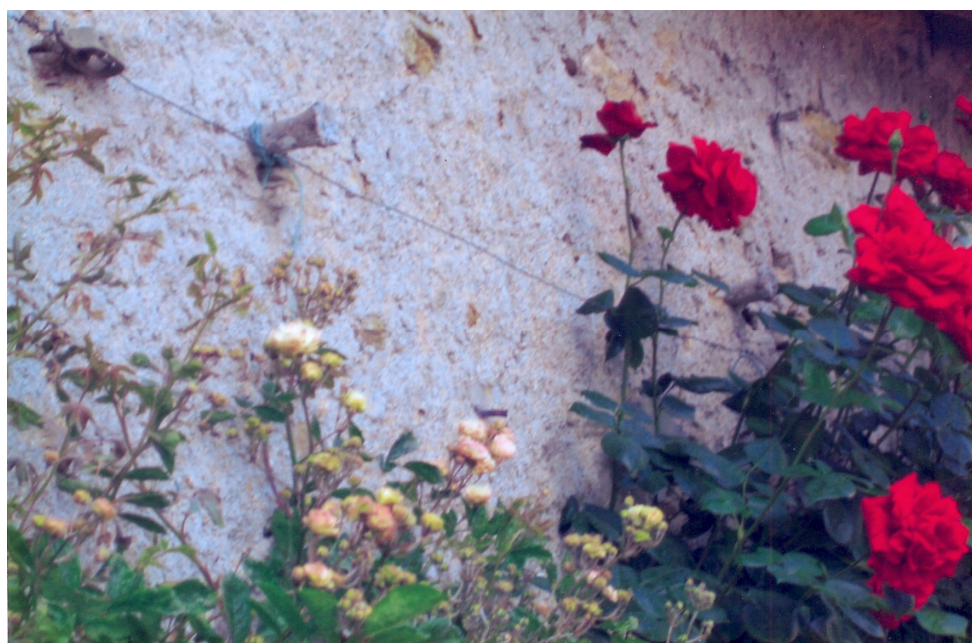


Fig 4. Le Temple. Os dans le mur retenant les rosiers



Fig 5. – Chanzelle. – Pan de mur orienté à l'est, sur lequel sont disposés des os.



Fig 6. – Chanzelle – Os canon percé d'un trou et fiché dans le mur.



Fig 7. – Chanzelle. – Os canons de bovins ayant été fichés dans un mur. Une des extrémités montre l'effet des intempéries (grandeur nature) (photo B. Pujol)

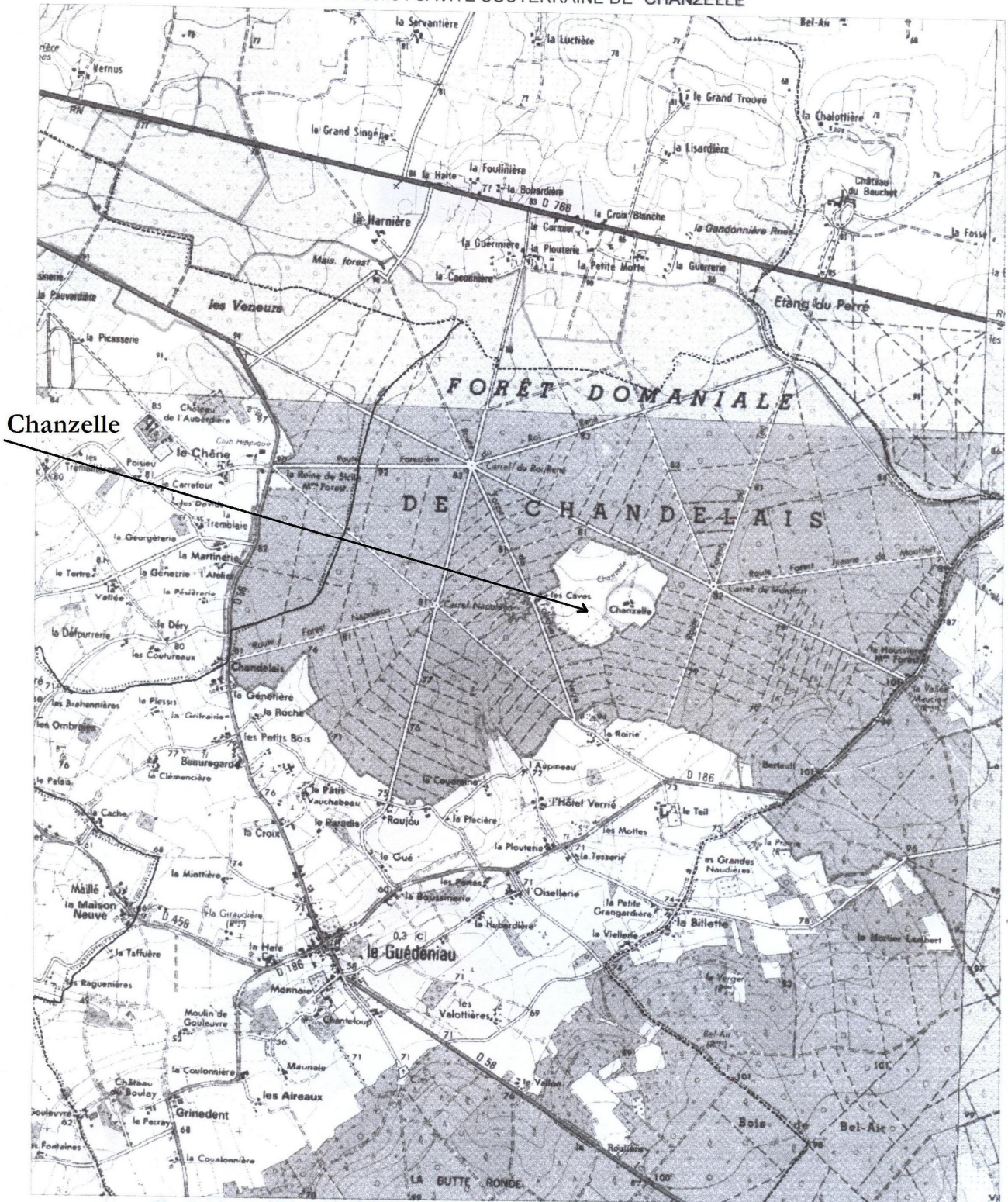
ZONE NATURELLE D'INTÉRÊT ÉCOLOGIQUE FAUNISTIQUE ET FLORISTIQUE

DEUXIÈME GÉNÉRATION

Type : 1

N° Régional : 00002078

Nom de la zone : CAVITE SOUTERRAINE DE "CHANZELLE"



Carte 2. – Chanzelle – plan de situation.



Fig. 8-9. – Montigné-les-Rairies. Os implantés dans le mur de l'ancien simetière



Fig 10, 11, 12, 13. – Chapelle Saint-Roch – Base du clocheton, Goujons reliant des pierres faits en os canons de bovins (document Château-Musée de Saumur).

QUELQUES GÉNÉRALITÉS SUR L'OS EN CHARCUTERIE ET EN BOUCHERIE

Jean GOULAZE (†) ⁽¹⁾

Résumé: Les os constituent un des fondements des préparations charcutières et, au-delà, de l'art culinaire français. Leur usage est indispensable dans la fabrication des bouillons, gelées et fonds de sauce. Elles sont aujourd'hui évincées par les préparations industrielles qui profitent pour s'y substituer de normes d'hygiène trop contraignantes et trop coûteuses à appliquer pour les petites unités de fabrication.

Summary: Bones are one of cooked meats' basis and also of French culinary art's basis. Their use is essential in the making of stocks and broths, gelatinous stocks and bases for sauces. They are currently supplanted by industrial foodstuffs which, in order to take the place of these traditional foodstuffs, take advantage of hygiene's standards too much restrictive and too much costly in their implementation for the little places of making.

Note introductive sur l'auteur:

Jean Goulaze (1946-2010) a ressenti l'amour du métier de boucher dès son enfance en accompagnant son père Maurice dans les fermes et métairies du sud des Landes et du Pays basque pour acheter les bêtes qui étaient vendues dans la boucherie familiale à Magescq (40). Formé à la boucherie et à la charcuterie landaise traditionnelle à Dax dans l'établissement d'André et Denise Lahouze, il part se perfectionner, apprendre d'autres méthodes de travail et d'autres traditions culinaires en venant travailler à Paris pendant quelques années entre 1960 et 1965, notamment sur le carreau des anciennes Halles autour des pavillons Baltard. Il reprend l'affaire familiale avec son épouse Annick pendant dix ans. Il la porte à son optimum, accroît son renom grâce à son labeur acharné et à la qualité de son travail: ses foies gras, jambons de Bayonne, galantines de volaille, pâtés de foie, graissérons (2), confits de canards etc... sont unanimement appréciés et dégustés jusque sur les tables parisiennes. Il a observé avec lucidité et toujours plus de réprobation la supplantation du savoir-faire charcutier traditionnel par la déferlante des préparations industrielles, sous couvert de renforcement des mesures d'hygiène, sacrifiant la qualité gustative du produit au coût de fabrication le plus réduit.

Son fils Hervé

Communication:

S'il est un domaine où l'os donne la pleine mesure de son utilité, il s'agit bien de l'alimentaire, principalement en charcuterie et en cuisine où il entre dans la composition fondamentale des sauces ayant conféré à la cuisine française la renommée que chacun connaît.

Les fonds de sauces: qu'ils soient blancs, mixtes, bruns, tous sont à base d'os de veau ou de volaille qui subissent une préparation minutieuse dont les procédés et le tour de main ont été élaborés par les plus célèbres toques nationales, dont Prosper Montagné, Napoléon de la profession.

Les gelées: natures ou clarifiées, elles assurent l'excellence des cuissons de nos préparations charcutières pour les premières, la finesse si ce n'est la splendeur de leurs présentations pour les secondes.

1) 775 chemin des Sources; 40140 Magescq.

2) Les *graissérons* sont constitués de petits fragments grossièrement sphériques de maigre et de gras de porc ou de canard, détachés de morceaux mis à bouillir dans un bain de graisse dans un chaudron. Ces débris de cuisson tombent au fond de ce dernier. Laissés à refroidir puis placés en ambiance réfrigérée, ils se figent en un tout compact et moelleux où chaque fragment continue à s'individualiser de ses voisins. Ce ne sont donc pas des grattons, lesquels sont issus de viande et de graisse grillées, ni des rillettes dans lesquelles les débris maigres et gras sont intimement fondus en une pâte onctueuse.

Les bouillons: ils constituent des auxiliaires de cuissons plus ordinaires mais si précieux dans leurs différentes utilisations ainsi que des produits de conservation efficaces des denrées charcutières; dans ce dernier cas, ils se contentent d'être confectionnés avec des os de porcs.

Et que seraient sans les os de bœuf les nombreuses préparations à base de moelle rehaussant de façon incomparable certains de nos plats les plus célèbres.

Chez le boucher, comment concevoir pour le fin gourmet l'achat d'une côtelette "sans manche", mieux encore d'une simple entrecôte à la place d'une côte de bœuf, l'acquisition d'un gigot de mouton désossé... les exemples sont légions. Dans tous les cas cités ou non, il importe d'imposer la présence de l'os afin d'en acquérir la quintessence gustative transmise par les sucs qu'il libère lors de la cuisson.

Les os forment donc en charcuterie des auxiliaires de fabrication et de conservation.

Les bouillons: ils sont très utilisés et peuvent consister en de simples courts-bouillons classiques à usage unique (boudins) ou être produits par des cuissons plus élaborées comportant os de porcs, couenne, pelures d'oignons afin d'en soigner la coloration. Après plusieurs heures de cuisson, ils sont tamisés et placés dans des

daubières [sorte de containers en acier inoxydable ou en aluminium], refroidis, entreposés en réfrigérateur et utilisés à convenance.

Les gelées: elles peuvent être de plusieurs natures.

La *gelée ordinaire*: c'est la plus classique qui, pour un charcutier, sera à base de porc: os, couennes et gros bouquet garni. Elle sera réduite après un premier soutirage, ceci afin d'en garantir une cohérence suffisante et une longue conservation; il faut bien s'assurer de son écumage afin d'en obtenir toute la pureté. Tamiser et placer en daubière puis au réfrigérateur. L'opération est identique pour une gelée de volaille par exemple. Dans ce cas bien sûr, il est nécessaire de s'assurer au préalable d'une quantité suffisante d'abattis [ce terme désigne ici des os qui portent encore des morceaux de viande]: carcasses, cous, ailerons...

La *gelée clarifiée*: j'en rapporte la recette en pure perte. En effet voici quelques temps déjà que les autorités sanitaires en ont interdit la fabrication dans les charcuteries, dégageant ainsi un boulevard aux industriels de la chimie alimentaire commercialisant des ersatz qui eux ont l'assentiment légal (1).

Pour 5 kilos de gelée, faire fondre de la gelée ordinaire, bien fraîche. La porter à ébullition et écumer. Prendre 1 litre de sang de porc frais, le fouetter dans un récipient; verser doucement sur la gelée en ébullition; couper le feu dès que le mélange monte comme le lait et laisser retomber. A la louche d'office, verser la préparation dans un filtre en feutre installé à proximité; placer au dessous du filtre un récipient très propre. Vous obtiendrez ainsi une gelée à la qualité naturelle et à la couleur ambrée et rougeâtre incomparables dont les copies industrielles ne sont qu'une bien pâle imitation.

Fabriquées en petites quantités dans les conditions d'hygiène requises et placées en chambre froides, ces gelées se conservent parfaitement. Ne se transforment en "bouillon de culture" (2) que les fabrications aux manipulations approximatives en ambiances hygiéniques douteuses et/ou fabriquées en trop grandes quantités, laissées en réfrigérateur trop longtemps. Ici aussi, encore une fois, les professionnels sérieux ont payé pour les empoisonneurs, les pouvoirs publics ayant tranché afin d'éliminer les risques... et satisfaire ainsi les industriels.

Les **fonds**: tout comme la gelée clarifiée, les autorités sanitaires et la répression des fraudes voudraient éliminer les différentes préparations de fonds de sauce des

laboratoires de charcuterie tout aussi bien que des cuisines, même les plus renommées. Mais elles se heurtent alors à la résistance des grandes et prestigieuses toques internationales qui crient au scandale et à la disparition de la cuisine française. Alors on supporte les grands pontes, tout en harcelant en permanence l'ensemble de la profession.

En réalité, l'ensemble de la cuisine industrielle et collective est d'ores et déjà astreinte à cette mesure restrictive, du fait de l'obligation de suivi du code HACCP (3).

Le *fond*, qu'il soit de veau, de volaille ou mixte est une réduction à base d'os, de carcasses et de viande – principalement – que l'on fait revenir en marmite ou en rondeau [marmite basse plus pratique pour réaliser cette préparation que la marmite classique aux parois hautes], avant de mouiller copieusement et d'assaisonner à convenance. Ceci afin d'obtenir une gelée compacte servant de base aux différentes sauces.

Le *fumet de poisson* est un court bouillon à usage unique en général, obtenu grâce à l'ébullition d'arêtes, têtes et queues de divers poissons.

En boucherie, les os sont rattachés au "cinquième quartier", ainsi appelé dans la classification animale de la profession après abattage. Elle comporte les quatre quartiers issus de la carcasse dite "en canal", soit les deux quartiers avants et les deux quartiers arrière, auxquels s'ajoutent le cinquième quartier dont font partie les abats (ris, foie, cœur, cervelle, rognons, amourettes ou moelle épinière, tous ces morceaux étant comestibles), mais aussi le sang, les viscères, enfin les cornes et les ongles, les os, les suifs, les charnets (vessie et prostate, hypophyse...) et pour finir les peaux et cuirs divers.

Un mot sur les ongles et les cornes qui, reconvertis, forment la matière première d'objets de luxe et d'objets d'art: accessoires de toilettes, manches de couverts, éléments de bagages...

Enfin, n'oublions pas les chiens, beaucoup trop souvent dotés aujourd'hui d'os en plastique ou en caoutchouc qui font la joie et le chiffre d'affaire des toiletteurs et accessoiristes animaliers, alors que le boucher ne demandera pas mieux que de lui offrir un os frais, de bœuf de préférence, car sa consommation est sans risques pour l'animal familier, ce qui n'est pas le cas des os de moutons, qui peuvent se briser en éclats acérés lésant l'appareil digestif, ou des os de veau, trop jeunes, pas assez durcis, qui peuvent entraîner des désordres intestinaux.

1) NDLR La nouvelle approche réglementaire européenne depuis l'entrée en vigueur le 1er janvier 2006 des textes du « paquet hygiène », érige en règle la responsabilité des opérateurs. La réglementation ne fixe que des « objectifs et des exigences essentielles », les moyens à mettre en oeuvre relevant de documents établis par les professionnels eux-mêmes et d'application volontaire : les guides de bonnes pratiques hygiéniques. Il y a donc une obligation de résultat plutôt que de moyen.

2) Le mélange du bouillon et de l'hémoglobine mal maîtrisé ou mal conditionné provoque un dangereux "bouillon de culture". La composition du sang étant d'une extrême fragilité, le risque principal à son endroit est la putréfaction. Toute erreur ou négligence dans la manipulation professionnelle peut donc se traduire par la création d'un "bouillon de culture".

3) NDLR : HACCP (Hazard Analysis Critical Control Points : analyse des dangers, points critiques pour leur contrôle). Cette méthode comporte une succession d'étapes : identifier les dangers et en évaluer les risques, mettre en place des mesures de prévention, établir un système de surveillance, prévoir des actions correctives en cas de défaillance de ces mesures, effectuer des enregistrements systématiques de l'ensemble des procédures, tester périodiquement l'efficacité de la maîtrise des dangers.

THE USE ANIMAL AND HUMAN TEETH IN THE MATERIAL CULTURE OF ABORIGINAL AUSTRALIANS.

Kim AKERMAN ⁽¹⁾

Abstract. - Artefacts of stone are the most enduring relics that provide evidence of the existence of human activity in time and space. Tools, weapons, utensils and ornaments made from organic materials usually disappear from the archaeological record and consequently, the possibility of their existence may be ignored. The importance of artefacts made from organic materials such as bone, shell and teeth has tended to be minimised, as prehistorians concentrate on other aspects of their investigations. Early rock art styles, in both the Kimberley and Arnhem Land, record complex suites of material objects made of organic materials, the existence of which could not be inferred from examination of excavated materials.

This paper, extracted from a larger manuscript, examining the widespread use of bone, shell and teeth by Australian Aboriginals, focuses on the use of teeth and tooth materials. Important archaeological finds of artefacts made from these materials, many of which are unique, emphasise the need to view Aboriginal societies and material culture as creative and dynamic rather than conservative or static, and also draws attention to the fact that materials, other than stone, played important roles in the technology of pre-industrial societies.

The use of teeth in Australian Aboriginal material culture.

The use of organic materials other than wood has largely been ignored in the literature of Australian Aboriginal technology. McCarthy (1967) began to address this by including a section on the use of bone, shell and teeth to a book otherwise focused on the stone implements of Australia. More recently, I also presented a paper providing a fuller, but also brief, summary of the Aboriginal use of these materials (Akerman 1995: 173-183). This paper expands the information available on the use of teeth in the material culture and technology of Aboriginal Australians.

The jaws and teeth of marsupials, fish and reptiles were also extensively utilised by Australian Aboriginals as implements and for decorations or ornaments. The use of teeth as a resource does, no doubt, date from the earliest occupation of Australia; it is easy to imagine that the huge incisors of some of the giant marsupials that existed at that time were as much sought after as the ivory of larger tusked mammals in other parts of the world.

Irrefutable evidence of an association between Aboriginal people and Australian megafauna is, unfortunately, rare. At Cuddie Springs in northwestern New South Wales, stone artefacts are intimately associated with the bones of the large flightless bird *Genyornis* and the marsupial *Diprotodon*. This association raises the possibility that these species were scavenged and butchered after becoming bogged on the margins of a prehistoric lake

(Dodson, Fullagar, Furby, Jones and Prosser 1993: 98). Further evidence of the human-megafauna association is to be found in an engraved upper incisor of the largest of the *Diprotodontids*, *Diprotodon optatum*, from southeastern Australia. The incisor is derived from a megafaunal assemblage found at Spring Creek in southwestern Victoria that has been dated at $19,800 \pm 390$ B.P. (Vanderwal and Fullagar 1989: 13-16). The engravings, which consist of twenty eight incised grooves varying between 0.91 and 4.10mm in length, are located on one margin of the distal portion of the incisor adjacent to, but not on, the occlusal surface. According to the authors the engravings appear to have been made while the tooth was still fresh, rather than being executed on a fossil or sub-fossil relic. Vanderwal and Fullagar (1989: 16) suggest that this tooth constitutes the oldest human artefact yet recovered from the region.

Contemporary charms incorporating teeth of extinct megafauna have been found in the west Kimberley region of Western Australia (Akerman 1973: 139-141). One charm consists of an upper right permanent premolar of a *diprotodontid*, *Zygomaturus trilobus*, embedded in vegetable resin and to which is fixed a length of human hair string. The second charm consists of a feather bundle containing a left upper permanent premolar and three upper left molars of the extinct large macropod *Sthenurus browni*.

Ornaments of teeth

One of the most spectacular tooth artefacts yet recovered in Australia is an apparent necklace or girdle consisting of 178 canine teeth taken from Tasmanian Devils (*Sarcophilus harrisii*), recovered at Lake Nitchie in

New South Wales in 1969. Each tooth had been pierced at the proximal end by a combination of grinding, gouging and reaming techniques. The Lake Nitchie necklace and its associated burial have been dated at 6500 - 7000 BP (Macintosh et. al. 1970: 85-100; Flood 1989: 61-2). Tasmanian Devils have been extinct on mainland Australia since the late Holocene. The skeleton itself provided evidence of tooth avulsion of the upper middle incisors, an

1) 5th August 2010. 4 Dorset St, Moonah, Tasmania. AUSTRALIA
7009 kimakerman@tastel.net.au.

initiatory practice that continues in some areas of Aboriginal Australia, and today usually involves the removal of a single tooth. At the time of its discovery the Lake Nitchie necklace was believed to represent the only known evidence of tooth piercing yet recovered in Australia. White (White 1967:223; Schrire 1982: 127-128), had however, in 1965 excavated the pierced upper incisor of an antelope kangaroo (*Macropus antelopinus*) from the upper levels of Nawamoyrn rockshelter in western Arnhem Land. The significance of this example of tooth piercing was unfortunately unrecognised at the time, and it appears that no further pierced teeth have yet come to light in this region.

In 1991, following a police investigation of a suspected pioneer European burial, pierced tooth elements of a second necklace or girdle associated with the remains of a middle-aged Aboriginal woman and a young adult Aboriginal male were recovered by Sue Feary and Angela Davis, near Cooma in the highlands of New South Wales. The 326 pierced teeth recovered represent the two upper middle incisors of some 160 individual large kangaroos. Piercing of the teeth was accomplished by a combination of incising gouging and reaming processes using stone tools with apparently burinate edges. Other artefacts associated with the Cooma burial include awls or pins fashioned from proximal sections of macropod fibulae; macropod mandibles with apparently deliberately modified incisors, similar to some ethnographic mandibular gouges and engraving tools, and combination hammer/anvil stones made from rounded cobbles (Cohen 1993: 52 - 61; Feary 1996: 40-42).

Pardoe (1995: 705) draws attention to a second necklace of pierced Tasmanian Devil canines associated with a 7000 year old burial of a man at Wallpolla Island on the Murray River. Details of the necklace are not provided, but Pardoe does suggest that there are cultural affinities between this individual and the burial at Lake Nitchie some 160 km to the north.

At Roonka, in South Australia, a skeleton excavated by Pretty was adorned by, among other goods and ornaments, fillets consisting of a double strand of matched macropod upper incisors. One fillet encircled the skull, the second extended across the left forearm. Each tooth had been notched to assist its incorporation onto a headband. This burial is dated at approximately 4,000 years BP (Pretty 1977: 297, 315).

In the recent period, tooth ornaments were found over much of Australia. Perhaps the most common consisted of either single or paired lower incisors of macropods fastened directly with resin to locks of hair over the temples. When paired, the incisors were either tied together with sinew or fibre or held together by resin. In Arnhem Land, crocodile teeth were similarly fixed to locks of hair (Thomson; 1948, 405). Headbands, netted from fur or soft vegetable fibre twine, also occur in this area that have paired kangaroo or wallaby incisors suspended from the temporal region. McCarthy (1953: 97) records that possum string headbands with wallaby tooth or shell pendants hanging at each end, were worn by circumcision candidates during a ceremony he attended at Groote Eylandt in 1948.

More complex headbands or fillets, in central and

northern Australia, may be constructed from kangaroo lower incisors held by tight, regular, knotting onto a woven base, that in turn is covered by bees wax.

Lesueur, in 1824, illustrated two forms of kangaroo tooth necklace from Port Jackson, New South Wales. The first consists of twenty-seven lower incisors of a kangaroo individually lashed to a two-ply length of twine, while the other has twenty-three kangaroo upper incisors similarly fastened to a length of two-ply twine (Bonnemains 1988: 89). It is tempting when looking at these images to consider that the teeth, in the case of the latter necklace, may have been modified in a similar fashion to those found at Cooma or Roonka referred to earlier. In Victoria a similar necklace was made by carefully binding the root of each tooth, a kangaroo lower incisor, with sinew to a small piece of skin which, in turn, was then knotted through a slit in a longer strip of well dressed kangaroo skin (Smyth 1972 1:278).

Walmajarri and Mangala women of the northern Great Sandy Desert and south Kimberley make and wear a hair string head ring, known as a marrni, from which a dozen or so pendants made from paired agile wallaby (*Macropus agilis*), lower incisors hang to conceal the face (Fig 1). In some instances the seeds of the coral tree (*Erythrina verspitolio*) may be substituted for the teeth, if the latter are unavailable.

Throughout central Australia and in the northern central region of the Northern Territory pendants are also made by fixing four or more kangaroo incisors into a flat oval mass of resin so that the enamelled distal sections fan out, and provide a pleasing contrast with the red-ochred resin mass. The whole is suspended from a fibre of spun hair string and worn either around the neck or over the forehead. A similar type of pendant in which freshwater crocodile teeth, rather than kangaroo incisors, have been used has been collected in the southeast Kimberley region. Other objects incorporating either human or animal teeth, in their construction originating from the Kimberley are illustrated by Edge-Partington (1890-98 3:132, Nos.14-16.). The first consists of a small resin mass in which are mounted two canines from some small animal and an apparent human premolar or molar. The second charm consists of a resin mounted human molar attached to a length of fine twine that in turn is threaded through two holes in a small sub-rectangular piece of turtle shell. The final object consists of a dog canine tooth around which is tied a cord or string, the free end of which is embedded in a small ball of resin.

Edge-Partington also illustrates a forehead ornament from the Tableland, west of the Gulf of Carpentaria, presumably the Barkly Tableland, said to have been 'worn by a "doctor" in tribal rights (sic)'(1890-98 3: 140, No.1.). This consists of the seed of a Queensland bean (*Castanospermum australe*), either carved or painted with a somewhat owl-like, or possibly anthropomorphic design, and into which four porpoise or dolphin teeth have been inserted so that they appear to represent four limbs. The impression of an anthropomorphic figure is further heightened by the attachment of two small pieces of emu feather, one on each side of the 'head'. If from the Barkly Tableland area the seed must have been traded from the east coastal areas of Queensland.

Teeth as Tools

With regard to the use of teeth as components of tools there is widespread evidence that they were a small but important component of the Aboriginal material cultural inventory over much of the continent.

First and foremost one must take into consideration the many uses to which Aboriginals people across the continent utilised their own jaws and teeth in daily life. Spears were straightened after warming the warped section by using the jaws as a vice and gently manipulating the flexible shaft with the hands. The teeth were used to strip bark from sections of wood intended for use as spears, clubs or tool shafts. In the Western Desert regions the teeth were used to trim stone tools or prepare the edges of engraving tools made from the lower incisors of possums, kangaroos or other macropods (Fig 2). Bonwick also notes that piercing of shells for stringing, was also done with 'an eyetooth' or by cracking the apices off with the teeth' (Bonwick 1870: 26). Whether the 'eye tooth' was that of the manufacturer - the shell being carefully pressed against a canine until a hole was broken through (which seems improbable but is not impossible to do), or refers to the use of a narrow pointed tooth of marsupial or fish is not clear. However as the surfaces of Aboriginal teeth are normally worn flat by grit and other abrasive substances in their diet, it is likely that the use of a non-human tooth to pierce the shells is being referred to.

Clement et al, 2007-08, in a brief paper record the tooth-wear present in teeth from three different populations of Aboriginals and discuss their results in terms of dietary and other factors, including use-wear.

The lower incisors of kangaroos and wallabies, bandicoots and possums, were used extensively as small scraping and engraving tools (McCarthy 1967, 88). These were either hafted to special handles or held within the mandible (Fig 3). The mandible itself may be either unmodified, or the ramus may be covered with resin to provide a more comfortable purchase (Fig 4). In the Western Desert, similar engraving tools were also made from the lower incisors of both red kangaroos and euros (Fig 5). As noted above, on western Cape York mounted scrapers, made by transversely snapping the tips of macropod incisors, were used to fashion the fusiform bone points required to arm composite fish hooks. The incisors remained socketed in the mandible, which served as a haft (Pickering 1980: 93-97). Porteus (1931: plate 16), illustrates a resin mounted mandible engraver from central Australia, attributing the jaw to a rabbit eared bandicoot. Examination of the plate however suggests that it originally came from a small macropod.

In southeastern Australia and on Cape York, possum mandibles were lashed with fibre to short simple stick handles. On Cape York, Queensland, the incisors of smaller macropods were lashed to a small tang projecting from a small wooden spatulate handle. The tooth was used to create the groove required to mount bone fusiform points at the tips of fore-shafts of wooden spears. The handle in turn served as a palette with which resin was applied and smoothed when effecting junctures on composite spears

(Roth 1904: 14-21, Plate XV. Figs. 115-120). In the Great Sandy Desert areas of Western Australia, an engraving tool was made by hafting the lower incisor of a kangaroo to a curved stick handle with resin and tendon (Fig 6).

In most instances the working edge of the tooth was prepared and re-sharpened by removal by pressure, often applied by the jaws of the artisan, of the extreme tip of the tooth (McCarthy 1967: 88). On Cape York the immediate tooth tip was heated prior to snapping. This produced a small curved gouge edge of dentine, eminently suitable for the engraving of hardwoods, bone, soft schistose stone and pearlshell. Roth noted on the Pennefather River of Cape York, that prior to cooking a kangaroo 'the tongue was drawn out and skewered over the incisors (required for spokeshaves) to prevent them being too much damaged by the heat.' (Roth 1901b: 8).

At both Malangangerr and Nawamoyrn rock shelters in western Arnhem Land, Schrire recovered lower incisors of agile wallabies (*Macropus agilis*) that had been modified either deliberately or through use (Schrire 1982: 93-94; 128-129).

A variation of the tooth gouge or scraper occurred in southwestern Australia. In this instance, rather than producing a working edge transverse to the axis of the incisor. The working edge was formed by delicately flaking one lateral margin of the occlusal surface. According to Bates (1985: 276) the tooth was split along its length. The split, or flaked tooth; with the root area reduced or removed completely, was then hafted by embedding it in resin on the proximal end of a spearthrower with the fractured edge exposed. The axis of the cutting edge of the adze was set at an oblique angle to the major axis of the spearthrower and in the same plane as the body of that tool (Figs 7-8). The tooth was known as *kambar* (Moore 1884: 39). This small adze was probably used to repair damaged spear tips (Davidson and McCarthy 1957: 452-453; Balme 1979: 238-241). As noted earlier Roth (1903: 68) indicates that pieces of shell were similarly hafted and used in the southwest, although it is possible that he incorrectly identified the material.

A larger, much stronger adzing tool made from the upper incisor of a male dugong, (*Dugong dugon*) was used for woodworking in Arnhem Land, (McCarthy 1967: 85, 88), Stradbroke Island, Queensland (Colliver and Woolston, 1975: 93) and on the Dampierland Peninsula of Western Australia by Bardi and Djawi speaking peoples (Fig 9).

Drills, made by inserting and fixing a lower incisor of a macropod into a wooden rod, were used on Cape York for drilling both wood and shell. The drill was rotated between the palms of the hands. As Roth (1904: 25, plate XXI, Figs. 173-4) notes, the name of the drill is derived from the tooth. Flaying knives, made in a similar fashion, were used for skinning kangaroos in south-western Australia, and also for scraping skins to be used for cloak making (Bates 1985: 278; Hassell 1936: 691). Bates, providing the Bibbulman name *tangul* for this tool and indicates that the tooth was split in order to create a sharp edge before being hafted. According to Hassell with these

knives a woman could skin a kangaroo as rapidly as could be done with a European metal knife.

The Ulster Museum holds an interesting hafted tooth implement (Reg.No.1911: 1058) that may perhaps be a variant of the tangul (Glover 1988: 47, 65, fig 73). Donated in 1837 the 35cm long tool consists of a rod-like wooden handle, tapering slightly from the centre, at each end of which is hafted a single tooth. One tooth shows considerable wear on one side. The teeth do not appear to be lower macropod incisors but present, an impression of being more in the nature of canine teeth, possibly from a dingo. They are markedly curved with the enamelled crowns being about 20mm long. The junction of the haft is effected with a resin coated, fibre lashing. An attached label reads "Knife used by the natives of Oyster Harbour presented by Lieut. Thomas Graves, R.N.". The associated caption suggests that Oyster Harbour may in fact refer to Oyster Bay, Tasmania. If this was the case the specimen would be unique, the sole example of a Tasmanian composite implement. The is an Oyster Harbour however, within King George's Sound, southwestern Australia and it may be that the artefact originated there rather than Tasmania. Whatever its origin, if from Australia it is a unique artefact.

Massola (1956: 10) records a simple fish hook made from the upper incisor of the black-footed tree rat *Mesembromys gouldii*, obtained from North Queensland. This however appears to be a unique specimen.

Fish teeth were used to tip the multi-pronged fish spears used in the Sydney, New South Wales region (White 1790: 189, 293). An engraving based on artwork by Leseur, who accompanied the Baudin Expedition (1800-1804), illustrates a spearhead from a 'war spear', armed with small shark teeth, in the manner of the more familiar 'death

spear'. Eleven teeth, probably those from the upper jaw of the common or black whaler *Carcharhinus obscurus*, are serially fixed with resin along the side of the wooden speartip. The spear appears to have been recorded at Port Jackson (Bonnemains et al 1988: 89).

Fighting knives, made by cementing the teeth of sharks, *Carcharhinus* sp., into a groove cut into one edge of a flat elongate ovoid handle of ironwood, are met with among the Aboriginals of western Cape York Peninsula, Queensland. These knives are reputed to be purely weapons of offence, not being used for domestic purposes (Roth 1904: 23. Khan 2003: 82), however Etheridge (1902: 207-208), reports that they were also employed for skinning game. Roth confuses the issue slightly by noting that similar artefacts were seen by King and also recorded by Brough Smyth at King Georges Sound, Western Australia. Both these authors were referring to the taap knives unique to southwestern Australia. These knives are made by resin-mounting a series of quartz flakes along one side of a short stick handle (King 1827, 2: 139-140; Smyth 1972 (1878), 1: 341; Hayden 1973: 116-126). Sutton (1994: 47) notes that the Wik speaking peoples of central-western Cape York use the wood of the milkwood tree (*Alstonia actinophylla*), as handles for the shark tooth knife and also employ the rostrum of a sawfish (*Pristis* sp.) as a sword.

On the Dampierland Peninsula pharyngeal plates of a large parrotfish (either *Scarus gibbus* or *Bolbometopon muricatus*) and the broad tooth row of the eagle ray (*Aetobatus narinari*), were used as wood rasps and burnishers respectively. The skins of ray and sharks, studded with small sharp enamel denticles, was often used as fine abrasives when smoothing and polishing wooden artefacts, by Aboriginal artisans living on the tropical coast.

Conclusions

It appears that until approximately 6,000 years BP., the use of stone by Australian Aboriginals was generally restricted to the manufacture of large core tools and steep-edged flake tools that exhibited a range of working edge morphologies including convex, concave, notched and nosed. The flake tools are known generally as scrapers although they were, no doubt, used to perform other functions such as cutting and engraving. No doubt numerous small, unspecialized flakes struck from the larger tools but indistinguishable, without microscopic examination, from debitage, were also expediently made and used as required. It is possible that these unmodified flakes, were in fact the dominant tools. The notable exception of course to this core and flake industry being the grooved and waisted ground-edge axes discovered in Arnhem Land and dated to 22,000 years BP (White, 1967, 147-52).

From about 6,000 BP, however, a wide range of small, often elegantly worked stone tools was being made. This apparent radical change in lithic technology is often regarded as being evidence of a single tradition generally called the "Small Tool Tradition". Some of these tools including backed blades, geometric microliths, unifacial and bifacial points, and the hafted adzes, are widely

distributed, other forms such as jua knives are far more restricted in their distribution. All these tools were however, additions to, rather than a replacement of, the existing suite of less complex stone artefacts. The new traditions are not distributed regularly across the continent, there are large areas where it is apparent that one or more of these artefact types did not occur. Hiscock believes that the development of these technologies was a response, directly related to environmental changes that occurred in the early to mid-Holocene period. The finely made lithics were components of composite tools, each element of which is designed for ease of portability and which can be easily replaced in the event of breakage or loss in order to maintain the integrity and usefulness of the complete tool or weapon (Hiscock 1994: 267-292).

About 1,000 years BP. many of these formal tool types appear to have been abandoned in favour of unspecialized flake tools. This decline in the manufacture and use of geometric microliths, backed blades and points did not occur evenly across the continent and some industries may have continued into the late 19th Century. Generally, however, most formal flaked implement types are prehistoric, the exceptions are the biface Kimberley points, the biface wanji point made from fissile materials

such as slate or sheared hornfels, large pointed macroflakes (leilira blades), and the tula adze flakes all of which continued to be made and used into the ethnographic present,

The recent reduction of the range of formal stone tools cannot be examined in isolation. While archaeological processes are not kind to organic materials, there is ample evidence that these materials were resources drawn upon in the distant past. Technological processes no longer extant, such as the piercing of teeth, at one level possibly indicate a more complex use of some such materials in the past in some areas of Australia. Generally however, apart from the Tasmanian evidence, it appears that there was a more intensified use of the organic materials, bone, shell and teeth in the late Holocene by Australian Aboriginals than had occurred previously. The apparent increase in the use of these materials may have reduced the dependence on lithic materials for cutting tools, which were themselves, in most instances, made on simple flakes obtained by either direct percussion or bipolar flaking. This is not to say that

tools made of organic materials directly replaced those previously made from stone.

This reduction in complexity of the lithic complexity in Australia cannot be seen as reflecting some concomitant degeneration of human intellectual and economic aptitude. In many areas of Aboriginal Australia those peoples who possessed the most basic suite of maintenance tools made of stone, augmented these with others made from organic materials. Often tools of both organic and inorganic materials were made only when required and then discarded after being used to perform a single task. Without a complicated technology Aboriginal Australians created exceedingly complex systems of social organization, a vast and rich corpus of religious ceremony and oral tradition, and, in some areas, art forms unparalleled by gatherer-hunters elsewhere in the world. As Jones (1977: 201) points out, traditional Aboriginal investment was in terms of the intellectual rather than the material.

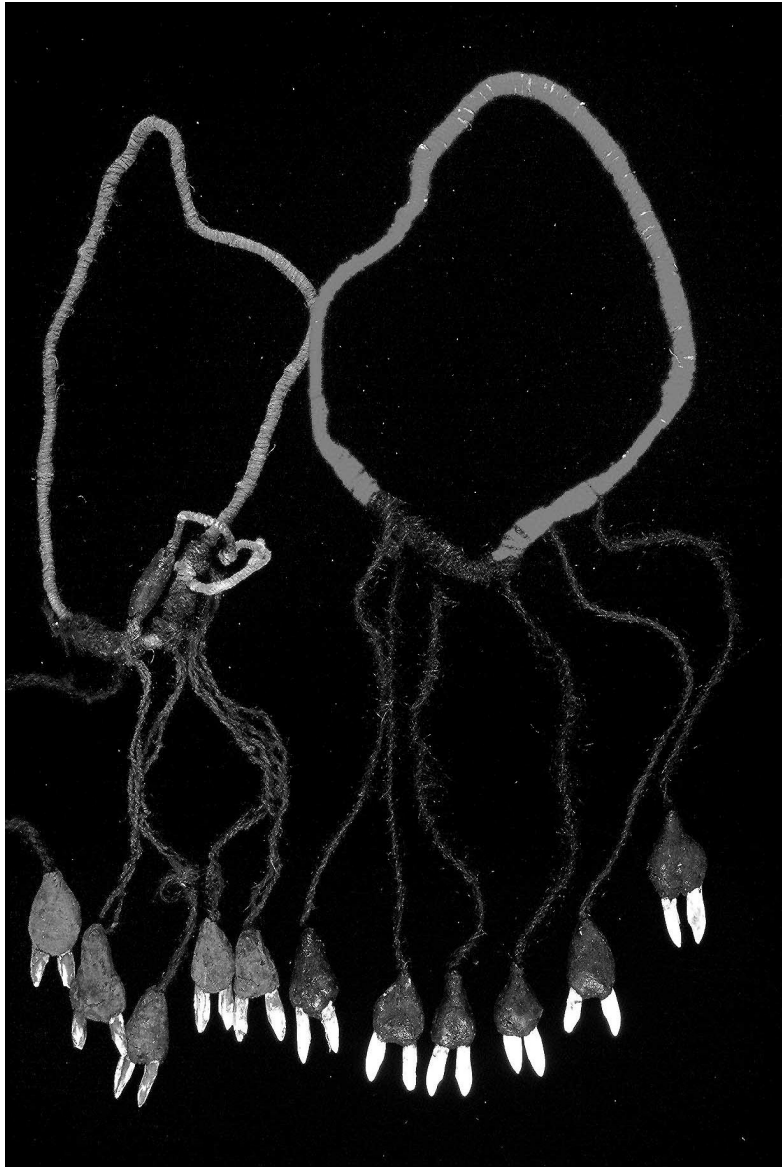
Acknowledgements.

This work has been undertaken over a decade or so and I am grateful to many of my colleagues who have directly or indirectly assisted me in some way to produce it. However a number of people have been of particular assistance and I wish to acknowledge their input. Dan Witter made pertinent comments on an early draft of the text and also directed me to a number of references. Richard Fullagar. Richard Willan and Helen Larson, both of the Museum and Art Gallery of the Northern Territory, assisted in the identification of molluscs and fish species respectively. Shirley Slack-Smith, of the Western Australian Museum, provided invaluable assistance in

identifying molluscs and scaphopods for me. John Bradley provided invaluable data on the use of stingray spines among the Yanyuwa of the Boroloola area, while Colin Pardoe and Peter Murray identified for me the bones used in a number of artefacts referred to in the text. Finally I must acknowledge the assistance I have received over the years from Barry Cundy and the library of the Australian Institute of Aboriginal and Torres Strait Islander Studies.

I am deeply indebted to all these colleagues who gave their time and knowledge so generously.

Figures



1. A woman's ceremonial head-dress made by suspending lower incisors extracted from the mandibles of wallabies (*Macropus agilis*) attached with resin to strings and head-ring of ochred human hair twine. South Kimberley, Western Australia.



2. An Aboriginal man bites the tip from a hafted kangaroo lower incisor. The hafted tooth will be used as an engraving tool. Western Desert, Western Australia.



3. Kangaroo (*Macropus robustus*) mandibles with tips of the lower incisor teeth snapped off to make engraving tools. Western Desert, Western Australia.



4. Possum (*Trichosaurus vulpecula*) mandible engraving tool. The ramus of the mandible is covered with resin to provide a comfortable grip. Western Desert, Western Australia



5. Aboriginal man using a kangaroo (*Macropus rufus*) mandible as an engraving tool. Western Desert, Western Australia.



6. Aboriginal man using a kangaroo (*Macropus rufus*) lower incisor, hafted with resin and sinew to a hardwood handle, as an engraving tool. Western Desert, Western Australia.



7. The proximal end of an Aboriginal speargun with a proximal section of a kangaroo (*Macropus fuliginosus*) lower incisor, laterally hafted to form a small scraping tool. Southwest of Western Australia.



8. Detail of Fig 6, showing use wear on the exposed section of the tooth.



9. Tusks from male dugong (*Dugong dugon*) that have been sharpened by grinding the distal ends. These are used as woodworking chisels and adzes. Note that Australian adzes normally have curved or straight handles rather than elbow hafts. Dampierland Peninsula, Western Australia.

References

- Akerman, K. 1973. Two Aboriginal charms incorporating fossil giant marsupial teeth. *The Western Australian Naturalist*. 12(6): 139-141.
- Akerman, K. 1995. The use of bone, shell, and teeth by Aboriginal Australians. In Johnson, E. (ed). *Ancient peoples and landscapes. Museum of Texas Tech University*, Lubbock, Texas. pp. 173-183.
- Balme, J. 1979. Artificial bias in a sample of Kangaroo incisors from Devils Lair, Western Australia. *Records of the Western Australian Museum* 7(2): 229-244.
- Bates, D. M. 1985. (I. White ed). *The Native tribes of Western Australia*. National Library of Australia. Canberra.
- Bonnemains, J., Forsyth, E. and Smith, B. 1988. *Baudin in Australian waters. The artwork of the French voyage of discovery to the southern lands 1800-1804*. Oxford University Press, Australia.
- Bonwick, J. 1870. *Daily life and origin of the Tasmanians*. Samson, Low, Son, and Marston: London.
- Clement, A., Hillson, S., Torre, I de la. And Townsend, G. 2007-08. Tooth use in Aboriginal Australia. *Archaeology International*. 11: 37-40.
- Cohen, S. 1993. Burial site bones baffle the boffins. Farmer uncovers 7,000 year old burial. *Geo*. 15(1): 52-61.
- Colliver, S. and Woolston, F.P. 1975. The Aborigines of Stradbroke Island. *Proceedings of the Royal Society of Queensland*. 86(16): 91-104.
- Davidson, D.S. and McCarthy, F.D. 1957. The distribution and chronology of some important types of stone implements in Western Australia. *Anthropos* 52: 390-458.
- Dodson, J., Fullagar, R., Furby, J., Jones, R. and Prosser I. 1993. Humans and megafauna in a late Pleistocene environment from Cuddie Springs, north western New South Wales. *Archaeology in Oceania*. 28(2): 94-99.
- Edge-Partington, J. 1890-98. *An album of the weapons, tools, ornaments, articles of dress etc., of the natives of the Pacific Islands*. Facsimile published by Holland Press: London.
- Etheridge, R. 1902. An Aboriginal knife. *Records of the Australian Museum*. 4(5): 207-208.
- Feary, S. 1996. An Aboriginal burial with grave goods near Cooma, New South Wales. *Australian Archaeology*. 43: 40-42.
- Flood, J. 1995. *Archaeology of the Dreamtime: the story of prehistoric Australia and its people*. Collins: Australia.
- Glover, W. 1988. Travelling at Port Phillip. The Australian Aborigines at the time of European contact. *Ulster Museum Publication* 262. Trustees of the Ulster Museum.
- Hassell, E. 1936. Notes on the ethnology of the Wheelman tribe of southwestern Australia. *Anthropos*. 31: 679-711.
- Hiscock, P. 1994. Technological responses to risk in Holocene Australia. *Journal of World Prehistory*. 8(3): 267-292.
- Jones, R. 1977. The Tasmanian Paradox. In: Stone tools as cultural markers. R.V.S. Wright, (ed). *Australian Institute of Aboriginal Studies*: Canberra. 189-204.
- Khan, K. 2003. Catalogue of the Roth Collection of Aboriginal Artefacts from north Queensland. Volume 3. *Technical Reports of the Australian Museum*. 17: 1-106.
- King, P.P. 1827. Narrative of a Survey of the Intertropical and Western coasts of Australia performed between the years 1818 & 1822 by Captain Phillip P. King. London, John Murray, Albemarle-Street. Facsimile Edition, Library Board of South Australia, 1969.
- Macintosh, N.W., Smith, K.N. and Bailey, A.B. 1970. Lake Nitchie skeleton - unique Aboriginal burial. *Archaeology and Physical Anthropology in Oceania*. 5(2): 85-101.
- Massola, A. 1956. Australian fish hooks and their distribution. *Memoirs of the National Museum of Victoria*. 22(1): 1-17.
- McCarthy, F. D. 1953. A circumcision ceremony and stone arrangement on Groote Eylandt. *Records of the Australian Museum*. 23(3):97-103.
- McCarthy, F. D. 1967. *Australian Aboriginal Stone Implements. Including bone, shell and teeth implements*. Australian Museum: Sydney.
- Moore, G.F. 1884. *Descriptive vocabulary. In Diary of ten years of an early settler in Western Australia*. Wallbrook: London
- Pardoe, C. 1995. Riverine, biological and cultural evolution in southeastern Australia. *Antiquity* 69: 696-713.
- Pickering, M. 1980. A technique of bone tool manufacture from photographs in the Donald F. Thomson Collection, National Museum of Victoria. *The Artefact*. 5(1-2): 93-97.
- Porteus, S.D. 1931. *The psychology of a primitive people*. Edwin Arnold: London.
- Pretty, G.L. 1977. The cultural chronology of the Roonka Flat. In: Stone Tools as cultural markers. R.V.S. Wright (ed). Prehistory and Material Cultural. Series No. 12. *Australian Institute of Aboriginal Studies*: Canberra.
- Roth, W.E. 1901b. Food, its search, capture, and preparation. North Queensland Ethnography. Bulletin No. 3. Government Printer, Brisbane: Queensland.
- Roth W.E. 1903. Notes on savage life in the early days of West Australian settlement. *Proceedings of the Royal Society of Queensland*. 17: 45-69.
- Roth, W. E. 1904. Domestic implements, arts and manufacturers. North Queensland Ethnography. Bulletin No. 7. Government Printer, Brisbane: Queensland.
- Schrire, C. 1982. The Alligator Rivers. Prehistory and ecology in western Arnhem Land. *Terra Australis*. (7). Australian National University: Canberra.
- Smyth, R. Brough 1972 (1876). *The Aborigines of Victoria: with notes relating to the habits of the Natives of other parts of Australia and Tasmania*. 2 volumes. Curry, O'Neil: Melbourne.
- Sutton, P. 1994. Material culture traditions of the Wik people, Cape York Peninsula. *Records of the South Australian Museum*. 27(1): 31-52.

- Thomson, D.F. 1948. An Arnhem Land Adventure. *National Geographic*. 93(3): 403-430.
- Vanderwal, R. and Fullagar, R. 1989. Engraved Diprotodon tooth from the Spring Creek locality, Victoria. *Archaeology in Oceania*. 24(1): 13-16.
- White, C. [Schrire] 1967a. *Plateau and plain. Prehistoric investigations in Arnhem Land, Northern Territory*. Unpublished PhD thesis, Australian National University. Canberra.
- White, J. 1790. *Journal of a voyage to New South Wales with sixty-five plates of non descript Animals, Birds, Lizards, serpents, curious cones of trees and other natural productions*. Printed for DeBrett, Piccadilly. London.

HOMMAGE A RAYMOND LAURANS

Quatrième journée de rencontres du GEC

(Groupement d'ethnozootechnie caprine)

14 octobre 2010

AgroParisTech (Centre de Paris)

Organisateurs: Pierre MORAND-FEHR et Jean-Claude LE JAOUEN

AVANT-PROPOS AUX ARTICLES PRÉSENTÉS A LA 4^{EME} RÉUNION DU GEC (GROUPE D'ETHNOZOOTECHE CAPRINE)

Pierre MORAND-FEHR, Jean-Claude LE JAOUEN

Le GEC, groupe spécialisé en caprins de la Société d'Ethnozooteche a débuté ses activités il y a 5 ans. Il a maintenant pris l'habitude de se réunir tous les ans pour présenter les travaux d'Ethnozooteche caprine de ses membres et aussi de spécialistes français et depuis 2010, de collègues étrangers. Ainsi son but est de susciter des travaux dans ce domaine, aider les passionnés et faire connaître leurs études. Le GEC est au service de ses membres qui ont défini des thèmes prioritaires comme les races à petit effectif ou les fromages disparus ou en voie de disparition. Mais le GEC a aussi pour mission de s'intéresser à des sujets d'actualité et à renouveler régulièrement ses thèmes.

En 2011, le GEC s'est réuni à AgroParisTech (l'INAPG de Paris). Les articles inclus dans ce numéro d'"Ethnozooteche" sont le reflet de ces préoccupations:

Quatre articles sur les thèmes prioritaires: 2 sur les races à petit effectif (la chèvre du Massif Central et la valorisation économique de ces races), et 2 sur les fromages (les étiquettes et le matériel de fabrication).

Un article très original de notre collègue israélien, le Dr. Landau sur les problèmes que posent à des éleveurs de "culture nomade" une sédentarisation partielle et les contraintes liées à l'organisation actuelle de la société.

Enfin, à cette réunion 2010, deux nouveaux thèmes ont été abordés: le bien-être des chèvres et l'élevage caprin biologique. Le dernier article de Mariane Monod sur la réglementation illustre ce dernier thème. Il est probable qu'à l'avenir ces 2 thèmes feront l'objet de plusieurs autres articles qui seront publiés dans "Ethnozooteche".

Le GEC est de plus en plus sollicité pour s'intéresser à des thèmes les plus variés. Le choix sera toujours dicté par l'intérêt et l'originalité des sujets et la qualité des travaux réalisés. "Ethnozooteche" sera l'organe de presse privilégié pour publier ses travaux. Nous remercions le président et le conseil d'administration de la SEZ pour les facilités de publication qu'ils mettent à la disposition du GEC.

Enfin, rappelons que le GEC est un groupe ouvert et prêt à accueillir toutes les bonnes volontés.

(Pour avoir des précisions sur les activités du GEC, contacter Pierre Morand-Fehr: Tél: 33 1 44 08 17 57 et e-mail: morand@agroparistech.fr)

RACES CAPRINES LOCALES ET VALORISATION ÉCONOMIQUE

Pierre QUÉMÉRÉ ⁽¹⁾

Résumé – L'auteur expose les résultats d'un travail mené par des étudiants sur la valorisation économique de troupeaux exploitant des chèvres de sept races à faibles effectifs. Dans l'échantillon envisagé, les critères classiques de l'analyse économique font ressortir des résultats très satisfaisants. Sont également présentés, en dernière partie, les traits communs à toutes les espèces dans la valorisation des races locales: variabilité des résultats, valorisation en circuits courts, réponse à demande sociétale, systèmes diversifiés (proches du conventionnel ou extensif), temps de travail élevé, difficultés d'installation (relatives notamment à l'accès au foncier). Le candidat à l'installation doit être fortement motivé et veiller à la cohérence de son système.

Introduction

Les races caprines locales concernées ici sont au nombre de 7: Poitevine, Rove, Provençale, Savoyarde, Pyrénéenne, des Fossés et du Massif Central. A l'origine, ces populations locales ont failli disparaître. Hormis la Poitevine, plus anciennement reconnue, elles ont été sauvées de la disparition et de l'oubli grâce à la constitution d'associations de sauvegarde qui ont vu le jour entre 1979 et 2007. La plupart d'entre elles n'ont été reconnues par le Ministère de l'Agriculture, comme entité raciale, qu'au cours de la dernière décennie, de 2000 à 2010 (tableau 1).

Toutes ces races locales ont vu leurs effectifs croître (+55 %) depuis 2000 (tableau 2). En 2010, elles totalisent aux alentours de 15 000 chèvres, ne représentant

cependant que 1,6 % de l'effectif caprin national.

Le travail présenté ici résulte, pour partie, d'un "projet" mené par des étudiants de l'Institut Polytechnique Lasalle de Beauvais, dans le cadre d'un "Domaine d'Approfondissement en Sciences Animales", en dernière année d'études d'Ingénieur (CARRIÉ et al, 2007). Nous avons eu l'occasion, par ailleurs, de nous intéresser à la valorisation économique des races locales, notamment en circuits courts, dans les espèces ovine, porcine et surtout bovine (QUÉMÉRÉ, 2006); ce qui permet en dernière partie du présent article, de cerner les traits communs à toutes ces espèces quant à la valorisation économique des races locales.

RACE	ANNÉE création Association	NOM de l'Association (sigle)	ANNÉE de reconnaissance par le Ministère	Remarques
Poitevine	1986	Ass. pour la Défense et le Développement de la Chèvre Poitevine (ADDCP)	1942 (Livre Généalogique)	Race anciennement reconnue
Rove	1979	Ass. de Défense des Caprins du Rove (ADCR)	1994	
Provençale	1993	Ass. De Sauvegarde et de développement de la Chèvre Commune Provençale (ADSCCP)	2002	
Massif Central	1994	Ass. pour le Renouveau de la Chèvre du Massif Central (ARCMC)	2010	
Savoie	2002	Ass. de Sauvegarde de la Chèvre des Savoie (ASCS)	Non encore reconnue	
Pyrénées	2004	Ass. La Chèvre de race Pyrénéenne	1994	1993: premier inventaire (CPBR+Conservatoire d'Aquitaine+...)
Des Fossés	2007	Ass. de Sauvegarde et de Promotion de la Chèvre des Fossés (ASPCF)	2005	Premier inventaire au début des années 1990 (Écomusée du Pays de Rennes+CRAPAL+...)

Tableau 1 - La reconnaissance récente des races locales

1) Professeur de zootechnie honoraire de l'Institut supérieur d'Agriculture de Beauvais – Kermorvan, 29170 St Evarzec.

RACE	2000	2008	Évolution
Rove	4 500	5 700	+
Poitevine	1 700	2 600	+
Pyrénéenne	1 880	2 200	+
Provençale	420	1 000	++
Fossés	80	600	++
Savoie	-	650	
Massif Central	-	520	
Total	8 580	13 270 (1,6 %)	+ 55 %

Tableau 2: Évolution des effectifs (chèvres)

Problématique et approche

La problématique vise à répondre aux deux questions suivantes:

1°) Quelles sont les voies de valorisation économique des races caprines locales?

2°) Quels facteurs assurent ou freinent la viabilité économique des systèmes utilisant ces races?

Outre la recherche bibliographique, des éleveurs et des techniciens (associations raciales, chambre d'Agriculture,...) sont visités et interviewés (entretiens semi-directifs) dans le but de caractériser les systèmes d'élevage, les produits et les marchés. Les éleveurs ont leurs résultats de gestion technico-économique. Dans le cas de la chèvre du Rove, nous nous sommes appuyés sur un

document publié par l'Institut de l'élevage (DANCHIN-BURGE, 2007) et sur un rapport de fin d'études de BTS (CARDET, 2005). Nous n'avons pu obtenir de résultats fiables dans les races Poitevine, de Savoie et du Massif Central.

Comme critères d'évaluation économique, nous avons privilégié le Produit Brut (PB), la Marge Brute (MB) et l'Excédent Brut d'Exploitation (EBE) et les rapports: MB/PB et EBE/PB. Ces deux derniers critères sont considérés comme satisfaisants, par les Centres de Gestion, lorsqu'ils dépassent, respectivement, 40 % et 70 % en élevage bovin laitier ou en élevage porcin.

Données obtenues sur les différentes races

La chèvre des Pyrénées

L'élevage étudié comporte plus de 200 chèvres non traites. La production principale de l'exploitation réside en la production de chevreaux de boucherie vendus en caissettes (12 €/kg) et de chèvres de réforme transformées et commercialisées en civet. Les livraisons sont réalisées à domicile, en sorties d'autoroute et à des restaurants. Un questionnaire de satisfaction du client et des recettes de cuisine sont fournis avec les livraisons. L'activité caprine est complétée par de l'agrotourisme (chambres et table d'hôtes) et des activités équinées. A noter

que le croisement industriel des chèvres de race Pyrénéenne avec des boucs Angora et Rove est pratiqué pour améliorer les performances bouchères des chevreaux (conformation, rendement commercial,...).

Les résultats économiques sont présentés au tableau 3. Les critères d'efficacité économique (MB/PB et EBE/PB) sont excellents et peuvent être supérieurs à la valeur des mêmes critères lorsqu'on envisage la globalité de l'exploitation: l'activité caprine est la plus rentable des ateliers de l'exploitation.

PB : 23 k€	EBE/PB: 75 %	(62 %)*
MB: 17 k€	MB/PB: 89 %	(91 %)*
- Bonne valorisation des chevreaux		
- Faiblesse des charges opérationnelles		
- Pâturage toute l'année		
- Faiblesse des charges de structure (*) globalité de l'exploitation.		

Tableau 3: un résultat économique en race pyrénéenne

La chèvre Provençale

L'élevage dénombre une cinquantaine de chèvres, en système herbager pastoral, dans une région à fort potentiel touristique. Le fromage produit, en AOC Banon, est commercialisé en vente directe (85 %), et auprès de restaurants et d'épiceries fines (15 %).

Les bons résultats économiques figurent au

EBE: 57 k€ EBE/PB: 62 % MB/PB: 85 %

- Prolificité > 200, production de lait: # 600 l./ch/an
- Localisation géographique → valorisation élevée
- Subventions importantes (situation défavorable)

tableau 4. Ils sont partiellement expliqués par les subventions relativement importantes dont bénéficient cet éleveur, localisé en situation très défavorable: l'EBE/chèvre est élevé (1 253 €); il baisse à 970 € sans subvention, ce qui reste d'un bon niveau malgré tout. Les performances techniques (prolificité et production laitière) soulignent la bonne technicité de l'éleveur.

Tableau 4: un résultat économique en race Provençale

La chèvre du Rove

L'étude de l'Institut de l'Élevage comporte une sériation typologique où sont distingués trois systèmes:

1°) Un système très extensif, caractérisé par des troupeaux importants (en moyenne, 143 chèvres sur 583 ha) et un parcours intégral avec de 2 à 15 ha par chèvre (groupements pastoraux). En conséquence, la production laitière par chèvre est faible (en moyenne, 170 l/an). Ces systèmes sont souvent menés avec 2 UTH: un pasteur (8 à 10 h de parcours par jour) et un fromager (transformation et vente). Le système s'apparente à un plein-air plus ou moins intégral.

2°) Un système avec complémentation produite sur la ferme, caractérisé par l'existence de 20 à 25 ha de SFP, un parcours plus réduit que précédemment (50 à 80 ha), une complémentation (céréales, luzerne déshydratée,...) importante (400 à 800 g/j/ch.) et, en conséquence, une productivité nettement plus élevée (430 l/an). La taille des troupeaux est réduite (en moyenne, 60 chèvres). Le système peut-être qualifié de semi plein air (chèvrerie).

3°) Un système avec complémentation achetée, le

plus hétérogène sur tous les plans: de 60 à 170 chèvres, de 30 à 800 ha pâturés, foin et céréales achetés.

Pour illustrer l'efficacité économique de ces systèmes, sur 8 gestions technico-économiques disponibles, nous retenons les deux extrêmes: celle qui valorise le litre de lait au minimum (1,68 €) et celle qui valorise le litre de lait au maximum (4 €). Ces deux exploitations appartiennent, respectivement, au système 3 (complémentation achetée) et au système 1, très extensif. Les critères d'efficacité économique figurent, respectivement, au tableau 5 et au tableau 6. L'EBE/PB varie de l'acceptable (39%) à l'excellent (85 %). Au tableau 7, une étude de cas présente des résultats remarquables sur un système extensif grand pastoral.

L'étude précitée, en race Rove, souligne que "les résultats technico-économiques des éleveurs fromagers des chèvres du Rove restent comparables à ceux des éleveurs fromagers classiques", malgré une productivité laitière par chèvre plus faible. Elle conclut "qu'il est possible de vivre de la Rove en système fromager".

Tableau 5: Un résultat économique en race Rove (valorisation faible: 1,68 €/l)

60 chèvres PB: 49 k€ (60)*

EBE: 19 k€ EBE/PB: 39 % (46)* MB/PB: 54 %

[*: moyenne du groupe]

Tableau 6: Un résultat économique en race Rove (valorisation forte: 4 €/l)

160 chèvres PB: 124 k€ (84)* EBE: 103 k€ (76)*

EBE/PB / 83 % (76)* MB/PB: 83 %

[*: moyenne du groupe]

Tableau 7: Un résultat économique en race Rove (système extensif)

- Système grand pastoral: 320 chèvres; 3 UTH; 200 l./ch.
- Produits: "Véritable Brousse du Rove", valorisé à 3 €/l
- Marchés: vente directe à la ferme, à des fromageries réputées et à des grands restaurants
- Résultats: EBE: 146 k€; EBE/P B: 83 %

La chèvre des Fossés

Il s'agit ici d'une exploitation avec 35 chèvres des Fossés, 4 vaches Bretonne Pie Noir et 16 brebis de race Belle-Île traites. Le lait de chèvre est transformé en crottins et en bûchettes, le lait des vaches en tommes et en fromages blancs et le lait des brebis, associé au lait de chèvres, en "brebiquettes". Le système est à base d'herbe (pâturage et foin). Les concentrés sont produits sur l'exploitation (vesce/avoine, pois/orge). Avec une traite par jour, la production laitière individuelle annuelle est de 313 l.

L'élevage est certifié "Agriculture Biologique". Les fromages sont commercialisés auprès d'une centaine de clients et la viande (chevreaux, veaux, agneaux et animaux de réforme) auprès d'une trentaine de clients.

Pour un PB de 30 k€, l'EBE peut paraître faible (9,7 k€). Les critères d'efficacité économique (MB/PB: 58 % et EBE/PB: 32 %) sont insuffisants. Mais l'élevage est en phase d'installation; la vitesse de croisière n'est pas encore atteinte.

Conclusions

L'analyse comparée, inter-espèces (caprine, bovine, ovine, porcine), des systèmes techniques et des résultats économiques obtenus avec des races locales aboutit aux points convergents suivants:

1 - Les résultats sont très hétérogènes et varient depuis l'insuffisance jusqu'à l'excellence. Les résultats rapportés ici, dans l'espèce caprine, sont globalement très satisfaisants en terme d'efficacité économique: le critère EBE/PB varie de 39 à 85 %. Les meilleurs résultats, dans toutes les espèces, dépassent les meilleurs résultats obtenus en agriculture conventionnelle. Il est vrai que les élevages étudiés ont fait l'objet d'un choix ciblé.

2 - La rentabilité est due à une bonne valorisation des produits sur des circuits courts (magasins à la ferme, marchés de proximité, restaurateurs, épiciers, GMS (1) locales, AMAP (2),...). A noter que les signes officiels de qualité (AOC, label, AB,...) ne permettent pas toujours une meilleure valorisation des produits, notamment dans l'espèce caprine.

3 - Ces systèmes répondent à une vraie demande sociétale: lien direct producteur gestionnaire-consommateur citoyen, protection de l'environnement, entretien du paysage, biodiversité, durabilité,...

4 -.... Dans des systèmes très variés mais techniquement cohérents, avec deux systèmes dominants:

- proches de l'agriculture conventionnelle. Dans ce cas, les bons résultats économiques sont expliqués essentiellement par la bonne valorisation des produits sur circuits courts,
- extensifs. Dans ce cas, l'efficacité économique des systèmes sera davantage à attribuer à la réduction des intrants (réduction des charges opérationnelles et des charges de structure).

5 - ATTENTION à la sous-estimation de la charge de travail! Nous avons eu l'occasion d'analyser les temps de travaux dans des élevages bovins de races locales en

transformation fermière et vente directe (QUÉMÉRÉ, 2004): grosso modo, l'éleveur est occupé par 3 tiers temps: éleveur agriculteur (1/3), transformateur (1/3), vendeur (1/3). Le métier requière donc une triple compétence et exige une polyvalence qui n'est pas donnée à tous. D'une façon générale, quand la taille de l'atelier croît, l'éleveur embauche préférentiellement à la transformation (travail répétitif, en milieu clos et frais), puis à la ferme. Il tend à garder la fonction commerciale parce qu'il apprécie le contact client et le retour évaluatif du consommateur. Généralement, ce type d'éleveur utilise la race locale comme élément de communication et de marketing sur le marché et la promeut. Mais, c'est un autre métier que celui d'agriculteur, sensu stricto. Les causes d'échec, à l'installation dans ces systèmes atypiques tiennent souvent à la sous-estimation des temps de travaux. Débordé, l'éleveur finit par tout mal faire.

6 - ATTENTION, les difficultés rencontrées à l'installation peuvent être importantes: accès au foncier difficile, autofinancement insuffisant, formation spécifique indispensable (cours, stages, parrainages). Nous conseillons aux candidats de maintenir le lien avec les voisins agriculteurs conventionnels (le temps où ce type d'installation atypique en race locale faisait passé son initiateur pour "*un écolo folklo passéiste*", au temps des Trente Glorieuses, est révolu). Nous conseillons aussi de procéder, quand c'est possible, à une installation progressive. En particulier, un réseau de clients ne se constitue pas du jour au lendemain.

7 - Le candidat à l'installation, dans ces systèmes, doit veiller à la cohérence globale de son projet de vie (l'éleveur), dans une exploitation et un environnement particuliers (le système), avec une race qui a ses atouts spécifiques (la race locale) et dont les produits issus de la transformation fermière sont à valoriser sur un marché à trouver, avec des clients à fidéliser.

Références bibliographiques

- CARDET A., 2005. Étude technico-économique des élevages de chèvres de Rove fromagers. Comment vivre d'une petite production laitière? *Rapport BTS*, 47 p.
- CARRIE M., BERELLE E., GIROD D., ROSSIN P., 2007. Valorisation économique des races locales à petits effectifs ovines et caprines. Projet de DA. *Institut Polytechnique Lasalle Beauvais*. 68 p.

1) GMS: Grandes et Moyennes Surfaces.

2) AMAP: Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne

- DANCHIN-BURGE C., 2007. Race caprine du Rove: répertoire 2007 des éleveurs. Institut de l'Élevage, 27 p.
- QUÉMÉRÉ P., 2004. La race bovine Bretonne Pie Noir. De la sauvegarde à la relance. In GUINTARD C. et MAZOLLI-GUINTARD C. *Élevage d'hier, élevage d'aujourd'hui. Mélanges d'Ethnozootecnie offerts à Bernard DENIS*, PUR Rennes, pp.191-217.
- QUÉMÉRÉ P., 2006. *La Bretonne Pie Noir. Grandeur, décadence, renouveau*. Ed. La France Agricole, 192 p.
- THUAULT F. 2007. *Valorisation des chèvres des Pyrénées: produire des fromages et/ou du chevreau en race Pyrénéenne*. Ass. La Chèvre de race Pyrénéenne, 24 p.

LA CHÈVRE DU MASSIF CENTRAL

Coralie DANCHIN-BURGE ^(1,2)

Résumé: La chèvre du Massif Central était la population caprine locale du centre de la France. Animal du pauvre, présente sur un territoire étendu, son développement et sa sélection n'ont jamais été le souci du monde agricole. Les références historiques sont rares et parfois fantaisistes. Les animaux de cette population étaient de taille moyenne à grande, en général au poil long, au moins sur le dos et les cuisses. Tous les patrons de couleur étaient présents, même si on pouvait noter un début d'homogénéisation dans la région du Velay (chèvres pie noire à barrettes), dans les Cévennes Ardéchoises (animaux uniformément blancs ou noirs) ou dans le Mont d'Or. La chèvre du Massif Central a été progressivement absorbée par la Saanen et l'Alpine lors de création de l'élevage caprin moderne, les nouveaux élevages arrivants étant en général des "néo-ruraux" qui s'installaient en suivant les conseils techniques prodigués à l'époque, où les races locales n'avaient pas leur place.

En 1994, une association d'éleveurs, l'Association pour le Renouveau de la Chèvre du Massif Central (ARCMC) entreprend de recenser les derniers élevages de la race. La situation est très dégradée, une centaine d'animaux seulement sont retrouvés et beaucoup présentent des signes de croisement. Grâce à un travail de fond, et l'appui technique de l'Institut de l'Élevage à partir de 1999, les effectifs remontent et les gènes alpins sont peu à peu éliminés. La race est reconnue par le Ministère de l'Agriculture début 2010, avec des effectifs avoisinant les 600 animaux.

Le dynamisme de l'ARCMC a été clairement un facteur de succès à la renaissance de la race. Comme souhaité par l'association dès sa création, la majorité des animaux sont détenus par des éleveurs professionnels, généralement en agriculture biologique, ce qui facilite la reconnaissance de la race auprès des acteurs professionnels. Quelques ombres entachent néanmoins ce tableau. Comme dans beaucoup d'associations de bénévoles, les forces vives se renouvèlent difficilement. La description de la population, en particulier au niveau des couleurs, est facteur de conflits de façon récurrente, avec une opposition entre régions d'élevages. Des clivages existent également entre éleveurs professionnels et amateurs, même si une analyse plus poussée montre que la coexistence des deux a été favorable à la sauvegarde de la race. Des éleveurs bio sont opposés par principe à certains outils techniques de gestion des populations (en particulier l'insémination et la tenue des inventaires), qui sont assimilés à des outils de sélection, allant à l'encontre de leur vision de l'élevage. La pérennité financière des élevages reste souvent un exercice délicat. En conclusion, la sauvegarde la race a été symbolisée par sa reconnaissance en 2010, mais à plus long terme son futur reste à assurer.

Introduction

L'évolution de la sélection caprine a été décrite dans les pages d'Ethnozootechnie par Delfosse et Le Jaouen (1999). Sa particularité principale est que sa structuration récente s'est basée sur l'utilisation quasiment exclusive de deux races caprines, l'Alpine et la Saanen. Les races locales non adaptées à une agriculture intensive, et en particulier toutes les populations locales qui n'avaient jamais été standardisées, voire jamais répertoriées ont été ainsi progressivement absorbées par les races dominantes aboutissant à leur quasi extinction dans les années 1980. Dès le début des années 70, la société d'Ethnozootechnie (citons par exemple l'article de Bougler, 1974 sans être exhaustif), s'était alarmée du risque d'extinction de nombreuses races d'élevages. Des programmes de conservation ont alors été mis progressivement mis en place, principalement, au niveau national, pour les équins

(avec les Haras Nationaux), les bovins (Institut de l'Élevage) et les porcins (IFIP). Pour les petits ruminants, la réponse à cette menace a été principalement locale (cf. Audiot et al., 2005) et relativement tardive. Lorsque les programmes ont démarré pour l'espèce caprine, la situation était en général très dégradée.

Cet article se propose de retracer la trajectoire d'une de ces populations locales caprines, la chèvre du Massif Central, qui a été reconnue récemment (Arrêté du 20 avril 2010 modifiant l'arrêté du 26 juillet 2007). Nous étudierons brièvement son historique avant de se pencher sur son déclin et la mise en place de son programme de conservation avant de conclure sur les éléments de réussite et les menaces qui pèsent sur cette population.

Bref historique

Avant la mise en place de la filière caprine laitière dans les années 60, la chèvre était élevée de façon traditionnelle dans le Massif Central. Elle était présente en petit nombre (une douzaine au maximum) dans chaque

exploitation. La plupart des élevages étaient associés à celui des vaches. Le lait était alors mélangé, le pur chèvre étant peu apprécié car considéré comme trop fort. Les chèvres pouvaient aussi être élevées avec les moutons pour servir de nourrices aux agneaux.

Peu de sélection était opérée dans l'élevage des chèvres: généralement un seul bouc saillissait toutes les femelles des élevages voisins. Lorsque ce bouc devait être renouvelé, c'est le plus souvent un jeune du troupeau qui le remplaçait. Des échanges entre régions avaient cependant

1) INRA/AgroParisTech, UMR1236, 16 rue Claude Bernard 75231 PARIS Cedex 05. Mail: coralie.danchin@inst-elevage.asso.fr

2) Institut de l'Élevage, 149 rue de Bercy 75595 PARIS Cedex 12.

parfois lieu; par exemple entre le plateau du Mézenc et la vallée du Rhône ou les Cévennes, les jeunes gens des plateaux allaient faire les cueillettes et la taille des vignes tandis que ceux de la vallée du Rhône ou des Cévennes montaient sur le plateau faire les foins, et des animaux accompagnaient parfois ces migrations humaines, donnant lieu à des échanges. Enfin les marchés ou les foires étaient également l'occasion d'approvisionnements externes.

Dans les écrits, on ne retrouve que quelques descriptions sommaires ou approximatives de cette population, généralement établies à partir d'un seul animal

ou d'un seul lot. Joseph Crépin (1906) considère qu'il s'agit d'une race mal fixée, voire d'un abâtardissement de la Pyrénéenne. Plus récemment dans la publication collective éditée par Jacques Kramer (1952), il est évoqué également une population hétérogène. Gabriel Bayssat (1955) fait part d'une population hétérogène en Haute-Loire. Parmi les populations décrites par ces auteurs, on peut citer la chèvre des Cévennes, blanche ou noire à poils longs, la chèvre du Mont D'Or, beige rosée à poils longs, la chèvre auvergnate, noire, noire et blanche, blanche avec listes et une raie grise sur le dos, et enfin la chèvre du Falgoux.

De la (quasi) disparition à la reconnaissance

Mise en place du programme de sauvegarde

Les causes de disparition de la chèvre du Massif Central sont communes à l'ensemble des races locales françaises caprines locales. Elles ont été largement évoquées lors d'articles précédents (Denis, 2008; Danchin-Burge et Duclos, 2008), nous ne reviendrons donc pas sur ces éléments. Rappelons aussi que le nombre d'agriculteurs n'ayant cessé de diminuer ces cinquante dernières années, en particulier dans le Massif Central, beaucoup d'animaux ont tout simplement disparu avec l'exode rural. Seules les régions plus difficiles où l'agriculture est restée plus traditionnelle ont su conserver leurs souches locales.

En février 1994, lors de l'assemblée générale de l'association FERME (Fédération Européenne pour la Revalorisation des races domestiques Menacées), des adhérents font part de leur inquiétude quant à l'avenir de la chèvre du Massif Central. Cette population semblait en effet proche de l'extinction. L'association FERME soutint d'abord la démarche en parrainant la création d'un troupeau conservatoire. En mars 1994, un premier travail de repérage est effectué par des volontaires. Le premier lieu de prospection a été le plateau du Mézenc. Il semblait que, dans ce secteur, la population était assez préservée, en raison du faible nombre d'élevages spécialisés. La prospection de terrain puis la parution d'articles dans des journaux locaux ou des magazines spécialisés ont permis de monter progressivement un réseau qui a abouti à la création, en 1996, de l'Association pour le Renouveau de la Chèvre du Massif-Central (ARCMC).

En 1998, lors de la première Assemblée Générale de l'ARCMC, un standard provisoire de la chèvre du Massif Central est adopté. Il est décliné en 3 types: le type A "noir et blanc", le type B "autre que noir ou pie noir" et le type C "entièrement blanc" ou "entièrement noir". Le poil long est recherché pour tous les types. Cette déclinaison en type montre bien que comme la plupart des races locales caprines, la chèvre du Massif Central a une position intermédiaire entre "population primaire" et "race standardisée" (Danchin-Burge et Duclos, 2008). En 2000, un inventaire plus large est réalisé en partenariat financier avec l'association FERME. Cet inventaire mené par Magali BROSSE (éleveur) et Didier ISSARTEL (connaisseur de la race) est effectué auprès des adhérents de l'ARCMC, mais aussi d'autres éleveurs dont les troupeaux ont ensuite servi de ressources pour la création des cheptels des éleveurs de l'association.

Les animaux retrouvés lors des premiers

inventaires présentaient une grande variabilité phénotypique. Malheureusement, cette variabilité n'était pas que le témoin de l'absence de standardisation de cette population (comme en chèvre des Fossés, Pyrénéenne ou Provençale). Certains traits (en particulier la longueur du poil, la taille et la forme des oreilles) étaient la preuve d'une infusion de gènes étrangers – sans doute alpin – au cours de ces dernières années. Il a donc fallu repartir des quelques animaux purs et opérer un travail rigoureux de croisement d'absorption inverse.

A partir de 1999, l'Institut de l'Élevage a commencé un travail de fond avec l'association. Les données d'inventaires ont été transmises à l'Institut pour créer une base de données informatisées des animaux et des éleveurs. Depuis les données sont mises à jour annuellement par un travail commun de l'ARCMC et de l'Institut.

L'organisation annuelle d'une Fête de la chèvre a été un moyen efficace d'orientation et de promotion de la race. Cette fête se déroule le troisième dimanche de juillet à Saint Front, sur le plateau du Mézenc, en Haute Loire. Elle est organisée en partenariat par l'ARCMC, la Ferme Pédagogique, le Centre d'Accueil et la commune de Saint Front. Après le succès de la première fête organisée le 18 juillet 1999, elle a été reconduite chaque année, et avec succès malgré une météo parfois très défavorable... Cette fête a permis de nouer des contacts, pour trouver de nouveaux animaux ou pour installer des éleveurs, en particulier des amateurs. Elle a aussi permis aussi de sensibiliser un public plus large, notamment les touristes très présents à cette époque de l'année, à la sauvegarde des races menacées d'élevage. Cela a été enfin un outil clé d'orientation de la sélection de la race grâce à la présentation de boucs pour "confirmation" et la tenue d'un concours des animaux de la race. Ces concours se sont avérés une vitrine très efficace pour montrer quel était le type d'animaux à rechercher, sensibiliser les éleveurs au travail de recueil des généalogies et récompenser symboliquement les éleveurs de leur travail. Année après année, on a noté une amélioration substantielle du type des animaux.

Le travail des éleveurs, de l'ARCMC et de l'Institut de l'Élevage a finalement porté ses fruits, et la race a été officiellement reconnue par le Ministère de l'Agriculture en 2010 (JO du 28 avril 2010).

Evolution démographique

Contrairement à d'autres races (comme en chèvre des Fossés) où l'accroissement des effectifs en début de programme de conservation est principalement un artefact du à la découverte chaque année de nouveaux élevages, en chèvre du Massif Central la croissance notée au début des années 2000 coïncide bien avec l'installation de nouveaux

éleveurs, principalement professionnels. Leurs cheptels de départ comprenant souvent à la fois des Alpines et des animaux fortement croisés, la croissance des effectifs constatée depuis 2004 correspond principalement à la diminution progressive du pourcentage de gènes alpins dans les jeunes générations.

Tableau 1: Evolution des effectifs de la race chèvre du Massif Central (< 75 % de gènes étrangers).

An	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008
Nbre de chèvres	118	135	260	340	314	512	617	655	656	637	667
Nbre d'éleveurs	23	/	/	27	28	24	27	26	25	30	32

Le nombre d'éleveurs est relativement stable depuis 2004. Il semble que l'on soit arrivé à un rythme "de croisière", avec chaque année son lot de cessation d'activité et de nouvelles installations. Fort heureusement, le partage des informations est suffisant dans le groupe pour qu'en

général, les animaux d'un troupeau à vendre soient replacés chez un éleveur qui semble motivée par la race. En 2008, 32 élevages étaient recensés, avec la répartition géographique suivante.

Tableau 2: Répartition géographique des élevages et des chèvres de race Massif Central

Région	Département	Nbre d'éleveurs	%	% par région	Nbre de chèvres	%	% par région
Auvergne	Cantal	6	19%	69%	130	19%	48%
	Haute Loire	14	44%		150	22%	
	Puy de Dôme	2	6%		39	6%	
Languedoc-Roussillon	Lozère	3	9%	9%	64	10%	10%
Midi-Pyrénées	Lot	1	3%	3%	5	1%	1%
Rhône Alpes	Ardèche	2	6%	19%	157	24%	42%
	Loire	4	13%		122	18%	

Plus des deux tiers des élevages se situent en Auvergne, mais ils ne représentent qu'un peu moins de la moitié des effectifs. C'est en Rhône-Alpes où l'on trouve

en moyenne les plus gros troupeaux puisque 19% des élevages représentent 42 % des effectifs.

Conditions et perspectives d'avenir

Production des éleveurs professionnels

Comme pour la chèvre Poitevine, les éleveurs de la chèvre du Massif Central se partagent entre éleveurs amateurs et professionnels. En revanche, par rapport à la Poitevine les éleveurs professionnels – toujours des fromagers – ont rarement exclusivement un atelier caprin. On y trouve adossé des activités diverses qui peuvent être agricoles ou pas (accueil à la ferme, location de gîtes, accueils d'enfants en difficulté...). La plupart de ces éleveurs sont en bio. Si l'explication "évidente" est valable – il est logique dans une démarche aboutie d'éleveur bio de se tourner vers une race locale pour produire – il est évident que la participation active des premiers éleveurs de la race dans le réseau local d'éleveurs bio a suscité des vocations et des installations. De plus, étant donné qu'il y a peu d'éleveurs caprins dans le Massif Central et que les éleveurs bio doivent se fournir en animaux certifiés, cela

permettait aux nouveaux arrivants de se procurer des animaux sans faire de longs déplacements.

Comme pour la plupart des races locales caprines, on se heurte au manque de références techniques dans cette population. Au total seulement 6 élevages ont adhéré au contrôle laitier officiel dans les années 2000, en général pour des périodes courtes. Deux élevages seulement, Marteau (dans le Puy de Dôme), et la ferme d'Orcelas (Ardèche) ont eu un suivi supérieur à 5 ans (respectivement 7 et 6 ans). Au total la base dont nous disposons comprend seulement 311 lactations pour 181 chèvres différentes. A noter que, alors qu'ils représentent une minorité des éleveurs (19% pour 19% des effectifs, cf. tableau 2), 4 de ces 6 élevages sont dans le Cantal.

Tableau 3: Résultats du Contrôle Laitier Officiel, toutes années confondues

Effectifs contrôlés	Dont % de 1ères lactations	Durée	Lait	TB (g/l)	TP (g/l)
311	41 %	231	411	36,8	30,1

La faiblesse des résultats de production sont à pondérer par le pourcentage élevé de premières lactations, pour une race qui est peu précoce. Les meilleures lactations sont obtenues, en moyenne, au rang 4 et 5. Comme signalé dans un article précédent (Danchin-Burge et Duclos, 2008), la bonne longévité de la race permet de diminuer la charge que représente l'élevage des chevrettes en diminuant le taux de renouvellement.

Avec les races locales caprines, pour tirer un

revenu correct, il faut diminuer toutes les charges au maximum pour compenser la faiblesse de la production. Chez la chèvre du Massif Central, la capacité à la marche, son aptitude à brouter y compris dans les fourrés lui permettent de bien valoriser des pâtures. Elle sait aussi bien valoriser des fourrages grossiers. Sa robustesse et sa faculté d'habituations aux intempéries (en particulier au froid) en font un animal quasiment sans problèmes sanitaires.

Forces et faiblesses du programme de sauvegarde

Un des éléments moteur du développement de cette population a été la présence d'un noyau dur d'éleveurs qui s'est battu pour obtenir la reconnaissance de la chèvre du Massif Central. Certains acteurs présents depuis le départ ou presque sont toujours actifs à l'heure actuelle: citons, parmi les éleveurs, Magali Brosse, Pascal Rasclé (secrétaire "perpétuel" de l'association) puis un plus tardivement, la Ferme de St Front avec son pivot Didier Chaptal, et également un passionné, non éleveur, Didier Issartel. On peut y adjoindre, car leur activité ne s'est terminée que récemment, Claude Gente, un des premiers présidents de l'ARCMC, ainsi que Florine Lespinnasse. Ce petit groupe s'est étoffé progressivement, avec l'apparition de nouveaux éléments forts au début des années 2000. Mais comme dans la plupart des associations, le renouvellement des forces vives reste compliqué, ce qui provoque évidemment un certain découragement de la part des éléments les plus entreprenants.

Un autre élément fort a été l'entente progressive qui a été mise en place avec l'Institut de l'Élevage. Réaliser un croisement d'absorption inverse au niveau d'une population est un processus long, compliqué, et fastidieux. La plupart des éleveurs ont joué le jeu avec honnêteté et rigueur. Il est clair que la Fête de la chèvre de St Front a joué un rôle essentiel pour faire passer le message d'une façon pédagogique, à la fois en mettant en avant le phénotype "idéal" à rechercher et en permettant de mettre l'accent sur le rôle des généalogies pour tracer l'élimination progressive des gènes alpins. C'est grâce à ce travail permanent et minutieux des éleveurs que la race a pu être enfin reconnue. Il est à noter d'ailleurs que la longueur du processus commençait à décourager certains éleveurs et qu'il était temps que la démarche aboutisse!

Nous avons indiqué précédemment la forte prégnance "bio" des éleveurs professionnels, et en quoi cela avait constitué un atout pour constituer un réseau d'acheteurs de reproducteurs. Ces éleveurs sont très motivés par leur démarche et souvent en opposition forte avec l'agriculture dominante. L'inconvénient de cette prise de position est que certains des éleveurs confondent rapidement les outils techniques, développés il est vrai initialement pour l'agriculture conventionnelle, et les objectifs qu'ils permettent d'atteindre. Certains sont contre la mise en place du contrôle laitier, à la fois dans leurs élevages, mais aussi chez les autres, en y ajoutant en général un jugement de valeur fort, contre l'insémination,

voire contre le relevé des généalogies des animaux. A l'heure actuelle, un seul bouc Massif Central a été prélevé – sans succès – à CAPGENES, mais l'expérience n'a pas été reconduite faute de financements mais surtout en raison de la forte opposition de certains éleveurs. Pour les races caprines à petits effectifs, l'Institut de l'Élevage préconise la collecte de semence principalement pour des raisons de sécurité: l'objectif est de mettre à l'abri des origines rares, si possible diversifiées, afin de pouvoir les réutiliser en cas de perte majeure de diversité dans la race, que ce soit une perte accidentelle (épizootie) ou une perte due à l'augmentation drastique de la consanguinité dans la population. Cet objectif n'est absolument pas entendu par certains éleveurs pour qui la collecte d'un bouc signifie forcément en parallèle la mise en place d'un schéma de sélection pour augmenter la production laitière des animaux.

Comme nous l'avons décrit dans un article précédent (Danchin-Burge et Duclos, 2008), pour vivre de la production des races locales caprines, et pour compenser leur faible production, il est indispensable de mettre en place un système d'élevage à faibles intrants avec une valorisation maximale de la production laitière, donc une production fromagère, si possible écoulée en vente directe. Par rapport à d'autres races caprines locales, la Massif Central se heurte à deux obstacles majeurs: d'une part, en raison des hivers longs et rigoureux de ces régions, les chèvres sont obligatoirement à l'intérieur pour une période – parfois longue – de l'année. Cela signifie que le niveau de charge de ces élevages durant ces périodes est similaire à celui d'un élevage hors-sol puisque les animaux ne peuvent aller chercher leur nourriture. D'autre part, ces régions ont un potentiel touristique inférieur à celui de la Provence; ce qui limite le niveau de la valorisation fromagère. Néanmoins, y compris pour les élevages ardéchois qui se situent au nord du département, le fait que ces élevages soient situés dans des régions où l'élevage caprin est rare constitue un potentiel d'attraction certain, sur les marchés par exemple.

Beaucoup de ces élevages ont ajouté l'atelier caprin à leurs activités, ils manquent parfois de technicité et de connaissance, ce qui peut fragiliser leur revenu. Par exemple, il est évident qu'en raison des capacités de production limitées de cette chèvre, il faut être très vigilant à ne pas trop nourrir les animaux. Or, cette donnée reste difficile à estimer pour un nouvel éleveur car la majorité

des référentiels connus sont publiés à partir de données de troupeaux alpins.

Un autre obstacle majeur au développement de cette race est l'absence totale de soutien technique local, que ce soit de la part des organismes agricoles ou des Parcs

Régionaux. Le faible nombre d'éleveurs caprins dans la région y est sans doute pour quelque chose. Au final, l'ARCMC fonctionne sans aucun financement autre que la cotisation de ses membres et ne bénéficie d'aucune aide locale pour réaliser les inventaires.

Conclusion

Comme la plupart des races locales caprines, la chèvre du Massif Central a failli disparaître des effets secondaires causés par la mise en place d'un schéma national de sélection. Par rapport à d'autres populations (comme la Rove, la Poitevine, voire la chèvre des Fossés), le risque d'extinction total a été évité de justesse car la plupart des animaux retrouvés au départ du programme de conservation présentaient des signes de croisement avec les races alpines dominantes. La sauvegarde de la race a été un processus long et ardu (croisement d'absorption inverse), qui explique que presque 15 ans se sont écoulés entre la création de l'ARCMC (1996) et la reconnaissance officielle de la race (2010).

Les éleveurs actuels se trouvent dans tout le Massif Central, avec à la fois des éleveurs amateurs et professionnels. Ces derniers, toujours des fromagers, généralement en bio, ont souvent un atelier caprin en parallèle d'autres activités pas forcément liées à

l'agriculture.

A court terme, on peut estimer qu'avec des effectifs avoisinant les 700 femelles, la chèvre du Massif Central est sauvée. Le dynamisme de l'ARCMC ainsi que le sérieux des éleveurs sont des éléments forts de sa sauvegarde. Cependant, des incertitudes planent sur son futur, entre les tensions internes à l'association, le manque de soutien technique et financier, en particulier de la part des organismes agricoles locaux, et la pérennisation financière de certains élevages qui pose plus question que pour d'autres races locales en raison de la nécessité d'élever les chèvres en bâtiments sur des périodes assez longues de l'année.

On peut espérer néanmoins que l'obtention de la reconnaissance permettra de donner un nouveau souffle à la race, en particulier en permettant peut-être d'attirer enfin l'attention des organismes agricoles locaux sur cette population locale.

Références

- Audiot A., Bougler B. Danchin-Burge C., Lauvie A. (2005). Races domestiques en péril: 30 ans de sauvegarde - Bilan rétrospectif français. N°76
- Bayssat G. (1955). *Evolution du monde rural de la Haute-Loire*, Le Puy, Ed. de la main de bronze, 285 p.
- Bougler J., (1974). Conséquences générales de la disparition des races. *Ethnozootecnie* Numéro spécial Races domestiques en péril, 1-40.
- Crépin J. (1906): *La Chèvre son histoire et son élevage pratique*. Ed. Hachette & Cie. Paris, 333 pp.
- Danchin-Burge C., Duclos D. (2008), Situation et perspectives d'avenir des races caprines à petits effectifs. *Ethnozootecnie* N° 85 p 17-32.
- Denis B. (2008). L'espèce caprine est restée historiquement en marge du mouvement de création de races. *Ethnozootecnie* N°85
- Delfosse C., Le Jaouen J.C. (1999). De la Zoologie à la Zootechnie – l'évolution de la sélection caprine au XXème siècle. *Ethnozootecnie* 63, 101-112.
- Kramer J. / Collectif (1952). *Encyclopédie moderne de l'élevage - Les bovins, le cheval, le mulet, le porc, le mouton, la chèvre, la basse-cour, le chien, le chat* Comptoir Français du Livre, Editions du Livre. In-4°, 842 pp.



Fig. 1. - Bouc adulte de race Massif Central présenté à l'agrément lors de la foire de St Front.



Fig. 2. - chèvres de race Massif Central du troupeau de M. Rasclé.

LA FERMIÈRE POITEVINE ET LA FROMAGERIE À L'ANCIENNE EN POITOU ENTRE 1850 ET 1960.

Philippe MONTAZEAU ⁽¹⁾, Frantz JÉNOT ⁽²⁾

Résumé – Au XIX^e siècle, en Charentes-Poitou, les chèvres étaient présentes en petit nombre dans toutes les maisons rurales, la vente des fromages disponibles après l'auto-consommation assurant la trésorerie du ménage. Peu à peu, les nombreuses spécialités fromagères régionales ont pris de l'importance pour répondre à la clientèle citadine et des gros bourgs. L'article décrit et présente l'utilisation des ustensiles quotidiens de la paysanne jusqu'au milieu du XX^e siècle et donne des précisions sur la poterie et l'art des potiers.

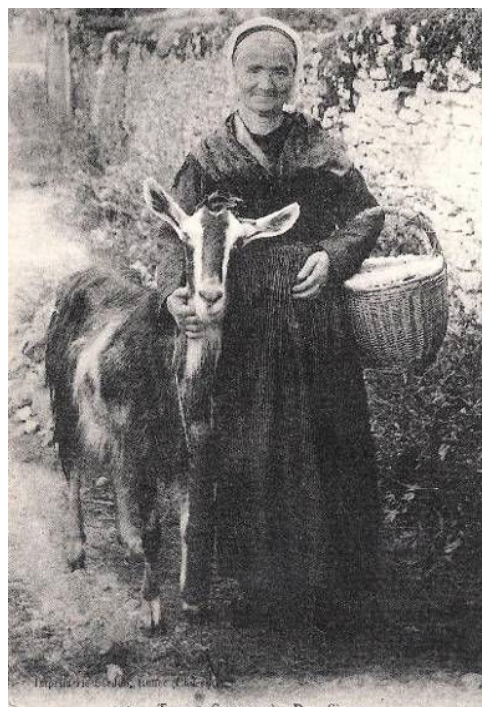
Le contexte historique de la production de fromages de chèvre au XIX^e siècle en Poitou-Charentes

Au cours du XIX^e siècle en Charentes-Poitou, l'élevage de chèvres est peu coûteux; dans chaque maison, une femme ou un enfant est toujours disponible pour suivre deux ou trois chèvres le long des chemins ou sur les chaumes une fois les moissons terminées. En plus de la consommation domestique, des fromages sont vendus sur les marchés locaux. La vente de ces fromages sur les marchés assure alors la trésorerie du ménage. Dans cette fin de XIX^e siècle, les spécialités fromagères caprines régionales qui font l'objet de transactions commerciales sur les marchés régionaux sont nombreuses: Gros Fromage de Ruffec, Chabichou, Mothais (ou Sur Feuille), Rond ou Carré de Couhé... pour n'en citer que quelques uns. Cette

diversité de fromages représente un patrimoine traditionnel de la région qui s'est grandement perdue au fil des années. La commercialisation de ces fromages de chèvre du Poitou Méridional se développe alors pour répondre à la demande de la clientèle citadine et des gros bourgs: Melle, Saint-Maixent, Lusignan, Niort, Poitiers, Angoulême ou Paris.

Les chèvres fournissaient un peu de lait qu'on transformait aussitôt en fromage, que l'on consommait ou que l'on vendait sur les marchés locaux à des volaillers et crémiers. Le nombre de chèvres ne dépassait alors pas le nombre de dix; on en comptait en moyenne cinq.

Photographies de fermières allant au marché au début du XX^e siècle



1) 12 bis, rue Foucauderie 79500 MELLE, ancien directeur des industries laitières.

2) Fédération Régionale des Syndicats Caprins de Charentes-Poitou (FRESYCA) et Université de Poitiers (Laboratoire Icotem)- 12 bis, rue Saint Pierre 79500 MELLE.

Les marchés hebdomadaires permettaient d'écouler ce que les femmes fabriquaient, une fois la consommation familiale réalisée. Elles parcourraient alors jusqu'à 40 km par jour pour aller au marché vendre leurs produits, dont les fromages.

Cet article décrit et présente quelques utilisations de ces ustensiles quotidiens de la paysanne jusqu'au milieu du XX^e siècle, et donne des précisions sur la poterie, et l'art des potiers.

La fermière, ses trois ustensiles de fromagerie et ses principes de fabrication

L'âge d'or de la production fermière élaborée à la maison se situe en gros en Poitou-Charentes de 1850 à 1920, puis se généralisera la collecte du lait de chèvre.

Les ustensiles de fabrication du fromage sont au nombre de trois à cette époque; il s'agit de:

- la jatte (ou *jhalonaïe* ou *jhalon*) pour le caillage du lait
- l'égouttoir (ou *essourou*) pour l'égouttage du caillé
- la faisselle (ou *fisselle*) pour la mise en forme du fromage

Ces ustensiles en terre cuite ou en grès, plus tard

en métal et encore plus tard en plastique, de facture plus ou moins recherchée étaient fabriqués par des potiers de village (marais poitevin, Civraisien, Saintonge) ou dans des ateliers spécialisés, dont notamment celui de La Borne, dans le Berry.

Le caillage du lait

Dans la jatte, ou dans des pots droits, le lait est emprésuré à l'aide d'une présure sèche ou liquide extraite des caillettes de chevreaux ou de veaux. La durée du caillage varie de 24h à 48 h selon les saisons.



Figure 1: jattes (ou *jhalonaïe* ou *jhalon*)



Figure 2: Egouttoir (ou *essourou*)

Les *jhalons* permettent de cailler le lait, le plus souvent il s'agit de pots droits de 2 à 10 litres. Ils ont été très tôt remplacés par des pots en grès mieux vernis, donc plus étanches.

Le caillage pouvait également se faire en jattes plates que l'on recouvrait d'un linge, ou même d'une planche de bois.

L'étape de l'égouttage du lait

Le caillé est versé dans l'**égouttoir** cylindrique, ou légèrement tronconique, muni d'un linge et repris 2 ou 3 fois. Il possédait cinq ou six rangées de trous permettant l'écoulement du sérum.

Cette étape d'égouttage terminée, souvent la fermière récupérait du fromage mou, aliment de choix pour petits et grands.

La mise en forme du fromage avec les faisselles

Suivant le volume de caillé égoutté disponible, la fermière utilisera des grandes ou petites **faisselles**, rondes ou carrées selon les régions, pour la mise en forme du fromage. La pâte suffisamment compacte dans une faisselle prendra une forme ronde dans le cas du "Sur-feuille", de

bonde pour le Chabichou, etc. (Notons qu'un petit égouttoir pouvait aussi faire office de faisselle).

Les faisselles sont également tapissées d'un linge qui est remplacé plusieurs fois. Plusieurs retournements auront lieu. Les *fisselles* sont trouées également. Leur diamètre varie de 10 à 15 cm pour une profondeur de 2,5 à 5 cm. De la sorte les fromages "Sur-feuille" pesaient de 200 g à 300 g.

Les plus gros fromages restaient à la maison surtout si la tablée était nombreuse. Les *normaux* se retrouvaient sur les marchés et le produit de la vente était l'argent de la fermière, "son argent à elle".

Ce matériel fromager de couleur noire dans sa quasi-totalité était conçu pour être fonctionnel, avec un simple rebord sur les pourtours supérieurs. Egouttoirs et faisselles reposaient sur leur base ou sur un socle, quelquefois sur 3 ou 4 pieds, selon la taille et le maître d'œuvre.

On compte autant de formes de faisselles que de formes de fromages et de coutumes régionales! La fermière possède également des plats pour recueillir le sérum et homogénéiser son caillé. Ces jalons, égouttoirs, faisselles,

plats, de forme et de tailles diverses au regard du lait disponible, étaient le plus souvent des poteries de terre cuite; plus tard viendra le grès moins poreux. Détail

important: ces poteries seront enduites intérieurement d'un vernis.



Figure 3: Différents types de faisselles (ou fisselles)

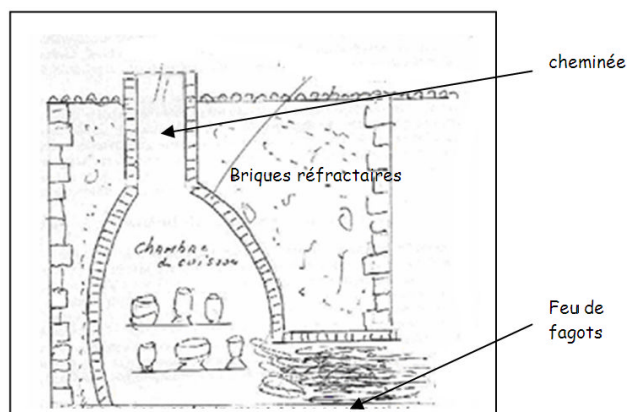


Figure 4: type de four campagnard

Le travail du potier

Le matériel fromager des anciennes fermières n'était pas toujours le premier marché de nos potiers, bien des secteurs produisant peu de fromages, la poterie fromagère étant outil de travail et non ménager.

L'argile, matière de base, selon son origine est de couleur différente: blanche, grise, rouge, verdâtre, plus ou moins chargée en sable, extraite par larges pelletées alors entassées en un lieu abrité, remuées plusieurs fois, l'argile alors *mûrira*.

Retournements, malaxages, mélanges éventuels. Lorsque le potier jugera sa matière première valable, il prendra une boule d'argile bien homogène, s'installera sur le banc de son tour qu'il actionnera avec ses pieds (d'autres systèmes existaient). Toute son habileté, son coup de main feront qu'après avoir fait un vide au milieu de sa boule, des mouvements de haut en bas réaliseront la forme recherchée, des lamelles de bois en guise de mesure, un *estoc* pour lisser la surface, un poinçon pour réaliser quelques traits décoratifs, quelques moulures aux doigts, dernières interventions pour une bonne finition, puis pose des anses, becs suivant le modèle.

La fabrication séchera sous abri aéré, parfois au soleil, avant le passage au four, phase finale et capitale.

Une porte sur un côté permettait de remplir le four et la porte était fermée par des briques lors de la chauffe.

Une pose délicate est faite des objets dans le four, selon un certain ordre, et l'on met le feu aux fagots; la chauffe se fait jusqu'à 800 – 1000 ° C pendant une durée de 12 heures environ. Une journée plus tard on sort les objets, ou *biscuits*, qui recevront une couche de vernis à base d'oxyde de plomb au pinceau ou par trempage. Ce vernis donnera une surface noire et l'étanchéité à l'objet. L'ajout de composants minéraux ou chimiques au vernis permettait d'obtenir d'autres teintes.

Une nouvelle chauffe s'effectue jusqu'à 1200 degrés pendant une douzaine d'heures.

Au bout du quatrième jour, les objets sont sortis. Une réussite à cent pour cent relevait du miracle, malgré bien du travail et un savoir-faire indiscutable.

Les lieux de production des poteries: "là où se trouvaient argile et bois"

En Deux-Sèvres, la Gâtine fut un haut lieu de fabrication avec les communes de Parthenay, Ménigoute, Vasles, St Pardoux, Verruyes, La Chapelle –Thireuil. Il se trouvait des poteries dans le nord du département également: à Rigné, Pugny, Airvault ainsi qu'à Saint-Porchaire (1) qui, à la Renaissance, avait déjà été un lieu très renommé de production de faïence. A côté de cette production de luxe, se trouvaient dans ce pays de nombreux

potiers qui fabriquaient en terre cuite divers objets utilitaires. Le dernier potier a cessé son activité en 1962.

Au sud du département, plusieurs communes étaient concernées également: Melle, Lezay, Clussais, Périgné. Dans cette région, le déclin de cette production débuta dès le XVIIIème siècle.

Dans la Vienne: à Poitiers (deux en ville), à Châtellerault, Chauvigny, Lussac, Bonneuil-Matours, Buxeuil sur Creuse, Charroux et Genouillé près de Civray où l'on dénombrait 40 potiers en 1850, 8 en 1900, 1 en 1930 qui fermaient en 1932.

En Charente, de la fabrication en Charente

1) le Château d'Ecouen a présenté une exposition où l'histoire de Saint-Porchaire était relatée. Sa faïence était réservée au roi et aux notables de l'époque. Actuellement, il existe 25 à 30 pièces officiellement identifiées de Saint-Porchaire

limousine, à Bioussac, Vouharte, mais de nombreuses poteries vers Barbezieux notamment au Tarte, capitale du câlin, de la faisselle et des égouttoirs à pieds de couleur verte.

En Charente Maritime autour de St Jean d'Angely, St Sauveur d'Aunis, Saintes et près de cette dernière ville La Chapelle aux Pots qui allait connaître avec ses faïences, l'essor que l'on sait, comme dans la Vienne, Chauvigny avec la porcelaine.

Il suffit de se promener dans notre région pour découvrir ici ou là ces lieux-dits: la Poterie, la Potière, la Potrie, le Potet, le petit Potet à Melle, le Four, la Fournière, les Fournets,

Production mais aussi commerce, les Gâtinais amenaient leur marchandise au marché de La Crèche,

tandis, qu'un grossiste de Lezay s'approvisionnait à Genouillé et revendait dans tout le Pays Mellois et vers Couhé-Vérac, ailleurs autres directions et clientèles.

Nos grand'mères pouvaient donc s'équiper et renouveler leur équipement, la production suivait.

Plus tard, dans les maisons, la faïence ou la porcelaine ont remplacé la terre cuite. Dans nos fromageries artisanales et industrielles, ce sont le fer étamé puis l'inox et le plastique qui sont utilisés pour fabriquer le matériel nécessaire au fromager.

Et vous, faïsselles, égouttoirs, rescapés de chocs violents, endormis dans la poussière.... des sauveteurs vous protègent, vous admirent et vous collectionnent comme pièces singulières de notre petit patrimoine rural.

Références bibliographiques:

M Demezil J. C. Vallette 1993 "Genouillé" "La Poterie" p 125 - 131 - Editeur Les amis de Genouillé

La revue "Le Picton" N° 156 "Artisanat: les poteries du Tâtre (16) Au pays des calins» - 86002 Poitiers

J-Y Hugionot "Terres de Saintonge"

H. Beauchet - Filleau 1873 "Dictionnaire géographique des Deux-Sèvres" Edition Librairie Clouzot NIORT 1873

L'ÉPONYMIE ET LES ÉTIQUETTES DES FROMAGES DE CHÈVRE, DES MARQUEURS DU TERRITOIRE DE POITOU-CHARENTES

Frantz JÉNOT ⁽¹⁾, Philippe MONTAZEAU ⁽²⁾, Philippe DESMAISON ⁽³⁾

Résumé – Témoins de l'époque « industrielle » où les petites fromageries foisonnaient en Charente-Poitou et partout en France, les étiquettes de fromage de chèvre sont chargées d'histoire. Les auteurs s'intéressent à l'histoire elle-même de ces étiquettes, en commençant par les plus anciennes, qui s'appuient sur des noms de départements, de pays, de communes et même de sites naturels et de monuments. Par la suite apparaissent les marques d'entreprise mais également la tradition fermière et la feuille végétale (réelle ou en papier). Les étiquettes récentes et les « logos » des entreprises laitières actuelles terminent l'exposé, abondamment illustré. En conclusion, les auteurs soulignent notamment que la tradition d'un ancrage territorial sur les étiquettes des fromages de chèvre de Poitou-Charente contribue à expliquer le faible intérêt jusqu'à présent des coopératives régionales pour l'AOC.

La passion des étiquettes de fromages, ou tyrosémiophilie

Qu'ils soient pur chèvre ou mi-chèvre, ronds ou carrés, du Poitou ou des Charentes, les fromages ont leurs étiquettes. Ces « petits bouts de papier », ne sont surtout pas à mépriser. Ils semblent anodins, mais sont réellement chargés d'histoire. Chacune de ces étiquettes raconte un peu l'histoire des chèvres et des chevriers et des fromageries d'une époque. Leurs illustrations ont toujours donné des sujets de conversation, que ce soit à nos aïeux ou à nos enfants. Elles sont notamment, avec les quelques écrits, photos et cartes postales, des témoins d'un passé industriel où les petites fromageries foisonnaient en Charentes-Poitou et partout en France.

Les premiers fabricants de fromage industriel ayant recours à l'emballage en bois, Camembert, Carré de l'est, Coulommiers, etc... s'adressèrent à des dessinateurs amateurs, proches de leur laiterie souvent artisanale. L'image du couvercle de boîte à fromage est née au moment de l'essor de la lithographie, inventée en 1796 à Munich par Senefelder qui désirait reproduire ses pièces de théâtre et ses partitions musicales. Bien plus tard, en Poitou-Charentes, des imprimeries se spécialisèrent dans ce genre de reproduction; ce sont: Richard Laleu à Poitiers, Peytouraux à Jarnac, P. Dumas à Niort, Henri Garnaud à Angoulême. Ce dernier, né en 1890, autodidacte, fut compagnon imprimeur du tour de France. Après avoir créé

son imprimerie typographique, il réalisa sa première étiquette de boîte à fromage en 1923. Ses presses lithographiques marchèrent jusqu'en 1948. Il les mit à l'offset dès 1936.

Certaines étiquettes sont de vrais petits chefs-d'œuvre qui demandaient jusqu'à six passages lithographiques. Ces "tyrosèmes" (4), fort recherchés maintenant, font désormais partis d'un art populaire révolu à ce jour. L'étiquette devait refléter le produit et rendre le consommateur désireux de l'acheter. Le thème de la vie rurale et du territoire se retrouve donc très souvent. A partir de la description et de l'analyse de « tyrosèmes » de fromages de chèvre du Poitou et des Charentes au milieu du XXe siècle, nous présenterons dans cet article les thèmes se rapportant à l'espace régional. Nous illustrerons comment les industriels ont identifié leurs fromages de chèvre à partir « d'images » du territoire régional.

Il nous semble intéressant d'analyser ce thème d'appropriation forte de noms de communes ou de microrégions par les acteurs industriels de la production de fromage de chèvre sur les tyrosèmes. La chèvre et son univers ont été des marqueurs du territoire régional, notamment du Poitou méridional où s'est longtemps concentré l'élevage caprin.

Les étiquettes anciennes de fromages de chèvre des industries laitières

L'éponymie au service des fromages de terroir

L'éponyme est souvent une clef; le nom de lieu sert à nommer un produit, par association avec un ensemble de savoirs et d'usages partagés, spécifiques de ce lieu. Les noms des fromages de chèvre de Charentes-Poitou comme ceux d'autres régions d'ailleurs (Roquefort

ou Camembert par exemple) portent le nom de lieux-dits, de communes, de cantons ou encore de départements, voire de terroirs.

Si la région Poitou-Charentes n'a pas eu de

1) Fédération Régionale des Syndicats Caprins de Charentes-Poitou - 12 bis, rue Saint Pierre 79500 MELLE

2) 12 bis, rue Foucauderie 79500 MELLE, ancien directeur des industries laitières et tyrosémiophile.

3) Le Texier 16320 ROUGNAC.

4) Le tyrosème est le nom didactique qualifiant les étiquette de fromage (*tyros* = fromage en grec, *sémios* = sens de l'image, *philos* = amateur de). Les quelques étiquettes dévoilées ci-dessous ne sont que l'infime partie de la collection de Monsieur Philippe MONTAZEAU de Melle (ancien directeur de laiteries coopératives du Poitou) qui comporte plusieurs milliers de pièces, collectées depuis fort longtemps.

grandes ambitions pour doter ses fromages de chèvre d'Appellations d'Origine Contrôlées, en revanche les entreprises laitières ont su promouvoir le territoire en donnant à leurs fromages les noms des lieux de leur terroir, ce qui manifeste la place du fromage dans la vie courante. L'étiquette des fromages s'avère ainsi un formidable ambassadeur des savoir faire traditionnels de nos pays.

Cette analyse nous révèle que même sans AOC, les entreprises laitières s'appuient largement sur leur territoire, sur son patrimoine bâti, sur sa toponymie, ses

paysages, ses chevrières, etc. pour communiquer sur les origines des fromages de chèvre. Cette iconographie est un formidable outil d'analyse et de compréhension des messages publicitaires et idées véhiculés par les acteurs des transformateurs durant ces cinquante dernières années en Poitou-Charentes (1).

Nous en présentons une ci-dessous qui symbolise une partie de l'identité caprine du département des Deux-Sèvres confondues en « 2 Chèvres » par la coopérative de d'Availles sur-Chizé en sud Deux-Sèvres.



Etiquette « Les 2 Chèvres », tout un symbole ! (2)

Les étiquettes anciennes de fromages de chèvre

(cf en complément les cartes présentées en annexe 1 à 4)

Noms de départements, de communes, de pays

Noms de communes



La Mothe Saint Heray (79)



Soignon (79)



Saint Loup sur Thouet (79)



Bougon (79)



Chail (79)



La Mélusine (79)

1) Avec l'aimable collaboration de monsieur Philippe MONTAZEAU, tyrosémiophile, pour le prêt de ses étiquettes régionales de fromages de chèvre, nous présentons ici d'anciennes étiquettes de fromages qui s'appuient sur les noms de département, de pays, de communes et même de sites naturels et de monuments.

2) Les communes ou pays des étiquettes anciennes de fromages de chèvre présentées ici peuvent être identifiés par les cartes présentées en annexe 1 à 4.



Riblaire (79 Saint Varent)



Lezey (79)



Ruffec (16)



Charroux (86)



Saint Saviol (79)



Chasseneuil (86)

Noms de département et de pays



Les Deux-Chèvres (tout un symbole !)



La Gatinelle



Le Petit Niortais - Laiterie Soignon

Les étiquettes qui s'appuient sur des sites naturels et monuments



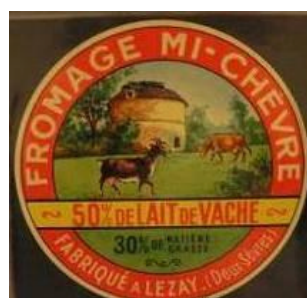
Coopérative de Gençay: le vieux Château



Coopérative de Chabanay: La Vallée de la Bouleure (ancienne nationale 10)



Laiterie de Brux (86) : La Vieille Tour



Fromagerie de Moncontour (86) : Laiterie de Lezay (79)
Fromagerie du Dolmen



Les Sources du Beth - Coopérative d'Availles sur Chizé (79)



La Vallée de la Dive - Laiterie de Lezay (79)

Laiterie de La Mothe Saint Héray (79)
Le Château et la Mothaise



Chèvre du Poitou – Coopérative de Celles Sur Belle



Le Bocajou



Le Caprice Vendéen

Les premières étiquettes de coopératives laitières qui n'utilisent plus les noms de lieux et évoluent vers des marques d'entreprise



La marque Chevrita : coopérative Saint Saviol (86)

A la laiterie fromagerie de Saint Saviol le nom de la marque « Chevrita » est utilisé à partir de 1960. Le nom de Saint Saviol était réservé à la gamme de forme Sainte



Maure. L'étiquette Chevrita a été remodernisée à partir de 1992.



La marque Chavroux (laiterie Bongrain)

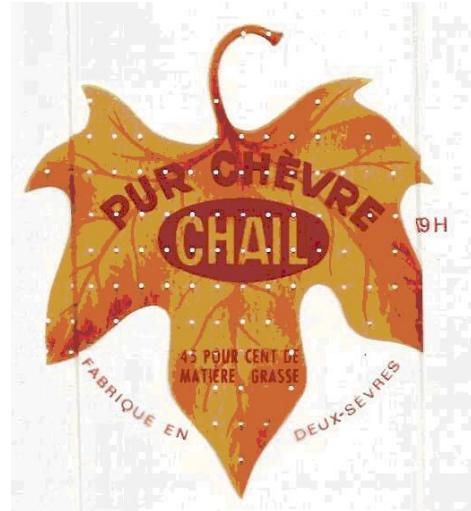
Les étiquettes qui empruntent la tradition fermière et la feuille végétale (réelle ou papier)

La tradition fromagère fermière était en Poitou-Charentes d'affiner le fromage sur une feuille de châtaignier ou de platane. Ce sont d'ailleurs ces fromages de forme ronde que les industriels ont produits en premier

lieu en les mettant en boîte. Dans les années 1960, l'idée de certaines fromageries de la région comme la coopérative de Chail a été de réemprunter ces feuilles végétales ou ensuite l'image de ces feuilles pour commercialiser leurs fromages.



Plateau de fromages Sur Feuille - Coopérative de Chail -
Année : 1963



Étiquette de Sur Feuille - Coopérative de Chail (79) - Année :
1968



Étiquette du Platane - Coopérative Saint Loup



Étiquette de Soignon - Feuille de platane – vers 1970



Étiquette de Amalthee - Chef Boutonne - Année 1980



Étiquette de Chèvre d'or (Bougon) Année 1980



Trois étiquettes de Sèvre et Belle avec des feuilles : Caprifeuille



Les étiquettes récentes et les "logos" des entreprises laitières actuelles

Nous présentons dans ce paragraphe quelques illustrations des éponymes repérables chez les industriels et artisans de la région pour leurs fromages de chèvre. Ces exemples illustrent du rattachement permanent de ces

transformateurs dans leur communication auprès des distributeurs et consommateurs. Le terroir ou le territoire restent des marqueurs qui sont les supports d'identification et de commercialisation. (1)

La coopérative laitière de La Gâtine (nom de pays également)

Une gamme de fromages de laiterie se nomme « Terroir de France ». Certains des fromages produits et porteurs de noms de lieux ou territoires ; Par exemple : Tomme blanche « le Thireuil » ou Tomme blanche « le Sévrien ». L'une des deux gammes de l'entreprise est

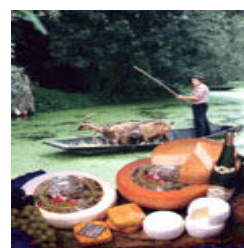
« Terroir de France », ce qui marque l'attachement à la terre et au territoire de l'entreprise et des produits. Aujourd'hui, l'entreprise a fusionné avec la laiterie coopérative de la Viette sous le nom de Coopérative La Gâtine, soit le nom du pays.

Logo et marque des produits de la laiterie Coopérative La Gâtine :



L'entreprise « Soignon »

Elle utilise le nom du lieu dit (Soignon).



La Coopérative Laitière de la Sèvre (ou CLS)

« Fontenille »

La Coopérative Laitière de la Sèvre (ou CLS)

« Sèvre » et « Belle » sont deux cours d'eau du sud Deux-Sèvres. C'est le nom que l'entreprise avait décidé de prendre (c'est-à-dire « Sèvre et Belle ») avant sa fusion avec l'entreprise d'Echiré sous le nom de

Coopérative Laitière de la Sèvre (ou CLS). Le logo de l'entreprise Coopérative Sèvre et Belle (le nom de deux cours d'eau).

L'entreprise « Fontenille » (nom de la commune des Deux-Sèvres)

Certains des fromages produits et porteurs de noms de lieux ou territoires comme « le carré du marais poitevin, « le grand Mellois ». L'entreprise a recours à une

image du Marais Poitevin pour commercialiser ses fromages. (note : Fontenille n'est pas dans le marais poitevin mais dans le Pays Mellois).

Pour ce qui est des logos et marques des entreprises privées, ils ne sont pas rattachés à un territoire, ou bien moins. On peut citer l'exemple de l'entreprise Poitou-Chèvre (basée à la Mothe-Saint-Héray (79)) qui est une entreprise associée au groupe laitier GLAC et qui

¹ Comme pour les étiquettes anciennes, nous présentons quelques unes de ces étiquettes ou de ces logos à caractère.

utilise l'éponymie.

L'entreprise a repris le nom de la région historique. Ces étiquettes mettent en valeur les noms du territoire. Certains des fromages produits et porteurs de noms de

lieux ou territoires comme « le chabichou du Poitou », « le carré du Poitou », le Mothais » et ... même « le Sainte Maure » qui par contre n'est pas un fromage de Charentes-Poitou.

Exemples d'étiquettes des fromages de l'entreprise Poitou Chèvre :



Conclusion

Ces éléments iconographiques montrent comment les entreprises, notamment coopératives, ont communiqué depuis leur création sur l'origine géographique de leurs fromages pour en faire des marques commerciales.

Grâce à l'analyse des étiquettes de fromages de chèvre de Poitou-Charentes, nous avons pu constater que les entreprises coopératives ont revendiqué dès le départ leur ancrage au territoire par l'utilisation des noms de lieux régionaux. Au fil du temps, certains noms de lieux-dits ou de communes sont devenus de grandes marques commerciales de ces entreprises coopératives (comme Soignon, Bougon ou Saint Loup, etc).

Paradoxalement, ce recours à l'éponymie par les coopératives régionales pourrait en partie expliquer leur faible intérêt pour l'Appellation d'Origine Contrôlée. Seul, le Chabichou du Poitou l'a obtenu, et encore tardivement, en 1990. Les tyrosèmes apparaissent ici comme des symboles d'une territorialisation de la production de fromages de chèvre en Poitou-Charentes.

Inversement, les deux principales entreprises laitières sous statut privé de la région spécialisées dans la transformation du lait de chèvre, à savoir Lactalis basée à Riblaire sur la commune de Saint Varent (79) et Bongrain basée à Grand'Ouche sur la commune de Réparsac (16) ne semblent pas « rattachées » à ce territoire pour identifier leurs fromages. Les marques de fromage de chèvre de l'entreprise Lactalis sont à présent « Président » et « Chevretine » ; pour le groupe Bongrain, la marque la plus

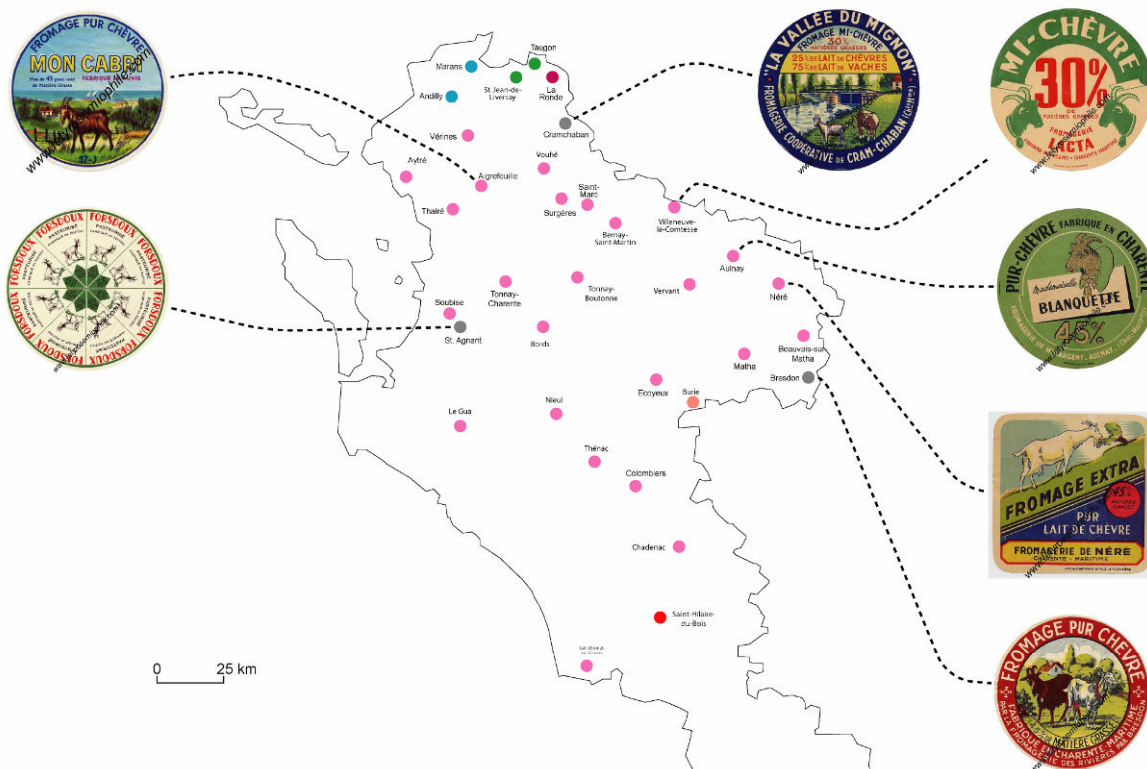
connue est celle du « Chavroux ». Ces laiteries n'identifient donc pas de territoire mais uniquement l'entreprise elle-même. Que le lait soit produit en France ou à l'international (Espagne et Pays-Bas notamment), les entreprises communiquent sur une marque pour commercialiser leurs produits. Cette stratégie ne territorialise pas notre économie caprine centrée initialement sur la zone du Poitou méridional. Nous pouvons lire dans cette explication, l'inscription d'une production agricole et agro-alimentaire dans une économie mondialisée.

Aujourd'hui, pour les éleveurs appartenant aux coopératives régionales, le constat d'une identification régionale devrait permettre une véritable stratégie d'ancrage de la production de fromages de chèvre au territoire régional. Pourtant, signe d'une mondialisation opérant dans tous les secteurs économique, la production caprine se délocalise progressivement, que ce soit les élevages ou même les entreprises, qui se retrouvent aujourd'hui présents dans plusieurs pays européens. Ainsi, les niveaux d'importations de lait de chèvre se sont développés avec le temps en provenance de pays voisins.

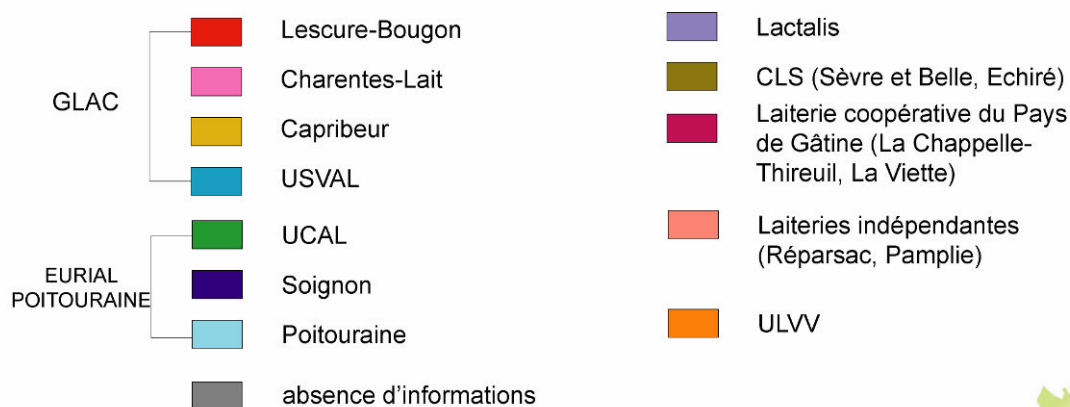
Que ce soit par l'éponymie ou par l'obtention d'AOC, il nous reste à souhaiter que les acteurs de la filière caprine régionale continuent d'inscrire le territoire et le savoir faire de ses Hommes au cœur du développement de la production du fromage de chèvre.

Annexe 1:

LAITIÈRES, FROMAGES DE CHEVRES, LIEUX ET PAYS EN CHARENTE-MARITIME Première moitié du XXe siècle



Descendance généalogique des laitières anciennes et pérennes:

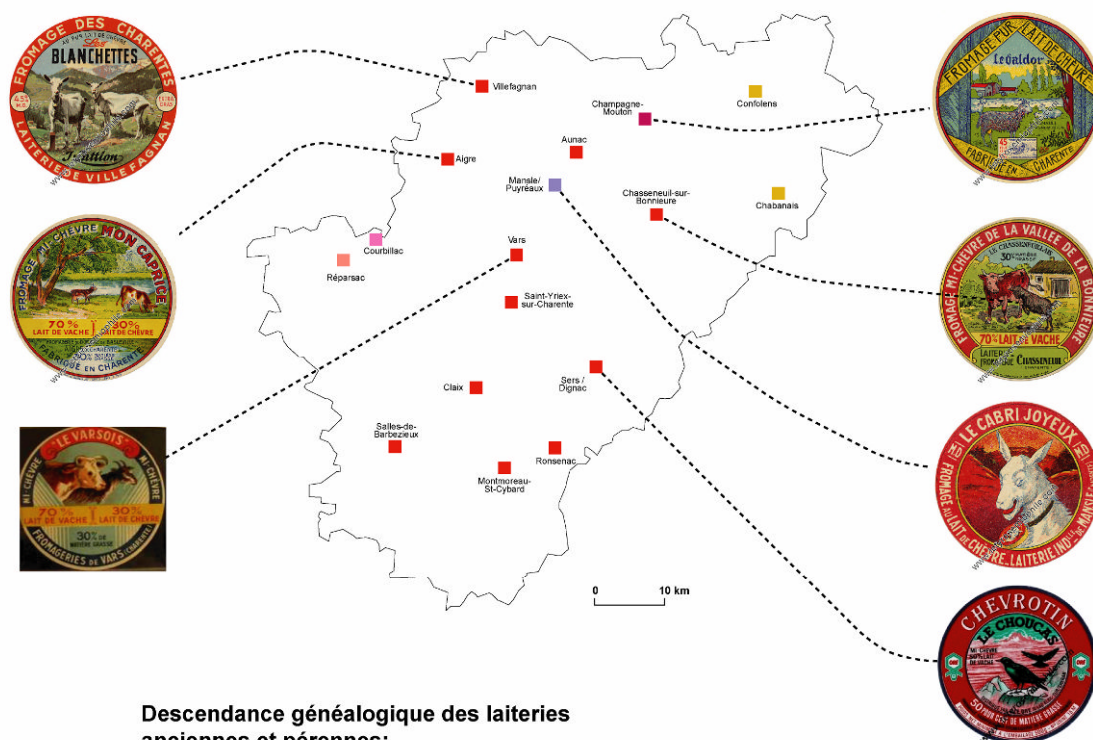


Source : Géosignal, mémoire des acteurs, tyrosémiophile.com
 Recherche : F. Jénot, Ph. Montazeau, Ph. Desmaison
 C. & R. : Ph. Desmaison















Annexe 2 :

LAITIÈRES, FROMAGES DE CHEVRES, LIEUX ET PAYS EN CHARENTE Première moitié du XXe siècle



Descendance généalogique des laitières anciennes et pérennes:

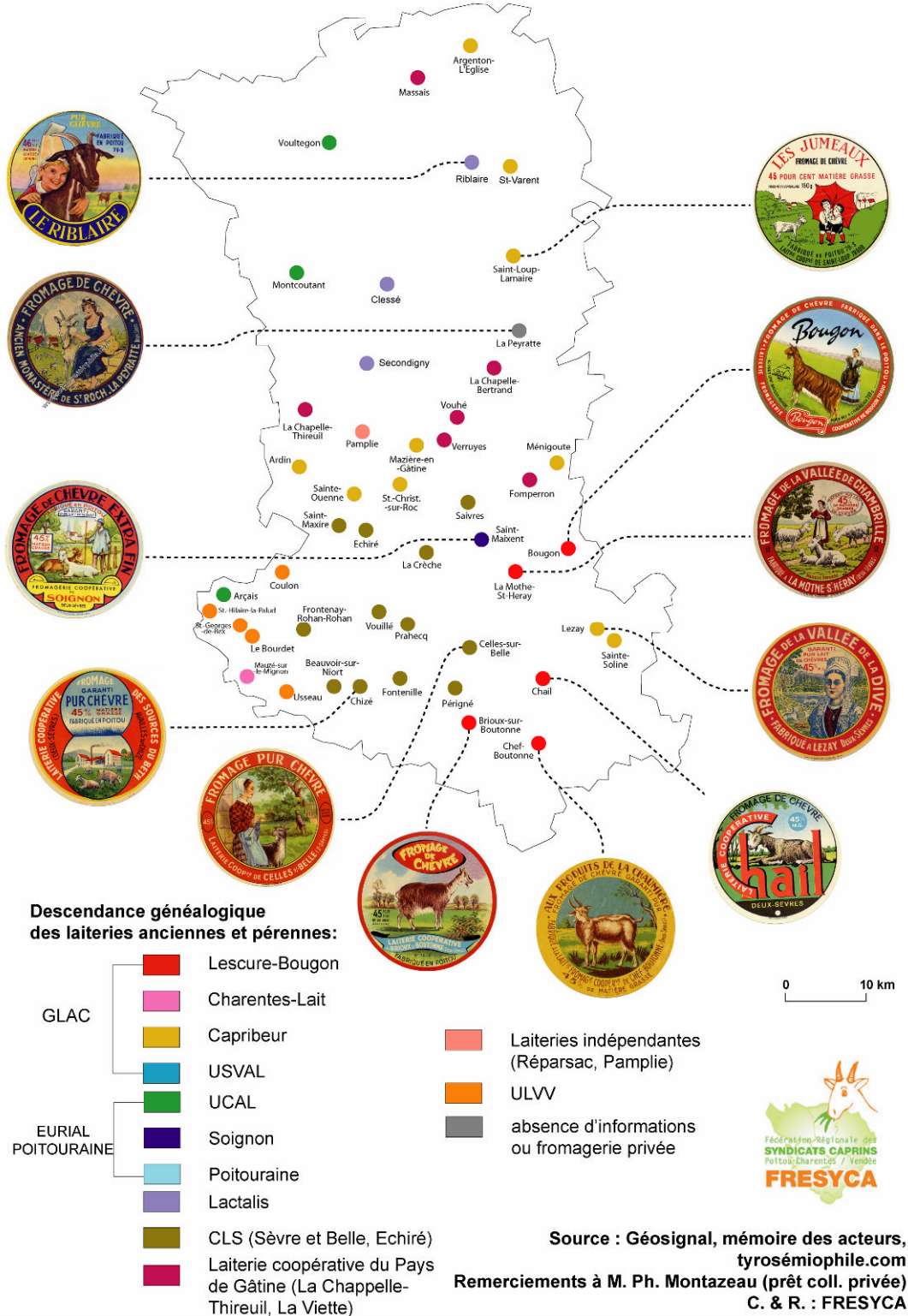
GLAC		Lescure Bougon		Lactalis
		Charentes-Lait		CLS (Sèvre et Belle, Echiré)
		Capribeur		Laiterie coopérative du Pays de Gâtine (La Chappelle-Thireuil, La Viette)
		USVAL		Laiteries indépendantes (Réparsac, Pamplie)
EURIAL POITOURAINE		UCAL		ULVV
		Soignon		
		Poitouraine		

Source : Géosignal, mémoire des acteurs, tyrosémiophile.com
 Recherche : F. Jénot, Ph. Montazeau, Ph. Desmaison
 C. & R. : Ph. Desmaison



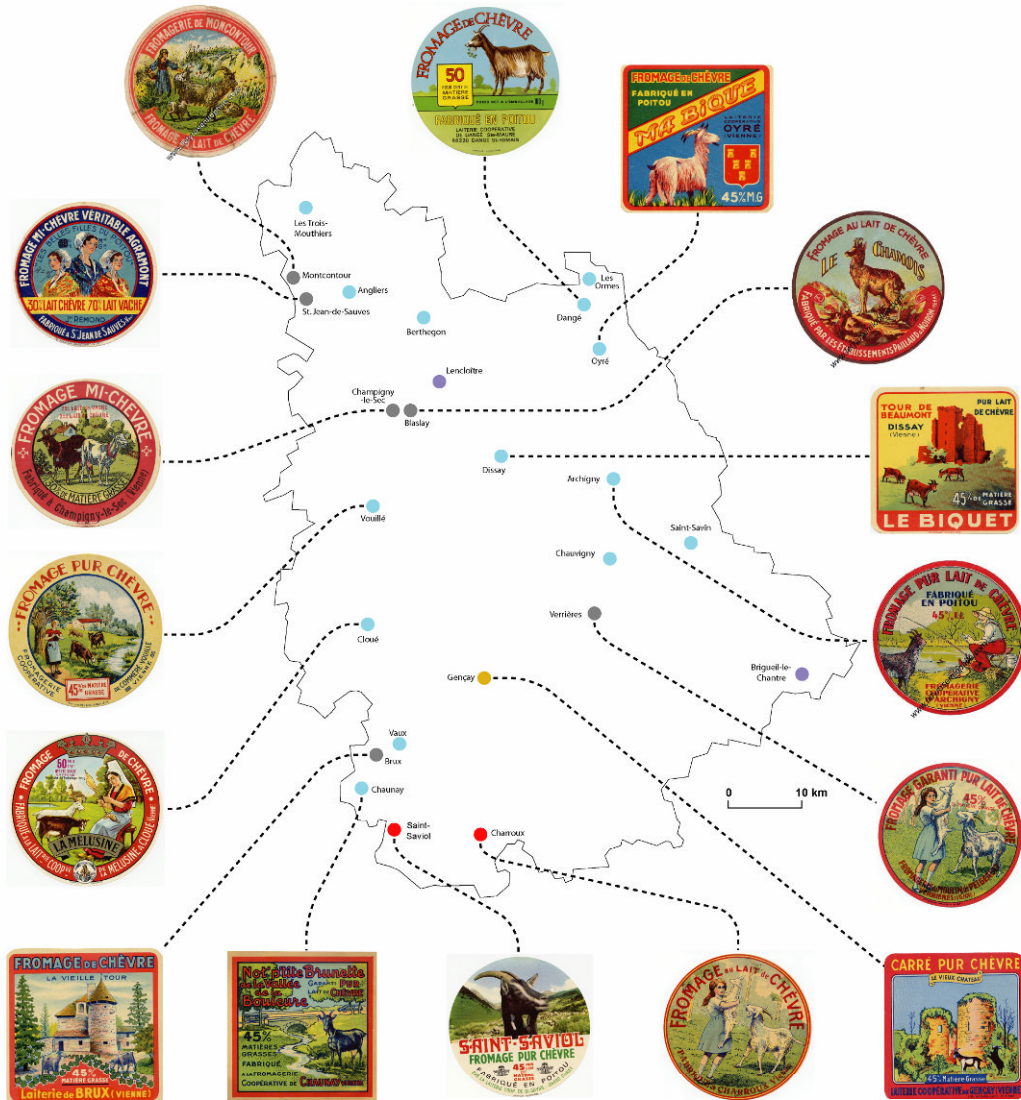
Annexe 3:

LIEUX, LAITERIES ET FROMAGES DE CHEVRES Deux-Sèvres, 1900-1960

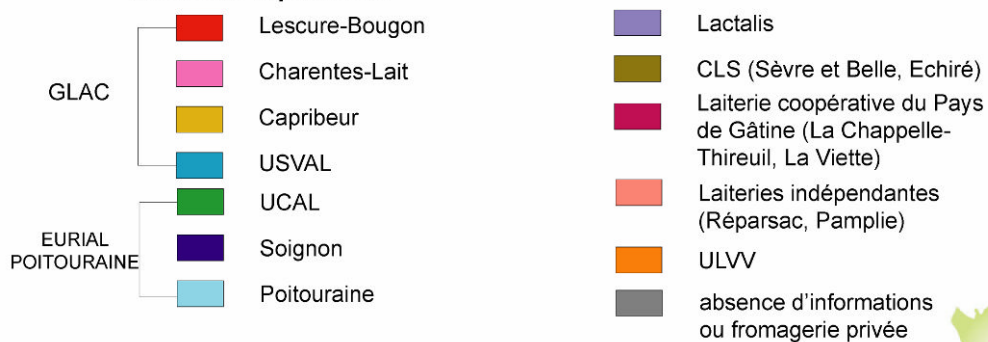


Annexe 4 :

LAITIERIES, FROMAGES PUR-CHEVRES ET MI-CHEVRES, LIEUX ET PAYS Vienne, première moitié du XXe siècle



Descendance généalogique des laiteries anciennes et pérennes:



Source : Géosignal, mémoire des acteurs, tyrosémiophile.com
Remerciements à M. Ph. Montazeau (prêt coll. privée)
C. & R. : FRESYCA



LES OBSTACLES AU PÂTURAGE DES TROUPEAUX BÉDOUINS DANS LES FORÊTS DU CENTRE D'ISRAËL

S.-Y. LANDAU ⁽¹⁾, A. ABU-RABIA ⁽²⁾, D. EVLAGON ⁽³⁾, S. ABU-SIAM ⁽⁴⁾

Résumé: Les Bédouins du Néguev restent attachés à leur culture pastorale et 3.000 familles élèvent des petits ruminants. Le cheptel Bédouin compte de 180.000 à 200.000 têtes. L'office national des forêts (KKL) a pris la décision stratégique d'utiliser le pâturage des moutons comme outil principal pour la prévention des feux de forêt et ouvre toutes les forêts du Sud et du Centre d'Israël au pâturage saisonnier. Pourtant, malgré le manque de pâturages, les Bédouins n'utilisent que les forêts du Sud et délaissent celles du Centre. Le KKL étant intéressé à la présence de troupeaux Bédouins dans le Centre d'Israël – montagnes de Judée - où le risque d'incendies est élevé, nous avons mené une enquête parmi 10 bergers Bédouins qui ont accepté de pâturer dans le Centre pour élucider les causes de la réticence des autres bergers. Tous les troupeaux provenaient de l'Est du Néguev (triangle Hura-Dimona-Arad). Les bergers nous ont confirmé qu'ils continuaient une relation traditionnelle entre leur région et les collines de Judée qui existait déjà avant la création de l'Etat d'Israël alors que les Bédouins des autres tribus ont une tradition de transhumance vers l'Ouest. Les brebis d l'Est du Néguev sont plus petites et résistantes et le pourcentage de chèvres y est traditionnellement plus élevé. Nous avons analysé en détail la logistique de cette transhumance. En particulier, la scolarisation des enfants de 6 à 16 ans ne leur permet pas de participer à la transhumance. Celle-ci est donc difficile pour des bergers monogames qui ne peuvent transhumer sans faire éclater le cadre familial (familles de 6 à 12 enfants). Nous avons évalué les coûts du pâturage saisonnier: transport du troupeau, voyages du site de pâturage au centre de la tribu, alimentation, eau, traitements vétérinaires, location du pâturage en forêt et des chaumes proches. Elever une brebis au pâturage coûte 100 Euros, comparés à 194 Euros en stabulation. Les postes d'alimentation et de transport sont les plus importants (74 et 15% du total). La logistique d'approvisionnement en eau est un point sensible. Les performances des troupeaux sont inférieures à la moyenne des troupeaux Bédouins. Ceci est dû aux pertes de prédation, d'empoisonnement (*Ferula communis* et chicorée sauvage), aux fièvres induites par les tiques, et aux pertes de performance dues aux vers intestinaux. Pour une partie des bergers, la transhumance est un des moyens permettant à la famille d'habiter au Centre du pays à bas prix et est associée à d'autres travaux dans l'agriculture et la sécurité (gardes de jour et de nuit). Nos recommandations au KKL ont porté principalement sur le transport, le suivi vétérinaire et technique et la logistique de l'eau.

Introduction

Des 65.000 Bédouins qui vivaient dans le Néguev avant 1948, 11.000 sont restés en Israël, mais leur population s'élève à présent à 170.000.

Les Bédouins n'avaient pas fait enregistrer la majorité de leurs terres à leur nom sous l'Empire ottoman en 1858, par peur de payer des impôts, puis par opposition à l'autorité britannique. Depuis sa création, l'Etat d'Israël a perpétué les traditions légales turque et britannique. Les Bédouins sont donc rentrés en conflit avec ce nouvel état sur la majorité des terres du Néguev. Une première loi en 1950 contre l'élevage extensif des chèvres a été renforcée en 1978 et un décret a interdit l'élevage caprin dans le Néguev en 1980. Le lecteur intéressé par l'histoire du troupeau Bédouin et le statut des terres du Néguev peut se référer à Perevolotsky et Landau (1992). Le point de vue des Bédouins sur le conflit relatif aux terres du Néguev est expliqué par Thabet (2006). Bien que nombreux soient les Bédouins sédentarisés et que la moitié d'entre eux soit urbanisée, ils ont gardé et même agrandi leurs troupeaux

(plus de 200.000 têtes). Le pâturage est libre seulement dans le Syiag, le triangle Beer-Sheva-Arad-Dimona, de 1.500 km² où la pluviosité de 100 et 200 mm/an ne permet de maintenir que 20.000 têtes. Au début, favorable à l'établissement de pâturages clôturés à l'usage des troupeaux Bédouins, le gouvernement a abandonné cette politique incapable de pourvoir aux besoins de tant de moutons et maintenant il favorise des plans d'intensification de l'élevage (meilleures conditions sanitaires, introduction du gène F de prolificité, meilleure technicité des éleveurs) mais de nombreux Bédouins ont continué à pratiquer la transhumance de printemps, surtout vers le Nord et l'Ouest du Néguev.

Une série d'incendies désastreux, en particulier à l'Ouest de Jérusalem a incité l'office des forêts (KKL) à inviter les éleveurs Bédouins à faire paître dans ces forêts. D'abord hésitante, cette politique a été confirmée après un suivi effectué dans le Néguev (Landau et al., 1999). Pour pouvoir préserver la productivité des sous-bois, les animaux sont introduits quand la biomasse herbacée est de 60-70 kg de MS et la croissance de l'herbe 3% par jour. Les troupeaux doivent être vaccinés contre la brucellose. La liste des troupeaux est tenue par la cellule Bédouine du Ministère de l'Agriculture. La densité de stockage dans chaque forêt dépend de sa biomasse initiale et de la taille du troupeau. Les troupeaux entrent dans les forêts en Mars. Au sortir des forêts (fin Juin), les troupeaux exploitent les chaumes à proximité des forêts. Si la couche herbacée est trop importante, les éleveurs peuvent faire paître jusqu'à

1) Department of Natural Resources and Agronomy, Institute of Plant Sciences, Agricultural Research Organization, Bet Dagan, 50250 Israel

2) Department of Middle-East Studies, The Ben-Gurion University of the Negev, Beer Sheva, Israel.

3) Keren Kayemet leIsrael, Eshtaol

4) The Bedouin Planning Authority, Gilat, Israel

fin Septembre. Cette politique a été un succès et a permis à près de 60.000 têtes de pâturer dans le Néguev. Avec les chaumes et le Syiag, les forêts offrent assez de pâturage à 100.000 têtes, la quantité maximale de têtes dans le Néguev selon Noy-Meir (1975). En 2008, le gouvernement a exigé des éleveurs Bédouins qui exploitent les forêts, de tenir des livres de compte et 2/3 de ces derniers ont refusé. Toutefois, les éleveurs semblent adopter les règles de transparence et de tenue de livres et reviennent peu à peu dans les forêts du Néguev.

Dans son analyse économique du pâturage Bédouin en forêt de Yatir, la plus grande (3.000 hectares) et la plus méridionale des forêts d'Israël, Rueff et al. (2004) ont calculé que le KKL gagne 30 euros par hectare de forêt pâturé par les Bédouins. Ce gain correspond à la dépense épargnée pour la prévention des incendies et la replantation après incendie. De plus, dans cette région frontalière, les Bédouins repoussent les incursions illégales de troupeaux palestiniens, et bénéficient de la distribution de bois de

chauffage et de la cueillette d'épices dans la forêt (Rueff, 2008).

Au contraire des forêts du Néguev qui sont très demandées, le KKL ne parvient pas à trouver des candidats au pâturage dans les forêts du Centre. Les coûts d'incendie y sont élevés (150.000 euros par an). Entre autres mesures d'encouragement, le pâturage y est gratuit et les chèvres y sont appréciées. D'un nombre record de 17.400 petits ruminants dans ces forêts, ce nombre était tombé à 12.000 en 2006 et a plongé à 2.500 en 2007, suite à l'exigence de tenir des livres de compte. Pourtant, près de 44.000 petits ruminants, surtout des chèvres, pourraient y paître, selon la méthode publiée récemment par Evlagon et al. (2010).

Le but de notre enquête a été de comprendre pourquoi, malgré le manque de surfaces pâturables dans le Néguev, les éleveurs Bédouins sont réticents à transhummer vers les forêts du Centre d'Israël.

Méthodologie

Notre enquête a coïncidé avec la décision du gouvernement d'Israël d'exiger des Bédouins de tenir des livres de comptes, avec, pour résultat, l'abandon du pâturage en forêt par la plupart des bergers. Nous avons donc enquêté chez les 10 bergers qui sont restés. L'enquête a été menée en arabe, à partir d'un questionnaire préparé à l'avance par l'équipe. Aref Abu Rabia a mené l'enquête, mais les autres groupes de l'équipe comprenaient et affinaient les questions qui portaient sur tous les éléments qui déterminent la décision de transhummer ou non: 1. le

troupeau: économie (alimentation, sanitaire, valeur du pâturage), logistique (transports), performances; 2. la famille (habitation, scolarisation); 3. la bureaucratie, relations avec le KKL et la population rencontrée au cours de la transhumance. Nous avons vérifié la taille des troupeaux d'après les contrats de location du pâturage (KKL) et la quantité d'eau utilisée. Pour les questions d'alimentation, nous nous sommes basés sur les fourrages et concentrés achetés sur 2 ans, 2008 et 2009.

Résultats

Les hommes, la transhumance et le fonctionnement familial

Les bergers étaient âgés de 56 ± 6 (SD) ans. Sans exception, ils venaient d'une zone délimitée par Hura (au Nord), Dimona (au Sud) et Arad (à l'Est), c'est-à-dire de l'Est, la partie la plus montagneuse et difficile du territoire occupé par les Bédouins. Ils avaient 8.9 ± 2.0 enfants. Parmi les 10 bergers seulement 4 étaient monogames.

Dans chaque camp de transhumance, nous avons trouvé la femme du berger. Dans le cas de bergers bigames, c'était parfois la femme la plus jeune, parfois la première femme. Dans ce cas, l'autre femme restait dans la tribu avec les enfants scolarisés (6-16 ans, obligatoire). Pendant la période de traite, les femmes des frères du berger (ou les siennes) assistaient à la traite et à la confection des fromages. Dans le cas de berger monogame, les enfants scolarisés restaient chez des proches. Neuf des 10 bergers ont déclaré la transhumance "bonne pour la culture

bédouine" mais seulement six d'entre eux la trouvent "bonne pour la famille" et bonne pour ceux des enfants qui ont plus de 5 ans, c'est-à-dire que les plus de 5 ans souffrent moins de la séparation provisoire de la cellule familiale.

Chez 3 familles de bergers, nous avons trouvé que le troupeau n'était qu'une des activités: les grands enfants sont gardés de nuit, etc... et le campement leur permet d'habiter à peu de frais dans le Centre où les possibilités d'emploi sont plus élevées que dans le Néguev. Chez 9 sur 10 familles, au moins un adolescent a déclaré vouloir continuer l'activité pastorale.

Les troupeaux et leur emploi du temps

Les troupeaux comprenaient au total 2.095 brebis et 286 chèvres (Fig. 1), de 100 à plus de 500 têtes par troupeau (Fig. 1).

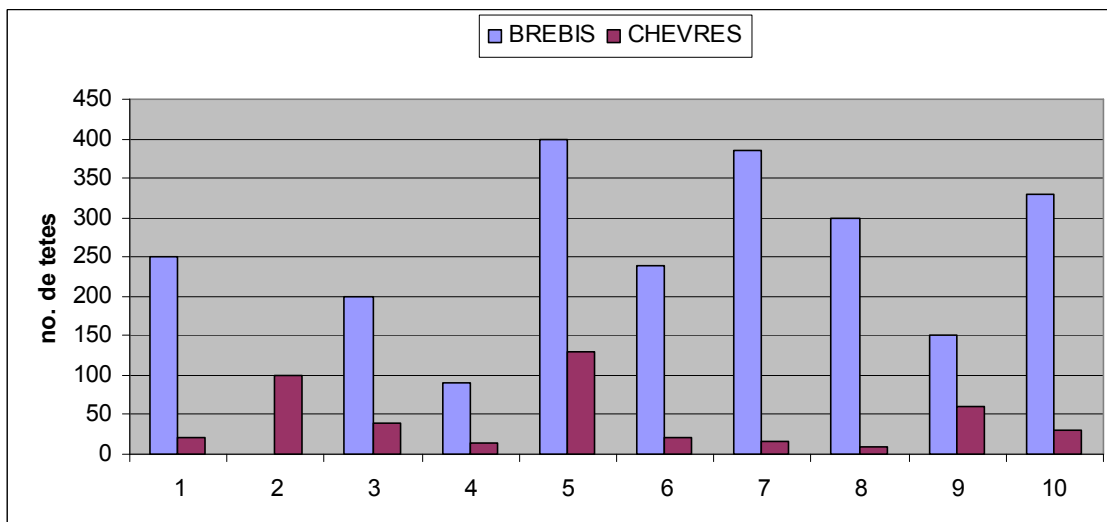


Fig. 1: Composition des troupeaux de l'enquête.

Chèvres et moutons étaient menés ensemble à l'exception d'un des troupeaux (no. 2) composé uniquement de chèvres et d'un autre (no. 5) ou ils étaient menés

séparément. Les troupeaux ont passé en moyenne plus de 7 mois dans les forêts, la plupart des éleveurs ont loué des chaumes, mais pas les éleveurs de chèvres.

Table 1: Temps passé (jours) dans la tribu (Néguev), sur les chaumes ou dans la forêt en 2008 et 2009 (730 jours)

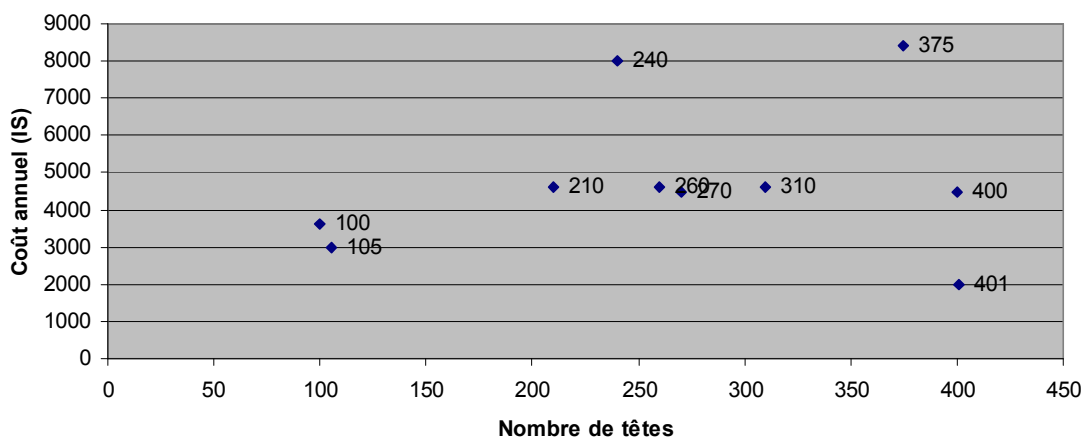
		NEGUEV	CHAUMES	FORÊT
moutons	moyenne	215	55	460
n=8	min.	183	0	345
	max.	385	121	547
chèvres		151	0	579
n=2		238	0	492

Economie

Transports: Les transports comportent le transport des animaux du Néguev au centre, mais il nous est apparu qu'au moins 2 voyages (aller-retour) par semaine relient le lieu de transhumance à celui de la tribu. Quand la famille inclut des enfants scolarisés, ces derniers passent toutes leurs fins de semaine avec la famille réunie au lieu de

transhumance. Le berger les visite toujours au moins une fois en semaine; à ces occasions, les agneaux sevrés sont ramenés dans le Néguev et les aliments (orge, son, etc...) sont véhiculés vers le camp de transhumance. Le coût des transports par tête est fortement corrélé à la taille du troupeau (Fig. 2).

a)



b)

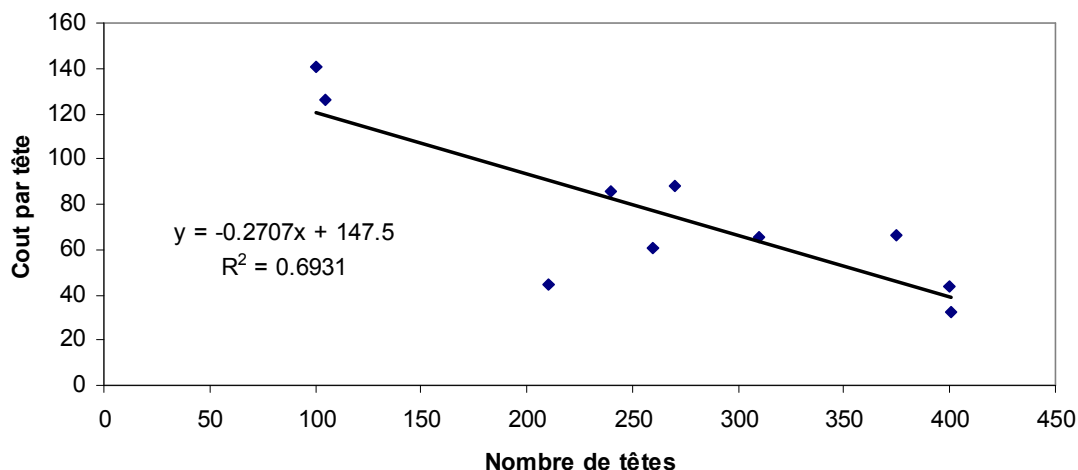


Fig. 2: Le coût annuel des transports (1 euro=5 IS) pour le troupeau (a), ou par tête (b).

Aliments et eau. Les animaux au pâturage sont fortement complémentés: orge, son, paille et foin de blé pour les adultes, et concentrés du commerce pour les jeunes qui sont tous engraisés intensivement. Les quantités supplémentaires sont, en moyenne, 157 kg de foin, 74 kg de paille, et au total, 441 kg d'aliment (entre 250 et 565 kg/tête): ce qui a coûté 376 IS (entre 174 et 574 IS, 1 euro = 5 IS). Le supplément par tête a varié entre les troupeaux, mais pas en fonction de la taille du troupeau (Fig. 3). L'eau est achetée en général aux agriculteurs voisins et rarement au KKL, ce qui accroît la dépendance de 6/10 Bédouins vis-à-vis de ces personnes et tous préféreraient que le KKL leur fournisse la vente de l'eau. Le coût est de 8.8 IS par tête et par an (dans une fourchette de 4 à 24 IS (Fig. 4).

Chaumes et pâturage en forêt: Les bergers ont loué en moyenne 5.6 hectares de chaumes pour 100 têtes (2.3 IS/ha). Le coût du pâturage en forêt a été de 1.3

IS/mouton et par mois et 0.3 IS/chèvre/mois, basé sur l'hypothèse que les chèvres consomment essentiellement des ligneux et les moutons, de l'herbe.

Frais vétérinaires: Hors les vaccinations obligatoires (brucellose) ou de routine (entéro-toxémie), sur les 10 répondants, 3 ont traité leurs animaux contre les strongles, 2 contre les ectoparasites. Aucun n'avait de contact de routine avec un vétérinaire. Certains problèmes vétérinaires (empoisonnement par férulisme, empoisonnement à la chicorée sauvage), les aléas climatiques (froid et vent), la prédation (chacals) et les fièvres transmises par les tiques affectent la production: 0.68 agneau ou chevreau sevré par mère et par an (0.54-0.78 agneau; 0.60-0.75 chevreau), comparés à 0.85, la moyenne des troupeaux Bédouins extensifs et pâturant dans le Néguev occidental (Landau et Perevolotsky, 1992).

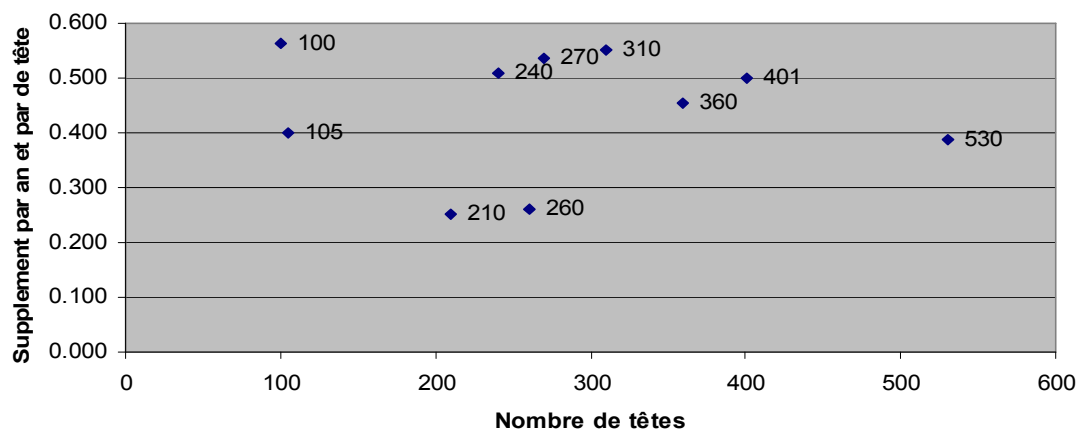


Fig. 3: Suppléments utilisés (tonne/tête/an) et taille du troupeau

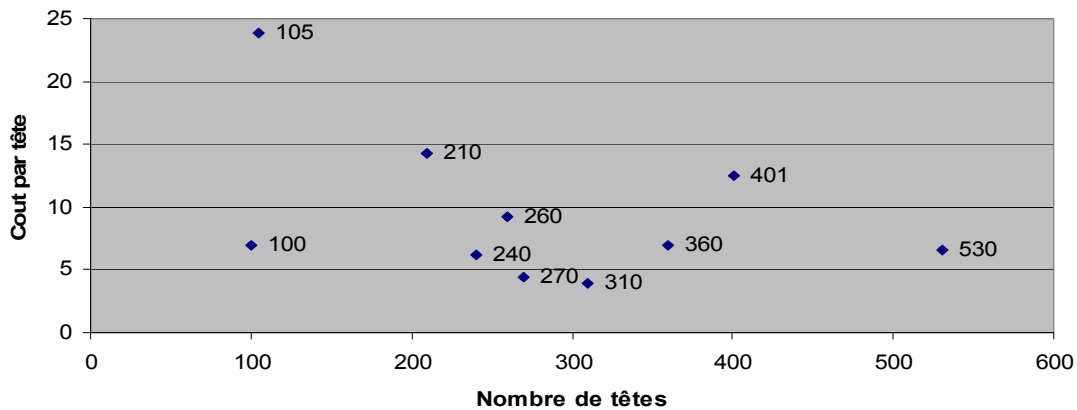


Fig. 4: Coût de l'eau par tête (1 euro=5 IS).

Importance des postes de dépense: au total, transports 15% des coûts de troupeaux en transhumance, l'alimentation (supplément) a représenté 74% et les autres postes représentaient 2-4% (Fig. 5).

■ ALIMENT ■ TRANSPORT □ CHAUMES □ SANTE ■ FORET ■ EAU

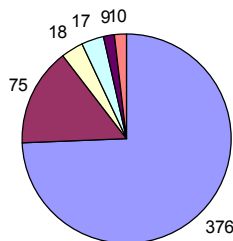


Fig. 5: La répartition des différents postes de dépense (total, 505 IS/tête/an).

Bureaucratie et relations humaines

Presque tous les bergers ont été satisfaits du service de vaccination précédant le pâturage, tous étaient satisfaits de leur relations avec les forestiers, 7/10 étaient satisfaits de la qualité du pâturage. Sur 10 bergers, 4 décrivent leurs relations avec les promeneurs comme chaleureuses et désireraient avoir un drapeau du KKL près

de leur campement et un signal d'explication de leur contribution écologique. Mais certains conseils locaux sont particulièrement hostiles aux Bédouins (allégations de vols, etc...). Seulement 5/10 bergers étaient satisfaits de la bureaucratie responsable du pâturage.

Discussion

Nous avons été surpris par la provenance de tous les bergers, venant de la zone la plus déshéritée du Néguev. Les plus âgés des bergers nous ont expliqué que déjà avant la création de l'Etat d'Israël, ils transhumaient avec leurs parents dans les collines à l'Est de Jérusalem. Nous n'avons pas retrouvé de rapport sur les trajets de transhumance des différentes tribus Bédouines du Néguev. Toutefois, le cheptel des tribus qui habitent l'est (Arad) et le Centre du Néguev (Dimona) diffère de celui du Nord: les brebis sont plus petites, la proportion de chèvres y est plus élevée. Les Bédouins du Nord sont ciblés par les programmes d'intensification et leurs animaux s'alourdissent. Ils nous ont confirmé cette différence et déclaré qu'il faudrait au minimum 3 ans pour habituer leurs troupeaux à pâturer dans le Centre. Il semble donc que la réserve de bergers que recherche le KKL consiste en une population d'éleveurs de chèvres de l'Est du Néguev.

Les officiels du KKL pensaient qu'abolir le coût du pâturage encouragerait les Bédouins à venir paître dans

le Centre. Mais notre enquête montre que cela ne représente que 2% des dépenses. Nos résultats ont persuadé KKL qu'une participation aux frais de transport aurait plus de poids.

Les bergers nous ont détaillé une liste de problèmes techniques dont la solution est connue: on peut éradiquer localement la grande fêrule avant la saison du pâturage et traiter les brebis préventivement à la vitamine K pour éviter les empoisonnements. On peut réchauffer au gaz l'abri des jeunes animaux par jour de grand-froid. On peut pourvoir à un service vétérinaire de routine. Tous ces services inciteraient les bergers à venir paître dans les forêts du Centre.

Mais notre étude montre surtout que cette transhumance, facile il y a 50 ans, devient très difficile de nos jours. Pour permettre la scolarisation des enfants, la famille est scindée, ce qui a peut-être un impact sur le développement des enfants. La transhumance est facilitée

par le bigamisme, une pratique qu'on ne voudrait pas encourager.

Il existe pourtant des points positifs: dans chaque famille, des jeunes veulent continuer le métier de berger.

Plus éduqués que leurs parents, ils sauront peut-être mettre au point un système de contrats avec le KKL, tels ceux qui existent en Europe du Sud, pour perpétuer le rôle écologique des troupeaux dans les forêts.

Bibliographie

- Abu-Ras, T. (2006). Land disputes in Israel: the case of the Bedouins of the Naqab. <http://www.adalah.org/newsletter/eng/apr06/ar2.pdf>, accessed, 10 Oct. 2010
- Evlagon, D., Kommisarchik, S., Glasser, T. Hadar, L., Seligman, N.G. (2010) [How much browse is available for goats that graze Mediterranean woodlands? doi:10.1016/j.smallrumres.2010.07.008](https://doi.org/10.1016/j.smallrumres.2010.07.008) (in press)
- Landau, S., Harel, Y., Barkai, D., Yonatan, R. (1999). Monitoring grazing management in JNF afforested areas in Southern Israel JNF Pub. (Gilat, Israel, in Hebrew; also translated into English by JNF)
- Landau, S. and Perevolotsky, A. (1992). L'adoption d'innovations techniques par les bergers bédouins dans le cadre d'une opération de sédentarisation et d'intensification de l'élevage ovin du désert du Néguev. INRA-SAD and CIRAD-IMVT joint symposium, Toulouse, France, 7 July 1990
- Noy-Meir, I. (1975). Primary and secondary production in sedentary and nomadic grazing systems in the semi-arid region: analysis and modeling. Research report to the Ford foundation.
- Perevolotsky, A., Landau, S. (1992). Grazing rights in the promised land: historical and ecological perspectives of pastoral land tenure in Israel. In: *Terres collectives et domaniales en Méditerranée: Législation, modes d'utilisation par les animaux et perspectives* (A. Bourbouze and R. Rubino, eds.), pp. 119-135. FAO. Ars grafica pub., Villa d'Agri (Italy).
- Rueff, H. (2003). Forest Fire Control and Bedouin Pastoralism in Israel's Afforested Drylands: a Cost Benefit Analysis. *Nomadic Peoples* 8, 113-137.



Photo N° 1: Réunion de formation de bédouins par les agents du développement



Photo N° 2: Dromadaires au pâturage



Photo N° 3: Tonte des moutons.

L'ÉLEVAGE CAPRIN BIOLOGIQUE: ATOUTS ET CONTRAINTES DE LA RÉGLEMENTATION

Mariane MONOD ⁽¹⁾

Résumé – Après avoir rappelé l'importance de l'agriculture biologique en France et dans le monde, l'auteur présente la réglementation européenne relative à la production biologique et à l'étiquetage des produits biologiques en général. La manière dont les principes généraux, aussi bien pour la conduite des troupeaux que pour la transformation des produits, s'applique à l'élevage caprin, est ensuite envisagée. Concernant ces derniers, on note que, pour être étiquetés "biologiques", ils doivent avoir été contrôlés à tous les stades de production, préparation et distribution. L'ensemble garantit un système cohérent, intégrant les meilleures pratiques environnementales, le bien-être des animaux et des produits totalement naturels.

Part de la bio dans la production caprine française

Fin 2007, plus de 32 millions d'hectares étaient certifiés "agriculture biologique" dans le monde, pour 1,2 millions d'exploitations. Dans l'UE, ce sont 7,2 millions d'ha qui sont certifiés pour 188 000 exploitations, ce qui représente 3,9 % de la SAU. L'augmentation annuelle des surfaces est globalement de 5 % par an avec de grosses disparités selon les Etats: + 33 % en 2008 en Espagne en 1 an et + 171 % de 2001 à 2008, + 4,4 % en Allemagne en 2008 et + 44 % de 2001 à 2008. La part des surfaces en bio dans la SAU varie de moins de 1 % à Chypre et Malte à plus de 13 % en Autriche.

La France, avec 677 513 ha en bio en 2009, est au 5^o rang dans l'UE en surfaces mais au 2^{ème} rang en proportion de la SAU avec, à peine ,2,5 % (3 % prévu pour fin 2010).

Les surfaces fourragères représentaient en 2008

plus de 60 % des surfaces bio en France, les SCOP, 21 %. La part des productions animales en bio en 2008 varie fortement selon les espèces: 0,4 % du cheptel de truies reproductrices, 1,6 % des vaches laitières 4,5 % des poulets de chair et 2,5 % des chèvres.

Pour 2009, sur un total de 902 717 chèvres, 23 937 sont détenues dans 450 élevages biologiques, soit 53 chèvres en moyenne par exploitation. L'augmentation globale des effectifs en France a été de 4,9 % en 2009, par rapport à 2008 et de 13,9 % pour les chèvres en bio.

Selon l'enquête laitière SSP, 591 000 l de lait bio de chèvre ont été collectés en 2008 (hors vente directe), 25 tonnes transformées en fromages frais, 86 tonnes transformées en autres fromages de chèvre (hors vente directe) (2).

La réglementation européenne relative à la production biologique et à l'étiquetage des produits biologiques - généralités

Depuis le 1^{er} janvier 2009, une nouvelle réglementation européenne totalement harmonisée a remplacé la réglementation de 1991 et les cahiers des charges nationaux:

- Règlement du Conseil (CE) n° 834/2007 modifié: règlement cadre fixant les objectifs, les principes, les règles générales et des critères pour les intrants utilisables en bio. Il concerne la production, la transformation, les contrôles, l'étiquetage et les importations.
- Règlement de la Commission (CE) n° 889/2008

modifié: règlement d'application avec dispositions techniques détaillées selon les productions et les opérations, complété par des annexes pour les intrants (fertilisants, pesticides, aliments des animaux, ingrédients alimentaires,...), pour les conditions d'élevage, le logo de production biologique, les documents justificatifs.

- Règlement de la Commission (CE) n° 1235/2008 modifié: règlement d'application pour l'importation de produits biologiques.

La réglementation appliquée aux élevages caprins biologiques

Les principes généraux de l'agriculture biologique s'appliquent aux élevages caprins: gestion agricole durable et globale, respect des équilibres naturels et de la

biodiversité, utilisation des ressources naturelles internes à l'exploitation, lien et équilibre entre le sol, les plantes et les animaux, réduction des intrants extérieurs, normes élevées de bien-être animal répondant aux besoins comportementaux des animaux, production de produits agricoles et de denrées alimentaires de qualité, respectant l'environnement, la santé humaine, la santé des végétaux et des animaux, obtenus par des procédés et des substances naturels et répondant à la demande et à la confiance des

1) Secrétaire-Trésorier de la Société d'ethnozootechnie – 4 rue Pierre Brossolette, 92 300 LEVALLOIS-PERRET.

2) *L'agriculture biologique, chiffres clés.*
www.agencebio.org

consommateurs.

A tous les stades de la production et de la transformation, les OGM et les produits obtenus à partir ou

par des OGM sont interdits. De même, sont interdits l'utilisation de rayonnements ionisants, ainsi que des produits issus de la chimie de synthèse.

Règles de production des végétaux pour l'alimentation des animaux:

L'ensemble des surfaces servant à l'alimentation des animaux bio doit être conduit en bio. Sont à privilégier, l'utilisation de ressources renouvelables et le recyclage des sous produits et des déchets végétaux et animaux pour le maintien et l'amélioration de la fertilité des sols.

Le système de gestion de la production végétale biologique est basé sur la gestion de la fertilité des sols par les ressources internes, le choix d'espèces et de variétés adaptées et résistantes, la rotation pluriannuelle des cultures, le recyclage des matières organiques et des techniques

culturelles ou des procédés thermiques pour la maîtrise des adventices.

Des engrais, des amendements du sol et des produits phytopharmaceutiques ne devraient être utilisés que s'ils sont compatibles avec les objectifs et les principes de la production biologique. Ne sont autorisés que ceux inscrits aux annexes du règlement dans les conditions et pour les usages indiqués. Seuls, les engrais azotés organiques et peu solubles peuvent être utilisés, les effluents d'élevages industriels sont interdits.

Règles d'élevage applicables aux caprins:

Les animaux bio naissent et sont élevés dans des exploitations *bio*. Des reproducteurs *non bio* peuvent être introduits si des bio ne sont pas disponibles, sous conditions d'âge et de durée de conversion (6 mois pour les caprins), selon des pourcentages définis.

Les races, de préférence autochtones, sont choisies et sélectionnées pour leur capacité d'adaptation aux conditions locales, leur vitalité et leur résistance aux maladies.

Tous les animaux de l'exploitation sont conduits en bio, il est toutefois possible d'avoir des animaux non bio, d'une autre espèce, à condition que bâtiments, parcours, aliments, etc., soient parfaitement séparés.

Les animaux doivent avoir un accès permanent à des espaces de plein air: pâturages pour brouter et aire d'exercice extérieure. La densité maximale de chèvres par ha de terres agricoles et par an est fixée à 13,3, soit l'équivalent d'une production de 170 Kg d'azote/ha/an.

Les bâtiments doivent offrir une aération et un éclairage naturel abondants. La densité garantit le bien-être et l'expression des besoins comportementaux des animaux. Chaque adulte dispose, au minimum, de 1,5 m² à l'intérieur et de 2,5 m² sur l'aire d'exercice extérieure; chaque chevreau, respectivement de 0,35 et 0,5 m². Le sol des bâtiments doit être en dur et pourvu d'une aire de couchage propre, sèche et recouverte de litière. D'éventuelles surfaces en caillebotis ne peuvent couvrir que 50 % au maximum du bâtiment.

L'attache ou l'isolement sont interdits sauf pour des périodes limitées et justifiées (ex. soins vétérinaires). Toute souffrance, mutilation, transport, etc. doivent être réduits au minimum. L'écornage ne peut être systématique, il peut être autorisé par l'organisme de contrôle sur

demande justifiée de l'éleveur (par ex. pour raison de sécurité), et ne peut être pratiqué que sur de très jeunes animaux.

La reproduction est naturelle ou par insémination artificielle, mais sans traitement hormonal. Clonage et transfert d'embryons sont interdits.

L'alimentation se fait à 100 % avec des aliments biologiques (ou en conversion, pour partie) dont plus de 50 % avec les aliments produits sur la ferme et constituée, pour au moins 60 %, par des fourrages grossiers. Des dispositions particulières sont prévues pour l'alimentation et la traçabilité pendant les périodes de transhumance. Des aliments non végétaux (minéraux, additifs) ne peuvent être utilisés que s'ils ont été autorisés et selon les conditions prévues aux annexes du règlement. Facteurs de croissance et acides aminés de synthèse sont interdits. Les chevreaux sont nourris au lait maternel (ou naturel bio) pendant au moins 45 jours.

La prévention des maladies est basée sur le choix des races, la bonne gestion des animaux, la qualité de leur alimentation et l'exercice en plein air, de faibles densités d'élevage, de bonnes conditions d'hygiène et de logement.

En cas de maladie, toute souffrance doit être évitée et les médecines alternatives (phytothérapie, homéopathie, vaccins,...) sont à privilégier. En cas de nécessité, il peut être fait appel à des antibiotiques ou à des médicaments vétérinaires allopathiques chimiques de synthèse, mais un au plus pour les chevreaux et trois par an au plus pour les adultes; les temps d'attente légale sont doublés.

Seuls sont autorisés pour le nettoyage et la désinfection des bâtiments et installations d'élevage et de traite, les produits inscrits au règlement.

La réglementation appliquée à la transformation des produits (lait, fromages, viande) caprins biologiques.

La préparation de denrées alimentaires *bio* est séparée dans l'espace ou dans le temps des denrées *non bio*.

La denrée est fabriquée principalement d'ingrédients d'origine agricole, hors eau et sel. Seuls peuvent être utilisés, si cela est indispensable, les additifs,

auxiliaires technologiques, microorganismes, enzymes, etc., s'ils ont été autorisés pour l'usage et la denrée considérée. Par exemple, les cendres (E 153) sont autorisées pour les fromages de chèvre, mais pas l'annatto ou rocou (E 1060 b), pas le lysozyme (E 1105), ni aucun antibiotique de surface

des fromages.

Le recours à des substances ou des techniques qui permettraient de rétablir des propriétés perdues lors de la fabrication ou de corriger les effets de fautes lors de la transformation, est interdit.

Quels atouts, quelles contraintes pour l'éleveur, pour le transformateur, pour le consommateur?

Il ressort de l'ensemble des dispositions réglementaires, qui constituent la base minimale à respecter par tous les opérateurs en agrobiologie, un système d'élevage et de production de denrées complet et cohérent, garantissant les meilleures pratiques environnementales, le respect du bien-être et de l'éthologie animale, et la préparation de denrées alimentaires bien identifiées dont le mode de production exclut les OGM, les produits chimiques de synthèse, les antibiotiques ou les colorants.

L'obligation de pâturage et d'accès à l'extérieur des troupeaux a un impact fort sur la gestion de l'espace et des paysages, sur l'utilisation des ressources locales, cultivées ou sauvages, sur la préservation et l'amélioration de la biodiversité, souvent sur le choix de races locales et /ou en péril ou encore sur l'emploi en zones difficiles.

En élevage bio, les chèvres gardent leurs cornes, notamment en biodynamie, leur liberté de mouvement et de choix alimentaires. Leur intégrité corporelle conditionne les rapports au sein du troupeau. Leur comportement maternel d'allaitement des jeunes est respecté ainsi que les périodes naturelles de reproduction et la longévité est prioritaire par rapport à la productivité.

L'éleveur bio choisit ce mode de production qui

nécessite une très bonne technicité, une observation attentive du troupeau et des ressources afin de le maintenir en bonne santé, n'ayant pas la possibilité de recourir au "filet de secours" de la chimie de synthèse.

Le lait, les fromages, la viande ne peuvent être étiquetés "biologiques" et revêtus du logo européen (« euro feuille») ou du logo français "AB" (1) que si tout durant tous les stades de production, préparation et distribution a été soumis à contrôle et a satisfait aux exigences réglementaires.

Les résultats économiques (revenu de l'éleveur), du fait de la limitation des intrants et de la bonne valorisation des produits, sont généralement meilleurs en bio qu'en conventionnel, bien que la production par chèvre ou par hectare soit plus faible.

Le transformateur de lait de chèvre bio, qu'il soit fermier ou non, a des contraintes fortes en matière de séparation et de traçabilité des produits. L'impossibilité "*de corriger des fautes commises*" impose une bonne maîtrise de l'hygiène et du savoir-faire. La forte augmentation de la consommation (+ 10 % par an de 1999 à 2005, + 25 % en valeur en 2008), lui garantit un débouché rémunérateur, quel que soit le circuit de distribution: grandes surfaces, magasins spécialisés bio, artisans - commerçants ou vente directe.

L'obligation de contrôle, pour tous les opérateurs bio qui produisent, préparent, stockent, importent, exportent ou mettent en marché, représente un coût non négligeable, impose la connaissance et le respect de dispositions réglementaires complexes, la tenue d'une comptabilité matière et monétaire particulière, tout ceci conditionnant la crédibilité de ce mode de production et la confiance croissante des consommateurs dans les produits bio.

La richesse du lait en acides gras de la famille des oméga 3, par l'alimentation des chèvres constituée d'herbes et de feuilles pâturées, n'est certes pas le seul fait des élevages bio, mais elle est systématique en bio!

Cet article ne prétend pas être exhaustif, ni sur la réglementation bio appliquée aux caprins et à leurs produits, ni sur les atouts et contraintes pour les différents acteurs concernés. De nombreux sites peuvent être consultés avec profit:

www.agriculture.gouv.fr
www.inao.gouv.fr

1) "Euro feuille": Logo de production biologique de l'Union européenne, d'utilisation obligatoire sur toutes les denrées alimentaires préemballées (composées à 100 % ou au moins 95 % d'ingrédients d'origine agricole bio) européennes. D'usage facultatif sur les denrées alimentaires importées et sur les produits agricoles biologiques non préemballés. Doit être accompagné de l'origine des matières premières et du code de l'organisme certificateur:



Logo "AB": du ministère de l'alimentation, de l'agriculture et de la pêche, d'utilisation facultative sur les denrées alimentaires (composées à 100 % ou au moins 95 % d'ingrédients d'origine agricole bio) et les produits agricoles conformes soit à la réglementation européenne, soit aux cahiers des charges français de production biologique, quelle que soit l'origine géographique des matières premières.



www.agencebio.org
www.organic-farming.europa.eu
http://ec.europa.eu/agriculture/organic/home_fr
www.abiodoc.com

On pourrait conclure par les mots de Claude Béranger à la séance de l'Académie d'Agriculture de

France du 19 mai 2010, consacrée à l'agriculture biologique:

«Ces diverses caractéristiques, comme différents impacts positifs, peuvent évidemment se retrouver, plus ou moins dans les autres systèmes qualifiés de durables, mais l'AB les réunit souvent fortement dans une cohérence globale, reconnue et contrôlée».

MÉLANGES D'ETHNOZOOTECHNIE
OFFERTS A RAYMOND LAURANS

VARIA

LES BOVINS DE MONTAGNE DES CARPATES

Dr. Marcel MATIUTI ⁽¹⁾

Résumé: La *Mocanita* est une race installée dans les Montagnes Carpates dès l'antiquité et jusque dans les années 50. Aujourd'hui elle est représentée seulement par quelques centaines d'exemplaires en majorité métissés. De petite taille: environ. 100 cm et de 240-380 kg de poids vif, de différentes couleurs, avec un extérieur fin et harmonieux; elle a été aimée par la population humaine de la zone de montagne. Parfaitement adaptée au climat de cette région, résistante aux maladies, c'est une race qui fait partie de la culture des éleveurs des Montagnes Carpates.

Origine.

Dès l'antiquité deux races autochtones de bovins se sont partagé le territoire de la Roumanie: l'une des deux est la race dite des "Bovins de Montagne", autrefois très répandue dans toutes les Carpates mais aujourd'hui en voie de disparition. Des efforts sont faits actuellement pour identifier les derniers exemplaires pouvant appartenir à cette race. Ces bovins sont connus officiellement (particulièrement à partir des années 50), le plus souvent, sous le nom de "*Mocanita*", bien que les habitants des zones de montagne leur aient donnés d'autres noms. G. K. Constantinescu parle dans son livre de "*Bovins de Montagne*" d'après un travail allemand qui a été écrit avant la Première Guerre Mondiale par Sierban dans lequel sont décrits deux types de Bovins des Montagnes Carpates différents par l'extérieur: le Mokany et le Risca. Le nom de *Mocanita* a été donné, au début, aux "Bovins de Montagne" élevés dans la zone des Montagnes Apuseni, de la vallée de la rivière Aries où existe une population humaine appelée "Mocani". Dans les documents du début du XXème siècle sont décrits seulement les "*Bovins de Montagne*". Le nom de *Mocanita* apparaît dans les publications, plus tard, après les années 1950, quand les autorités de Bucarest l'ont proclamée "race".

De nombreux spécialistes se sont prononcés sur l'origine des "Bovins de Montagne". V. Gligor, en 1973, dans son traité "la Zootechnie de la Roumanie, vol. II", publié aux éditions de l'Académie Roumaine cite plusieurs opinions de nombreux chercheurs. Certains d'entre eux: Filip (1914), Cristea (1929) ont fait la description de deux types de "Bovins de Montagne", l'un existerait à l'extérieur des Carpates et un autre à l'intérieur des Carpates (en Transylvanie).

Dans son travail: "Le Banat des origines jusqu'en 1774", l'administrateur de la Maison d'Autriche pour le Banat, J.J. Ehrler, décrit pour la première fois les "Bovins de Montagne" de cette région comme différents, par leurs couleur et leurs petite taille, des bovins de la race Grise des Steppes.

D'après Radulovici (1926), dans la région du Banat, durant les 18-19e siècle, la majorité de la population bovine était représentée par la Grise des Steppes et les "Bovins de Montagne" (variété "Mocani"). Ces derniers avaient un poids corporel compris entre 170-230 kg et une production du lait de 1100-1200 kg. En Banat, la Grise des

Steppes a été élevée à coté des "Bovins de Montagne" de type Risca. La race Kuhland et la race Pinzgauer furent importés dans les zones de Caras et Severin. Le but de ces importations était, initialement, de lutter contre la contrebande de bovins en provenance des royaumes de Roumanie et de Serbie, parce que la robe des bovins importés, en particulier de la race de Berne, était tachetée rouge et blanc. Les avantages économiques et la couleur rouge très agréable à regarder, ont eu un effet positif en particulier sur les grands propriétaires terriens, qui ont alors commencé la sélection des animaux. A cause de ces importations, les "Bovins de Montagne" se sont trouvés, en Banat, seulement dans la zone des Montagnes Poiana Ruscai. Les bovins Gris des Steppes et les "Bovins de Montagne" ont seulement pu se maintenir au sud de la Roumanie parce que les bovins importés ne pouvaient pas s'adapter aux conditions d'entretien et d'alimentation plus difficile de cette région. Plus tard, après la Seconde Guerre Mondiale, dans cette région, les "Bovins de Montagnes" ont été croisés plus particulièrement avec les bovins de la race Brune de Maramures.

I. Csetko fait la distinction entre la Mokany et la Risca dans les pages de ses travaux (cités par Constantinescu). La Risca est un type différent de la *Mocanita*. Elle est plus petite, elle a un extérieur plus fin, avec une couleur spéciale "prune" ou "café au lait". La Risca a été emmenée, en Banat, de Bosnie. Elle est probablement similaire à la race Busha. Elle a été appréciée pour sa très bonne production de lait. Les descendants métissés de cette race peuvent être vus dans les Montagnes Poiana Ruscai.

G. K. Constantinescu -le fondateur de la zootechnie moderne en Roumanie- est la personne qui a fait des recherches sur les "Bovins de Montagne" avec le plus de passion. Dans un travail d'exception: "La vache Roumaine de Montagne" publié en 1927, il attire l'attention sur le fait que la littérature spécialisée sur la "vache de montagne" est très clairsemée. Les plus importantes études sont dues à Filip Manolescu et pour la cranéologie, à Cardas.

G. K. Constantinescu décrit pour la première fois exactement l'extérieur et les robes des "Bovins de Montagne". A son avis il existe au moins 4 types de "Bovins de Montagne" et probablement beaucoup d'autres types. Il a remarqué une chose encore valable aujourd'hui: les populations de montagne aiment les races d'animaux de chez elles et sont soucieuses de les maintenir en dépit des tendances des autorités à les déprécier.

1) Faculté de Médecine Vétérinaire, Calea Aradului 119, 300065 Timisoara, Roumanie; matiutimarcel@yahoo.com

D'après Filip ce sont les romains qui auraient amenés avec eux des bovins de type brachycéphales originaires des Alpes de Suisses, dits de la race d'Hérens (Eringer), de couleur rouge; chose contredite par un autre spécialiste: Antipa (fondateur du Musée de Science Naturelles de Bucarest) qui a dit que cette opinion était subjective.

Description.

On peut trouver une description de la "Race locale des Bovins de Montagne" dans un livre sur la Bucovine (une région historique située pour partie en Roumanie, pour partie en Ukraine) écrit par N. Odansky et publié en 1927 dans lequel il est dit qu'en 1860, dans la zone de Bucovine, il y n'avait que la Grise des Steppes et la "Race de Bovins de Montagne". Les premières importations en Bucovine de bovins de races modernes en provenance du centre de l'Europe commencent après 1860 grâce au conseiller culturel allemand de la région.

Odaisky (1927) décrit l'extérieur des "Bovins de Montagne" de Bucovine comme étant complètement noir, tacheté de noir à tête blanche, ou avec le dessin Pinzgau noir, rouge ou gris. Il dit qu'au 19ème siècle il existait des bovins "Hutzul" de couleur brun-gris dans la zone de montagne de Bucovine (d'après Boier, citation de Odaisky). Le dernier exemplaire de bovin Hutzul (formé dans la même zone que le cheval Hutzul) est décrit en 1927: tête longue et délicate, large front avec excavation dans la région des orbites, museau rose avec des taches noires, orbites proéminentes. Les cornes sont courtes et dirigées légèrement vers l'extérieur puis vers le haut et vers l'arrière.

Les autres types de "Bovins de Montagne" décrits par Odaisky (1927) sont: *la variété jaune claire*, plus petite que la Grise de Steppes, avec une bande foncée entourant le museau, le corps plus long et les cornes courtes; *le type noir*, intermédiaire entre les deux, avec la tête plus grande et plus large (similaire à celle de la Pinzgau), peut-être métis du type Grise de Steppes et de la race Pinzgau.

L'élevage des bovins dans cette zone était orienté vers la production de viande. En 1927 il n'y avait pas

Une autre opinion, différente de celle de Filip, appartient à Diaconu (citation de G. K. Constantinescu) qui soutient que les "*Bovins de Montagne*" ont été amenés par les Scythes en se référant à Hérodote qui mentionne et décrit des bovins à la robe rouge avec une bonne production de lait.

d'ateliers pour la transformation du lait.

Je me permets d'avancer l'hypothèse que les "Bovins de Montagne" des Carpates seraient apparentés aux bovins du nord du Caucase: variétés Daghestane, Abkhazienne, Tusine, Psavski dont la description est similaire. Tous les bovins "Caucasiens de Montagne" ont une hauteur au garrot approximative de 100 cm. Ce sont des bovins locaux, et leur formation n'est pas à attribuer à n'importe quelle race. Dans certaines régions de montagne ils se sont implantés avec la population ukrainienne de la rivière Cuban et se sont dispersés dans les hautes montagnes à l'altitude de 1500 m et plus. Ces bovins ont été croisés avec les bovins locaux, mais beaucoup ont gardé les caractéristiques de la Grise des Steppes: tête moyenne et assez large, cornes dirigées de côté et légèrement en avant, minces et pas trop grandes. Le reste de la description est identique à celle de la *Mocanita*. La couleur est uniformément noire, brune et rouge. Ces bovins sont entrés probablement dans les Montagnes Carpates avec les slaves, lors de leur migration vers les Balkans (Dobrohotov F., 1952).

Avant l'apparition de la photographie, les bovins locaux de la Roumanie ont été représentés dans les peintures de deux peintres roumains: Nicolae Grigorescu et Theodor Aman. Les peintures de Grigorescu représentent avec prédilection des plaines lumineuses avec de grands chariots de foin tirés par des bœufs appartenant à la race Grise des Steppes du type Moldave. Aman, quant à lui, recherche des vues inhabituelles où apparaissent des bœufs appartenant à la "Race de Bovins de Montagne" (G. K. Constantinescu, 1927).

Standard.

La "race de Montagne" est de petite taille (102-115 cm) avec un poids corporel de 237-380 kg. La tête est courte. Le front est large, excavé entre les orbites. Il existe des vaches qui ont la face avec des arcades orbitaires proéminentes et regardent de côté. La ligne osseuse entre les cornes (chignon) présente une proéminence. Les yeux sont caractéristiques, vifs, expressifs, un peu exophtalmiques et relativement grands. Au fond des arcades orbitaires on distingue une bordure de poils légèrement dépigmentée. Les cornes sont lisses, minces et ont différentes formes et directions. Le cou est mince et a beaucoup de plis sur les côtés latéraux. Le garrot est étroit et peu proéminent. Le dos et les lombes sont courts et droits. La croupe est oblique et étroite. La majorité des exemplaires ont la croupe plus haute que le garrot. La poitrine est étroite et le thorax assez profond. L'abdomen est bien développé. Les membres sont fins, secs, avec des articulations bien dessinées et des aplombs corrects. Le pis

est plus développé que chez la Grise des Steppes, avec des trayons réguliers et symétriques. La peau du pis est fine, légèrement jaunâtre, couverte de poils fins, épais et longs.

La couleur peut être de différentes nuances d'argent. Chez d'autres, la couleur est rouge-chevreuil, avec des poils pigmentés brun-rougeâtre, sombres (foncé) parfois rougeâtres gris ou jaune décoloré. Certains poils sont dépigmentés. Il existe aussi des vaches qui ont la couleur prune-aubergine ou gris. Autour du museau il existe une sorte d'anneau de poils dépigmentés comme chez la race Brune. Le museau est pigmenté. La langue est de couleur prune. Sur la ligne du dos il existe une bande blanche distincte qui se rétrécit vers la queue. Chez les taureaux la couleur est plus sombre à partir des orbites, ganaches, derrière les épaules et la partie inférieure du tronc et les faces externes des membres. Les taureaux "de Montagne" sont bien développés, avec le squelette résistant

et suffisamment développé. Le dimorphisme sexuel est bien exprimé.

Les vaches sont exploitées pour la production de

lait et les bœufs pour le travail.

La production de viande de cette race est insignifiante. Le rendement à l'abattage est de 45%.

Reproduction.

La maturité sexuelle s'installe à 8-10 mois et l'âge de reproduction chez la jeune femelle est de 2,0-2,5 ans. La *Mocanita* est utilisée pour la reproduction jusqu'à 12-14 ans, plus rarement 16-18 ans. La longévité productive est de 8 à 10 lactations. Le vêlage est normal, très rarement dystocique. Les veaux à la naissance pèsent 16-26 kg pour

les femelles et 19-28 kg pour les mâles. Le cycle sexuel chez les vaches est de 20-21 jours. Les chaleurs se produisent dans les 3-4 semaines après le vêlage. La période de gestation est de 281,6 à 298,7 jours. Il n'a jamais été pratiqué ni l'insémination artificielle, ni le transfert embryonnaire dans cette race.

La formation des races améliorées.

Les "Bovins de Montagne", avec la Grise des Steppes, ont participé à la formation des races bovines améliorées de Roumanie.

A la fin du 19^{ème} siècle dans le nord de la Transylvanie, dans les Maramures, sont entrées, amenées par les travailleurs forestiers autrichiens, des races à la robe brune: Schwyz, Allgau. La race "Brune des Maramures" a été formée par le croisement systématique entre la race Grise des Steppes du type de Transylvanie, les "Bovins de Montagne" et cette race Brune importée. Dans les régions historiques de Transylvanie, du Banat et de Bucovine la population allemande a importé à la fin du 19^{ème} siècle des bovins de type Simmental. Par le croisement des bovins Simmental avec la Grise des Steppes du type de Transylvanie et les "Bovins de Montagne" il a été formé la race Roumaine Tachetée (nom officiel) ou plus correctement nommée "Tachetée de Transylvanie". Dans les mêmes régions ont été importés aussi des exemplaires de la race Pinzgau qui, croisés avec les bovins autochtones ont formé la race Pinzgau de Transylvanie. En Bucovine la Grise des Steppes et les "Bovins de Montagne" ont été croisés avec un grand nombre de

racas importées: Bernoise (Simmental), Murztal, Mariahof, Pustertaler, Molltal, Zillertal, Pinzgau, Hollandaise, etc. il en est résulté une mosaïque de bovins qui a formé ensuite une population Pinzgau à robe noire ou "Vache de Dorna". En Bucovine la Grise des Steppes et les "Bovins de Montagne" ont été croisés aussi avec les races "Oberintaler" puis "Pinzgau". Des descendants de la race Pustertal peuvent encore être vus aujourd'hui en Transylvanie.

Seule la tradition et certains éleveurs de cette race dite "de Montagne" se rappellent que cette race (le cas est similaire pour la race Pinzgau de Transylvanie) est adaptée à l'élevage sur les pâturages de mauvaise qualité et le climat sévère des Carpates. En 2009 il y avait 26 animaux dans les Montagnes Apuseni avec un phénotype proche de celui de la *Mocanita*. Il est pour l'instant impossible de dire s'il existe encore des individus de race pure en Roumanie. Certains individus métis ont un pourcentage élevé de sang *Mocanita*. Ils peuvent être rencontrés dans la zone de montagne de l'est du Banat dans la zone des Montagnes Poiana Ruscai, sur la vallée de l'Olt à Ciineni, dans la zone Néamt en Moldavie et dans la zone Vrancea.

Evolution numérique.

La *Mocanita* est une race qui suscite un grand intérêt. Cette race a été déclarée éteinte en 1950, selon les données du Prof. C. Draganescu publiées à la FAO, mais cette affirmation est contredite par la réalité. Le recensement officiel de l'année 1955 a encore enregistré 68500 exemplaires de race *Mocanita* ce qui représentait 2,8% de nombre total de bovins de la Roumanie. Cette race de bovin, très bien adaptée au territoire montagneux a continué à être élevée par les habitants du massif des Carpates. La politique des autorités de l'État de n'encourager que les races économiquement compétitives a entraîné une baisse spectaculaire du nombre de bovins de cette race ce qui pourrait aboutir à son extinction. Le fait, qu'encore aujourd'hui il n'existe aucun programme viable pour protéger les réserves zoo-génétiques de Roumanie (contrairement à ce que peuvent dire des documents officiels) conduira, comme ce qui s'est déjà passé pour d'autres races autochtones, à la disparition des derniers exemplaires pouvant encore exister.

L'identification des zones où se trouvent encore

des exemplaires de *Mocanita* a été faite avec difficulté, parce que les documents officiels ne sont pas exacts. Avec les informations de la base de données de l'association "Transilvanian Rare Breeds" et de quelques personnes du Service de Santé Vétérinaire on a probablement localisé les derniers exemplaires de *Mocanita* en Roumanie. On a identifié des exemplaires de pure race ou métissés avec la Brune de Maramures ou avec la Grise des Steppes du type de Moldavie ou du type de Ialomitza. La Grise des Steppes du type de Ialomitza a été formée par le croisement du type de Transylvanie avec le type de Moldavie ou le type Bucsan. Il serait bon de pouvoir identifier les exemplaires de *Mocanita* grâce à des tests ADN. Le problème est qu'on n'a pas la possibilité de faire des comparaisons avec des tests ADN appartenant à des animaux de pure race.

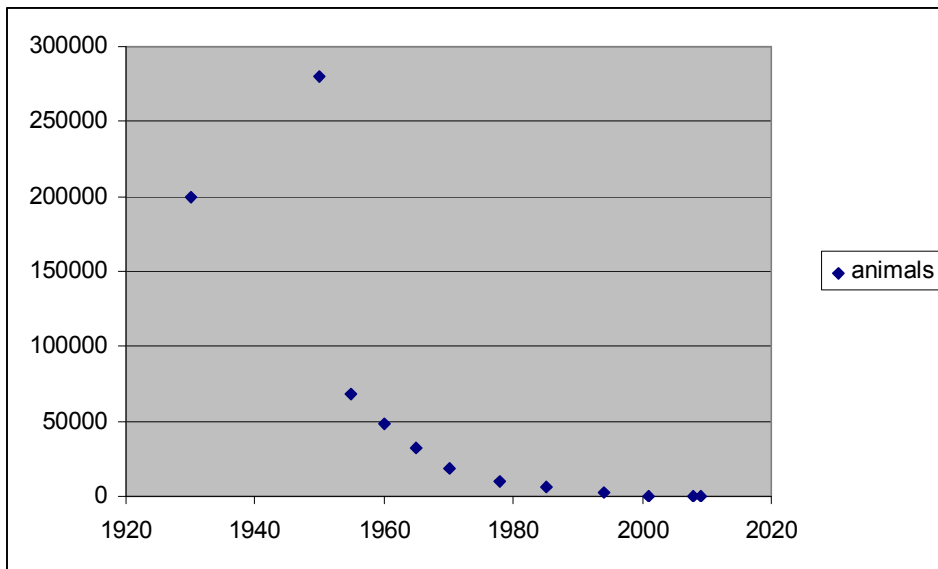
On a distribué aux éleveurs de bovins *Mocanita* des questionnaires sur la reproduction, la maintenance, la nutrition, la valorisation des produits et les raisons de l'entretien de cette race. Il a été aussi réalisé des mesures somato-métriques. L'évaluation des résultats a été

effectuée à l'aide de méthodes d'analyse statistique. On a identifié des exemplaires de *Mocanitza* de pure race et

métis dans les zones suivantes, conformément au tableau 1.

Tableau 1: Zones où ont été identifiés les exemplaires de *Mocanitza* (pour l'année 2010)

Zone	Nr. exemplaires
Caineni	44
Valea Salciei	25
Psarulesti	15
Targu Neamt	11
Vrancea	42
Apuseni	26



Graphique 1. Evolution numérique de la *Mocanitza* (exemplaires de race pure et métis)

Le graphique 1 fait ressortir la diminution permanente remarquable du nombre d'exemplaires de *Mocanitza*. La réduction drastique date de l'année 1980. Depuis 1970 la race *Mocanitza* n'a plus été incluse dans les plans de zonage des races du Ministère de l'Agriculture qui

auraient pu coïncider avec quelques centres pour la préservation de noyaux de race pure (le plus important a été à la Station de Recherche Runcu dans la zone Dambovitza, aujourd'hui disparu).

Production de lait.

Des contrôles officiels de la production laitière de la *Mocanitza* ont été réalisés jusqu'en 1970. Après cette date l'intérêt des autorités pour cette race s'est réduit, même s'il a été maintenu un noyau de reproduction à la Station de Recherche Runcu. Ces contrôles officiels de la production laitière ont été réalisés dans seulement cinq petits centres où il y avait quelques exemplaires de "Bovins de Montagne". Dans la majorité des cas il n'a jamais été effectué de contrôle laitier pendant la période d'existence de cette race (avec de petites exceptions).

Dans la période 1950-1965 durant laquelle on a fait le contrôle de la production de lait à la Station de Recherche Runcu on avait établi que la production moyenne était de 700-1500 kg de lait avec un pourcentage de graisse de 4,3%. A la Station de Recherche Runcu (Dimbovita), en 1956, la vache Micsunica avait une production de 2150 litres de lait avec 4,02% graisse. La production des dernières 10 années (1999-2009) a été établie seulement sur la base des déclarations des éleveurs.

La production du lait sur une lactation se situe entre 1100-1400 kg. Il est à noter que les données officielles, jusqu'à l'année 1970, se référaient à des exemplaires de *Mocanitza* de race pure. Pour les données provenant des éleveurs il n'est pas précisé si les exemplaires sont de race pure ou métisse.

Le lait est consommé par la famille de l'éleveur ou est vendu sur différents marchés avec de nombreuses difficultés. Au marché, le lait est vendu sous forme de lait frais, crème ou fromage. Ces produits sont vendus sans mention de la race et sans informations sur leur nature de produit traditionnel. Les recettes traditionnelles pour l'obtention de fromages de qualité ne sont connues que d'un nombre très faible d'éleveurs. Les produits qui sont vendus dans les hypermarchés sous l'étiquette "produit traditionnel" sont des produits de qualité médiocre mais avec un prix de vente très élevé. En Transylvanie il existe une tradition de préparation de fromages très appréciés; fromage frais, fromage fumé, fromage saumuré.

La "race de Montagne" a été l'une des principales races élevée dans les bergeries anciennes traditionnelles des juifs de Transylvanie dans la zone des Maramures jusqu'au début de la Seconde Guerre Mondiale, en particulier dans celles qui étaient situées dans les zones les plus élevées. Cette race a été très appréciée pour sa rusticité, mais surtout pour son lait de qualité avec beaucoup de matières grasses et de protéines. Ces fermes qui avaient 30-60 vaches laitières et un nombre très faible d'ovins ont été appelés "schweizerei". Avec le lait des *Mocanitza* les bergers préparaient un fromage à la pâte traditionnelle avec une faible teneur en matières grasses nommé "magerkasse"

très apprécié pour son goût et son bas prix à la vente. Ce type d'élevage a disparu pendant la guerre quand la population juive a été déportée massivement. Aujourd'hui il semble qu'on ait perdu la recette de ce fromage traditionnel. Dans les fermes traditionnelles des Maramures on prépare aussi un fromage spécial nommé "Schweiz".

Le lait de *Mocanitza* qui contenait beaucoup de matières grasses de qualité a été, aussi, apprécié par des macédoniens qui sont venus du Cadrilater (région de N-E de la Bulgarie située sur la Mer Noire) qui s'en servaient pour préparer un excellent fromage supérieur appelé "cashcaval".

Elevage.

Cette race est élevée à l'altitude de 400 à 1200 m. Elle utilise bien les pâturages de montagne pendant 3 à 4 mois par an.

La "race de Montagne" est élevée très souvent avec les ovins. Les animaux sont maintenus sur les prairies de montagne, dans des enclos, à partir du 10-15 mai jusqu'à octobre. En septembre ou octobre les bovins vont dans le village avec les ovins.

Les abris sont généralement construits en poutres de sapin ou de chêne. Le plancher est de bois de chêne ou de hêtre et la litière, de sciure de bois ou du foin. Le plafond est fait de branchages tissés sur lesquels est entreposé du foin. Le toit est fait en bardeau.

Les bœufs de la "race de Montagne" sont appréciés pour leur résistance, leur rusticité et leur vivacité. Ils sont utilisés seulement dans les petites fermes, au transport du bois et des souches. Ils sont bien adaptés aux rudes routes de montagne et marchent avec un rythme soutenu sur les chemins et les fortes pentes.

La race est résistante aux maladies. Presque tous les éleveurs de cette race sont des paysans avec très peu de possibilités financières. Les performances des autres races entraîneraient, dans les mêmes conditions, des problèmes de santé pour les animaux, ce qui entraînerait des frais supplémentaires de soins vétérinaires. Comme d'autres races traditionnelles de Transylvanie et du Banat, la *Mocanitza* va disparaître complètement, probablement dans les 3-5 ans à venir. Elle n'existera peut-être, dans le meilleur des cas, que sous la forme cryoconservée de semence congelée. Encore, rien n'est moins sûr, car rien

n'a été fait dans ce sens. Il existe un désintérêt de la part des institutions qui devraient, au contraire, protéger ces races, mais aussi de la part de certains spécialistes qui expriment leurs mépris (souvent même devant des étudiants de faculté) vis-à-vis des races qu'ils qualifient de "primitives" et qui selon leur opinion, doivent disparaître et être remplacées par d'autres races aux productions plus élevées.

La disparition du patrimoine zoo-génétique du territoire Roumain est annoncée. La solution pour sauver ce patrimoine consisterait à soutenir des actions immédiates d'identification et de protection des races et populations traditionnelles, conformément au Plan Mondial de protection des races en danger de disparition, développé par la FAO à Interlaken (2007).

Aujourd'hui, face aux changements climatiques les "Bovins des Montagnes" pourraient participer à une sélection pour obtenir de nouvelles races plus résistantes qui pourraient plus facilement s'adapter aux nouvelles conditions environnementales.

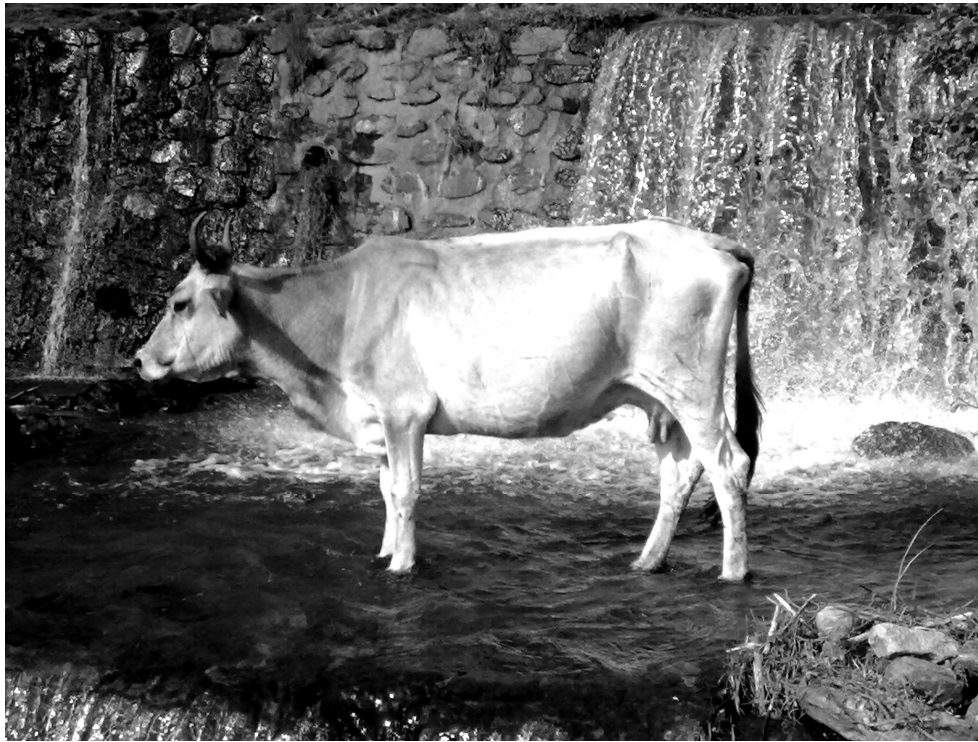
Les éleveurs de cette race sont vieux et aujourd'hui les jeunes ne sont pas intéressés par l'élevage. Font exceptions les agriculteurs qui ont pu accéder au Fonds européen pour des exploitations modernes avec des animaux qui appartiennent aux races performantes. L'idée est répandue que les races importées sont les seules qui conviennent à notre pays et certains experts affirment même que les races autochtones traditionnelles devraient disparaître car elles sont dépassées sur le plan économique.

Bibliographie

- Bodó, I., 1990. The maintenance of Hungarian breeds of farm animals threatened by extinction, in Genetic Conservation of Domestic Livestock. Ed. Alderson L., C.A.B. International (RBTS), 73-84.
- Bodó I., Gera I., Koppány G., 2004. The Hungarian grey cattle breed. Passzer Ltd Kiadó, Budapest
- Constantinescu G. K., 1927. La Vache Roumaine de Montagne, Ed. Institut des Arts Graphiques de Bucovine
- Davidescu D., 2002. La Conservation de la biodiversité d'espèces végétales et animales, Ed. de l'Académie Roumaine, Bucharest., 43-44.
- Dervillé M, Patin S, Avon L, 2009. *Races bovines de France*, Ed. France Agricole, Paris.
- Dobrohotov A. F., 1952. Zootechnie spéciale, Ed. de l'État pour la Littérature Scientifique, Bucharest.
- Ehrler J., 1776. Le Banat des origines jusqu'à 1774; traduction par C. Fenesan, 1982 Ed. Facla, Timisoara.
- Filip N., Manolescu G., 1914. Etudes sur les animaux domestiques de Roumanie, Ed. Institut des Arts Graphiques de Bucovine.
- Georgescu Gh. (sous la coordination de), 1998. Traité de croissance des bovins, Ed. Ceres, Bucharest

Gligor V., 1973. La Zootechnie de la Roumanie, vol. II, Bovins, Ed. de l'Académie Roumaine, Bucharest.
Hortopan Gr, 1937. Croissance et maladies des animaux domestiques. Typographie de la Revue Geniul, Bucharest.
Kakucs L., 1998. Contributions à l'histoire de l'agriculture du Banat aux 18-19^{ème} siècles, Ed. Mirton, Timisoara.
Matiuti M., 2005. Zootechnie générale et amélioration génétique, Ed. Tempus, Timisoara, 89-90, 142-148.
Morariu T., 1937. La vie pastorale dans les montagnes de Rodna, Société Royale Roumaine de Géographie, Bucharest.
Odaisky I., 1927. Croissance des animaux dans la région de la montagne de Bucovine, Ed. Institut des Arts Graphiques de Bucovine.
Radulovici I., 1926. La race Simmental dans la zone de Caras et Severin, Le Bulletin de la Direction Zootechnique et Revue Vétérinaire, Ed. Institut des Arts Graphiques de Bucovine, Nr. 4-6, pages. 31-116.
Les Annales du Musée du Banat, Timisoara – Collection 1960-2008.
Bulletins FAO, 2008-2009.

La race *Mocanitza*, la race bovine roumaine de montagne



LE CORDEAU ET LA VOIX...

LA CONDUITE DES CHEVAUX DE TRAIT EN PICARDIE

André DARRAS ⁽¹⁾

Résumé – La technique de conduite des chevaux de labour en Picardie était originale. Le charretier n'avait qu'un simple cordeau dans la main pour mener deux ou trois chevaux de front, encore s'en servait-il peu car c'était essentiellement à sa voix que les chevaux obéissaient. Les avantages essentiels étaient la mobilité de l'attelage, le faible encombrement en longueur, la précision dans les passages difficiles et la facilité du dressage des jeunes chevaux.

La méthode avec laquelle, en Picardie et dans les régions voisines, on conduisait les chevaux de labour avant l'arrivée des tracteurs était aussi originale qu'efficace. Elle était utilisée depuis la Seine au Sud jusqu'en Flandre et en Belgique au Nord. A l'Ouest elle était de règle dans l'Artois et le Boulonnais. On la connaissait, à l'Est, jusqu'en Champagne, voire avec quelques variantes dans quelques villages de Lorraine...

Il est utile d'en préciser les règles alors qu'elle n'est déjà plus employée que par quelques «mordus» et complètement oubliée par la plupart...

Cette technique de conduite présentait de nombreux avantages: le charretier n'avait à tenir dans sa main qu'un "cordeau" et non pas deux guides. Les chevaux, parfois deux mais le plus souvent trois (2), étaient alignés sur un rang et liés ou comme "soudés" ensemble de la manière qui va être décrite. Il en résultait une maniabilité remarquable, un encombrement réduit, une grande précision et une étonnante facilité de dressage des jeunes chevaux.

Bien que tout cela date de près de soixante-dix ans je vais tenter de m'imaginer dans les années 1942 à 1950 quand, pendant les vacances, j'étais si heureux de partir labourer avec les trois chevaux de la ferme familiale... Pour cette raison je vais utiliser le présent.

Voyons d'abord comment on conduit un cheval isolé. Il porte le lourd collier du nord dit "flamand" (3), de 10 à 15 kg. Ce collier est dit aussi "de charrue" parce que la traction de cet instrument exige d'une manière continue l'utilisation de toute la puissance du cheval. Ce collier, toujours "rembourré sur mesure" par le bourrelier, offre le

maximum de confort pour l'animal. Il présente dans sa partie haute un espace central dans lequel coulisse la rêne droite venant d'un anneau où est fixé le "cordeau", le plus souvent fait de chanvre, plus rarement de cuir comme sur la figure 1. La rêne gauche, au contraire, passe en partie basse par un anneau fixé sur la partie latérale de l'attelle (4). Il en résulte que si on tire doucement et sans à-coup sur le cordeau, la tension intéresse plutôt la rêne gauche et le cheval tourne à dia, c'est-à-dire à gauche. Le charretier crie: "Dia" qui, en picard, se prononce: "Dja". Pour aller à droite, on secoue le cordeau, ce qui a pour effet de "décrocher" la rêne droite et de faire tourner le cheval à droite, c'est-à-dire à "hue" ou encore à "h!". Le charretier crie "oh! hue! oh!", ce qui correspond au fait de tirer (oh!) et de relâcher (hue!). En picard cela se prononce "oh! hieu!", toujours répété: "oh! hieu! oh! hieu!".

Suivons maintenant le déroulement d'une matinée de labour, en picard, une "attelée" (5): le matin, à l'intérieur de l'écurie, les chevaux sont encore attachés à l'auge devant le "râtelier". Ils ont été "pansés" près de deux heures plus tôt et ont consommé leur premier repas constitué d'avoine et de fourrage de luzerne. Ils sont encore attachés quand on commence par les "garnir" de leur collier et des traits supportés par la "croupière" qui va du collier au "sous-queue" (6). Grâce à elle le collier ne tombe pas en avant quand le cheval baisse la tête. On sort alors les chevaux de l'écurie et on les attache l'un à l'autre. A gauche on met le cheval de cordeau. A sa droite le cheval du milieu est attaché par une longe qui va de son propre licol au collier du cheval de cordeau. De même, la longe du licol du cheval de droite est fixée au collier du cheval du milieu. Ainsi quand le cheval de cordeau reçoit

1) Docteur-Vétérinaire, 3 Rue Millevoeye, 80 000 AMIENS.

2) Il faut compter un cheval pour 8 h. de labour mais 3 bons chevaux bien nourris suffisent pour une trentaine d'hectares en moyenne. Ces chiffres varient avec la plasticité des sols, les pentes, la distance qui sépare les terres labourables de la ferme etc....

3) Le collier dit "flamand" par opposition au collier dit "français" avec son capuchon de cuir et ses deux attelles terminées en "oreilles", tels qu'on les voit sur la figure 13 prise en Brie est tirée de l'ouvrage: "Les Grandes Attelées" de Marcel Mavré (ed. Lavauzelle).

4) L'attelle. Le collier est essentiellement formé de deux attelles en général en bois de hêtre. Elles sont rembourrées dans leur partie postérieure, d'où le nom du bourrelier. Les traits sont fixés sur les attelles.

5) L'attelée est la durée de période de travail d'un attelage, donc une demi-journée. Au XIX^{ème} siècle, en Picardie, l'attelée, c'était la matinée. L'après-midi, c'était la "remontée". Quand on dit aujourd'hui 14 h, on disait alors: 2 h "de remontée". Cet usage est disparu après la "Grande Guerre".

6) Sous-queue. Il est situé à l'extrémité de la croupière. C'est pour faciliter sa mise en place que les propriétaires de chevaux de trait tenaient absolument à ce que leurs chevaux soient "écourtés".

l'ordre de tourner à dia, les deux autres sont bien obligés de suivre, tirés qu'ils sont par le chanfrein (sensible) relié au collier (insensible) du cheval voisin.

Par contre, pour tourner à hue, le cheval de cordeau devra pousser les deux autres vers la droite ce qui peut poser problème: le cheval de cordeau est choisi par ce que plus intelligent. Il est celui qui comprend le plus vite les ordres. Cela lui est facile de pousser les deux autres s'il est plus lourd que le cheval du milieu. Par contre, si le cheval du milieu est plus lourd que celui de cordeau, il peut y avoir un problème. C'est ce qui se passe dans l'attelage (fig. 1) et il a été résolu par l'utilisation d'une pièce de bois, procédé fort peu courant. Cette pièce de bois est fixée à gauche au collier du cheval de cordeau et à droite au licol du cheval de sous-verge ce qui permet au premier de pousser depuis son collier le deuxième et d'entraîner ainsi l'ensemble de l'attelage à hue, c'est-à-dire à droite. En fait ce système, rarement utilisé, est le plus souvent inutile. Chaque cheval, en effet, obéit lui-même à la voix qui, dans tous les cas, transmet des ordres précis, lesquels sont compris par chacun des chevaux. Cependant les attelages, même sur la route, avaient une tendance à se retrouver toujours à gauche, le cheval de cordeau, cédant à la facilité,

se laissait aller de ce côté évitant ainsi tout effort et les charretiers de crier presque sans arrêt: oh! hieu! oh! hieu! On entendait sans cesse ces cris des hommes un peu endormis le matin qui se retrouvaient avec leur attelage complètement en dehors de leur "couloir de marche" comme on dit aujourd'hui... A cette époque de l'occupation allemande, heureusement, il y avait très peu de circulation automobile même sur une route nationale.

Pour ce qui est de l'alignement sur un seul rang, les deux chevaux qui ne sont pas "de cordeau" en ont quand même un court, dit "faux-cordeau" d'environ deux mètres dont nous verrons bientôt l'utilité.

Pendant le trajet de l'écurie aux champs le charretier monte sur le cheval de cordeau, les deux jambes du côté gauche sans avoir oublié, question de confort, de placer au préalable un sac de jute sur le dos de sa monture.

Quand on arrive au champ, on installe les chevaux à leur place dans la "volée de trois" (fig. 2) préalablement disposée sur le sol: le cheval de cordeau en A, les deux autres en B et C.



Fig. 1 Un attelage à la charrue - Rambures (80) en septembre 1980)

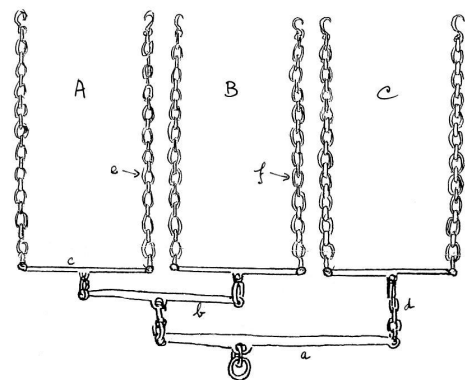


Fig. 2 La volée de trois (schéma)

La volée de trois complète, schéma (fig. 2)

Dans un attelage, qu'il soit de deux ou de trois chevaux, chaque cheval a son "tracier" (fig. 4 et c) sorte de palonnier dont les deux chaînes sont fixées à ses traits. Pour les deux chevaux de gauche, ces tracier sont attachés à une volée dite "de deux"(b). Le tracier du troisième cheval est relié à la volée de trois par une chaîne qu'on appelle "le long bout"(d). Grâce à cela, l'alignement des tracier et des chevaux est respecté. Cette volée de trois (a) est dite "bâtarde" ce qui signifie qu'elle n'est pas symétrique. Sa partie droite devrait logiquement être égale aux deux tiers de sa longueur. Elle est en fait légèrement plus longue (1). De ce fait le cheval qui est au long bout

tire un peu moins que le tiers de l'ensemble. On place là un poulain de 18 mois, s'il en existe un; c'est l'âge où l'on commence à "l'attirer" c'est-à-dire à le dresser... A défaut de jeune cheval on y met le plus vieux ou le plus faible. D'un homme qui n'est pas très fort on dit d'ailleurs au figuré: "Il faut le mettre au long bout". Quand on attelle les chevaux, qu'on les place dans les tracier devant la charrue, par exemple, on commence par

les deux cas la partie "courte" est de 41, 50 cm. Pour que chaque cheval ait à fournir le même effort il faudrait que la partie "longue" soit de 82 cm. Or elle est précisément de 84 cm pour l'une et de 86 pour l'autre. Le cheval au long bout "tire" donc moins que chacun des deux autres...

1) J'ai mesuré 2 volées de trois avec précision d'axe en axe. Dans

accrocher les chaînes de chaque tracier aux traits de chaque cheval. Immédiatement après, on fixe par un nœud les faux-cordeaux des deux chevaux qui sont à droite respectivement à la chaîne du tracier de celui qui est à leur gauche au point indiqué par une flèche (e. et f.). Les faux cordeaux sont réglés de manière à ce qu'aucun des chevaux ne puisse dépasser le cheval de cordeau que ce soit en ligne droite ou en tournant. Il existe aussi des "volées de quatre", symétriques celles-là, mais beaucoup plus rarement utilisées.

En fait le cheval de cordeau obéit théoriquement à la secousse du cordeau pour aller à droite ou à la traction

soutenue pour aller à gauche. La preuve en est que sur la photo (fig.11) prise à la frontière belge, le système picard a été abandonné et les deux rênes passent ensemble au haut du collier. Elles ne servent plus qu'à ralentir ou arrêter l'attelage en cas de nécessité mais le charretier secoue quand même le cordeau pour aller à hue et tire doucement pour aller à gauche. Notons aussi que le "faux-cordeau" n'est pas utilisé, il y a donc un cordeau pour chaque cheval.

En fait, c'est le cri du charretier qui transmet l'ordre avec précision. Nous allons voir qu'après un dressage relativement court chaque cheval sait obéir "à la voix".



Fig. 3 Une volée de trois (seule)



Fig. 4 Un "tracier".



Fig. 5 Le collier "flamand" vu de face.



Fig. 6 Le même vu de l'arrière.

Les avantages de la conduite au cordeau

Il y a quatre avantages essentiels à la conduite au cordeau: la mobilité, le faible encombrement de l'attelage, la précision et la facilité du dressage des poulains.

La mobilité

La mobilité résulte du fait qu'on ne conduit qu'un cheval et que l'autre, ou les autres, ne peuvent s'écarter de lui à cause des longes et des faux-cordeaux qui les attachent ensemble. De plus, c'est essentiel, chaque cheval entend les ordres oraux qui assurent un mouvement cohérent de l'attelage.

Le faible encombrement de l'ensemble

Il résulte du fait que les chevaux sont sur un seul rang. En bout de raie, la charrue ne s'arrête qu'à environ six mètres de l'extrémité du champ. La partie non labourée, qu'on appelle la "fourrière" dans la Somme et la "tournière" dans l'Aisne, est d'une surface minimale. Imaginez, par contre, la largeur de la fourrière avec l'attelage en ligne de la figure 12.

La précision

Le passage de l'attelage en un point donné est précis à un ou deux centimètres près. On en a la preuve au moment des battages quand il faut placer la batteuse et la locomobile (1) avec une grande précision de manière à ce que les courroies appelées à transmettre le mouvement ne "sautent" pas. Le cordeau sert alors de frein: il est tendu et l'on dit d'abord: ho! ho! de manière à ce que l'allure soit très ralentie et l'attention maximale. Les chevaux sont à l'écoute et les "djà", les "ho! hieu!" sont prononcés le plus doucement possible comme pour marquer l'importance de la manœuvre. La mise en place de ces lourdes machines se fait sans problème, parfois même du premier coup, avec un charretier confirmé. D'ailleurs tout le monde observe avec attention ce qui est à chaque fois un petit spectacle!

La facilité du dressage.

Elle est spectaculaire. Le "poulain" qu'on "attrait" à dix-huit mois est d'abord mis en troisième position, sans accrocher les traits, pendant deux ou trois "attelées". Dès qu'il se révèle suffisamment docile, les traits du «dix-huit mois», comme on l'appelle, sont accrochés au tracier du long bout. Le dressage commence à une date variable suivant la date de naissance du poulain au printemps de l'année précédente, soit pour les labours précédant les semailles d'automne, soit pour les labours d'hiver, en tous cas plutôt pour des labours.

En effet dans les labours en aller retour (2) (que

permet la charrue réversible dite "Brabant") l'attelage, en bout de raie, fait demi-tour alternativement une fois à droite et une fois à gauche. Il n'y a pratiquement pas de commandement oral sur la longueur de la raie. Le cheval qui marche dans celle-ci, soit celui de cordeau (fig.1), soit, au retour, celui qui est au long bout, n'a pas le choix de la direction et le reste de l'attelage non plus. Le poulain mémorise donc très vite: "djà" est associé au tourner à gauche et "oh! hieu! "au tourner à droite. Certains charretiers très fiers de leur habileté se vantaient de pouvoir "faire" d'un poulain de dix-huit mois un cheval de cordeau en dix attelées! Quinze est un chiffre qui serait peut-être plus proche de la réalité mais il est certain que cela allait très vite (3), tout au moins avec les sujets les plus "intelligents".

La volée porte ce nom par ce qu'elle peut, une fois décrochée de la charrue, être attelée à une herse, un rouleau ou tout autre instrument aratoire; elle est donc "volante".

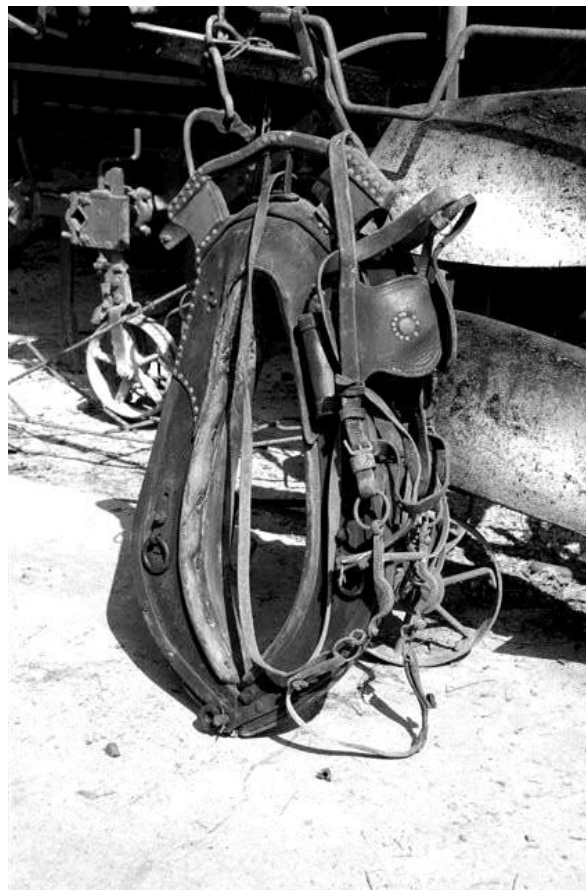


Fig. 7 Le même prêt à "garnir" avec rênes et collier.

1) La locomobile pesait environ quatre tonnes à vide et son réservoir contenait 1.200 litres d'eau.

2) Labourer en aller et retour consiste à faire demi-tour en bout de raie et à repartir dans un sillon parallèle en sens inverse. C'est ce qui s'appelle labourer en "boustrophédon", du grec *bous*, "le bovin" et *strophos*, "tour, demi-tour" (plus suffixe adverbial).

Les Grecs utilisaient ce terme imagé pour qualifier une écriture dans laquelle on écrit alternativement et continûment une ligne dans un sens et la suivante dans le sens contraire. Cette écriture était utilisée pour les inscriptions dans la Grèce archaïque. Le labour en boustrophédon s'oppose au labour en planches.

3) Dans certaines fermes de Picardie on se livrait à un commerce fructueux qui consistait à acheter de nombreux poulains, à les dresser et à les vendre quand ils avaient atteint leur valeur maximale vers 3 ou 4 ans, voire moins s'ils étaient parfaitement dressés.

L'attelage au chariot.

Le chariot (fig.8 et 10) possède deux grandes roues à l'arrière et deux petites à l'avant. Ces dernières supportent un avant-train prolongé en avant par un timon qu'on appelle la "flèche". L'ensemble constitué par l'avant-train et la flèche peut tourner à 90°. Si la charge est légère et que deux chevaux suffisent à la trainer, ils sont disposés comme sur le schéma (1), fig. 8.

Le plus souvent, trois chevaux sont nécessaires pour une ferme comportant de vingt à trente hectares de labour, voire un peu plus. On fixe alors un tracier à la flèche (fig.10) et seul ce cheval, "attelé en flèche", est muni d'un cordeau. De chaque côté de la flèche les chevaux n'ont guère besoin. Si la charge est lourde ou le terrain difficile le charretier marche à côté du cheval qui est "à la main" et dirige au cordeau et à la voix le cheval de cordeau. A vide ou sur un chemin "en dur" et à plat, il peut monter

sur ce cheval qui est à la main (fig. 10).

La figure 12 représente trois chevaux attelés "en ligne" à une charrette chargée de gerbes de blé. Les chevaux portent le "collier français" avec sa pointe de cuir et ses deux attelles terminées en oreilles qui supportent chacune les guides. La photo date du début du siècle et a été prise en Brie. Au milieu du siècle dernier on pouvait rencontrer ce même attelage en Basse-Normandie et dans bien d'autres régions de France. Il n'est plus alors question de volées ni de tracers! Un rapide examen suffit pour apprécier les avantages pratiques de la technique de "notre" conduite des chevaux de labour. Notons cependant que cette technique est excellente pour sortir des grumes en forêt: là, l'espace manque souvent pour que trois chevaux passent côte à côte.

Conclusion

Tout cela peut paraître assez compliqué alors que c'est si simple pour les hommes qui, dès leur plus jeune âge, ont vu utiliser cette technique, entendu ces ordres et constaté l'efficacité de la méthode

Il y a bien longtemps qu'ont disparu la locomobile, la batteuse, les chevaux et le charretier qui, désormais, sont entrés dans l'histoire...

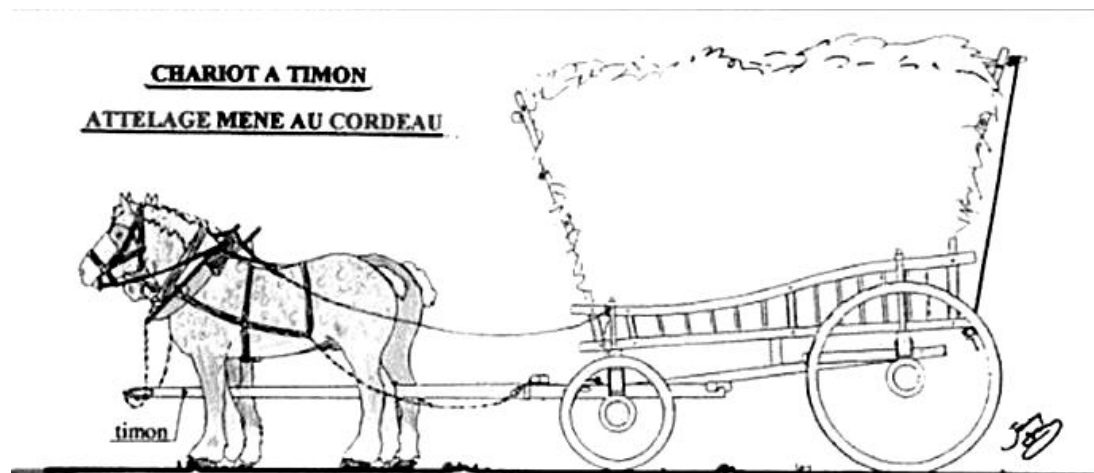


Fig. 8 Deux chevaux à la flèche du chariot (schéma) [Ce schéma est tiré de l'ouvrage de Marcel Mavré: "Attelages et Attelées" (éditions de La France Agricole).]



Fig. 9. Deux chevaux à la “flèche” (timon) supportée par les “gorons”.



Fig. 10 Un chariot de gerbes de blé dans la Somme en 1938.



Fig. 11 La charrue en 2000 en Flandre à la frontière belge.



Fig. 12 Un attelage en ligne en Brie en 1900 avec des colliers “français”

COMPTES-RENDUS ET ANALYSES

IN MEMORIAM: Louis BLAJAN

Le Dr Louis Blajan, contrôleur Général des Services Vétérinaires, nous a quittés depuis février 2010, à l'âge de 85 ans. Il était membre et sympathisant de notre Société depuis sa fondation.

Diplômé de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse (1948), de l'Institut d'Élevage et de Médecine vétérinaire des Pays tropicaux (IEMVT), de médecine vétérinaire publique, il travaille au Mali (1949-1952), au Maroc, puis rejoint l'Hexagone où, après un court passage au Laboratoire central de Recherches vétérinaires à Alfort il est chargé des relations internationales au Ministère de l'Agriculture. Il devient une figure emblématique du corps des vétérinaires inspecteurs.

Très à l'aise en langues anglaise et espagnole, il participe en 1957 et 58 aux travaux de la convention vétérinaire Franco-espagnole, et 10 ans plus tard à des conventions bilatérales avec des pays d'Europe centrale.

Il a fait partie des conseillers de Jacques Poly lors de la conception de la loi sur l'élevage de 1966. Il fut le premier secrétaire général de la Commission de rédaction du *Code zoo sanitaire international*, devenu la véritable "bible" multilingue de référence de tous les échanges de tous les animaux et produits animaux.

Il sera directeur technique de COFRANIMEX (Compagnie française pour l'importation et l'exportation des animaux reproducteurs et de leur semence) de 1968 à

77, puis directeur fondateur de l'ADETEF (association pour la diffusion à l'étranger des techniques de l'élevage français).

Il est nommé directeur scientifique et technique (78-80) puis directeur général de l'OIE pendant deux mandats de 1980 à 1990 (Office international des épizooties ou OMSA: organisation mondiale de la santé animale) et promu Contrôleur général.

Fondateur de la *Revue Scientifique et Technique*, il a été également à l'initiative de la création du *Manuel des normes pour les tests de diagnostic et les vaccins*. Il travailla ensuite à la rédaction d'une "*Histoire des Services vétérinaires Français*", parue en 2006

Fervent défenseur de la race bovine Gasconne, pyrénéenne comme lui, il gardait d'ailleurs un léger accent chantant du Sud-ouest. Un accident d'automobile a emporté son épouse en 1990. Une douloureuse maladie a altéré ses dernières années, malgré une assistance dévouée.

Chacun appréciait son souci de l'intérêt général, ses qualités professionnelles et humaines, sa gentillesse. Le rencontrer était toujours un plaisir, comme d'honorer sa mémoire.

René FREDET et Pierre DEL PORTO

Michel MEURET – UN SAVOIR-FAIRE DE BERGERS; EDITIONS QUAE, C/O INRA, RD 10, 78026 VERSAILLES CEDEX (340 PAGES, 25 EUROS)

Michel MEURET, Directeur de recherche à l'Institut national de la Recherche agronomique, rappelle, dans l'introduction, les circonstances dans lesquelles a été conçu l'ouvrage.

Il avait été en contact avec un organisme des Etats-Unis qui effectuait des travaux sur la gestion du pâturage par les troupeaux domestiques et sauvages. Cet organisme lui avait demandé de publier les travaux qu'il avait entrepris de son côté sur des thèmes très voisins. L'intéressé avait préféré patronner un ouvrage collectif rendant compte des observations et des travaux réalisés en France en la matière.

33 auteurs d'origine et de compétence diverses y ont contribué: 11 bergers salariés ou éleveurs-bergers, 10 chercheurs, 5 ingénieurs pastoralistes, 5 formateurs en écoles de bergers, 2 gestionnaires d'espaces naturels.

L'ouvrage est divisé en six parties.

La première partie est intitulée: "Bergers en France: un savoir-faire à revaloriser".

Les auteurs rappellent comment, "dans le contexte de la modernisation agricole, la recherche agronomique a contribué à une rupture des savoirs techniques en élevage, avec disqualification des ressources des parcours et donc des savoir-faire de bergers". Il en est résulté un "abandon de larges fractions du territoire rural, avec des conséquences jugées négatives (altération des paysages,

réduction de la biodiversité, croissance des risques d'incendie ...)". Mais il n'existait guère de références sérieuses sur la mise en valeur des parcours.

Où en sont les bergers aujourd'hui ? C'est le titre du second chapitre. Les auteurs distinguent 11 catégories de bergers et chevriers. Ils rappellent aussi la loi de 1972 "relative à la mise en valeur pastorale d'économie pastorale", avec ses trois modalités: la convention pluriannuelle de pâturage, le groupement pastoral, et l'association foncière pastorale. Ils constatent que "certains bergers sont devenus aujourd'hui partenaires privilégiés pour nombre de parcs nationaux, parcs naturels régionaux, conservatoires ou réserves de faune et de flore ...". Et ils insistent sur la nécessaire requalification du métier de berger salarié.

La seconde partie traite des "pratiques de bergers: explorations scientifiques".

Une enquête détaillée a été conduite dans plusieurs élevages pour raisonner les modalités de la conduite du pâturage. Elle montre que les bergers "s'appuient sur le suivi permanent ou périodique d'un certain nombre d'indicateurs, parmi lesquels l'activité des animaux, leur dispersion, leur orientation, le sens et la vitesse des déplacements, le contour du troupeau et ses déformations". En outre, la configuration des lieux n'est pas sans effet sur le comportement du troupeau".

Le dernier chapitre de cette seconde partie est

consacré à l'analyse de la conduite du gardiennage dans le cas particulier de la Plaine de la Crau, en Provence.

La troisième partie est intitulée "L'étonnant appétit des troupeaux".

Les auteurs ont analysé le comportement des animaux, d'une part sur un alpage exploité par un troupeau de 1200 brebis, d'autre part sur un plateau du sud de l'Ardèche pâturé par 40 chèvres laitières.

Les surfaces pastorales sont très hétérogènes. Et l'animal sélectionne son alimentation. Mais cette sélection est variable dans le temps. Le rôle du berger ne consiste pas à laisser aux animaux la liberté de leurs mouvements. Il organise "différentes séquences, afin de maîtriser à la fois la constitution d'une ration régulière et l'impact du pâturage".

Michel MEURET a entrepris de préciser les modalités de l'exploitation d'un pâturage avec le concours d'une dizaine de bergers et chevriers. Il en a conclu que la consommation des animaux ne correspond pas aux références techniques et scientifiques. Le berger organise le circuit de son troupeau en misant sur les avantages d'une diversité de lieux et de ressources alimentaires. "La valeur alimentaire globale ne découle pas tant de bonnes valeurs locales que d'un enchaînement des unités de terrains au cours d'un circuit ... La valeur alimentaire d'un territoire de berger est directement fonction de la motivation du troupeau à y manger plus ou moins abondamment".

La quatrième partie a pour titre "Les bergers et la conservation de la nature".

Un chapitre est consacré au pâturage conduit sur les sites des conservatoires d'espaces naturels (CEN). Ces conservatoires "ont pour but de contribuer à connaître, protéger, gérer et valoriser des espaces naturels". Ces espaces sont généralement des prairies, des landes ou des zones humides. Le débroussaillage mécanique de ces sites s'avère généralement peu respectueux de leur valeur écologique. L'entretien par le pâturage, lorsqu'il est bien conduit, peut être une solution efficace.

Le chapitre 10 donne un exemple de gestion d'un site naturel avec le concours d'un berger. Il s'agit du camp militaire de La Valbonne, non loin de Lyon.

Un chapitre entier est consacré aux "pratiques des bergers dans les Alpes bouleversées par le retour des loups protégés". L'auteur rappelle les mesures de protection

préconisées par les pouvoirs publics. Il constate les difficultés d'application qu'elles rencontrent dans la pratique. Et il observe que "la présence nouvelle des loups bouleverse les pratiques des bergers et des éleveurs dans les Alpes françaises".

La cinquième partie est consacrée aux écoles de bergers.

La plus ancienne, celle de Rambouillet, créée en 1794, a été fermée il y a une vingtaine d'années. Il en existe quatre actuellement: l'école du Merle, à Salon de Provence, spécialisée pour la formation des bergers salariés transhumants; l'association des pâtres de haute montagne, associée au Centre de Formation professionnelle de Pamiers, dans l'Ariège; le Lycée agricole d'Oloron-Sainte-Marie, dans les Pyrénées atlantiques, qui forme des bergers vachers transhumants en montagne pyrénéenne; et un groupement de trois établissements de Rhône-Alpes, qui forme des bergers vachers d'alpage... Le recrutement est en majorité d'origine urbaine. Et l'élément féminin est en progression depuis quelques années. L'organisation de ces formations est assez complexe, car il importe de donner aux stagiaires, en plus de bases théoriques, une solide expérience pratique.

La dernière partie de l'ouvrage est intitulée "Le métier vu de l'intérieur".

Sous le titre "Etre berger salarié dans les Alpes", Isabelle BEAUMONT donne des extraits de son master de recherche en sociologie qui a pour titre "Berger, un authentique métier moderne". Le berger dispose de trois attributs qui lui facilitent la tâche: son bâton, ses jumelles et son chien. Il reste constamment en éveil: la garde est un perpétuel ajustement entre le troupeau et le berger. L'auteur mentionne aussi les problèmes de la solitude et du célibat.

Un dernier chapitre rend compte d'un débat entre sept bergers qui évoquent leur expérience et leurs difficultés.

"Un savoir-faire de bergers" apporte un éclairage très original sur le métier de berger. Considéré souvent comme faisant partie du folklore, le berger peut apporter une contribution efficace à l'entretien d'espaces naturels. Le livre analyse les aptitudes qu'il doit posséder pour conduire le troupeau dans les meilleures conditions.

François SPINDLER

COLLECTIF (R. BOURRIGAUD, J. CL. DEMAURE, R. FRESNEAU, S. GUYARD...) – LA NANTAISE, HISTOIRE ET RENAISSANCE - CO-EDITION PAS BÊTE LA FÊTE, ED. CASTOR ET POLLUX, 2010. (25 €).

Cet ouvrage magnifiquement illustré sur la race bovine du pays nantais a été préfacé par Bernard DENIS. Nous en proposons ici un résumé.

La Nantaise d'hier.

La Nantaise est citée dès 1789 pour ses qualités bouchères (réputées jusqu'à Paris, sous Louis XIV) et de travail de ses bœufs, ainsi que pour ses aptitudes beurrières, mais, selon les sources et les époques, elle est reconnue

comme race ou assimilée à l'ensemble des populations de l'Ouest: Parthenaise, Choletaise, Nantaise, Maraîchine, Vendéenne.

Dès le milieu du 19^{ème} siècle, de nombreux comices locaux, des concours régionaux, sont organisés pour encourager ces races locales et promouvoir leur amélioration par sélection massale et par l'alimentation.

En 1874, au concours de Nantes, le vétérinaire

départemental, Bernard Abadie vante la race Nantaise, la meilleure de France pour le travail, aux aptitudes laitières (beurrières) incontestables, son aptitudes à l'engraissement, aux marges de progression importantes.

1893: le Ministère de l'agriculture décide d'un seul concours et un seul Herd-Book pour la «race Parthenaise et ses dérivées». Les buts de ce herd-book sont à la fois de maintenir la pureté de la race et d'afficher la variété des animaux parthenais, nantais, choletais ou vendéen ! Toutefois, les caractéristiques des vendéennes et des choletaises n'ayant pu être définies, en 1896, seules les variétés Parthenaise et Nantaise sont prises en compte dans le herd-book, qui ne décrit que les caractéristiques de la robe et des muqueuses; il faut attendre 1898 pour que les aptitudes laitières soient mentionnées et 1911 pour que soient citées à nouveau les qualités beurrières, la robustesse au travail et la réputation de la viande de la Nantaise.

Après la 1^{ère} guerre mondiale, on assiste au déclin de la Nantaise, au profit de la Normande et de ses croisements, au Sud de la Loire Atlantique (Loire Inférieure à l'époque), de la Maine-Anjou à l'est. La Nantaise se maintient au nord-ouest du département. Mais les efforts de sélection de la Nantaise cessent dès 1913.

1929: La DSA dénonce le caractère osseux, les formes anguleuses, les fesses très plates, l'attache de queue trop haute, la taille réduite, les paupières et le mufle dépigmentés des nantaises: les animaux sont abâtardis et dégénérés.

1927: des grands propriétaires créent le syndicat d'élevage de la race Nantaise, pour la protéger, assurer sa diffusion et l'améliorer par la sélection.

Mais, progressivement, les bœufs sont remplacés par des chevaux puis par la mécanisation, l'intensification et la spécialisation des productions, alors que la Nantaise était la race à trois fonctions de la polyculture élevage familiale: travail, lait, viande.

Après la 2^{ème} guerre mondiale, avec le Plan Marshall, un tracteur neuf a le même prix qu'une paire de bœufs et le carburant est détaxé. Entre les épidémies de fièvre aphteuse, la mécanisation et la motorisation prônées par la JAC, la spécialisation des bovins vers le lait ou la viande, l'alimentation à base d'ensilages d'herbe ou de maïs, la stabulation libre, la traite mécanique, les financements par le Crédit Agricole, l'essor des engrais et pesticides chimiques, alors que la Parthenaise évolue vers la viande, la Nantaise, victime des « trente glorieuses », perd le terrain.

En 1949, il reste 170 000 têtes dont 110 000 en Loire Atlantique. La production laitière des vaches adultes est de 1600 à 1800 litres avec un rendement en beurre de 18 à 20 l de lait pour un kg. Les veaux de boucherie sont vendus à 6 semaines à 80-85 kg. Les bœufs de 700 à 900 kg vifs ont un rendement de 55 à 58 %. Les vaches de réforme de 450 à 500 kg ont un rendement de 50 % de viande nette. La production de cuir est de 65 kg pour les bœufs et de 50 à 55 kg pour les vaches.

Une tentative de renouveau est tentée au Nord-ouest de la Loire Atlantique, avec les concours de Plessé de 1947 à 1956 et la réhabilitation des qualités beurrières de la Nantaise. Toutefois, la sélection oscille entre amélioration des performances laitières et croisements avec des taureaux

Parthenais, pour la conformation.

En 1955, l'inspecteur Général Quittet demande aux éleveurs de passer des caractères extérieurs à ceux de rentabilité: lait-beurre, viande. Même si le lait des nantaises est à 40 g de MG, les productions laitières des Hollandaises (futures Françaises frisonnes) et des Normandes sont bien supérieures, ce que montre le contrôle laitier qui se développe dans les années 1950.

1950: La semence d'un taureau Parthenais est disponible dans la coopérative d'insémination artificielle, mais le taux d'IA en Nantaise reste faible.

En 1949, la Nantaise est en voie de disparition et ceci est encouragé par l'administration, Quittet préconisant une réduction drastique du nombre de races.

Selon les témoignages recueillis dans l'ouvrage auprès d'agriculteurs, agricultrices, marchands de bestiaux, bouchers, les Nantaises sont de belles vaches, solides, vigoureuses, pas grosses, aptes à marcher, peu exigeantes (foin, betteraves, choux, colza, trèfle, son pour les vaches fraîchement vélées, de l'eau des mares), qui se gardaient vieilles (15 ans ou plus). La traite manuelle était le travail des femmes, souvent 3 fois par jour. Sa disparition est expliquée par les épidémies, l'absence de bons reproducteurs, la recherche d'une plus grande production laitière, l'influence du contrôle laitier, des conseillers agricoles, de l'I.A., des marchands de bestiaux, du besoin de se démarquer des prédécesseurs.

La Nantaise d'aujourd'hui.

La renaissance et la sauvegarde de la Nantaise s'amorce en 1970, d'abord grâce à des étrangers au monde agricole: Parc de Brière, écologistes, ..., puis avec de jeunes éleveurs qui entrent dans l'association de sauvegarde.

L'objectif est de rétablir un équilibre écologique compromis en réintroduisant l'élevage dans la zone de marais de Brière et du Brivet: le Parc acquiert un troupeau bovin mis en contrat chez des éleveurs. Les journées de la Société d'Ethnozootechnie en 1974 et 1978 sur les races en péril ont permis la rencontre des acteurs et ont été un levier pour l'action. En 1978, grâce à Marcel-Pierre Dahiez, le Parc acquiert des vaches Nantaises dans un but de conservation génétique. En 1979, le Professeur R. Pujol, Laurent Avon, Bernard Denis se mobilisent pour la sauvegarde de la Nantaise, alors que son authenticité même est mise en cause.

En 1985, la SEPNB (Société pour l'étude et protection de la nature en Bretagne) reçoit en don le domaine de Bois-Joubert qui accueille les animaux du Parc, des objecteurs de conscience en sont chargés, Bernard Denis devient conseiller scientifique pour la sauvegarde de la Nantaise.

En 1986, un inventaire exhaustif des animaux de type nantais ou parthenais ancien – type laitier, est fait. Fin 1990 est créée l'APRBN (association pour la promotion de la race bovine Nantaise) et l'ITEB obtient en 1994 des crédits de la région Pays de Loire pour l'amélioration génétique.

1995: arrivée de nouveaux éleveurs avec des troupeaux de 25 à 35 vaches, L'APRBN publie un bulletin d'information « l'Aiguillon Nantais », établit des règles de

gestion des taureaux et un projet génétique pour la race. En 1996, enfin, la CNAG attribue le code 76 à la Nantaise. Depuis 2006, la Nantaise est dans l'Organisme de Sélection des races bovines en conservation créé par l'Institut de d'Elevage.

En 1987 et 1988, des études sont menées sur la capacité des Nantaises à consommer les végétaux des zones humides et éviter ainsi l'invasion des marais.

En 1997, les éleveurs lancent l'association « Pas bête la fête » avec la fête de la vache Nantaise, à Dresny, commune du Plessé, qui attire 2000 personnes et 25 000 dix ans plus tard ! La démonstration est faite que cette vache est une activité économique viable au sein d'une agriculture durable.

L'enquête de 2008 dénombre 814 femelles dans 90 structures dont 50 professionnelles, dans les 5 départements de la Bretagne historique. Les motivations des éleveurs sont la conservation de la race, son adéquation avec le système de production, sa beauté (beaux yeux, belles cornes), la qualité de sa viande et la diversification. La Nantaise est rustique, belle, a des qualités maternelles, une grande facilité de vêlage, est docile mais manque de précocité, de conformation et d'homogénéité.

Les Nantaises pâturent (dans les zones humides), mangent du foin, de l'enrubannage, complété pendant la lactation par des mélanges céréales - protéagineux de l'exploitation, sont élevées en plein air intégral ou rentrées en hiver et près de la moitié des fermes sont en agriculture biologique.

L'enquête porte sur tous les aspects du système d'élevage, la prophylaxie, la commercialisation des

produits (essentiellement en vente directe ou circuits courts), les résultats économiques dont dépend la pérennisation de la sauvegarde.

La stratégie des éleveurs est de minimiser les coûts tout en suivant le meilleur itinéraire technique garantissant la qualité de la viande des veaux rosés, bœufs et vaches de réforme produits.

L'ouvrage donne la parole aux éleveurs d'aujourd'hui: jeunes, souvent issus du milieu agricole, très motivés dans leur choix d'une agriculture marginale et valorisante.

Pour le président de l'association « Pas bête la fête », Laurent Chalet, la Nantaise est sauvée zoologiquement mais pas encore zootechniquement et économiquement, il faudrait pour cela une centaine d'éleveurs (contre 60 à ce jour), une organisation collective pour la valorisation des produits, viser à une double labellisation, AOC et AB et donc du volume.

Quant à la meilleure preuve de la beauté des Nantaises, elle est donnée par les remarquables photographies de Philippe Deschamps, les cartes postales d'époque et autres illustrations qui complètent cet ouvrage.

Si celui-ci est intéressant d'abord pour la Nantaise, dont il donne une histoire détaillée sur le thème de "grandeur, décadence mais aussi amorce de renouveau", nul doute que beaucoup de races se retrouvent également dans une pareille évolution. Il sert donc aussi d'exemple et peut-être suscitera-t-il de nouveaux travaux de ce type sur des races à faibles effectifs.

Mariane MONOD

Philippe J. DUBOIS – *À NOS VACHES. INVENTAIRE DES RACES BOVINES DISPARUES ET MENACEES DE FRANCE*; DELACHAUX ET NIESTLE SA, PARIS, 2011. (448 pages, nombreuses illustrations, 34,90 €)

La première réaction que suscite ce livre est relative à son volume, rapporté à son titre: comment est-il possible qu'en 2011, un éditeur se lance dans ce qui pourrait paraître comme une "aventure". On sait que la vache est particulièrement à la mode aujourd'hui, spécialement chez les citadins, mais de là à prétendre les intéresser avec des races disparues ... Feuilletter le livre incite toutefois à s'y intéresser de près car les illustrations, anciennes et actuelles, séduisent d'emblée.

D'entrée, l'auteur, se référant à la sensibilité actuelle à l'égard de la biodiversité, y compris domestique, déclare qu'il est "assez incroyable (...) qu'aucun livre n'a été consacré aux races disparues". C'est dire que l'"aventure" évoquée plus haut ne lui a pas fait peur. Il veut leur rendre un hommage, à ces races, en leur ajoutant celles qui sont "menacées de suivre la même route (...), ces vaches qui ont peuplé nos campagnes, que l'on retrouve fixées pour l'éternité sur de vieilles cartes postales et qui sont même aujourd'hui inconnues de la plupart des agriculteurs des régions où elles ont vécu".

Dans son introduction, Ph.J. Dubois évoque les difficultés de définir la race et les autres unités taxinomiques, comme la variété. Il rattache la race à une région, dans laquelle elle est présente depuis longtemps,

étant entendu que c'est la standardisation et l'ouverture d'un livre généalogique, au XIX^e siècle le plus souvent, qui officialisera son existence et la fera vivre. Ce n'est sans doute pas un hasard si la plupart des races disparues n'ont pas été standardisées. L'auteur nous explique ensuite les raisons pour lesquelles il opte pour un plan très pragmatique, qui ignore la phylogénèse, en pleine évolution grâce à la génétique moléculaire: la présentation des races par entités géographiques proches. Il expose longuement sa méthode de travail, qui a nécessité de nombreuses recherches bibliographiques dans les ouvrages et journaux d'agriculture anciens, et la quête d'une iconographie rare et diversifiée. L'introduction se termine par le plan-type de chaque monographie: il comprend, appliquées à des races disparues, les diverses rubriques que l'on utilise encore aujourd'hui pour caractériser une race: origine, évolution, description, aptitudes, répartition géographique, effectifs (avec mention de la période pour laquelle ces éléments s'appliquent).

Dix ensembles géographiques, regroupant chacun un certain nombre de races, sont successivement envisagés: la Flamande et ses cousines; les ancêtres de la Normande; autour de la Mancelle et de la Durham; vaches Bretonnes; Blondes et Froment de l'Ouest; les vaches du Sud-Ouest; les vaches du Massif Central; les Blondes du sud-est de la

France; la Saga des Pie-Rouge; bétail du nord-est de la France. Ce classement strictement géographique renoue avec ce qu'avait fait Magne au milieu du XIX^e siècle, puis avait été abandonné au profit d'autres systèmes. Il a sa logique et peut être justifié scientifiquement, à la condition de ne pas le considérer comme absolu. Une seule remarque sur les titres qu'utilise Ph.J. Dubois: "Blondes et Froment de l'Ouest" n'est pas satisfaisant car la robe de la plupart des races concernées est "fauve" selon la nomenclature traditionnelle et non pas blonde ou froment. Aux dix ensembles géographiques s'ajoutent deux rubriques intitulées "Les sauvages" et "Vaches venues du fond des âges".

Le nombre total de "races" envisagées est de l'ordre de 80 ! Pour parvenir à ce chiffre, l'auteur a systématiquement retenu toute population qui, dans la bibliographie consultée, a été considérée à part par tel ou tel auteur. Bien entendu, certaines sont très voisines l'une de l'autre et l'on comprend qu'elles aient fini par fusionner: il n'empêche qu'elles ont eu une existence propre jusqu'à une certaine date. Si l'on se souvient que la politique du Ministère de l'Agriculture, à l'instigation notamment de l'Inspecteur général Quittet, était il n'y a pas si longtemps de réduire le nombre de races en fusionnant autoritairement ce qui pouvait encore l'être, on peut assimiler le livre de Ph.J. Dubois à une sorte de "pied de nez" à cette politique ...

Le sérieux du travail est attesté notamment par la présence des références bibliographiques consultées à la suite de chaque race. Le livre est maintenant une référence incontournable pour tous ceux qui, dans leur région, se passionnent pour le patrimoine de celle-ci sous toutes ses formes. De surcroît, l'iconographie est extrêmement séduisante. Elle emprunte, pour l'histoire, aux daguerréotypes et lithographies du milieu du XIX^e siècle,

aux illustrations rencontrées dans les documents consultés, à des collections plus ou moins ignorées, par exemple celle du Professeur Dechambre à l'École vétérinaire d'Alfort et, enfin, aux cartes postales du début du XX^e siècle. Nous connaissons plusieurs projets ethnozootechniques visant à montrer l'intérêt de celles-ci pour l'étude historique des races mais, pour le moment, Ph. J. Dubois est le premier à avoir accompli un travail d'envergure en ce sens. Même si l'interprétation de ces cartes postales n'est pas toujours simple -ainsi, on peut ne pas être d'accord avec tel ou tel commentaire- leur qualité de "source d'étude" est évidente. L'auteur, de plus, lance un appel aux "vieux albums de famille" qui, ça et là, contiennent à coup sûr des photos d'animaux de races disparues, dans le but de constituer un fonds iconographique qui sera déposé en un lieu où la consultation sera possible. A l'iconographie ancienne s'ajoutent bien entendu de nombreuses photographies en couleur récentes.

Au total, on pourra peut-être penser que l'auteur est allé un peu loin dans sa démarche, reconnaître ça et là quelques approximations zootechniques, ne pas être forcément d'accord avec ses efforts de distinguer telle race d'une voisine d'après par exemple une seule planche ... Il reste que ce livre, qui a demandé un travail considérable, est complètement original, a de bonnes chances de ne connaître aucun "concurrent" avant longtemps et mérite de figurer dans la bibliothèque de tout ethnozootechnicien. Il vient compléter la gamme des ouvrages consacrés ces dernières années en France aux races bovines qui, tous, se situent sur un "créneau" particulier et sont donc complémentaires. Ils ont un point commun: nous offrir la possibilité de nous rapprocher de la "Vache-Mère", déesse animale éminemment rassurante...

Bernard DENIS

Patrick FABRE et Guillaume LEBAUDY (SOUS LA DIR. DE -) – *LE MÉRINOS D'ARLES. PASSION DE BERGERS; IMAGES EN MANÈVRES* ED., MARSEILLE ET MAISON DE LA TRANSHUMANCE, ST MARTIN DE CRAU, 2010. (496 p., 35 €)

En 1924 paraissait "*Le Mérinos d'Arles*", écrit par Aimé Orange, président du syndicat des éleveurs de Mérinos d'Arles, et Maurice Amalbert, Ingénieur agricole. Véritable manuel de bergerie destiné à faire connaître la race et à optimiser son mode d'élevage, il visait également à améliorer rationnellement et méthodiquement l'industrie pastorale qui, dans la région, faisait une large place à la transhumance, alors critiquée. Ce livre étant épuisé depuis longtemps, P. Fabre et G. Lebaudy se sont proposés de le rééditer et de l'enrichir de nombreux textes écrits par des spécialistes (éleveurs, bergers, tondeurs, experts lainiers, ingénieurs, historiens, ethnologues...) apportant des éclairages nouveaux sur l'histoire, l'actualité et le devenir de la race.

Le livre en question est reproduit en fac-similé. Il compte 180 pages, qui traitent de tous les aspects de l'élevage du mouton, appliqués au Mérinos d'Arles, ainsi que de son histoire et de son avenir. Sur ce dernier point, les auteurs concluent de manière positive. Effectivement, si la race a connu une importante réduction de ses effectifs, elle est toujours bien vivante, ce qui n'est plus le cas des autres races de Mérinos en France. L'iconographie de l'époque (22 photographies) ajoute à l'intérêt de ce livre,

précieux témoignage de ce que fut l'élevage transhumant en Basse-Provence et permettant de comprendre l'évolution.

36 contributions se succèdent ensuite, sur les thèmes: le syndicat des éleveurs de Mérinos d'Arles; l'emblème de la grande transhumance; l'histoire du Mérinos en Provence et dans le monde (10 articles); l'élevage du Mérinos aujourd'hui: une culture vivante (23 articles); demain, le Mérinos. Elles émanent pour plus de la moitié de P. Fabre et de P. Lebaudy, tandis qu'une vingtaine d'auteurs, parmi lesquels figurent notamment L. Reveleau et J.F. Courreau, se chargent de l'autre moitié. Les sujets, aussi bien historiques qu'actuels, sont très diversifiés et font l'objet de textes souvent courts, faciles à lire et très agréablement illustrés. Notons, pour les contributions historiques, une étude détaillée du rôle de la Bergerie impériale d'Arles et, beaucoup plus récemment, du domaine du Merle, en particulier à l'époque d'Irénée Denoît. Mais aussi une étude des bergeries à l'époque romaine, une présentation de la place du Mérinos d'Arles dans la peinture, une évocation de la reconstitution de l'arrivée du troupeau espagnol à Rambouillet lors du bicentenaire de la Bergerie Nationale, en 1986, où le rôle "des moutons a été confié à des Mérinos d'Arles, etc... L'élevage du Mérinos

aujourd'hui fait l'objet de multiples contributions, la plus importante ayant trait à "La transhumance: une pratique d'élevage en constante adaptation", qui doit notamment tenir compte aujourd'hui du gros problème qu'est le loup. La sélection de la race, qui s'efforce de ménager rusticité et productivité, laine et viande, est envisagée de manière détaillée. Les efforts de valorisation de la laine n'ont guère été couronnés de succès jusqu'à présent. Des éleveurs (qui détiennent 25 000 brebis) travaillent à retrouver le Mérinos d'Arles d'origine, plus léger mais à la laine particulièrement fine, dans la perspective de le valoriser sous le label "Mérinos d'Arles antique". On trouve aussi une évocation de bergers (dont le célèbre écrivain Elian J. Finbert, auteur de "La brebis ou la vie pastorale"), une étude des sonnailles, dont l'ethnologue découvre qu'elles jouent presque le rôle d'une drogue chez certains éleveurs particulièrement adeptes de leur beauté. Le Mérinos d'Arles dans les salons, foires et fêtes, mais aussi au cinéma est également au

programme. Un chapitre superbement illustré est consacré à la chèvre du Rove, complément indissociable du mouton lors de la transhumance traditionnelle, qui doit sa survie à quelques passionnés, dont A. Sadorge, que la Société d'Ethnozootechnie a bien connu. Si l'âne de Provence, présent bien entendu dans l'ouvrage, n'a pas droit à un chapitre particulier, le chien Berger de Crau y est par contre évoqué assez longuement.

A la fin de l'ouvrage, P. Fabre et G. Lebaudy donnent la parole à des éleveurs pour parler de l'avenir. Conscients de leurs atouts mais aussi de la nécessité de les faire connaître - spécificité des produits, pratiques et savoir-faire originaux, culture pastorale- ils expriment un "grand besoin de reconnaissance de la part de la société pour continuer d'exister".

Bernard DENIS

NOTE DE LECTURE: ANONYME, "PETITES LECTURES ILLUSTRÉES", 1895 (transmis par J. Cl. Hermans)

Porcs nourris de vipères:

Dans ses mémoires, au cours de son ambassade en Espagne, le duc de Saint-Simon rapporte certain détail culinaire qui ne manque pas d'étonner.

"...J'allai souper avec tous les Français de marque chez le duc del Arco, qui nous avait invités, où plusieurs des plus distingués de la Cour se trouvèrent. Le souper fut

à l'espagnole. On y servit de petits jambons vermeils, fort rares en Espagne même, qui ne se font que chez le duc d'Arco et deux autres seigneurs, propriétaires de cochons renfermés dans des espèces de petits parcs, remplis de halliers où tout fourmille de vipères, dont les cochons se nourrissent uniquement. Ces jambons ont un parfum admirable et un goût si relevé et si vivifiant qu'on est surpris, et qu'il est impossible de manger rien de si exquis".

SOCIÉTÉ D'ETHNOZOOTECHE

5, Avenue Foch, F54200 TOUL

COTISATION ANNUELLE DE 30 €

(Tarif étudiant: 10 €, sur justificatif)

donnant droit à deux numéros de la revue et quatre lettres d'information. Selon les possibilités, il arrive que des numéros supplémentaires soient édités.

Photocopie des sommaires des numéros parus 7 €

1975-1 Races domestiques en péril (1re journée)	13 €	45 La couleur du pelage des animaux domestiques	13€
1975-2. Quelques aspects de la transhumance	13 €	46 Evolution des rapports hommes-animaux en milieu rural	13 €
15 Le Yak	13 €	47 Milieux, société, et pratiques fromagères	13 €
16 Le Porc domestique	13 €	48 L'homme et la viande	13 €
18 L'Elevage en Grèce	13 €	49 Le dindon	13 €
20 L'Ethnozooteche	7,5 €	50 Varia (n° 2)	13 €
21 Les débuts de l'élevage du mouton	13 €	51 Le logement des animaux domestiques	13 €
22 Les races domestiques en péril (2 ^e journée)	13 €	52 Races domestiques en péril (4 ^e journée)	13 €
24 Zones marginales et races rustiques	13 €	53 La faune sauvage	13€
25 Le chien	13 €	54 La zootechnie et son enseignement	13 €
26 Le petit élevage des animaux de ferme	13 €	55 La transhumance bovine	13 €
27 Le lapin (1re journée)	13 €	56 L'âne (2 ^e journée)	13 €
28 Les concours de bétail	13 €	57 Varia (n° 3)	13 €
29 Le concept de race en zootechnie	13 €	58 Le coq	13 €
30 Le cheval en agriculture	13 €	59 L'Elevage médiéval	13 €
31 Les animaux domestiques dans les parcs naturels et dans les zones difficiles	13€	60 Les Bœufs au travail	13€
32 L'évolution de l'élevage bovin	13 €	N° 61 Varia n° 4 (1998)	13 €
33 Races domestiques en péril (3 ^e journée)	13 €	N° 62 La Poule et l'œuf (1998)	13 €
34 La médecine vétérinaire populaire	13€	N° 63 Prémices de la sélection animale en France (1999)	14 €
35 Foires et Marchés	13 €	N° 64 Poneys (1999)	14 €
36 Les éleveurs de brebis laitières	13€	N° 65 Varia n° 5 (2000)	14 €
37 L'âne (1 ^{re} journée)	13 €	HS n° 1 L'habitat rural traditionnel en France (2000)	14 €
38 Les femmes et l'élevage	13 €	N° 66 L'alimentation des animaux (2000)	14 €
39 Les palmipèdes domestiques et sauvages	13 €	N° 67 L'élevage en agriculture biologique (2001)	14 €
40 Le Chat	13 €	HS N° 2 L'animal et l'éthique en élevage (2001)	14 €
41 La chèvre	13 €	N° 68 Élevage et enseignement de la zootechnie (2001)	14 €
42 Etat sauvage, Apprivoisement, état domestique	13 €	N° 69 Varia n° 6 (2002)	14 €
43 Les chiens de troupeau	13 €	HS N° 3 Histoire des races bovines et ovines (2002)	14 €
44 Varia (n° 1)	13 €	N° 70 La chèvre, son rôle dans la société au XX ^e siècle 2002	14 €
		N° 71 Animal domestique, domestication: points de vue 2003	14 €
Hors série n° 4 Du lait pour Paris (2003)			14 €
N° 72 Le Mulet (2003).....			14 €
N° 73 Animaux au secours du handicap (2003).....			14 €
N° 74 Varia n° 7 (2004)			14 €
N° 75 Le Lapin (2 ^e journée) (2004).....			14 €
Hors série n° 5 La vie et l'œuvre de F.-H. Gilbert (1757-1800) (2004).....			14 €
N° 76 Races en péril: 30 ans de sauvegarde; Bilan et perspectives (5 ^e journée) (2005).....			14 €
N° 77 Varia n° 8 (2005)			14 €
N° 78 Le chien: domestication, raciation, utilisations dans l'histoire (2006).....			14 €
Hors série n° 6 François Spindler, Souvenirs ethnozootecques (2006)			14 €
N° 79 Les bovins: de la domestication à l'élevage (2006).....			14 €
Hors série n° 7 Josiane Ribstein, La transhumance bovine dans le massif vosgien et l'arc alpin (2006)			14 €
N° 80 Le gardiennage en élevage (2007)			14 €
N° 81 Les aides animalières: les animaux au service du handicap (2007)			14 €
N° 82 Histoire des courses et des compétitions équestres (2007).....			14 €
N° 83 Appréciation et jugement morphologiques des animaux (2008).....			14 €
N° 84 L'homme et l'animal: voix, sons, musique (2008).....			14 €
N° 85 Histoire et évolution des races et des productions caprines (2008).....			14 €
N° 86 Le lait de demain (2009).....			14 €
N° 87 Varia n° 9 (2009)			15 €
N° 88 Un cheval pour vivre & Varia (2010).....			15 €
N° 89 Hommage à R. Laurans, Mélanges d'EZ (2010)			15 €
N° 90 Poisson: un animal sauvage et domestique (2011).....			(A paraître)

SOCIÉTÉ D'ETHNOZOOTECHNIE

Association loi 1901

étudie:

les relations HOMME, ANIMAL, MILIEU dans les sociétés anciennes et actuelles, et leurs transformations déterminées par l'évolution de l'élevage. Elle réunit ainsi des éléments de comparaison, de réflexion et des informations utiles à ceux qui s'intéressent à l'histoire et à l'avenir de l'élevage des animaux domestiques.

Les thèmes suivants retiennent plus particulièrement l'attention:

- l'origine des animaux domestiques et l'évolution des races
- l'histoire de l'élevage
- l'évolution des techniques et du langage des éleveurs
- leur adaptation aux conditions socio-économiques
- la conservation du patrimoine génétique animal
- la place de l'élevage dans les sociétés anciennes et actuelles

organise

- des colloques et journées d'étude

publie

- les textes des communications présentées aux journées d'étude
- des articles et mémoires sur thèmes divers
- des informations, comptes rendus et analyses

dans son bulletin semestriel

ETHNOZOOTECHNIE

et sa

Lettre d'information trimestrielle

RENSEIGNEMENTS - ADHÉSIONS:

Le Président
Pr. Bernard DENIS

5 Avenue Foch
F54200 TOUL

Téléphone: 03.83.43.06.45

La Secrétaire-trésorière
Mariane MONOD

4 rue Pierre Brossolette
F92300 Levallois-Perret

Téléphone: 01 47 31 27 89

Site Internet de la Société d'Ethnozootechnie: <http://www.ethnozootechnie.asso.educagri.fr>



BULLETIN D'ADHÉSION ET/OU DE COMMANDE

NOM et PRÉNOM:

ADRESSE:

DÉSIRE

ADHÉRER A LA SOCIÉTÉ D'ETHNOZOOTECHNIE

RECEVOIR LES NUMEROS SUIVANTS.....

*Les commandes sont expédiées **après règlement** par chèque bancaire ou postal (C.C.P. Paris 17885-33 N) à l'ordre de la Société d'Ethnozootechnie.*